



N. Parmentier pinxit. 1705.

B. Arlaud delineavit.

P. a. Gunt sculptit.

94.67

OEUVRES MESLÉES

D. E. M^R.

DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

Seconde Edition Reveüe Corrigée & Augmentée.

TOME SECOND.



A LONDRES,

Chez JACOB TONSON Libraire, à Grays-Inn-Gate.
Et se Vendent chez les Libraires François, dans le Strand.

MDCCIX.

OFFICE OF THE
SHERIFF

IN RE
JAMES J. JACOBI
DEBTOR
AND
JAMES J. JACOBI
CREDITOR

IN RE
JAMES J. JACOBI
DEBTOR
AND
JAMES J. JACOBI
CREDITOR



1



L E

PROPHETE IRLANDOIS*, NOUVELLE.

DANS le tems que Monsieur de *Comminges* étoit Ambassadeur pour le Roi Très Chrétien, auprès du Roi de la *Grande Bretagne*, il vint à *Londres* un Prophete. *Irlandois*, qui passoit pour un grand faiseur de Miracles, selon l'opinion des Crédules, & peut-être selon sa propre persuasion.

Quelques Personnes de Qualité ayant prié Monsieur de *Comminges* de le faire venir chez lui, pour voir quelque'un de ces Miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa Curiosité naturelle, que par complaisance pour eux, & il fit avertir le prétendu Prophete de venir à sa Maison.

Tom. II.

A

lement prévenus en sa faveur, que les Malades venoient en foule lui demander leur guérison; & la plupart s'en retournoient persuadés de l'avoir obtenue. On reconnut enfin qu'il y avoit dans son fait beaucoup d'imposture. Henri Stubbe, Médecin Anglois a écrit un Livre des Cures suprenantes faites par Greaterick.

* Il s'appelloit Valentin Greaterick. Après avoir assez long tems abusé l'Irlande, il vint se produire en Angleterre, au commencement de l'année 1665. Il prétendoit guérir toutes sortes de Maladies par le seul attouchement. La Goutte, le Rhumatisme, les Douleurs, les Convulsions étoient chassées par cet attouchement d'une partie à une autre jusqu'aux dernières extrémités du corps, après quoi elles dispa-roissoient entièrement.

Au Cet Homme trouva les Esprits si généra-

Au bruit qui se répandit par tout de cette Nouvelle, l'Hôtel de Monsieur de *Comminges* fut bien-tôt rempli de Malades, qui venoient chercher dans une pleine confiance leur Guérison.

L'Irlandois se fit attendre quelque tems ; & après avoir été impatientement attendu, les Malades & les Curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie.

Monsieur de *Comminges* se préparoit à l'examiner profondément, esperant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avoit lû dans *Helmont* & dans *Bodin* : mais il ne le pût faire à son grand regret ; car la foule devint si grosse, & les Infirmes se préférèrent si fort pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même on eût de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophete rapportoit toutes les Maladies aux Esprits : toutes les Infirmités étoient pour lui des Possessions.

Le premier qu'on lui présenta étoit un homme accablé de Gouttes, & de certains Rhumatismes dont il lui avoit été impossible de guérir. Ce que voyant nôtre faiseur de Miracles ; *j'ai vu, dit-il, de cette sorte d'Esprits en Irlande il y a long-tems. Ce sont Esprits aquatiques, qui apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps. Esprit malin qui as quitté le séjour des eaux, pour venir affliger ce corps misérable, je te commande d'abandonner ta demeure nouvelle, & de t'en retourner à ton ancienne habitation.* Cela dit, le Malade se retira ; & il en vint un autre à sa place, qui se disoit tourmenté de Vapeurs mélancoliques.

A la verité, il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement Hypochondriaques & malades d'imagination, quoi qu'ils ne le soient que trop en effet. *Esprit aérien, dit l'Irlandois, retourne dans l'Air exercer ton métier pour les Tempêtes, & n'excite plus de Vents dans ce triste & malheureux corps.*

Ce

Ce Malade fit place à un autre, qui selon l'opinion du Prophe-
te n'avoit qu'un simple Lutin, incapable de résister un moment à
sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu, à des marques qui
ne nous paroissent pas ; & faisant un souris à l'Assemblée : *Cette
sorte d'Esprit, dit-il, afflige peu souvent, & divertit presque tou-
jours.*

A l'entendre, il n'ignoroit rien en matiere d'Esprits. Il savoit
leur Nombre, leurs Rangs, leurs Noms, leurs Emplois, toutes
les Fonctions auxquelles ils étoient destinés ; & il se van-
toit familièrement d'entendre beaucoup mieux les Intrigues des Démons,
que les Affaires des Hommes.

Vous ne sauriez croire à quelle Réputation il parvint en peu de
tems. *Catholiques & Protestans* venoient le trouver de toutes parts ;
& vous eussiez dit que la Puissance du Ciel étoit entre les mains de
cet Homme-là, lors qu'une Avanture où l'on ne s'attendoit point,
fit perdre au Public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un Homme & une Femme de la Contrée, mariés ensemble,
vinrent chercher du secours dans sa vertu, contre certains Esprits de
Discorde, disoient-ils, qui troubloient leur Mariage, & ruinoient
la Paix de la Maison.

C'étoit un Gentilhomme, âgé de quarante-cinq ans, qui sen-
toit assez & sa Naissance & son Bien. Il me semble que j'ai la De-
moiselle devant les yeux. Elle avoit environ trente-cinq ans, &
paroissoit bien faite de sa personne : mais on pouvoit déjà voir qu'il
y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé
l'Epoux le premier pour la dignité du rang, la Femme voulut
neantmoins parler la première ; soit parce qu'elle se crût plus tour-
mentée de son Esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie
naturelle à son Sexe de parler.

*J'ai un Mari, dit-elle, le plus Honnête-homme du monde, à qui
je donne mille chagrins, & qui ne m'en donne pas moins à son tour.
Mon intention seroit de bien vivre avec lui, & je le ferois toujours.
Si un Esprit étranger, dont je me sens saisir à certains momens, ne*

me rendoit si fiere & si insupportable, qu'il n'est pas possible de me souffrir. Mes agitations cessées, je reviens à ma douceur naturelle, & je n'oublie alors aucun soin, ni aucun agrément, pour tâcher de plaire à mon Epoux : mais son Demon le vient posséder quand le mien me laisse ; & ce Mari qui a tant de patience pour mes Transports, n'a que de la fureur pour ma Raison. Là se tût une Femme en apparence assez sincere, & le Mari qui ne l'étoit pas moins, commença son discours de cette sorte.

„ Quelque sujet que j'aye de me plaindre du Diable de ma
 „ Femme, je lui ai du moins l'obligation de ne lui avoir pas ap-
 „ pris à mentir ; & il me faut avouer qu'elle n'a rien dit qui ne
 „ soit très-veritable. Tout le tems qu'elle me paroît agitée je suis
 „ patient : mais aussi-tôt que son Esprit la laisse en repos, le mien
 „ m'agite à son tour ; & avec un nouveau courage & de nouvelles
 „ forces dont je me trouve animé, je lui fais sentir le plus for-
 „ tement qu'il m'est possible, la dépendance d'une Femme, & la
 „ superiorité d'un Mari. Ainsi nôtre vie se passe à faire le mal,
 „ ou à l'endurer : ce qui nous rend de pire condition que les plus
 „ misérables. Voila nos tourmens, Monsieur ; & s'il est possible
 „ d'y apporter quelque Remede, je vous conjure de nous le don-
 „ ner. La cure d'un mal aussi étrange que le nôtre, ne fera pas
 „ celle qui vous fera le moins d'honneur.

*Ce ne sont ici ni Lutins ni Farfadets, dit l'Irlandois, ce sont Es-
 prits du premier ordre, de la Légion de Lucifer ; Démon orgueil-
 leux, grands ennemis de l'obéissance, & fort difficiles à chasser. Vous
 ne trouverez pas mauvais, Messieurs, poursuivit-il, en se tournant
 vers l'Assemblée, que je regarde un peu dans mes Livres ; car j'ai
 besoin de paroles extraordinaires.* Là-dessus il se retira dans un Ca-
 binet, pour y feuilleter ses Papiers ; & après avoir rejeté cent For-
 mules comme trop foibles contre de si grands Ennemis, il tomba
 sur une à la fin capable, à son avis, de confondre tous les Diables
 de l'Enfer.

Le premier effet de la Conjuraton se fit sur lui-même ; car les
 yeux commencerent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces &
 de

de contorsions, qu'il pouvoit paroître le Possédé à ceux qui venoient chercher du remède contre la Possession.

Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur ses bonnes gens, & les frappant tous deux d'une Baguette, qui ne devoit pas être sans vertu : *Allez, Démon, dit-il, allez, Esprits de dissention, excrcer la discorde dans l'Enfer, & laissez rétablir par vôtre départ, l'heureuse union que méchamment vous avez rompue.* Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Possédés, & haussant un peu le ton de la voix. *Je vous entens murmurer, Démon, de l'obéissance que vous êtes forcés de me rendre : mais dûssiez-vous en crever, il faut partir. Partez, partez.* Et vous, mes Amis, allez goûter avec joye le repos dont vous êtes privez depuis long-tems. C'en est assez, Messieurs, je vous jure que je suis tout en sueur du travail que m'a fait la résistance de ces Diables obstinés. Je pense bien avoir eu à faire à deux mille Esprits en ma vie, qui tous ensemble ne m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.

Les Démon expédiés, le bon Irlandois se retira; tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis, avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur.

Etant de retour en leur maison, tout leur parut agréable par un changement d'Esprit, qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trouverent un Air riant en toutes choses. Ils se regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas, pour exprimer leur Amour. Mais, vains plaisirs, qu'il faut peu se fier à vôtre durée; & que les personnes nées pour l'Infortune se réjouissent mal à propos, quand il leur arrive un petit bonheur !

Telle étoit la douceur de nos mariés, lors qu'une Dame de leurs Amies vint leur témoigner sa joye, de celle qu'ils recevoient de leur guérison.

*

Ils

Ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion du monde ; & les Complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus, le Mari commença une Conversation fort raisonnable, sur l'heureux état où ils se trouvoient, après le misérable où ils avoient été. Nôtre Epouse, ou pour faire admirer des choses merveilleuses, ou pour se plaire aux malignes, s'étendit avec agrément sur les tours que son Démon lui avoit inspiré pour tourmenter son Mari. Sur-quoi le Mari jaloux de l'honneur de sien ; ou de sa propre autorité, lui fit entendre „ que c'étoit trop parler de choses passées, „ dont le souvenir lui étoit fâcheux. Il ajoûta, qu'au bon état où „ ils se trouvoient rétablis, elle ne devoit plus songer qu'à l'obéif- „ sance qu'une Femme doit à son Epoux ; comme il ne songeroit „ de son côté qu'à user légitimement de ses Droits, pour rendre „ leur condition aussi heureuse à l'avenir, qu'elle avoit été jusques- „ là infortunée.

La Femme offensée du mot d'obéir, & plus encore de l'ordre de *se taire*, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le Mariage ; disant, que *les Diables n'étoient pas si loin qu'ils ne pussent être rappelés, en cas que cette égalité fût violée.*

Cette Amie, dont j'ai parlé, discrète & judicieuse autant que personne de son Sexe, lui représentoit sagement le devoir des Femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où les Maris étoient obligés. Mais sa raison au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter davantage, en sorte qu'elle devint plus insupportable qu'auparavant. *Vous aviez raison, ma Femme,* reprit le Mari ; *les Diables n'étoient pas si loin qu'ils n'ayent pu être rappelés : ou plutôt vous avez été si chère au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible pour avoir affaire moi seul contre vous deux : ce qui m'oblige à me retirer, exposé que je suis à des forces si dangereuses.* „ Et „ moi je me retire, *dit-elle*, avec cet Esprit qui ne me veut pas „ quitter. Il sera de méchante humeur, s'il n'est plus traitable „ qu'un Mari si fâcheux & si violent. „ Puis se tournant vers son Amie ; „ Avant que de me retirer, *lui dit-elle*, je suis bien aise „ de

„ de vous dire, Madame, que j'attendois toute autre chose de
„ votre Amitié, & de l'interêt que vous deviez prendre en celui
„ d'une Femme, contre la violence d'un Mari. C'est une chose
„ bien étrange de me voir insulter par celle qui me devoit sou-
„ tenir. Adieu, Madame, Adieu. Vos Visites font beaucoup
„ d'honneur ; mais on s'en passera bien, si elles font aussi peu
„ favorables que celle-ci.

Qui fut bien étonnée, ce fut la bonne & trop sage Dame, instruite par sa propre expérience, que la Sagesse même a son excès, & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la Raison avec les personnes qui n'en ont point.

Vous pouvez juger qu'elle ne demeurera pas long-tems seule dans un logis où l'on ne parloit que de Démon, & où l'on ne faisoit rien qui ne fût de la dernière extravagance.

Le Mari passa le reste du jour & toute la nuit dans sa Chambre, honteux de la joye qu'il avoit eue, chagrin du présent, & livré à de fâcheuses imaginations pour l'avenir.

Comme l'agitation de la Femme avoit été beaucoup plus grande, elle dura moins aussi ; & revenue assez-tôt à son bon-sens, elle fit de tristes réflexions sur la perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'Esprit laissoit écouler peu de momens sans demander raison à celui de discorde, de la ruine de ses interêts & de ses plaisirs. Cet Esprit qui regne plus encore chez les Femmes, & particulièrement les nuits qu'elles passent sans dormir, prévalut sur toutes choses : en sorte que la bonne Epouse, rendue purement à la Nature, alla trouver son Epoux dez qu'il fût jour, pour rejeter tous les desordres passés sur une puissance étrangère, qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois, disoit-elle, dans le bon intervalle où je suis présentement, que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez, mon cher mais trop malheureux Mari, nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace Conjurat[i]on.*

Le

Le pauvre Mari abattu de chagrin, comme il étoit, n'eût pas résisté à une Injure ; jugez s'il ne fut pas bien aisé de se rendre à une Douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour ; „ pleurons, mon cœur, *lui dit-il*, pleurons nos communs mal-
„ heurs, & allons chercher une seconde fois le remède, que la
„ première n'a fû nous donner.

La Femme fût surprise agréablement de ce Discours ; car au lieu d'un fâcheux Démon, dont elle attendoit les insultes, elle trouva heureusement un homme attendri, qui la consola du mal qu'elle avoit fû faire, & qu'il avoit eu à souffrir.

Ils passerent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles Confiances, & après avoir mis ensemble tout leur espoir en la vertu du Prophete, ils retournerent à l'Hôtel de Monsieur de *Comminges*, chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle, que l'*Irlandois* les apperçût ; & les appelant assez haut pour être entendu de tout le monde. *Venez*, leur dit-il, *venez publier les merveilles qui se sont opérées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute-puissante qui vous a delivrés de l'Esclavage malheureux dans lequel vous gémissiez.*

La Femme répondit aussi-tôt, sans consulter, „ que pour le té-
„ moignage qu'il demandoit, ils étoient obligés de le rendre à
„ l'opiniâtreté des Démons, & non pas à sa vertu. Car en verité,
„ venerable Pere, *ajouta-t-elle*, depuis vôtres belle Operation, ils
„ nous ont tourmentés comme par dépit, plus violemment que
„ jamais. “ *Vous êtes des incrédules*, s'écria le bon *Irlandois*, animé d'un grand courroux, *ou des ingrats pour le moins, qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils se furent approchés, il examina exactement tous les traits de leur Visage ; il observa particulièrement leurs regards, & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelque impression de ces Esprits, *Vous avez raison*, dit-il tout confus, *vous avez raison ; ils ne sont pas delogés encore. Ils étoient trop en-*
racinés

racinés dans vos corps : mais ils y tiendront bien, si je ne les en arrache, par la vertu des paroles que je vais proferer : Quittez, Race maudite, un séjour de repos trop doux pour vous, & allez fremir pour jamais en des lieux où habitent l'horreur, la rage, & le desespoir. C'en est fait, mes Amis, vous êtes assurément délivrés : mais ne revenez pas, je vous prie. Je dois mon tems à tout le monde, & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.

Ce fut-là que nos Patiens crurent être à la fin de tous leurs maux : ce jour leur parut comme le premier de leur Mariage, & la nuit fut attenduë avec la même impatience, que celle de leurs Nôces l'avoit été autrefois. Elle vint, cette Nuit tant désirée : mais hélas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs !

Le trop d'Amour fait la honte des Amans ; & je laisse à l'imagination du Lecteur la confusion d'une Avanture,

*Où l'excès des desirs
Fait manquer les plaisirs.*

Heureusement pour le Mari, la Femme accusa les Démons innocens ; & le Prophete si fameux ne fut plus, à son égard, qu'un pauvre *Hibernois*, qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un Feu-folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son Epoux, à l'exemple des *Espagnoles*, qui s'imputent, en ces rencontres, la faute de leurs Amans, pour être persuadées que la force de leurs Charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de Nature, ni puissance de Maléfice. Ainsi la Femme, qui accusoit le Mari en toute autre chose, lors qu'il étoit le plus innocent, le justifie quand il a le plus failli à son égard ; aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui, à un manque d'appas en elle, que d'envisager nettement un vrai défaut ruineux pour jamais à ses plaisirs.

Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'intérêt de sa Beauté, elle rappella bien-tôt en son esprit la malice des Démons, & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois, qui n'avoit sù les en délivrer. *Il y a long-tems, dit-elle brusquement. & comme si elle avoit été inspirée, il y a long-tems que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je connois bien que nous attendrions vainement de lui nôtre guérison : mais ce n'est pas assez d'être détrompés, la Charité nous oblige à détromper les autres aussi bien que nous, & à faire connoître sa vanité, ou sa sottise.*

„ Mamie, reprit le Mari, il n'y a rien de si vrai que le mal-
„ heur de cette nuit est un pur ouvrage de nos Démons. L'Irlan-
„ dois s'étoit voulu moquer d'eux, ils ont voulu se moquer de lui
„ & de nous, à leur tour. Vous me connoissez, & je me con-
„ nois ; naturellement ce que vous savez n'a pû être ; & voila ce
„ que les Conjurations nous ont valu. Au reste, Mamie, quand
„ vous ferez vos reproches à ce beau Prophete, prenez garde de ne
„ pas descendre à aucune particularité de cette nature : qu'il ne
„ vous échappe rien, je vous prie, qui nous soit honteux. Tous
„ Secrets de Famille doivent être cachés : mais celui-ci doit se ré-
„ veler moins que pas un autre.

La Femme étoit prête à s'offenser, de se voir soupçonnée d'une telle indiscretion : mais pour ne pas rebrouiller les choses qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de se taire si à propos, que l'Irlandois seul auroit à se plaindre de son procédé.

On cherche ordinairement la nuit pour cacher sa honte, le jour parut ici pour la dissiper ; & ces pauvres gens, qui n'étoient pas encore bien remis de leur malheur, se tournerent avec le Soleil qui réjouit tout, à l'esperance d'un meilleur succès pour l'avenir.

Ils sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit Déjeûné & un peu de Conversation, pour fortifier les corps & concilier les esprits, ils marcherent en paix vers la Maison où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où

d'où ils étoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à St. James, pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monsieur d'Aubigny.

C'étoit ce Monsieur d'Aubigny si connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fut jamais. Voici donc quelques-uns des Miracles que je remarquai à St. James, avec moins de crédulité que la multitude, & moins de prévention que Monsieur d'Aubigny.

Déjà les Aveugles pensoient voir la lumière qu'ils ne voyoient pas ; déjà les Sourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point ; déjà les Boiteux croyoient aller droit, & les Perclus pensoient retrouver le premier usage de leurs membres. Une forte idée de la Santé avoit fait oublier aux Malades leurs Maladies ; & l'imagination, qui n'agissoit pas moins dans les Curieux, que dans les Malades, faisoit aux uns une fausse Vûe de l'envie de voir, comme aux autres une fausse Guérison de l'envie de guérir.

Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois sur les Esprits : telle étoit la force des Esprits sur les Sens. Ainsi l'on ne parloit que de Prodiges ; & ces Prodiges étoient appuyés d'une si grande Autorité, que la multitude étonnée les recevoit avec Soumission, tandis que quelques gens éclairés n'osoient les rejeter par Connoissance. La Connoissance timide & assujettie, respectoit l'Erreur impérieuse & autorisée : l'Ame étoit foible où l'entendement étoit sain ; & ceux qui voyoient le mieux en ces Cures imaginaires, n'osoient déclarer leurs sentimens parmi un Peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, quand nôtre couple fendit la presse courageusement, pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as-tu point de honte, lui dit la Femme, d'abuser le Peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un Pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos Démon de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à de-*

meurer en dépit de tes ordres ; se moquant également de nôtre Crédu-
lité, & de ton imbecille Impuissance.

Le Mari continua les mêmes Reproches avec les mêmes mépris, jusques à lui refuser le Nom d'*Imposteur*, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'Imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophete perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable ; & ce redoutable Pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des Esprits, devint à rien aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'*Irlandois* surpris, étonné, sortit promptement par la Porte de derriere, moins confus toutefois, moins mortifié que le Peuple ; n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour Monsieur d'*Aubigny*, il mit bien tôt le Prophete au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte, & chagrin neantmoins d'avoir perdu son Erreur. Nos Mariés glorieux & triomphans, jouissoient des douceurs de la victoire ; & Monsieur d'*Aubigny*, qui passoit d'un esprit à un autre avec une facilité incroyable, quitta le merveilleux à l'instant, pour se donner le plaisir du ridicule avec moi, sur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas là : sa curiosité le porta à faire plus particulièrement connoissance avec la Dame, qui lui apprit toutes les Aventures de leur imaginaire Possession.



LETTRE

L E T T R E

A

MONSIEUR LE MARECHAL

D E

G R A M M O N T.

VOUS me reprochez de ne point donner de mes nouvelles à mes Amis, & je vous répons qu'il faut les connoître avant que de leur écrire. On se méprend dans la mauvaise fortune, si on conte sur de vieilles Habitudes, qu'on nomme assez legerement Amitiés. Bien souvent nous voulons faire souvenir de nous des gens qui veulent nous oublier, & dont nous excitons plutôt le chagrin que les offices. En effet, ceux qui veulent bien nous servir dans nos Disgraces, sont impatiens de faire connoître l'envie qu'ils en ont, & leur générosité épargne à un Honnête-homme la peine secrète qu'on sent toujours à expliquer ses besoins. Pour ceux qui se laissent rechercher, ils ont déjà comme un dessein formé de nous fuir: nos Prières les plus raisonnables sont pour eux des Importunités assez fâcheuses. Je ferai une application particulière de ce sentiment général, & vous dirai que je pense avoir reçu des nouvelles de toutes les personnes qui voudroient s'employer en ma faveur: je fatiguerois inutilement des miennes, ceux qui ne m'ont pas donné des leurs jusques ici.

Parmi

Parmi les Amis que la mauvaise Fortune m'a fait éprouver, j'en ai vu qui étoient tout pleins de chaleur & de tendresse : j'en ai vu d'autres qui ne manquoient pas d'Amitié, mais qui avoient une lumière fort présente à connoître leur inutilité à me servir ; qui peu touchés de se voir sans crédit en cette occasion, ont remis aisément tous mes Malheurs à ma patience. Je leur suis obligé de la bonne opinion qu'ils en ont ; c'est une qualité dont on s'accommode le mieux qu'il est possible, & dont on laisseroit pourtant volontiers l'usage à ses Ennemis. Cependant il faut nous louer du Service qu'on nous rend, sans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas ; & rejeter autant qu'on peut certains sentimens d'Amour-propre, qui nous représentent les personnes plus obligées à nous servir qu'elles ne le sont. La mauvaise Fortune ne se contente pas de nous apporter les Malheurs, elle nous rend plus délicats à être blessés de toutes choses ; & la Nature qui devoit lui résister, est d'intelligence avec elle, nous prêtant un sentiment plus tendre pour souffrir tous les maux qu'elle nous fait.

Dans la condition où je suis, mon plus grand soin est de me défendre de ces sortes d'attendrissemens. Quoi que je montre un Air assez douloureux, je me suis rendu en effet presque insensible : mon Ame indifférente aux plus fâcheux accidens, ne se laisse toucher aujourd'hui qu'aux offices de quelques Amis, & à la bonté qu'ils m'ont conservée. Depuis quatre ans que je suis sorti du Royaume, j'ai éprouvé, de six mois en six mois, de nouvelles rigueurs, que je rends aussi légères que je puis, par la facilité de la patience. Je n'aime point ces résistances inutiles, qui, au lieu de nous garantir du mal, retardent l'habitude que nous avons à faire avec lui.

D'ailleurs ceux qui peuvent tout, ne nous rendent pas aussi malheureux qu'ils le pourroient, quand ils rencontrent de la Docilité à leurs Ordres. L'opposition aigrit leur volonté, & ne diminue rien de leur pouvoir. Cette Soumission pour les Maîtres, me dispose insensiblement à souffrir de ceux qui ne le sont pas. Je m'entens blâmer souvent mal à propos, & après une Justification légère,
pour

pour ne pas aigrir le monde par trop de raison, j'attens patiemment qu'il se détrompe de lui-même; & véritablement il faut plus attendre du tems que de ses raisons. Dans la chaleur d'une méchante affaire, les uns ont de la peine à les dire, & les autres à les écouter: mais dans quelque retour, ou d'humeur, ou d'intérêt, l'on fait nôtre mérite de ce qui avoit fait nôtre Disgrace. Il y a peu de personnes à la Cour dont je n'aye vû changer la réputation deux fois l'année, soit par la legereté de nos Jugemens, soit par la diversité de leur conduite. J'ose espérer que la même chose arrivera sur mon sujet; mais plus par les réflexions d'autrui, que par aucun changement de mon côté. Un jour on me louera d'être bon *François*, par ce même Ecrit * qui m'attire des Reproches: & si Monsieur le Cardinal vivoit encore; j'aurois le plaisir de me savoir justifié dans sa conscience; car je n'ai rien dit de lui, qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roi, & de la gloire de son regne, je voulus laisser une image de l'état où nous étions avant la Paix; afin que toutes les Nations connussent la supériorité de la nôtre; & rejetant le mauvais succès de la négociation sur un Etranger, ne s'attachassent qu'à considérer les avantages que nous avons eus dans la Guerre.

* Voyez ci-dessus, pag. 128. Tom. I. la Lettre sur la Paix des Pyrénées.

Je finis un si fâcheux Entretien: c'est un ridicule ordinaire aux Disgraciés, d'infecter toutes choses de leurs Disgraces; & possédés qu'ils en sont, d'en vouloir toujours infecter les autres. La Conversation de Mr. d'*Aubigny*, que je vais avoir présentement, me sauve d'une plus longue impertinence; & vous de la fatigue que vous en auriez. Avec lui la joye est de tous les Pays, & de toutes les Conditions; jusques-là qu'un Malheureux y devient trop gai, & perd sans y penser la Bienfiance d'un Sérieux, que l'on doit pour le moins aux Infortunes.





A

MADAME DE COMINGES.

STANCES IRREGULIERES.

CONsolez-vous d'être moins belle
 Qu'on ne vous a vûë autrefois;
 C'est le destin d'une Mortelle,
Helene même en a suivi les loix.

Vous avez fait mille Conquêtes
 Dans le tems de votre Beauté;
 Songez moins à ce que vous êtes
 Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à nôtre mémoire
 Tout l'interêt de votre Gloire;
 Il seroit peu judicieux
 De le confier à nos yeux.

Nôtre Esprit conserve l'image
 De votre jeune & beau Visage;
 Et ce Bien détaché de vous
 Se trouve heureusement en sûreté chez nous.

C'est comme un dépôt de vos Charmes,
 Que nous exemtons des allarmes
 De Vent, de Froid, & de Chaleur:
 Ici l'on ne craint point le hâle,
 La fraîcheur est toujours égale,
 C'est toujours la même couleur.

Si

Si la Personne étoit gardée
Comme nous gardons vôtre idée,
Sans déchet & sans changement,
Vous seriez un Objet charmant.

J'ai vû que la moindre Louange
Étoit de vous nommer un Ange ;
J'ai vû qu'on faisoit de vos Yeux
La honte de l'Astre des Cieux.

Tantôt sous le Nom de *Clarice*
Vous faisiez des Cœurs le supplice ;
Tantôt vous étiez en *Iris*
Le charme de tous les Esprits.

Vous fûtes *Caliste* adorable,
Cloris fiere, *Philis* aimable,
Vous avez usé tous ces Noms,
Epuisé les Comparaisons
Qu'on fait pour l'Objet de sa flamme ;
Après tant de Tîtres si doux
Vous êtes réduite à *Madame*,
Qui porte simplement le Nom de son Epoux.

Mais pour ce changement ne soyez pas moins vaine,
Vous regnez dans le souvenir ;
Un jour on parlera de vous comme d'*Helene*,
Vous regnerez dans l'avenir.

Une chetive heure présente
Peut-elle faire l'importante
Contre les tems passés, contre les tems futurs ?
La Beauté la plus adorée
D'un moment n'est pas assurée,
Et tous les Siecles vous sont sûrs.

Lasse de vos Rigueurs & de nôtre Souffrance
 Vous vous êtes démise enfin de la Beauté,
 Comme fit autrefois *Sylla* de la Puissance ;
 Comme lui vous avez rendu la Liberté,
 Comme lui ne craignez aucune violence,
 Vous pouvez marcher seule en toute sûreté.



Sur la Mort de la Belle
MARION DE LORME.

S T A N C E S.

PHILIS n'est plus ; tous ses Appas
 Aussi bien que toutes mes Larmes,
 Contre la rigueur du trépas,
 Ont été d'inutiles armes.

Ici les Amours sont en détail,
 Et la Volupté désolée,
 Cherche à l'entour de son Cercueil
 Où son Ombre s'en est allée.

On l'entend gémir quelquefois
 Comme une misérable Amante,
 Qui du triste accent de sa Voix
 Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
 Loin du Soleil qui nous éclaire,
 Les seules peines de l'Amour
 Font sa douleur & sa misère.

Bien

Bien loin de ces grands Criminels
Dont le sort est si déplorable,
Bien loin de ces Feux éternels
Dont le Ciel punit un Coupable ;

Philis n'a pour toute rigueur
Que le supplice de sa flâme ;
Et rien qu'une triste langueur
Ne consume cette belle Ame.

Tantôt elle veut retenir
L'image des choses passées
Et le plus tendre souvenir
Entretient ses molles pensées.

Tantôt excitant ses desirs ,
Son Ame encor voluptueuse
Qui soupire après les plaisirs
S'attache à quelqu'Ombre amoureuse.

Dans ses inutiles desseins
Elle va chercher une bouche ,
Elle pense trouver des mains ,
Et ne trouve rien qui la touche.

L'Esprit veut imiter le Corps,
Et parmi ces faux exercices,
Les desirs qui sont ses efforts
Aspirent enfin aux Délices.

Cependant il aime toujours ,
Son soin est de se satisfaire ,
Et la rigueur de ses Amours
De vouloir , & de ne rien faire.

*

C 2

LETTRE



L E T T R E

A

MONSIEUR LE MARQUIS

D E

C R E Q U I*.

* Mr. de St.
Evremond é-
crivit cette Let-
tre après avoir
repassé en Hol-
lande, en 1665.

A P R E' s avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me console d'achever ma vie dans la Liberté d'une République, où s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune, il seroit honteux de ne pas entrer dans le Monde, avec le dessein de faire sa Fortune : quand nous sommes sur le retour, la Nature nous rapelle à nous ; & revenus des sentimens de l'Ambition au desir de nôtre Repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un Pays où les Loix nous mettent à couvert des volontés des hommes, & où pour être sûrs de tout, nous n'ayons qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoûtons à cette douceur, que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs Charges pour l'interêt du Public, & peu distingués en leurs Personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de differences odieuses dont les Honnêtes-gens soient blessés ; point de Dignités inutiles, de Rangs incommodes ; point de ces fâcheuses Grandeurs, qui gênent la Liberté, sans contribuer à la Fortune. Ici les Magistrats procurent nôtre Repos, sans attendre de Reconnoissance, ni de Respect même pour les Services qu'ils nous

nous rendent : Ils sont sévères dans les Ordres de l'Etat, fiers dans l'Interêt de leur Pays avec les Nations Etrangères ; doux & commodes avec leurs Citoyens ; faciles avec toutes sortes de Personnes privées. Le fond de l'Egalité demeure toujours malgré la Puissance ; & par là le Crédit ne devient point insolent, la Conduite jamais dure.

Pour les Contributions, véritablement elles sont grandes ; mais elles regardent sûrement le Bien public, & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner de l'Amour qu'on a pour la Patrie, puis qu'à le bien prendre, c'est un véritable Amour-propre. C'est trop parler du Gouvernement, sans rien dire de celui qui parçît y avoir le plus de part *, A lui faire justice rien n'est égal à sa Suffisance que son Desintéressement, & sa Fermeté.

* Mr. le Pensionnaire De Wit.

Les choses Spirituelles sont conduites avec une pareille modération. La différence de Religion, qui excite ailleurs tant de Troubles, ne cause pas ici la moindre alteration dans les Esprits : chacun cherche le Ciel par ses voyes ; & ceux qu'on croit égarés, plus plaints qu'e haïs, s'attirent une Charité pure & dégagée de l'indiscrétion du faux Zele.

Comme il n'y a rien en ce Monde qui ne laisse quelque chose à desirer ; nous voyons moins d'Honnêtes-gens que d'habiles, plus de Bon-sens dans les Affaires, que de délicatesse dans les Entretiens. Les Dames y sont fort civiles, & les Hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfère à leur compagnie celle de leurs Femmes : elles sont assez sociables pour nous faire un Amusement ; trop peu animées pour troubler nôtre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très aimables ; mais il n'y a rien à espérer d'elles, ou par leur Sagesse, ou par une Froideur qui leur tient lieu de Vertu. De quelque façon que ce soit, on voit en *Hollande* un certain usage de Pruderie établi par tout, & je ne sai quelle vieille Tradition de Continence, qui passe de Mere en Fille comme une espece de Religion.

A la verité on ne trouve pas à redire à la Galanterie des Filles, qu'on

qu'on leur laisse employer bonnement, comme une aide innocente à se procurer des Epoux, Quelques-unes terminent ce cours de Galanterie par un Mariage heureux ; quelques malheureuses s'entretiennent de la vaine Esperance d'une condition qui se differe toujours, & n'arrive point. Ces longs amusements ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une Infidélité méditée : on se dégoûte avec le tems ; & le dégoût pour la Maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une Femme. Ainsi dans la crainte de passer pour trompeur, on n'ose se retirer quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude, moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant, on entretient languissamment les misérables restes d'une Passion usée. Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réflexions aux plus jeunes Filles, qui regardent le Mariage comme une aventure, & leur naturelle condition comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les Femmes, s'étant données une fois, elles croient avoir perdu toute disposition d'elles-mêmes ; & ne connoissant plus que la simplicité du Devoir, elles feroient conscience de se garder la liberté des affections que les plus Prudes se réservent ailleurs, sans aucun égard à leur dépendance. Ici tout paroît Infidélité ; & l'Infidélité qui fait le mérite galant des Cours agréables, est le plus gros des vices chez cette bonne Nation, fort sage dans la Conduite & dans le Gouvernement ; peu savante dans les plaisirs délicats, & les mœurs polies. Les Maris payent cette fidélité de leurs Femmes d'un grand assujettissement ; & si quelqu'un contre la coutume affectoit l'empire dans la Maison, la Femme feroit plainte de tout le monde comme une malheureuse, & le Mari décrié comme un homme de très méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses ; & me fait regretter le tems où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été, pour ranimer ce que je suis ; & du souvenir des vieux sentimens il se forme quelque disposition à la Tendresse ; ou du moins un éloignement de l'Indolence. Tyrannie heureuse
que

que celle des Passions qui font les plaisirs de nôtre vie ! Fâcheux empire que celui de la Raison, s'il nous ôte les sentimens agréables, & nous tient dans une Inutilité ennuyeuse, au lieu d'établir un véritable Repos.

Je ne vous parlerai guère de la *Haye* : il suffit que les Voyageurs en sont charmés après avoir vû les Magnificences de *Paris*, & les Raretés d'*Italie*. D'un côté vous allez à la Mer, par un Chemin digne de la grandeur des *Romains* ; de l'autre vous entrez dans un Bois, le plus agréable que j'aye vû de ma vie. Dans le même lieu vous trouvez assez de Maisons pour former une grande & superbe Ville ; assez de Bois & d'Allées pour faire une Solitude délicieuse : aux heures particulieres, on y trouve l'innocence des plaisirs des Champs ; aux heures publiques, on y voit tout ce que la foule des Villes les plus peuplées sauroit fournir. Les Maisons y sont plus libres qu'en *France*, aux tems destinés à la société ; plus resserrées qu'en *Italie*, lors qu'une régularité trop exacte fait retirer les Etrangers, & remet la Famille dans un domestique étroit. De tems en tems nous allons faire nôtre Cour au jeune Prince *, à qui je laisserai sujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa Qualité n'a eu l'Esprit si bien fait que lui à son âge. A dire tout, je dirois des verités qu'on ne croiroit point ; & par un secret mouvement d'Amour propre, j'aime mieux taire ce que je connois, que manquer à être crû de ce que vous ne connoissez pas.

* Le Prince
d'Orange, qui
n'avoit alors
que quatorze
ans.





L E T T R E
A
MONSIEUR LE MARQUIS
D E
L I O N N E*,

*Messire Hugues
de Lionne,
Marquis de
Fresne & de
Berny, Mini-
stre & Secre-
taire d'Etat
pour les Affai-
res étrangères.*

*Qui m'avoit fait dire de lui envoyer une Lettre
qu'il pût montrer au ROI.*

NE croyez pas, Monsieur, que j'aime trop les Pays Etrangers, quand vous me voyez employer si peu de soin & d'industrie pour mon Retour dans le nôtre. Ce n'est point une veritable Nonchalance ; ce n'est point un grand Attachement aux lieux où je suis, ni une Aversion pour ceux où vous êtes. La verité est que je n'ai pas voulu demander au ROI le moindre soulagement, sans avoir souffert ce que j'ai dû souffrir, pour avoir été si malheureux que de lui déplaire. Après tant d'années de disgraces & de maladies, je croi pouvoir exposer la maniere dont j'ai failli ; ou, si je l'ose dire, me justifier de l'apparence d'une Faute.

Comme le blâme de ceux qui nous sont opposés, fait la loüange la plus délicate qu'on nous donne, j'avois crû travailler ingénieusement à la gloire du Génie qui regne, en établissant la honte de celui qui avoit gouverné auparavant. Ce n'est pas que Monsieur le Cardinal n'ait eu des Talens recommandables : mais ces Qualités qui auroient eu de l'approbation parmi les Hommes, considérées
purement

purement en elles-mêmes, sont devenues méprisables par l'opposition de celles du R O I : d'où il arrive que des Actions assez belles sont obscurcies par de plus éclatantes ; que le moindre Mérite auprès du plus grand passe pour défaut : d'où il arrive que la Gloire du Prince ruine la Reputation du Ministre ; & trouver mauvais qu'on méprise ce qu'a fait son Eminence, est en quelque sorte avoir du chagrin, qu'on admire ce que fait Sa Majesté.

Que si l'on voyoit en usage les mêmes Maximes, qui étoient suivies, il paroîtroit qu'on veut exiger des Approbations en leur faveur ; & nous donnerions les nôtres aussi-tôt par une respectueuse Obéissance : mais puis qu'on s'en éloigne à dessein, jusqu'à prendre les voyes les plus opposées ; il y a quelque délicatesse à n'approuver pas ce qu'on évite, & quelque prudence à rejeter ce qu'un R O I si sage ne veut pas faire.

Ne m'alleguez point, que c'est un crime d'attaquer la Réputation d'un Mort : autrement celui qui la ruine, seroit le premier & plus grand Criminel lui-même. Quand il humilie l'Orgueil des *Espagnols*, & la Fierté des *Allemands* ; quand il abaisse *Rome*, & s'assujettit à l'Eglise ; quand il maintient l'Empire contre la Puissance du *Turc*, au même tems que le Roi d'*Espagne* abandonne l'Empereur, & laisse les Etats de sa Maison exposés à l'Invasion des Infidèles ; quand il fait la Guerre avec tant de conduite & de valeur, & la Paix avec tant de hauteur & de sagesse ; que fait-il sinon condamner par ses Actions ce que j'ai blâmé par le discours, & en donner à toute la Terre une plus forte, & plus expresse censure ?

N'en doutez point, Monsieur ; c'est du R O I que Monsieur le Cardinal a reçu l'Injure que l'on m'attribuë : les belles & admirables Qualités de Sa Majesté, ses Actions, son Gouvernement, ses Conseils, m'ont donné les petites Idées que j'ai de son Eminence, & dans la Condition où je suis, j'ai à demander pardon d'une chose dont il m'est impossible de me repentir. Mais quel sujet de plainte a Monsieur le Cardinal, qui ne lui soit commun avec tous nos Rois ? Leurs Regnes n'ont-ils pas le même sort, que son Ministère ? Leurs Faits ne sont-ils pas anéantis

comme les siens ; leur Réputation effacée comme la sienne ?

Autrefois nous pensions assez faire de nous soutenir contre une Nation Ennemie, toute l'*Europe*, si on le peut dire, toute l'*Euro-pe* aujourd'hui Confédérée, ne se trouve pas capable de nous résister. Autrefois nous tenions les Paix glorieuses, qui nous apportent la Restitution de quelque Place : aujourd'hui les *Espagnols* cherchent leur salut dans la cession de leurs Provinces ; & si la Justice ne régloit toujours nos prétensions, il s'agiroit moins de ce qu'ils nous cèdent, que de ce qui leur reste. Autrefois nos Alliés murmuroient d'avoir été mal soutenus dans la Guerre, ou abandonnés dans la Paix : de notre tems, ceux qu'on a vû tomber par leur faute, ont été relevés par notre secours ; & l'influence de notre Pouvoir a formé toute la Grandeur des autres. S'attacher à nous ; c'est une Elevation certaine : s'en séparer ; une chute comme assurée.

Tant que le Roi agira comme il agit, il m'autorise à parler comme je parle : si on veut que je me démente, qu'il se relâche, qu'il abandonne ses Alliés, qu'il laisse rétablir ses Ennemis. Alors je deviendrai favorable à Monsieur le Cardinal, & ferai valoir les mêmes choses que j'ai décriées : mais aujourd'hui, que les Peuples attachés à notre Amitié regardent avec joye le Gouvernement que nous voyons, & que les Nations opposées à nos Interêts regretent avec douleur le Ministère que nous avons vû ; toutes mes Réflexions me confirment en ce que j'ai dit, & mon Esprit ferme dans ses premiers sentimens, ne se peut tourner à d'autres pensées.

Si une tendresse du Roi conservée à la mémoire d'une Personne qui lui fut chère ; si la constance de son affection pour un Mort, lui ont fait trouver mauvais ce qui m'a paru si fort à son avantage, je le supplie de considérer, que mes intentions ont été trompées. Je n'ai pas crû blesser la délicatesse de son Amitié, & je pensois avoir des sentimens exquis sur l'intérêt de sa Gloire. En toutes choses les méprises sont excusables : mais l'erreur, qui vient d'un principe si noble & si beau, ne laisse aucun droit à la Justice. Ne pensez pas néanmoins, que je veuille faire ici des Leçons au lieu de très humbles Prières, & instruire SA MAJESTÉ de ce qu'Elle

le doit, au lieu de me soumettre à ce qu'Elle veut. J'attens avec une parfaite résignation, qu'il lui plaise ordonner de ma destinée, & je me prépare à la reconnoissance de la Grace, ou à la patience dans le Châtiment.

Si Elle a la bonté de finir mes Maux, Elle joindra la dépendance d'une Créature à l'obéissance d'un Sujet, & adoucira la contrainte qui lie, par l'affection qui attache. Mais je consulte peu mes sentimens, quand je parle de la sorte. L'obligation dans laquelle je suis nai, me tient lieu de tous les attachemens du monde : le devoir a les mêmes charmes pour moi, que les graces pourroient avoir pour les autres. Presqu'en tous les hommes la sujétion n'a qu'une docilité apparente : tandis qu'elle affecte un air soumis, elle excite un murmure intérieur, & sous des dehors humiliés, on tâche à défendre un reste de liberté par des résistances secretes. Ce n'est pas en moi la même chose. La Nature ne garde rien pour elle en secret : quand il faut obéir, les Ordres du R O I ne trouvent aucun sentiment dans mon ame qui ne les prévienne par inclination, ou ne s'y soumette sans contrainte par devoir. Quelque rigueur que j'éprouve, je cherche la consolation de mes maux dans le bonheur de celui qui les fait naître. J'adoucis la dureté de ma condition par la félicité de la sienne ; & rien ne sauroit me rendre malheureux, puis qu'il ne sçauroit arriver aucun changement dans la prospérité de ses Affaires.

L E T T R E

A

MR. LE COMTE DE LIONNE.

MONSIEUR,

Si je pouvois m'aquitter de toutes les Obligations que je vous ai par des remerciemens, je vous rendrois mille Graces très humbles ;

D 2

mais

*Premier E-
cuyer de la
grande Ecurie
du Roi ; &
neveu du Mar-
quis de Lionne,
Ministre & Se-
cretaire d'Etat.*

mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les Complimens du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un Honnête-homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un Ingrat : si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de votre Goût, je croi vous plaire mieux par une Ingratitude recherchée, que par une Reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi vous-même ; & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous serai toujours infiniment obligé ; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toujours quelque chose de fort doux & de fort agréable pour moi, quand même elles ne réussiroient pas.

• Voyez ci-dessus pag. 118. Tom. I. L'Idée de la Femme qui ne se trouve point.

Pour les Papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître ; rien n'est mieux à nous que ce que nous donne nôtre industrie. L'adresse que vous avez eue à faire votre larcin, méritoit d'être mieux récompensée, en vous faisant rencontrer quelque chose de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement qu'EMILIE * n'est pas fort au goût des Dames de Paris. A vous dire vrai, elle est un peu *Hollandoise* ; son *Embonpoint* me fait assez juger à moi-même qu'elle boit de la Biere ; & sa *Devotion*, qu'elle porte sa Bible sous son bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de Copie à personne des petits Ouvrages que je vous envoie, hormis celle de la LETTRE que Mr. de Turenne vous a demandée, pour trouver moyen de me servir, & que vous auriez bien fait de lui avoir déjà donné. J'ai ajouté quelque chose à la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE de Mr. Racine, qui me la fait paroître plus raisonnable que vous ne l'avez vûe. Si Mr. le Comte de St. Albans a envie de voir ce qui est entre vos mains, vous pouvez le lui montrer ; car je n'ai pensée au monde dont je ne le fisse le confident.

J'aurois bien de la joye que le Mariage du Fils du Marquis de Cœuvres se fit avec la Fille de Mr. de Lionne le Ministre, ayant toujours

toûjours été Serviteur de Messieurs d'Estrees & de Monsieur de Lionne autant qu'on sauroit l'être. Mais quand je songe que j'ai vû marier Mr. le Marquis de Cœuvres; que j'ai vû son Fils à la bavette, venir donner le bon jour à Monsieur de Laon *, qu'il appelloit son Tonton, je fais une fâcheuse réflexion sur mon âge; & levant les yeux au Ciel, avec un petit mouvement des épaules, je chante moins agréablement que Noblet,

* Le Cardinal d'Estrees d'aujourd'hui.

*Mais hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Le bruit court ici comme à Paris, que la Paix de Portugal est faite *; mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambassadeur de Portugal †, avec qui je joue à l'Hombre tous les jours, n'en a aucune nouvelle de Lisbonne. Il se plaint, dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le Portugal soit conté pour rien, & voici son raisonnement. On croit, dit-il, la Paix faite, parce qu'on sait que l'Espagne nous offre tout; mais qui sait si nous voulons recevoir tout? Ce qui vient des Castillans m'est suspect, je ne croirai rien que je ne sois informé par les avis de Lisbonne. Il y a dépêché un Express pour cela & pour les Affaires qu'il a en ce Pays-ci. L'Electeur de Cologne est à AMSTERDAM incognito. & le Prince de Toscane y arrive dans quelques jours. Le Prince de Strasbourg est à la Haye, prêchant que la Paix se fera, & peu de gens le veulent croire; on est persuadé qu'avant que les Espagnols se soient bien résolus de traiter, on aura mis en Campagne. Ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience: ils laissent gagner tout ce qu'on veut; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils se donnent peu d'action pour les éviter.

* Elle se fit le 12, Février 1668.

† Don Francisco de Melos.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous souvenez de mes Bagatelles de la Haye, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriez pas seulement le lire; outre que je fais assez bien vivre, pour vous exempter de l'ennui que vous en auriez. Dans

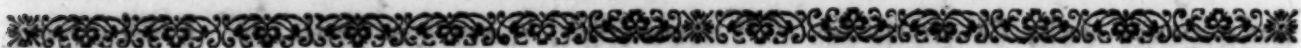
la

La vérité il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez ; mais il y en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des Observations que j'ai faites sur quelques Histoires Latines, je vous les enverrai.

Je vous prie de faire bien mes remerciemens à M***. Quelque estime que vous ayez pour lui, si vous le connoissiez autant que moi, vous l'estimeriez encore davantage. Adieu, Monsieur, je suis né si reconnoissant, que par dessein, ou par étude, je ne saurois devenir Ingrat ; & quelque résolution que j'aye eue au commencement de ma Lettre, je ne puis la finir sans vous assurer qu'il me souviendra toute ma vie des Obligations que je vous ai. Je souhaite que ce soit long-tems :

*Mais hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser & des jambes à rompre pour la Campagne, que d'écrire, je vous dirois que votre Lettre est aussi délicatement écrite qu'elle fauroit l'être.



A U M E S M E.

M O N S I E U R,

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce MONSIEUR, & toute la cérémonie qui gêne la liberté d'un Commerce de Lettres. Je vous prierai ensuite de vous moquer moins de moi par des Louanges excessives que vous donnez à des Bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses ; je souhaiterois qu'elle pussent faire le vôtre. Telles quel-
les

les sont, je ne laisserai pas de vous envoyer par le premier Ordinaire, les OBSERVATIONS SUR SALUSTE ET SUR TACITE, desquelles je vous ai parlé. Le premier donne tout au naturel : chez lui les affaires sont de purs effets du tempérament ; d'où vient que son plus grand soin est de donner la véritable connoissance des Hommes, par les Eloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre tourne tout en Politique, & fait des Mistères de tout, ne laissant rien desirer de la finesse & de l'habileté, mais ne donnant presque rien au naturel. Je passe delà à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires ; & en huit ou dix lignes, je fais voir que Mr. de *Lionne* le Ministre a réuni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils sauroient être. Il fait si froid que pour un Empire je n'écrirois pas une feuille de papier. Je vous enverrai aussi la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE, à mon avis, beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous suis fort obligé de m'avoir envoyé la Traduction qu'a fait Mr. de *Corneille* du petit Poëme Latin des Conquêtes du Roi : je louerois extrêmement le Latin, si je n'étois obligé en conscience à louer davantage le François. Nôtre Langue est plus majestueuse que la Latine, & les Vers plus harmonieux, si je me puis servir de ce terme. Mais ce n'est pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de majesté aux pensées de *Lucain*, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de nôtre tems : avec cela j'admire encore plus ce que *Corneille* a fait de lui-même sur le Retour du Roi, que sa Traduction, toute admirable qu'elle est. Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poëme de cette force-là, je ne ferois pas grand cas des *Homeres*, des *Virgiles*, & des *Tasses*. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi, d'avoir un homme qui puisse parler si dignement de ses grandes Actions.

Je vous prie d'assurer Mr. de *Lionne* de mes très humbles respects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ses bons offices

jugez ce que la mauvaise Fortune ajoute encore à ce bon Naturel. Du Tempérament dont je suis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impression que fait sur moi votre Générosité, & fais mon plaisir le plus doux & le plus tendre, de me laisser toucher : mais quelquefois des Réflexions ingrates veulent interesser mon jugement, & je me mets dans l'esprit d'examiner de sens froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien considéré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une Connoissance arrivée par hazard, ait pû produire les empressements que vous avez dans les intérêts d'un nouvel Ami.

Il semble que par une justice secrète les Proches de Mr. de *Lionne* veuillent reconnoître la grande estime & la vénération que j'ai toujours eue pour lui. Mr. le Marquis de *Lesseins Lionne* au retour de *Hollande* faisoit ses Affaires de toutes les miennes. Votre chaleur passe encore celle qu'il avoit. J'espère que vous en inspirez quelque mouvement à Mr. le Marquis de ***, & qu'enfin les bons offices de Monsieur son Pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne sauriez vous imaginer combien je me sens touché de la nouvelle grace que Mr. le Marquis de *** vient de recevoir. Les grands Services du Pere, les grandes Espérances que donne le Fils, l'ont attirée ; j'entens les espérances des Services qu'on attend de lui ; car pour le mérite, il est déjà pleinement formé, & il n'est pas besoin de rien attendre de ce côté-là.

* Tragédie
de Racine.

† Tragédie de
Corneille.

A peine ai-je eu le loisir de jeter les yeux sur *ANDROMAQUE* * & sur *ATTILA* † ; cependant il me paroît qu'*ANDROMAQUE* a bien de l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas assez dans les choses, l'admireront ; ceux qui veulent des Beautés pleines, y chercheront je ne sai quoi qui les empêchera d'être tout à fait contents. Vous avez raison de dire que cette Pièce est déchûe par la Mort de *Montfleury* : car elle a besoin de grands Comédiens, qui remplissent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre, c'est une belle Pièce, & qui est fort au dessus du médiocre, quoi qu'un peu au dessous du grand. *ATTILA* au contraire a dû gagner quelque

quelque chose par la mort de *Montfleury*. Un grand Comédien eût trop poussé un Rôle assez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impression à sa ferocité sur les Ames tendres. Ce n'est pas que cette Tragédie n'eût été admirable du tems de *Sophocle* & d'*Euripide*, où l'on avoit plus de goût pour la Scene farouche & sanglante, que pour la douce & la tendre; tout y est bien pensé, & j'y ai trouvé de fort beaux Vers. Pour le sujet & l'Economie des Pieces, je n'ai pas eu le loisir d'y faire la moindre réflexion.

Je souhaite de tout mon cœur que *Corneille* traite le sujet d'*Annibal*; & s'il y peut faire entrer la Conference qu'il eût avec *Scipion* avant la Bataille, je m'imagine qu'on leur fera tenir des Discours dignes des plus grands Hommes du monde. comme ils l'étoient. Je vous envoie les OBSERVATIONS SUR SALUSTE, dont je vous ai parlé, & je vous enverrai bien-tôt la DISSERTATION SUR ALEXANDRE, tout cela mal copié. Pour les Portraits ils sont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC MR. DE CANDALE, qu'on ne peut pas les en séparer, & je ne puis pas envoyer encore l'Ouvrage. Adieu : aimez-moi toujours, & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne sai pas si Mr. de *Lionne* veut qu'on le croye aussi poli, aussi délicat, autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces Qualités-là ne produisent qu'une molle Paresse, elles conviennent mal à un Ministre; mais quand un Ministre profond, & consommé dans les Affaires, se peut mettre au dessus d'elles, pour les posséder pleinement, & se faire encore quelque loisir agréable & voluptueux même, le mérite ne peut pas aller plus loin à mon avis.





DISSERTATION
 SUR
 LA TRAGÉDIE DE RACINE,
 INTITULÉE
ALEXANDRE LE GRAND.

A

MADAME BOURNEAU*.

* Femme de
 Mr. Bourneau
 Président au
 Sénéchal de
 Saumur.

DEPUIS que j'ai lû LE GRAND ALEXANDRE, la vieillesse de *Corneille* me donne bien moins d'alarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrois qu'avant sa mort il adoptât l'Auteur de cette Pièce, pour former avec la tendresse d'un Pere son vrai Successeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette Antiquité, qu'il possédât si avantageusement ; qu'il le fit entrer dans le Génie de ces Nations mortes, & connoître sainement le Caractère des Héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel Esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions, qui égalent la force de ses pensées : mais vous me permettez de vous dire après cela qu'il n'a pas connu *Alexandre*
 ni

ni *Porus*. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de *Porus* que d'*Alexandre*, en quoi il n'étoit pas possible de réussir ; car l'Histoire d'*Alexandre* toute vraie qu'elle est, a bien de l'air du Roman ; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son Ouvrage, non seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce Maître de l'Univers, ou nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les Vices qu'il avoit, & donnons-leur les Vertus qu'il n'avoit pas : ne faisons pas *Scipion* plus grand, quoi qu'on n'ait jamais vû chez les *Romains* une Ame si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au Bien, plus modéré, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à *César* contre *Alexandre*, n'alléguent en sa faveur, ni la passion de la Gloire, ni la grandeur de l'Ame, ni la fermeté du Courage. Ces Qualités sont si pleines dans le *Grec*, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus ; mais qu'ils fassent le *Romain* plus sage en ses Entreprises, plus habile dans les Affaires, plus entendu dans ses Interêts, plus maître de lui dans ses Passions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes, s'est contenté de faire ressembler à *Alexandre* celui dont il vouloit donner la plus haute idée ; il n'osoit pas lui attribuer de plus grandes Qualités, il lui ôtoit les mauvaises : *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus* *.

Peut-être que nôtre Auteur est entré dans ces considérations en quelque sorte ; peut-être que pour faire *Porus* plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son *Alexandre*. Si ç'a été son dessein, il ne pouvoit pas mieux réussir ; car il en fait un Prince si médiocre, que cent autres le pourroient emporter sur lui comme *Porus*. Ce n'est pas qu'*Ephestion* n'en donne une belle idée ; que *Taxile*, que *Porus* même ne parlent avantageusement de sa grandeur : mais quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir, si ce n'est que par modestie il veuille paroître

* Velleius Paterculus (*Hist. Lib. II. c. 41.*) parlant de César.

paroître un simple Homme chez les *Indiens*, dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour un Dieu parmi les *Perfes*. A parler sérieusement, je ne connois ici d'*Alexandre* que le seul Nom; son génie, son humeur, ses qualités, ne me paroissent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me passionnent, & je trouve un Prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang froid où je puis être. Je m'imaginois en *Porus* une grandeur d'Âme qui nous fût plus étrangère; le Héros des *Indes* devoit avoir un Caractere différent de celui des nôtres. Un autre Ciel, pour ainsi parler; un autre Soleil, une autre Terre y produisent d'autres Animaux & d'autres Fruits: les hommes y paroissent tout autres par la difference des Visages, & plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de Raison: une Morale, une Sagesse singulière à la région, y semble régler & conduire d'autres Esprits dans un autre Monde. *Porus* cependant, que *Quinte-Curce* dépeint tout Etranger aux *Grecs* & aux *Perfes*, est ici purement *François*: au lieu de nous transporter aux *Indes*, on l'amene en *France*, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux Siècles, doivent entrer dans le génie de la Nation dont il a été, dans celui du tems où il a vécu, & particulièrement dans le sien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'*Asie* autrement qu'un Consul *Romain*; l'un parlera comme un Monarque absolu, qui dispose de ses Sujets comme de ses Esclaves; l'autre comme un Magistrat qui anime seulement les Loix, & fait respecter leur autorité à un Peuple Libre. Il faut dépeindre autrement un vieux *Romain* furieux pour le Bien public, & agité d'une Liberté farouche, qu'un Flâ-teur du tems de *Tibère*, qui ne connoissoit plus que l'Interêt, qui s'abandonnoit à la servitude. Il faut dépeindre différemment des personnes de la même condition & du même tems, quand l'Histoire nous en donne de différens Caractères. Il seroit ridicule de faire le même Portrait de *Caton* & de *César*, de *Catiline* & de *Cicéron*,

ron, de *Brutus* & de *Marc-Antoine*, sous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même tems. Le Spectateur, qui voit représenter ces Anciens sur nos Théâtres, suit les mêmes Régles pour en bien juger, que le Poète pour les bien dépeindre ; & pour y réüissir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son tems, renonce à son propre naturel, s'il est opposé à celui des Personnes qu'on représente ; car les Morts ne sauroient entrer en ce que nous sommes, mais la Raison, qui est de tous les tems, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands Défauts de nôtre Nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son Air, ou ses Manieres. De-là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous ; dont *Corneille* a fait une injuste & facheuse expérience dans sa *SOPHONISBE*. *Mairet*, qui avoit dépeint la sienne infidèle au vieux *Syphax*, & amoureuse du jeune & victorieux *Massinisse*, plût quasi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai esprit des gens de la Cour. Mais *Corneille*, qui fait mieux parler les *Grecs* que les *Grecs*, les *Romains* que les *Romains*, les *Carthaginois*, que les Citoyens de *Carthage* ne parloient eux-mêmes : *Corneille*, qui presque seul a le bon Goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à nôtre Siècle, pour être entré dans le génie de ces Nations, & avoir conservé à la Fille d'*Asdrubal*, son véritable Caractère. Ainsi, à la honte de nos Jugemens, celui qui a surpassé tous nos Auteurs, & qui s'est peut-être ici surpassé lui-même, à rendre à ces grands Noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devons, asservis par la coutume aux choses que nous voyons en usage, & peu disposés par la raison à estimer des Qualités & des Sentimens qui ne s'accroissent pas aux nôtres.

Concluons, après une considération assez étendue, qu'*Alexandre* & *Porus* devoient conserver leur Caractère tout entier ; que c'étoit

toit à nous à les regarder sur les bords de l'*Hydaspe*, tels qu'ils étoient, non pas à eux de venir sur les bords de la *Seine* étudier nôtre naturel, & prendre nos sentimens. Le Discours de *Porus* devoit avoir quelque chose de plus étranger & de plus rare. Si *Quinte Curce* s'est fait admirer dans la Harangue des *Scythes*, par des pensées & des expressions naturelles à leur Nation, l'Auteur se pouvoit rendre aussi merveilleux, en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre Monde.

La Condition différente de ces deux Rois, où chacun remplit si bien ce qu'il se devoit dans la sienne; leur Vertu diversément exercée dans la diversité de leur Fortune, attire la considération des Historiens, & les oblige à nous en laisser une peinture: le Poète qui pouvoit ajouter à la vérité des choses, ou les parer du moins de tous les ornemens de la Poésie, au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté; & soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par sécheresse & stérilité, il demeure beaucoup au dessous du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur; & tirer du fond de ces grandes Ames, comme fait *Corneille*, leurs plus secrets mouvemens; mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paroît, moins profond à pénétrer ce qui se cache.

* Voyez le
SERTORIUS
de *Corneille*,
Act. III. Sc. I.

J'aurois souhaité que le fort de la Pièce eût été à nous représenter ces Grands Hommes, & que dans une Scene digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs Ames jusqu'où elle pourroit aller. Si la Conversation de *Sertorius* & de *Pompée* * a tellement rempli nos esprits, que ne devoit-on pas espérer de celle de *Porus* & d'*Alexandre* sur un sujet si peu commun? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette Guerre. En effet, ce Passage de l'*Hydaspe*, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir; une grande Armée de l'autre côté avec des Chariots terribles, & des Elephans alors effroyables; des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettoient la confusion par tout, quand il falut passer un Fleuve si large sur de

de simples peaux; cent choses étonnantes qui épouvanterent les *Macédoniens*, & qui sûrent faire dire à *Alexandre*, qu'enfin il avoit trouvé un péril digne de lui; tout cela devoit fort élever l'imagination du Poète, & dans la peinture de l'appareil, & dans le recit de la Bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie, pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un Pays, la conservation d'un Royaume n'excite point *Porus* au Combat; il y est animé seulement par les beaux yeux d'*Axiane*, & l'unique but de sa Valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers Errans, quand ils entreprennent une Avanture; & le plus bel Esprit, à mon avis, de toute l'*Espagne*, ne fait jamais entrer *Don Quichotte* dans le Combat, qu'il ne se recommande à *Dulcinée*.

Un Faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur, dont la Réputation n'est pas venuë jusques à nous: mais ces grands Personnages de l'Antiquité, si célèbres dans leur Siècle, & plus connus parmi nous que les vivans même; les *Alexandres*, les *Scipions*, les *Césars* ne doivent jamais perdre leur Caractère entre nos mains; car le Spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas, ou qu'on leur ôte des Vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs Vertus établies une fois chez nous, intéressent l'Amour-propre comme nôtre vrai Mérite; on ne sauroit y apporter la moindre alteration, sans nous faire sentir ce changement avec violence. Sur tout, il ne faut pas les défigurer dans la Guerre, pour les rendre plus illustres dans l'Amour. Nous pouvons leur donner des Maîtresses de nôtre invention, nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire; mais gardons-nous de faire un *Antoine* d'un *Alexandre*, & ne ruinons pas le Héros établi par tant de Siècles, en faveur de l'Amant que nous formons à nôtre fantaisie.

Rejeter l'Amour de nos Tragédies comme indigne des Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport ; par je ne sai quelle liaison qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres : mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au dessus des hommes. Avec cette retenue, j'avouerai qu'il n'y a point de sujets où une Passion générale que la Nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine & sans violence. D'ailleurs, comme les Femmes sont aussi nécessaires pour la Représentation que les Hommes, il est à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des Sentimens amoureux, & aux autres l'entretien secret où les fait entrer la Confidence, vous les réduisez ordinairement à des Conversations fort ennuyeuses. Presque tous leurs mouvemens, comme leurs discours, doivent être des effets de leur Passion : leurs joyes, leurs tristesses, leurs craintes, leurs desirs doivent sentir un peu d'Amour pour nous plaire.

Introduisez une Mere qui se réjouit du bonheur de son cher Fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre Fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'ame des Spectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce Sexe, voyons une Amante qui pleure la mort d'un Amant, non pas une Femme qui se désole à la perte d'un Mari. La douleur des Maîtresses tendre & précieuse nous touche bien plus que l'affliction d'une Veuve artificieuse ou intéressée, & qui toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des Enterremens & de leurs Cérémonies lugubres.

* Voyez le
POMPEE de
Corneille.

De toutes les Veuves qui ont jamais paru sur le Théâtre, je n'aime à voir que la seule *Cornelie* *, parce qu'au lieu de me faire imaginer des Enfans sans Pere, & une Femme sans Epoux, ses sentimens tous Romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand *Pompée*.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'Amour
sur

sur nos Théâtres : mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être intéressée ; & que ses plus grands Partisans ne croient pas que le premier but de la Tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement Héroïques, la grandeur d'Ame doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui seroit doux & tendre dans la Maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent foible & honteux dans l'Amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même ; elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chère & sûre Confidente ses craintes & ses douleurs : mais soutenuë de sa gloire, & fortifiée par sa raison, elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentimens passionnés, & animer son Amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa foiblesse.

Et effet, c'est un Spectacle indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des Soupirs des Larmes : & s'il méprise fièrement les pleurs d'une belle Personne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de son cœur que la dureté de son Ame.

Pour éviter cet inconvenient-là, *Corneille* n'a pas moins d'égard au Caractère des Femmes Illustres, qu'à celui de ses Héros. *Emilie* anime *Cinna* à l'exécution de leur Dessein *, & va dans son cœur ruiner tous les mouvemens qui s'opposent à la Mort d'*Auguste*. *Cléopâtre* a de la passion pour *César*, & met tout en usage pour sauver *Pompée* † : elle seroit indigne de *César*, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son Frere ; & *César* indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. *Dirce* dans l'OEDIPE conteste de grandeur de courage avec *Thésée*, tournant sur soi l'explication funeste de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considérer *Sophonisbe* *, dont le Caractère eût pu être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune *Massinisse* au vieux *Siphax*, pour le Bien de sa Patrie ; il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir en quittant *Siphax*, qu'elle avoit fait les sentimens de son Amour, en se détachant de *Massinisse* ; il faut la voir qui soumet toutes sortes d'attachemens ; ce qui

* Voyez le
CINNA, Act.
I. Sc. III.

† Dans la
Tragédie de
POMPEE.

* Voyez la
SOPHONIS-
BE.

nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions, à son Amour pour *Carthage*, & à sa haine pour *Rome*: Il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour sauver son Pays, tirer du sien un dernier secours pour sauver sa Gloire & sa Liberté.

* Voyez le
POMPEE.
Act. IV. Sc. III.

Corneille faut parler ses Héros avec tant de Bien-séance, que jamais il ne nous eût donné la Conversation de *César* avec *Cléopâtre* *, si *César* eût crû avoir les Affaires qu'il eut dans *Alexandrie*, quelque belle qu'elle puisse être, jusqu'à rendre l'entretien d'un Amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent: il s'en fût passé assurément, à moins que de voir la Bataille de *Pharsale* pleinement gagnée, *Pompée* mort, & le reste de ses Partisans en fuite. Comme *César* se croyoit alors le Maître de tout, on a pû lui faire offrir une Gloire acquise, & une Puissance apparemment assurée: Mais quand il a découvert la Conspiration de *Ptolomée*; quand il voit ses Affaires en mauvais état, & sa propre vie en danger; ce n'est plus un Amant qui entretient sa Maîtresse de sa passion, c'est le Général Romain qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empressement, pour aller pourvoir à leur sûreté commune.

Il est donc ridicule d'occuper *Porus* de son seul Amour, sur le point d'un grand Combat qui alloit décider pour lui de toutes choses; il ne l'est pas moins d'en faire sortir *Alexandre*, quand les Ennemis se rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empressement pour chercher *Porus*, non pas l'en tirer avec précipitation pour aller revoir *Cléophile*; lui qui n'eut jamais ces Impatiences amoureuses, & à qui la Victoire ne paroissoit assez pleine, que lors qu'il avoit ou détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, sans lui faire rien gagner de l'autre. Il est aussi peu Héros d'Amour que de Guerre; l'Histoire se trouve défigurée, sans que le Roman soit embelli: Guerrier dont la gloire n'a rien d'animé qui excite nôtre ardeur; Amant dont la passion ne produit rien qui touche nôtre tendresse.

¶

Voilà

Voilà ce que j'avois à dire sur *Alexandre* & sur *Porus*. Si je ne me suis pas attaché régulièrement à une Critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la Pièce en détail, que m'étendre sur la Bien-séance qu'on doit garder à faire parler les Héros; sur le discernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs Caractères; sur le bon & le mauvais usage des Tendresses de l'Amour dans la Tragédie, rejetées trop austèrement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de la Crainte & de la Pitié, & recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentimens.



OBSER-



OBSERVATIONS

S U R

S A L U S T E

E T S U R

T A C I T E.

A

MONSIEUR VOSSIUS*.

* Isaac Vossius, Fils du Fameux Gerard Jean Vossius.

J'Ai voulu faire autrefois un Jugement fort exact de *Saluste* & de *Tacite*; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déjà fait, pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée, je me suis réduit à une seule Observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en Politique: chez lui la Nature & la Fortune ont peu de part aux Affaires; & je me trompe, ou il nous donne souvent des causes bien recherchées, de certaines actions toutes simples, ordinaires & naturelles.

Quand *Auguste* veut donner des bornes à l'Empire, c'est à son avis par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même Empereur, s'il en est crû, prend des mesures pour

pour s'assurer les regrets du Peuple Romain, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son Successeur.

L'Esprit dangereux de *Tibère*, ses Dissimulations, sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme, que de donner à ce Prince un Artifice universel ; la Nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toujours quelque chose du temperament dans les Dessesins les plus concertés : & il n'est pas croyable que *Tibère* assujetti tant d'années aux volontés de *Séjan*, où à ses infames plaisirs, ait pû avoir toujours dans cette foiblesse & cet abandonnement, un Art si recherché, & une Politique si étudiée.

L'Empoisonnement de *Britannicus* ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne *Tacite* à observer la contenance des Spectateurs. Tandis qu'un Lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur dissimulée de *Néron*, les craintes secrettes d'*Agrippine* ; l'esprit détourné de la noirceur de l'action, & de la funeste image de cette Mort, laisse échapper le Parricide à sa haine, & la pauvre mourant à sa pitié.

La Cruauté du même *Néron* dans la mort de sa Mere, a une conduite trop délicate. Quand *Agrippine* auroit péri véritablement par une petite Intrigue de Cour si bien menée, il eût falu supprimer la moitié de l'art : car le Crime trouve moins d'aversion dans les Esprits, & , si je l'ose dire, il se concilie le Jugement des Lecteurs, lors qu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses *Tacite* fait des Tableaux trop finis, où il ne laisse rien à désirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente : souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée ; quelquefois il passe au delà des Affaires, par trop de pénétration & de profondeur ; quelquefois des Spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en
sa

sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage, qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossières, dont la vérité n'importe plus.

Saluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au Naturel, que *Tacite* à la Politique. Le plus grand soin du premier est de bien connoître le génie des Hommes; les affaires viennent après naturellement par des actions peu recherchées de ces mêmes Personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considérez avec attention l'Eloge de *Catiline*, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat, ni de ce vaste Projet de se rendre Maître de la République, sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer les mouvemens, & à s'unir les Factieux; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soutenues par tant de fierté où il étoit besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les Ambitieux & de tous les Corrompus, il ait été si près de renverser Rome, & de ruiner sa Patrie. Mais *Saluste* ne se contente pas de nous dépeindre les Hommes dans les Eloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les Harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La Harangue de *César* nous découvre assez qu'une Conspiration ne lui déplaît pas. Sous le zèle qu'il témoigne à la conservation des Loix, & à la dignité du Sénat, il laisse appercevoir son Inclination pour les Conjurés: il ne prend pas tant de soin à cacher l'Opinion qu'il a des Enfers; les Dieux lui sont moins considérables que les Consuls, & à son avis la Mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens; & le repos des misérables. *Caton* fait lui-même son Portrait, après que *César* a fait le sien. Il va droit au Bien; mais d'un air farouche: l'austérité de ses Mœurs est inséparable de l'intégrité de sa Vie; il mêle le chagrin de son esprit, & la dureté de ses manières avec l'utilité de ses Conseils. Ce seul mot d'OPTIMO CONSULI, qui fâcha tant *Cicéron*, pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue, me fait pleinement comprendre, & les bonnes intentions, & la vaine humeur de ce Consul.

Enfin

Enfin par diverses Peintures de differens Acteurs, non seulement je me représente les Personnes, mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la Conjuration de *Catilina*.

Vous pouvez observer la même chose dans l'Histoire de *Jugurtha*. La description de ses Qualités & de son Humeur vous prépare à voir l'Invasion du Royaume, & trois lignes nous dépeignent toute sa maniere de faire la Guerre. Vous voyez dans le Caractère de *Metellus*, avec le rétablissement de la Discipline, un heureux changement des Affaires des *Romains*.

Marius conduit l'Armée en *Afrique* du même esprit qu'il harangue à *Rome*. *Sylla* parle à *Bocchus* avec le même génie qui paroît dans son Eloge; peu attaché au devoir & à la régularité, donnant toutes choses à la passion de se faire des Amis : *dein Parentes abundè habemus, Amicorum neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit*. Ainsi *Saluste* fait agir les hommes par tempérament, & croit assez obliger son Lecteur de les bien faire connoître. Toute personne extraordinaire qui se présente, est exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part considérable à son sujet. Tel est l'Eloge de *Sempronia*; selon mon jugement inimitable. Il va même chercher des considérations éloignées, pour nous donner les Portraits de *Caton* & de *César*, si beaux à la vérité, que je les préférerois à des Histoires toutes entières.

Pour conclure mon Observation sur ces deux Auteurs; l'Ambition, l'Avarice, le Luxe, la Corruption, toutes les causes générales des desordres de la République, sont très-souvent alleguées par celui-ci. Je ne sai s'il descend assez aux interêts & aux considérations particulieres. Vous diriez que les Conseils subtils & raffinés lui semblent indignes de la grandeur de la République; & c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la Spéculation peu de choses; presque tout dans les Passions & dans le Génie des hommes.

On voit dans l'Histoire de *Tacite* plus de Vices encore, plus de Méchancetés, plus de Crimes; mais l'habileté les conduit, & la dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit

point sans mesure ; la cruauté est prudente, & la violence avisée. En un mot, le crime y est trop délicat ; d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître, & qu'ils apprennent sans y penser à devenir criminels, croyant seulement de devenir habiles. Mais laissant-là *Saluste* & *Tacite* dans leurs Caractères differens, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires.

Ceux qui sont élevés dans les Compagnies, qui parlent dans les Assemblées, apprennent l'ordre, les formes & toutes les matieres qui s'y traitent. Passant delà par les Ambassades, ils s'instruisent des Affaires du dehors, & il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application & l'expérience. Mais quand ils viennent, à s'établir dans les Cours, on les voit grossiers au choix des gens, sans aucun goût de mérite, ridicules dans leurs dépenses & dans leurs plaisirs.

Nos Ministres en *France* sont tout à fait exemts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous sans flâterie, & m'étendre un peu sur Monsieur de *Lionne*, que je connois davantage. C'est en lui proprement que les talens séparés se rassemblent ; c'est en lui que se rencontrent une connoissance délicate du Mérite des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires.

Dans la verité, je me suis étonné mille fois qu'un Ministre qui a confondu toute la Politique des *Italiens* ; qui a mis en desordre la Prudence concertée des *Espagnols* ; qui a tourné dans nos interêts tant de Princes d'*Allemagne*, & fait agir selon nos Dessein, ceux qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes ; je me suis étonné, dis-je, qu'un Homme si consommé dans les Négociations, si profond dans les Affaires, puisse avoir toute la délicatesse des plus polis Courtisans pour la Conversation & pour les Plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit *Saluste* d'un grand Homme de l'Antiquité, que son loisir est voluptueux : mais que par une juste dispensation de son tems, avec la facilité du travail dont il s'est rendu le maître, jamais Affaire n'a été retardée par ses Plaisirs †.

† Sulla... Literis græcis atque latinis juxta atque doctissime eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior: otio luxurioso esse: tamen ab negotiis numquam voluptas remota, &c. *Salust.* de Bello Jugurthino.

Parmi

Parmi les divertissemens de ce loisir, parmi ses Occupations les plus importantes, il ne laisse pas de donner quelques heures aux Belles Lettres, dont *Atticus*, cet Honnête-homme des Anciens, n'avoit pas aquis une connoissance plus délicate dans la douceur de son repos, & la tranquillité de ses Etudes. Il fait de toutes choses infiniment; & la Science qui gâte bien souvent le naturel, ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude, & lui apporte pleinement tous ses avantages, sans intéresser la netteté & la politesse de son Esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux Ouvrages; personne ne les fait mieux : il fait également juger & produire; & je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement, ou la beauté du génie. Il est tems de quitter le sien, pour venir à celui des Courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des Rois, comme ils font leur séjour ordinaire auprès des Princes, ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de foible qui ne leur soit découvert. Delà viennent les insinuations, les complaisances, & toutes ces mesures délicates qui font un Art de gagner les cœurs, ou de se concilier au moins les volontés : mais soit manque d'application, soit pour tenir au dessous d'eux les Emplois où l'on s'instruit des Affaires; ils les ignorent toutes également, & leurs agrémens venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieillissent donc dans les Cabinets, exposés à la raillerie des Jeunes gens, qui ne peuvent souffrir leur censure; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, & que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus : & certes le plus Honnête-homme dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces Femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous : car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se sou-

tient que par le mérite de plaire, la fin des Agrémens doit être le commencement de la Retraite. Les gens de Robe au contraire, paroissent moins Honnêtes-gens quand ils sont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réussir dans la Ville, & les rend ridicules aux Courtisans: mais enfin, la connoissance de leur intérêt les ramene à leur profession; & devenus habiles avec le tems, ils se trouvent en des Postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les Courtisans qui s'élèvent aux Honneurs par de grands Emplois, ne laissent rien à désirer en leur suffisance; & leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de Cour la connoissance des Affaires, & l'expérience dans la Guerre.



L E T T R E

L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

D E

L I O N N E.

JE ne fai pas bien encore le succès qu'auront tous vos soins; mais je vous puis assûrer qu'ils laissent une grande Reconnoissance à un Homme très sensible au moindre plaisir qu'il reçoit.

Vôtre Maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne, que par l'empêchement qu'elle apporte à vos sollicitations dans mon Affaire. Je crains qu'elles ne soient trop pressantes à l'égard de Monsieur de *Turenne*, & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cause. S'il ne m'avoit fait faire des Complimens par Monsieur le Comte d'*Auvergne*, & par Monsieur le Marquis d'*Esfrades*, je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ses bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun Service qui l'oblige à s'intéresser dans mes Affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie, c'a été pour rendre justice à ses grandes Qualités, & faire honneur à mon jugement: mais je n'en ai rien attendu, comme en effet je ne devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laissera beaucoup de Gratitude, si je lui suis indifférent, je n'aurai aucun sujet de m'en plaindre.

Les

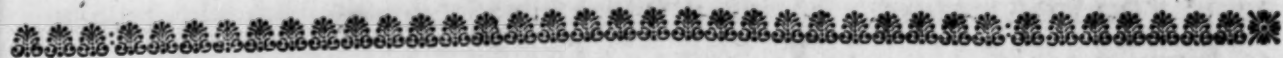
Les Bontés que vous me témoignez de Mr. de *Lionne* le Ministre, me donnent une satisfaction secrète, qui ne me laisse pas sentir le peu que j'en devrois avoir dans la situation où je me trouve. Si j'en étois pleinement persuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loisir de songer à ma mauvaise Fortune. En quelque lieu que je puisse être, assurez-le, je vous prie, qu'il aura toujours un Serviteur bien inutile malgré moi, & aussi zélé que vous pour tout ce qui le regarde. C'est ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon sentiment.

Moderez les Loüanges excessives que vous me donnez sur mes Bagatelles. Dans le tems que vous me faites voir tant de sincérité aux choses solides & aux services effectifs, vous avez un peu moins de franchise à me dire nettement ce que vous pensez de ce que je vous envoie. Je vous pourrois dire avec plus de raison, que vôtre Lettre est la mieux écrite que j'aye vûe de ma vie; mais je crains de vous décrier par-là dans un Pays délicat, où l'on ne sauroit beaucoup & fort bien écrire, sans passer pour un Pédant, ou pour un Auteur.

* Monsieur le
Marquis d'Ec-
trades, Amba-
sadeur à la
Haye.

Vôtre ANDROMAQUE est fort belle: trois de mes Amis m'en ont envoyé trois par la Poste, sans considérer l'Economie nécessaire dans une République. Je ne regarde point à l'Argent, mais si les Bourguemestres savoient cette dissipation, ils me chasseroient de *Hollande*, comme un Homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un Etat populaire quand vous m'exemptez de ces dépenses, dont vous chargez très-judicieusement Monsieur l'Ambassadeur*, à qui il sied très-bien de répandre son Argent pour l'honneur de son Maître, & pour la dignité de la Couronne. Neantmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à *Amsterdam* huit ou dix jours après qu'elles ont paru en *France*, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'Ambassadeur des ports si considérables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé ANDROMAQUE, m'en ont demandé mon Sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle: mais je croi qu'on peut aller plus

plus loin dans les Passions, & qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentimens, que ce qui s'y trouve: ce qui doit être tendre n'est que doux, & ce qui doit exciter de la Pitié, ne donne que de la Tendresse. Cependant, à tout prendre, *Racine* doit avoir plus de Réputation qu'aucun autre, après *Corneille*.



L E T T R E A U M E S M E.

S'il étoit bien vrai que Monsieur de *Lionne* le Ministre agréât, comme vous dites, ces petits Ouvrages que je vous ai adressés; le plaisir de toucher un Goût aussi délicat que le sien, effaceroit aisément le chagrin de ma Disgrace; & je me tiendrois obligé au malheur de mon Exil, où, manque de Divertissemens, je m'occupe à des Bagatelles de cette nature-là. S'il n'est pas satisfait de la peinture que j'ai fait de ses belles Qualités, qu'il s'en prenne à son Mérite, que je n'ai pu assez heureusement exprimer. Pourquoi est-il si habile & si Honnête-homme? J'aime mieux lui voir plus de capacité & de délicatesse que je ne lui en donne, que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il lui arrive la même chose qu'à ces Femmes trop belles qui laissent toujours quelque chose à désirer dans leurs Portraits. Elles doivent être ravies de ruiner la réputation de tous les Peintres.

Madame *Bourneau* m'a fait un très méchant tour d'avoir montré un Sentiment confus que je lui avois envoyé sur l'*ALEXANDRE*. C'est une Femme que j'ai fort vûe en *Angleterre*, & qui a l'Esprit très bien fait. Elle m'envoya cette Pièce de *Racine*, avec prière de lui en écrire mon jugement: je ne me donnai pas le loisir de bien lire sa Tragédie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en

j'en pensois; la priant, autant qu'il m'étoit possible, de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuse que vous à se gouverner selon les sentimens de ses Amis, il se trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hai extrêmement de voir mon Nom courir par le monde presque en toutes choses, particulièrement en celles de cette nature. Je ne connois point *Racine*, c'est un fort Bel-Esprit que je voudrois servir; & les plus grands Ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites Pièces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon Nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les avez, & le plus correctement qu'il est possible, que dans le desordre où elles passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.

* Voyez ci-dessus, pag. 24.

Je ne vous recommande point de donner à personne cette Justification détournée de ce que je fis à *Saint Jean de Luz* * : vous en connoissez les Raisons aussi bien que moi. J'ai prétendu louer celui qui regne, mais je ne sai pas si on veut de mes Louanges; vous ne donnerez pas aussi le petit Portrait que vous ne copiâtes pas tout à fait. Du reste tout est à vous, vous en userez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute votre industrie pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât. En cas que vous ne le puissiez pas, vous en userez de la maniere qui vous semblera la meilleure.

Vos Lettres sont si polies & si délicates, que les Imprimeurs de ce Pays-ci aussi empressés que ceux de *France*, ne manqueroient pas de me les demander, s'ils savoient que j'eusse quelque chose d'aussi bien fait & d'aussi poli. Dans la verité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites, ni si bien agir dans l'interêt de vos Amis. Quelque envie que j'aye de revoir la *France*, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la rareté de trouver un Ami si soigneux & si passionné, que par la douceur du commerce. Pour les Louanges d'ATTILA, vous les rendez

rendez plus ingénieuses que je n'ai prétendu. La vérité est, que la Pièce est moins propre au goût de votre Cour, qu'à celui de l'Antiquité ; mais elle me semble très belle. Voila bien des Bagatelles dont je me dispenserois, si la confiance d'une Amitié fort étroite n'admettoit dans le Commerce jusqu'aux moindres choses.



A U M E S M E.

J'Appréhende avec raison que la continuation de notre Commerce ne vous devienne odieuse par celle de mes Disgraces. C'est ce qui m'obligera de prendre beaucoup sur ma propre satisfaction à l'avenir, pour ne pas abuser d'un zèle aussi ardent que le vôtre. La Discretion est une vertu que l'on doit pratiquer parmi ses vrais Amis, & j'ai trop d'intérêt de vous conserver, pour ne m'en pas servir avec circonspection. Si j'osois vous découvrir mon Ame en cet endroit, vous la verriez pénétrée des bontés du plus desintéressé de tous les Amis du monde ; rien ne me soutenant dans votre cœur que votre pure Générosité. C'est ce qui m'a fait croire que vous voulez donner un exemple à la Postérité, pour la desespérer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin je m'examine de tous les côtés, & je ne vois rien en moi qui ne justifie le dégoût que l'on devrait avoir de ma personne. Les Réflexions me feroient très fâcheuses, si elles n'étoient adoucies par le souvenir d'une Personne pour qui j'ai les Adorations qu'un Mérite si accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faisons pas souffrir plus long-tems une Modestie aussi délicate que la vôtre, & passons au Sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS *. Je l'ai lû avec assez d'attention pour y remarquer de belles choses. Il passe, à mon sens,

* Tragédie
de Racine.

L'ALEXANDRE & L'ANDROMAQUE : les Vers en sont plus magnifiques ; & je ne serois pas étonné qu'on y trouvât du sublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir si dignement travaillé sur un Sujet qui ne peut souffrir une Représentation agréable. En effet l'idée de *Narcisse*, d'*Agrippine* & de *Néron* ; l'idée, dis-je, si noire & si horrible qu'on se fait de leurs Crimes, ne sauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur ; & quelques efforts qu'il fasse pour se défaire de la pensée de leurs Cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque manière la Pièce.



D E

LA RETRAITE.

ON ne voit rien de si ordinaire aux Vieilles-gens que de soupirer pour la Retraite, & rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur Ame trop assujettie à leur humeur, se dégoûte du Monde par son propre ennui : car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils souffrent aussi peu la Solitude que le Monde ; s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer.

Une raison essentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous sommes vieux, c'est qu'il faut prévenir le Ridicule où l'Age nous fait tomber presque toujours. Si nous quittons le Monde à propos on y conservera l'idée du Mérite que nous aurons eu : si nous y demeurons trop on aura nos Défauts devant les yeux ; & ce que nous serons devenus effacera le souvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs c'est une honte à un Honnête-homme de traîner les infirmités de la Vieillesse dans une Cour où la fin de ses services a fait celle de ses intérêts.

La Nature nous redemande pour la Liberté. quand nous n'avons plus rien à espérer pour la Fortune. Voilà ce qu'un sentiment d'Honnêteté, ce que le soin de nôtre Reputation, ce que le Bon-sens, ce que la Nature exigent de nous. Mais le Monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a fourni des Plaisirs tant que nous avons été capables de les goûter : il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

H 2

Pour

Pour moi, je me résoudrois à vivre dans le Convent, ou dans le Desert, plutôt que de donner une espèce de compassion à mes Amis; & à ceux qui ne le sont pas la joye malicieuse de leur raillerie. Mais le mal est qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne suffit point de connoître que l'on est tombé tout à fait, il faut sentir le premier qu'on tombe, & prévenir en homme sage la connoissance publique de ce changement.

Ce n'est pas que tous les changemens qu'apporte l'Age nous doivent faire prendre la résolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieillissant, je l'avouë : mais parmi les pertes que nous faisons il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages. Si après avoir perdu mes Passions, les Affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaisirs, & plus de discretion dans mon procedé à l'égard des autres; si mon imagination diminuë, je n'en plairai pas tant quelquefois, mais j'en importunerai moins bien souvent : si je quitte la foule pour la Compagnie, je serai moins dissipé : si je reviens des grandes Compagnies à la Conversation de peu de gens, c'est que je saurai mieux choisir.

D'ailleurs nous changeons parmi des gens qui changent aussi bien que nous, infirmes également, ou du moins sujets aux mêmes Infirmités. Ainsi je n'aurai pas honte de chercher en leur présence des secours contre la foiblesse de l'Age, & je ne craindrai point de suppléer avec l'Art à ce qui commence à me manquer par la Nature. Une plus grande précaution contre l'injure du Temps, un ménagement plus soigneux de la Santé, ne scandaliseront point les personnes sages; & on se doit peu soucier de celles qui ne le sont pas.

A la verité, ce qui déplaît dans les Vieilles-gens n'est pas le grand soin qu'ils prennent de leur conservation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde, s'ils avoient la même consideration pour autrui : mais l'Autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice & d'indiscretion; car ils choquent mal à propos les inclinations de

†

ceux

ceux qui compâtissent le plus à leur foiblesse. Il semble que le long usage de la vie leur ait desappris à vivre parmi les hommes; n'ayant que de la Rudesse, de l'Austérité, de l'Opposition pour ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paroît Vertu: ils mettent au rang des Vices tout ce qu'ils ne sauroient faire; & contraints de suivre la Nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppose à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de tems où l'on doive étudier son humeur avec plus de soin que dans la Vieillesse: car il n'y en a point où elle soit si difficilement reconnue. Un Jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaît de sa violence: mais les Vieilles-gens s'attachent à leur Humeur comme à la Vertu; & se plaisent en leurs Défauts par la fausse ressemblance qu'ils ont à des Qualités louables. En effet, à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les Plaisirs, croyant s'animer justement contre les Vices. Le sérieux leur paroît du Jugement; le flegme de la Sagesse: & de là vient cette Autorité importune qu'ils se donnent de censurer tout; le chagrin, leur tenant lieu d'indignation contre le mal; & la gravité, de suffisance.

Le seul remède, quand nous en sommes venus jusques-là, c'est de consulter nôtre Raison dans les intervalles où elle est dégagée de nôtre Humeur; & de prendre la résolution de dérober nos défauts à la vûe des hommes. La Sagesse alors est de les cacher: ce seroit un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est donc-là qu'il faut mettre un tems entre la Vie & la Mort, & choisir un lieu propre à le passer devotement, si on peut; sagement du moins: ou avec une Devotion qui donne de la confiance; ou avec une Raison qui promette du repos. Quand la Raison qui étoit propre pour le monde, est usée, il s'en forme une autre pour la Retraite, qui de Ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes, nous fait rendre véritablement Sages pour nous-mêmes.

De toutes les Retraites que nous pourrions faire quand nous sommes

mes vieux, je n'en trouverois point de préférables à celles des Convens, si leur Règle étoit moins austère. Il est certain que la Vieillesse, évite la Foule, par une humeur délicate & retirée, qui ne peut souffrir l'importunité ni l'embarras. Elle évite encore avec plus de soin la Solitude, où elle est livrée à ses propres chagrins, & à de tristes, de fâcheuses imaginations. La seule douceur qui lui reste est celle d'une honnête Société; & quelle Société lui conviendrait mieux qu'une Société Religieuse, où les assistances humaines se donneroient avec plus de Charité, & où les Vœux seroient tous unis, pour demander à Dieu le secours qu'on ne peut attendre raisonnablement des hommes?

Il est aussi naturel aux Vieilles-gens de tomber dans la Devotion, qu'il est ordinaire à la Jeunesse de s'abandonner aux Voluptés. Ici la Nature toute pleine pousse hors d'elle ce qu'il y a de trop dans sa vigueur, pour le répandre voluptueusement sur les objets: là une Nature languissante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer, & s'attache plus étroitement à lui, pour se faire comme une ressource dans sa défaillance. Ainsi le même Esprit qui nous mène à la Société dans nos besoins, nous conduit à Dieu dans nos langueurs; & si les Convens étoient institués comme ils devroient l'être, nous trouverions dans les mêmes lieux & l'appui du Ciel & l'assistance des Hommes: mais de la façon qu'ils sont établis, au lieu d'y trouver le soulagement de ses maux, on y trouve la dureté d'une Obéissance aveugle en des choses inutiles commandées, en des choses innocentes défendues. On y trouve un sacrifice ordinaire de sa Raison; on y trouve des Loix plus difficiles à garder, que celles de Dieu & du Prince; des Loix rompues scandaleusement par les Libertins, & endurées impatiemment par les plus soumis.

J'avoue qu'on voit quelquefois des Religieux d'un mérite inestimable. Ceux-ci connoissent les Vanités du Monde d'où ils sont sortis, & ce qu'il y a de grimace dans les lieux où ils sont entrés. Ce sont de véritables Gens de bien, & de véritables Devots, qui épurent les sentimens de la Morale par ceux de la Piété: ils vivent
non

non seulement exemts du trouble des Passions, mais dans une satisfaction d'esprit admirable: ils sont plus heureux à ne désirer rien, que les plus grands Rois à posséder tout. À la vérité ces exemples sont bien rares, & la Vertu de ces Religieux est plus à admirer, que leur Condition à être embrassée.

Pour moi je ne conseillerois jamais à un Honnête-homme de s'engager à ces sortes d'Obligations, où tous les droits de la Volonté généralement sont perdus. Les Peines qu'on voudroit souffrir y sont rendues nécessaires; le Peché qu'on a dessein de fuir s'évite par ordre, & le Bien qu'on veut pratiquer ne se fait qu'avec contrainte. La Servitude ordinaire ne va pas plus loin qu'à nous forcer à ce que nous ne voulons pas: celle des Convens nous nécessite même en ce que nous voulons.

La feu Reine de Portugal*, aussi capable de se conduire elle-même dans le Repos, que de gouverner un Etat dans l'agitation, eut envie de se faire Religieuse, lors qu'elle remit le Gouvernement entre les mains de son Fils †: mais après avoir examiné les Régles de tous les Ordres, avec autant de soin que de jugement, elle n'en trouva point qui laissât au Corps les commodités nécessaires, & à l'Esprit une raisonnable satisfaction. Il est certain que l'idée du Convent est assez douce à qui cherche l'innocence & le repos; mais il est difficile d'y trouver la douceur que l'on s'est imaginée: si on l'y rencontre quelquefois, ce qui est bien rare, on n'en jouit pas long-tems; & la meilleure précaution qu'on puisse avoir pour n'y entrer pas, c'est de songer que presque tous les Religieux y demeurant à regret, & en sortent quand il leur est possible avec joye.

Je souhaiterois que nous eussions des Sociétés établies, où les Honnêtes-gens se pussent retirer commodément; après avoir rendu au Public tout le service qu'ils étoient capables de lui rendre. Quand ils y feroient entrés par le soin de leur Salut, par le dégoût du Monde, ou par un desir de Repos, qui succederoit aux diverses agitations de la Fortune, ils pourroient goûter la joye d'une Retraite pieuse, & le plaisir innocent d'une honnête & agréable Conversation: mais dans ce lieu de repos je ne voudrois d'autres Régles que

* Louise-Françoise de Gusman, Fille du Duc de Medina Sidonia, & Femme de Jean Duc de Bragance, devenu ensuite Roi de Portugal, mourut le 18. de Février 1666.
† Don Alfonse.

que celles du Christianisme, qui sont reçues généralement par tout. En effet nous avons assez de maux à souffrir, & de pechés à commettre, sans que de nouvelles Constitutions fassent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes. C'est une folie de chercher loin des Cours une Retraite où vous ayiez plus de peine à vivre, & plus de facilité à vous damner que dans le Commerce des Hommes.

Je hai l'austérité de ces gens, qui pour donner au devoir plus d'étendue, ne laissent rien à la bonne Volonté : ils tournent tout à la nécessité d'obéir, sans autre raison que d'exercer toujours notre Obéissance ; que de ce qu'ils se plaisent à jouir toujours de leur pouvoir. Or je n'aime pas l'assujettissement à leur fantaisie ; je voudrois seulement de la docilité pour une bonne & sage discretion. Il n'est pas juste que le peu de liberté que sauve la Nature des Loix de la Politique & de celles de la Religion, vienne à se perdre tout à fait dans les Constitutions de ces nouveaux Législateurs, & que des Personnes qui entrent dans le Convent par l'idée de la douceur & du repos, ny rencontrent que de la servitude & de la douleur.

Pour moi, je m'y passerois volontiers des choses délicieuses, à un Age où le goût des Délices est quasi perdu : mais je voudrois les commodités dans un tems où le sentiment devient plus délicat pour ce qui nous blesse, à mesure qu'il devient moins exquis pour ce qui nous plaît, ou moins tendre pour ce qui nous touche. Ces commodités desirables à la Vieillesse, doivent être aussi éloignées de l'Abondance qui fait l'embaras, que du Besoin qui fait sentir la nécessité. Et pour vous expliquer plus nettement ma pensée ; je voudrois dans un Convent une frugalité propre & bien entendue, où l'on ne regarderoit point Dieu comme un Dieu chagrin, qui défend les choses agréables parce qu'elles plaisent ; mais où rien ne plairoit à des esprits bien faits, que ce qui est juste ou tout à fait innocent.

A la Prison de Monsieur *Fouquet*, Monsieur le Maréchal de *Clerambaut* avoit la tête remplie de ces imaginations de Retraite.

„ Que

„ Que l'on vivroit heureux, *me disoit-il*, en quelque Société, où
„ l'on ôteroit à la Fortune la Jurisdiction qu'elle a sur nous ! Nous
„ lui sacrifions, à cette Fortune, nos Biens, nôtre Repos, nos
„ Années, peut-être inutilement ; & si nous venons à posséder ses
„ Faveurs, nous en payons une courte jouissance, quelquefois de
„ nôtre liberté, quelquefois de nôtre vie. Mais quand nos Gran-
„ deurs dureroient autant que nous, elles finiroient du moins avec
„ nous-mêmes. Et qu'ont fait des leurs ces grands Favoris, qui
„ n'ont jamais vû interrompre le cours de leur Fortune ? Ne sem-
„ blent-ils pas n'avoir aquis tant de Gloire, & amassé tant de
„ Biens, que pour se préparer le tourment de ne savoir ni les quit-
„ ter, ni les retenir ? ” C'étoient-là ses Entretiens ordinaires un
mois durant que je fus avec lui ; & ce Courtisan agréable, dont
la Conversation faisoit la joye la plus délicate de ses Amis, se lais-
soit posséder entièrement à ces sortes de pensées, quelquefois judi-
cieuses, toujours tristes.

J'avoüe qu'il y a des tems où rien n'est si sage que de se retirer :
mais tout persuadé que j'en suis, je me remets de ma Retraite à la
Nature, beaucoup plus qu'à ma Raison. C'est par ses mouve-
mens qu'au milieu du Monde je me retire aujourd'hui du Monde
même. J'en suis encore pour ce qui me plaît : j'en suis dehors
pour ce qui m'incommode. Chaque jour, je me dérobe aux
Connoissances qui me fatiguent, & aux Conversations qui m'en-
nuient : chaque jour je cherche un doux Commerce avec mes
Amis, & fais mes délices les plus chers de la Délicatesse de leur
Entretien.

De la façon que je vis, ce n'est ni une Société pleine, ni une
Retraite entiere : c'est me réduire innocemment à ce qui m'ac-
commode le plus. Dégouté du Vice comme trop grossier, & blef-
sé de la pratique de la Vertu comme trop rude, je me fais d'in-
nocentes douceurs qui conviennent au repos de la Vieillesse, &
qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore
agréablement sentir.

Lors que nous approchons du fatal Monument
 La Nature se plait à vivre innocemment ;
 Et la même autrefois qui dérégloit la vie,
 D'un doux & saint repos nous inspire l'envie.

Il n'est plus de beaux jours

Quand il n'est plus d'Amours :

Mais notre Esprit défait de son ardeur première,
 Garde pour son couchant une douce lumière,
 Qui nous fait oublier la plus vive Saison
 Par les derniers Plaisirs que donne la Raison.



ENTRETIEN

*De deux Dames avec une Religieuse mal
 satisfaite de sa Condition.*

U N E D A M E.

C'ontez-nous un peu vôtre sort :
 Que fait-on dans le Monastère ?
 Madame & moi souhaitons fort
 D'en apprendre tout le mystère.

L A R E L I G I E U S E.

Sans égard au teint précieux
 D'une Beauté jeune & fleurie.
 Celle qui se fouette le mieux
 De l'Abbesse est la plus chérie.

L'Esprit

L'Esprit est un Mérite auprès d'elle odieux ;
Qui n'est pas imbécille y passe pour Impie :

Un Directeur tendre & pieux
Avec une devote Amie,
Sur les autres impérieux
Veut exercer sa tyrannie :
Nôtre Chœur est fastidieux
J'en hai la fade mélodie :
Nôtre Repas pernicieux
La seule faim nous y convie ;
Car le Troupeau religieux
Qui souvent jeune & toujours prie
Prend un appétit furieux
Et de tous mets se rassasie.

Un Prêcheur ignorant & vieux
Avec grande Cérémonie
Touffe, crache, leve les yeux,
Et puis fait à la Compagnie
Un long Sermon fort ennuyeux
Dont il faut qu'on le remercie.

Après que le bon Pere a discouru des Cieux

Nous chantons *Vespres & Complies* ;
Et le *Salut* fait les Adieux

De nôtre méchante Harmonie :

Suit le Soupé délicieux

D'une Pomme cruë ou rotie,

Puis un Sommeil peu gracieux

Me tient au lit mal endormie,

Attendant l'ordre injurieux,

Qui m'en fait faire une sortie

Par un tems froid & pluvieux :

Enfin je me trouve asservie

A tant de peines en ces lieux

Qu'il me faut aspirer par force à l'autre Vie.

Heureuse est une bonne Sœur
 Que cette esperance a charmée !
 Mais il faut plaindre le malheur
 Où tombe une pauvre enfermée,
 Qui ne goûte point la douceur
 Qu'apporte une si belle idée.
 C'est un Entretien assez doux .
 A la plus Prude, à la plus Sage
 De songer quelquefois que la mort d'un Epoux
 Rompt les liens du Mariage :
 Il n'en est pas ainsi chez nous
 Le Mari qui nous tient en Cage
 Est éternel & hors des coups.
 Qui savent procurer le bonheur du Veuvage.

L A D A M E.

En verité, ma Sœur, vos Murmures sont grands,
 Si c'est-là tout le mal qu'ont les Religieuses :
 Vous traitez vôtre Epoux comme on fait les Tirans,
 Et vos plaintes sur tout sont fort injurieuses.
 Le Ciel nous a donné des Etats differens,
 Mais nous n'en sommes pas pour cela plus heureuses :
 Le chagrin des Maris, l'embarras des Enfans ;
 Des Infidélités aux pauvres Amoureuses
 De qui les fots desirs ont été trop constans ;
 D'un Amour emporté les suites trop fâcheuses,
 D'un autre mieux conduit les égards trop gênans ;
 Les tendres mouvemens des Ames vertueuses
 Etouffés avec peine & toujours renaissans ;
 Le luxe des Habits en quelques Somptueuses
 Dont le Crédit se perd avec tous les Marchands ;
 La passion du Jeu dans les Nécessiteuses ;
 Le tourment qu'on se donne à disputer des Rangs ;
 Une fière hauteur que les Impérieuses

Opposent

Opposent vainement à la faveur du tems ;
Un bas attachement, des foiblesses honteuses
Qui ne servent de rien à l'interêt des gens ;
Le malheur du succès pour les Ambitieuses
Dont les Cœurs élevés sont trop entreprenans ;
L'inquiet mouvement qui perd des Intrigueuses
Pour se mêler de tout avec trop peu de sens ;
Voilà, ma chere Sœur, nos Voluptés flâteuses :
Du Monde, qui vous plaît, voilà les doux présens ;
Voilà ce grand bonheur qui vous rend envieuses.

L A R E L I G I E U S E.

Ce Lieu que mille fois j'ai nommé ma Prison
Sera vôtre Retraite assez-tôt que je pense ;
Car celle qui se voit dans l'arriere-saison
Pourra faire l'experience
Des Régles de nôtre Maison
Avec beaucoup de bienfiance.

L' A U T R E D A M E.

A vous entendre discourir
Trop heureux est le sort des autres ;
Vous aimeriez, ma Sœur, à danser, à courir,
Nous aimerions en paix des jours comme les vôtres ;
Mais à son propre état chacun se doit tenir.
Gardons nôtre embarras, dites vos Patenôtres :
La Sageffe est de bien souffrir
Vous vos chagrins, & nous les nôtres.
Ecoutez vos Devoirs, plutôt que vos Raïsons,
Ayons plus de Vertus chez nous que d'Oraïsons :
Des maux qu'un Dieu souffrit ayez toujours l'image,
Imitez-le dans ses Douleurs ;
Des biens que Dieu nous fait faisons un bon usage,
Imitons-le dans ses Faveurs.

Vaincre

Vaincre de nos Amours la douce violence,
 Ne permettre à nos Cœurs que de justes Desirs,
 Un Repos innocent, & d'honnêtes Plaisirs,
 C'est pour nous assez de souffrance :
 L'Ordre nous coûte des soupirs,
 Une bonne Conduite est nôtre Pénitence.

L A R E L I G I E U S E.

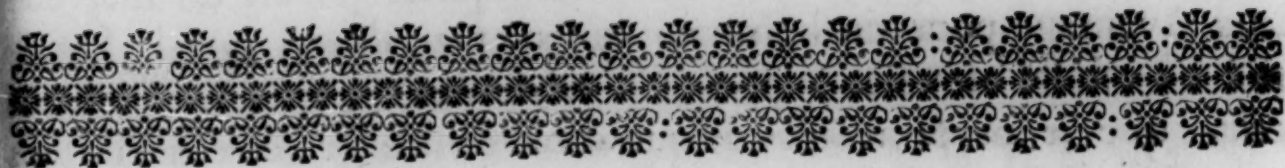
Je sens ranimer ma langueur
 Par vos Discours pleins de Sagesse
 Et si vous étiez mon Abbessé
 Rien n'égalerait ma ferveur.

A la premiere Dame.

Pour vous, Madame la Conteuse
 De tant de Malheurs differens,
 Ou faites chez vous la Pleureuse,
 Ou foyez avec nous Pénitente ceans.



LETTRE



LETTRE
DE MONSIEUR
DECORNEILLE
A MONSIEUR
DE ST. EVREMOND.

Pour le remercier des Loüanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'ALEXANDRE de Racine.

MONSIEUR,

L'Obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; & dans la confusion où j'en suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous pour Ingratitude. Bien que les Suffrages de l'importance du vôtre, nous doivent toujours être très précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre Estime, en un tems où il semble qu'il y ait un Parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; & vous me consolez glorieusement de la Délicatesse de nôtre Siècle, quand vous daignez

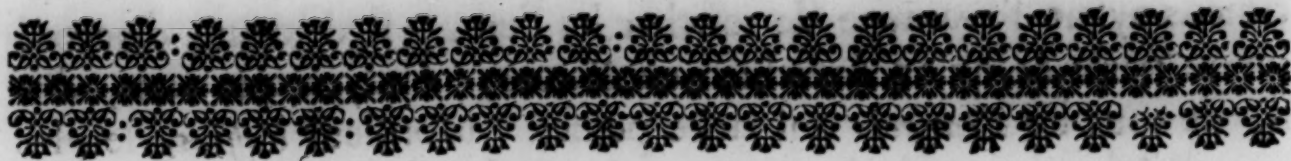
daignez m'attribuer le bon Goût de l'Antiquité. C'est un merveilleux Avantage pour un homme, qui ne peut douter que la Postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avoue après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains Trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens ; & de regarder avec pitié ces opiniâtres Entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à nôtre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici, que vous m'avez pris par mon foible ; & que ma SOPHONISBE, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne ? Que vous flâtez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres, ces Caractères de leur Temps, de leur Nation, & de leur Humeur ! J'ai crû jusques ici que l'Amour étoit une Passion trop chargée de foiblesse, pour être la dominante dans une Pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement & non pas de corps ; & que les grandes Ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles Impressions. Nos Doucereux & nos Enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie ?

M O N S I E U R,

Vôtre très humble & très obéissant
Serviteur, CORNEILLE.

RE'PONSE



R E P O N S E

D E M R.

D E S^T. EVREMOND

A L A L E T T R E

D E M R.,

D E CORNEILLE.

M O N S I E U R,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du Monde d'une Grace qu'on vous feroit, puis que vous vous sentez obligé d'une Justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages, vous devriez des Remerciemens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais Réputation n'a été si bien établie que la vôtre en *Angleterre* & en *Hollande*. Les *Anglois* assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, & croient faire honneur à leur *Ben. Johnson* * de le nommer LE CORNEILLE D'ANGLETERRE. Monsieur *Waller*, un des plus beaux Esprits du Siecle, attend toujours vos Pièces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en Vers *Anglois*, pour la satisfac-

* Ben. Johnson fleurissoit sous les Regnes de Jaques I. & de Charles I. Il entreprit de réformer le Théâtre Anglois, & le fit avec beaucoup de succès. Ses Comédies sont admirables, & surpassent de beaucoup ses Tragedies. Il mourut en 1637.

Tom. II.

K

tion

tion particulière. Vous êtes le seul de nôtre Nation, dont les sentimens ayent l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en *France*; il n'y a que vous, dit-il, de tous les *François* qui sache penser. Monsieur *Vossius*, le plus grand Admirateur de la *Grece*, qui ne sauroit souffrir la moindre comparaison des *Latins* aux *Grecs*, vous préfère à *Sophocle* & à *Euripide*.

Après des Suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que vôtre Réputation est attaquée en *France*. Seroit-il arrivé du Bon-Gôût comme des Modes, qui commencent à s'établir chez les *Etrangers*, quand elles se passent à *Paris*? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les Vieux Héros, quand on en voit un Jeune qui efface toute leur Gloire: mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos Théâtres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous? Je croi que l'influence du mauvais Gôût s'en va passer; & la première Pièce que vous donnerez au Public, fera voir par le retour de ses Applaudissemens le recouvrement du Bon-sens, & le rétablissement de la Raison. Je ne finirai pas sans vous rendre grâces très humbles de l'Honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des Louanges que vous donnez à mon Jugement: mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connoître la Beauté de vos Ouvrages, je confonds nos Interêts; & me laisse aller avec plaisir à une Vanité mêlée avec la Justice que je vous rends.



LETTRE



L E T T R E
A
MONSIEUR LE COMTE
D E
L I O N N E.

VOTRE impatience de mon Retour augmente la mienne, pour avoir le plaisir de vous revoir : mais vous ne sauriez m'ôter tout à fait la crainte, que des Sollicitations trop vives auprès de Monsieur de *Lionne* le Ministre, ne vous rendent moins agréable, & mes Interêts importuns. Je dois être assez équitable pour ménager sa bonne volonté, & croire que les grandes Affaires dont il est chargé tous les jours, ont quelque chose de plus pressant que les miennes. Votre activité pour vos Amis me donne ce soupçon-là : mais il ne me dure pas long-tems ; votre adresse me rassûre, & me persuade que vous prendrez toujours votre tems fort à propos. J'eusse été bien fâché que la Comparaison de Monsieur le Prince, la Lettre détournée, & le Portrait de ***, se fussent trouvez en la disposition de Mr. *Barbin* *. Pour tout le reste, il est devenu votre par votre Larcin, pourvû que mon Nom n'y paroisse point, & que je n'y contribué en rien : ainsi la chose & les manieres dépendent de vous. Vous êtes trop raisonnable pour être aussi piqué que vous semblez l'être, de ce que je vous écrivis sur

* *Fameux*
Libraire de
Paris.

les Imprimeurs de *Hollande*. Je n'ai eu autre dessein que de vous faire voir combien j'estime la délicatesse d'un Stile aussi poli que le vôtre. Dans la vérité on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

* François
Baron de Lifola, étoit de Be-
zanson. Il se
mit au service
de l'Empereur,
qui l'employa
dans diverses
Ambassades, où
il se fit connoi-
tre d'une ma-
nière très avan-
tageuse. Pen-
dant la Guerre
de Flandre, la
Garnison de
Lille ayant in-
tercepté une
Lettre que Mr.
de Lionne écri-
voit au Roi,
Mr. de LISOLA
publia des Re-
marques sur
cette Lettre. Il
écrivit encore
quelques autres
Ouvrages con-
tre la France.
Voyez le Dic-
tionnaire de
Mr. Bayle.

Le nouvel Ecrit de *Lifola* * a été imprimé à *Bruxelles*, il n'en est venu ici que sept ou huit Exemplaires. Un de mes Amis me le lut, & ne me le voulut pas laisser. C'est une suite des Remarques sur la Lettre de Monsieur de *Lionne* le Ministre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à *Paris* pour la Paix, sont des amusemens & des artifices pour empêcher l'*Angleterre* & la *Hollande* de s'opposer à la Conquête des *Pays-Bas*: il maintient que le dessein d'attaquer la *Franche-Comté* & celui de faire la Paix, étoient incompatibles, tirant des Conséquences de tout. Dans ses Remarques, il y a des choses très spirituelles, mais il y a trop de Railleries pour une matière si importante. Les *Espagnols* ne sauroient s'empêcher d'accepter l'alternative; l'*Angleterre* & la *Hollande* sont Maîtresses de la Paix; mais le Marquis de *Castel Rodrigue*† ne souhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les *Hollandois* & les *Anglois* dans son Parti. On souhaite fort la Paix ici, & on ne néglige rien qui puisse regarder la Guerre.

† Gouverneur
des *Pays-Bas*.

§ Comédie de
Molière.

¶ Tragédie de
Mr. Corneille
de *Jeune*.

Je suis fort obligé à Monsieur de *Corneille* de l'honneur qu'il me fait. Sa Lettre est admirable, & je ne sai s'il écrit mieux en Vers qu'en Prose, Je vous supplie de lui rendre ma Réponse, & de l'assurer que personne au Monde n'a tant d'estime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lu ni l'*AMPHITRION* § ni *LAODICE* ¶, mais en jettant les yeux par hazard sur *LAODICE*, les Vers m'y ont arrêté plus que je ne pensois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi, de la bonté qu'il a eue de m'envoyer sa Pièce; je la lirai avec grand soin, & avec autant de plaisir assurément. Vous n'aurez point de Complimens pour votre particulier; les Amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut sentir la cérémonie.

Depuis votre Lettre écrite, j'ai lu un Acte de *LAODICE* qui m'a semblé fort beau. *Molière* surpasse *Plaute* dans son *AMPHITRION*, aussi bien que *Terence* dans ses autres Pièces.

A U

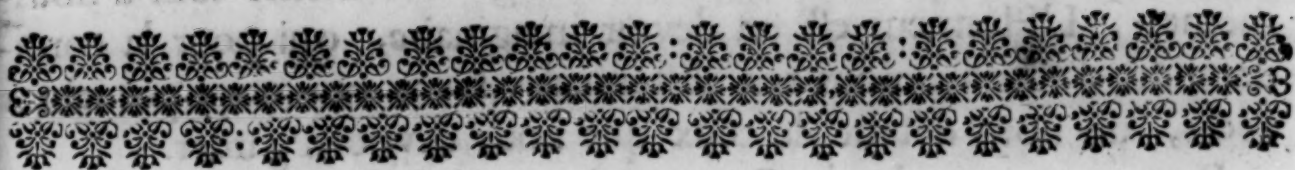
A U M E S M E.

Rien n'est si doux en Amitié, aussi bien qu'en Amour, que l'expression d'une véritable Tendresse ; & on ne sauroit mieux la témoigner, qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Votre déplaisir du mauvais Succès de mon Affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir supporter doucement ce qui m'en reste. Je n'avois rien su de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes Amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus que vous, une chose assez fâcheuse : mais cette discrétion, toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner, qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept Années entières de Malheurs ont dû me faire une habitude à souffrir, si elles n'ont pu me former une vertu à résister. Pour finir un Discours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop austère pour celui qu'on entretient ; je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse, & quelques Amis aussi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la considération de leur mérite. Cependant il ne faut pas se désespérer pour vivre chez une Nation où les agrémens sont rares. Je me contente de l'Indolence, quand il se faut passer des plaisirs : j'avois encore cinq ou six années à aimer la Comédie, la Musique, la Bonne-chère ; & il faut se repaître de Police, d'Ordre, d'Economie, & se faire un amusement languissant à considérer des Vertus *Hollandoises* peu animées, Vous m'obligerez de rendre mille graces très humbles à Monsieur de *Lionne* le Ministre, de la bonté qu'il a eue pour moi. Je suis un Serviteur si inutile, que je n'oserois même parler de Reconnoissance ; mais je n'en suis pas moins sensible à l'Obligation. Vous m'obligerez aussi de m'écrire de l'état de mon Affaire, & ce qui

qui a été répondu. Votre Lettre sera assurément tenuë dans le Paquet de Monsieur d'Estrades quand il sera ici. Pour les Airs, & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant des ports : mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, soit en Musique, soit en autre chose. Pour ces Bagatelles, où je me suis amusé quelquefois, je n'ai rien que la moitié d'un Discours qui est encore rout broüillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Interêt sale & vilain ; la Vertu toute pure ; & les Sentimens d'un Homme du Monde qui fait le tempérament, & qui tire de l'un & de l'autre, ce qui doit entrer dans le Commerce.* J'avois laissé ces Papiers en Angleterre que j'ai trouvé perdus, à la réserve de quelques Périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuster ; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.



L'INTEREST



L'INTEREST

*Dans les Personnes tout-à-fait
corrompues.*

Le Corrompu parle.

J'AI passé, Messieurs, par toutes les Conditions ; & après une exacte réflexions sur la Vie, je ne trouve que deux choses qui puissent occuper solidement un Homme sage ; le soin d'acquiescer & celui de conserver. L'Honneur n'est qu'un Entêtement de Jeunes gens : c'est par là qu'on commence sa Réputation quand on est Fou, & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption*, si-tôt qu'on est Sage.

Quant à moi, je n'eus jamais l'Esprit gâté de chimères. Devoir, Amitié, Gratitude, Obligation, & le reste de ces Erreurs qui font les liens des Sots & des Foibles, ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La Nature me fit naître avec le vrai génie de l'Interêt, que j'ai cultivé par l'étude, & fortifié par l'expérience. L'Avidité qui fait le même effet pour le Bien, que l'Ambition pour la Puissance, m'a élevé aux grands profits, sans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons différentes, qui sont autant de fruits differens de nôtre industrie. Il seroit difficile d'en faire bien le détail : mais on ne se trompera jamais si on tient pour Maxime principale, de *préferer l'Utile à l'Honnête*. S'attacher à l'Utile, c'est suivre le dessein de la Nature, qui par un secret instinct nous por-

te

te à ce qui nous convient, & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'Honneur est un devoir imaginaires, qui pour la considération d'autrui, nous fait abstenir des Biens que nous pourrions avoir, ou nous défaire de ceux que nous devrions garder.

* Pensée de
Machiavel.

Pour ce qui touche la Conversation ; n'est-il pas juste de ménager avec soin, ce qu'on a su amasser avec peine ? Tant que nous aurons de l'Argent dans nos coffres, nous aurons des Amis & des Serviteurs assurés* : si nous l'épuisons par une vaine Libéralité, nous ne ferons que laisser aux hommes la liberté d'être Ingrats, perdant ce qui les attire à nous sûrement, pour les rattacher à eux-mêmes. Il est peu de personnes reconnoissantes ; & quand nous pourrions en rencontrer, il est certain que le prix de la Gratitude approche rarement de celui du Bienfait.

Il y a une chose de grand usage, que j'ai heureusement pratiquée ; c'est, Messieurs, de promettre toujours, & de ne donner presque jamais. On tire plus de services par les Promesses que par les Présens ; car les Hommes se mettent en état de mériter ce qu'ils espèrent de nous : mais ils ne savent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent ; ils le font passer pour une Recompense de leurs peines, ou pour un effet de leur Industrie. Encore parmi les Ingrats, ceux-ci me paroissent le moins à craindre, parce qu'ils nous détrompent aussi-tôt, & ne sauroient nous coûter qu'un seul Bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus dangereux, qui nous prêchent le Bien qu'on leur fait, jusqu'à importuner tout le monde. Ils ont toujours le Nom de leur Bienfauteur dans la bouche, & son Portrait dans leur chambre ; mais qu'arrive-t-il de ce vain appareil de Reconnoissance ? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle Pré-tention ; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçue, ils croient s'être rendus dignes d'une autre, qu'ils ne manquent pas de demander. Belle subtilité de nos jours, d'avoir tourné la Gratitude du côté de l'avenir, elle qui n'avoit été jusqu'ici que le ressentiment d'une Obligation passée !

* Comme

Comme vous avez à vivre avec des gens qui font des desseins sur vous, c'est à vous à prendre des précautions contre eux ; & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaises Intentions par la délicatesse du discernement, je trouve à propos de s'en garantir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laisser pas établir un Mécontentement universel qui vous feroit abandonner de tout le monde, il sera bon de paroître desintéressé quelquefois, par un secret dessein d'intérêt ; il sera bon de donner au Public certaines actions de franchise apparente, mais en effet concertées, & de contraindre votre naturel à faire une Grace aussi noblement, que si elle partoît d'une véritable inclination. Par là vous ferez oublier les dégoûts du passé, & laisserez en vûe des agréments pour l'avenir.

Mais dans ces rares occasions, le secret est de choisir un Mérite bien reconnu, ou l'un de ces sujets agréables qui plaisent à tous les Hommes : par cette Estime ou cette Amitié universelle, chacun fortement se croit obligé d'un Bien qui n'est reçu que d'un seul. Après l'éclat d'une si belle action, laissez reposer le monde dans l'opinion de votre générosité, & prenez plaisir quelque tems à jouir de l'adulation des Flâteurs, & de l'approbation des mauvais Juges.

Comme vous aurez excité par là des Desirs, & laissé concevoir des Esperances, tous ceux qui pensent avoir quelque mérite, tâcheront de le faire valoir auprès de vous. Vos Ennemis chercheront des voyes secrètes de se raccommoier, pour n'avoir pas l'exclusion de vos Bienfaits. Vos Amis animés d'un nouveau zèle, s'efforceront de les mériter ; & les personnes qui vous sont particulièrement attachées, redoubleront leurs soins & leur assiduité dans les fonctions de leurs Charges.

Alors, voyant tout le monde bien réuni sur vos Louanges, vous reprendrez insensiblement vos manieres accoutumées. Votre Commerce deviendra plus difficile : vous voir, ne fera pas une petite grace ; vous parler, en fera une plus grande : les Rides de votre Visage rebuteront les Fâcheux, & vos Agréments satisferont les mal-

habiles: vôtre Familiarité, quelque ingrate qu'elle soit, sera ménagée comme une faveur précieuse; & pour achever ce Discours en peu de mots, vous mettrez en usage toutes les choses vaines pour les autres, & prendrez sagement toutes les solides pour vous.



LA VERTU

TROP RIGIDE.

Le Vertueux parle.

J'AI passé comme vous par toutes les Conditions, & après une exacte réflexion sur la Vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse; la moderation de ses Desirs, & le bon usage de sa Fortune.

Ceux à qui la Raison donne le repos que nous ôte la fantaisie, vivent exemts de beaucoup de Maux, & sont en état de goûter les Biens les plus veritables. Un homme élevé aux Grandeurs, qui fait trouver aux autres leur Fortune dans la sienne, joint un grand Mérite à un grand Bonheur, & il n'est pas plus heureux par le Bien qu'il possède que par celui qu'il fait faire: mais qui, comme vous, cherche son Interêt avec tout le monde, & ne peut souffrir que personne le trouve avec lui, celui-là se rend indigne de toute Société; il devrait être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant, quelque mauvaise opinion que j'aye de vous, il me semble qu'il y a de la vanité dans la confession de vos Vices. La Nature n'a pas laissé en vôtre pouvoir d'être aussi méchant que vous voulez l'être. On n'est pas tout-à-fait Ingrat impunément;
on

on ne trahit point sans remors ; on n'est pas si avide du Bien d'autrui, ni si avare du sien sans quelque honte. Et quand vous auriez composé avec vous-même, exempt de combats intérieurs & d'agitations secrètes, il vous reste encore à conter avec le monde, dont vous aurez à essuyer des reproches importuns, & des accusations fâcheuses.

Pour ce génie d'Interêt dont vous nous parlez, c'est ce qui vous rend méprisable : car on trouve d'illustres Scelerats ; mais il ne fut jamais d'illustre Avare. La grandeur de l'Ame ne peut compâtrir avec les ordures de l'Avarice. D'ailleurs qu'y a-t-il de plus injuste, que d'attirer à soi tout ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain, pour ne l'employer à aucun usage ? C'est entretenir le Crime, & dérober au Public par un vol continuel, ce qu'on a tiré une fois des Particuliers.

Ceux qui prennent avec violence, pour répandre avec profusion, sont beaucoup plus excusables. Leur Dépense est comme une espece de restitution ; les dépouillés semblent rentrer en quelque part de leur Bien, quand la magnificence expose à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains. Si la mauvaise Réputation vous est indifferente ; si l'Injustice ne vous touche point, ayez au moins quelque considération pour vôtre repos.

Depuis que l'Argent s'est rendu maître de vos desirs ; qu'il soit chez vous, ou qu'il soit ailleurs, il fait également vôtre peine : ce que vous manquez à gagner vous afflige ; ce que vous possédez vous inquiete ; ce que vous n'avez plus vous tourmente : & comme il n'y a rien de si agréable que d'avoir du Bien & de s'en servir, il n'y a rien de si malheureux que d'être avide & trop ménager tout ensemble.

J'avoüe que vôtre Discours sur les Ingrats n'est pas moins ingénieux que veritable ; mais on peut dire que cette délicatesse vous vient plus de vos observations que de vôtre expérience. Vos grandes Précautions contre l'Ingratitude, marquent moins de haine pour elle, que d'aversion pour la Générosité ; & veritablement vous ne fuyez pas moins les Reconnoissants que les Ingrats. Les uns

& les autres reçoivent des Graces, & vôtre intention est de n'en point faire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait, vous êtes irréconciliable lors que vous avez fait un plaisir, s'il ne vous en attire un autre plus considerable.

Puis que je me suis engagé insensiblement en cette matiere des Bienfaits, je la veux pousser encore davantage. Il y a des Hommes de l'humeur du Cardinal *Ximenes*, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, disent-ils, dans leurs desseins, ni troublés dans l'ordre du Bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens, qui refusent tout aux inspirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe, & se rencontrer en des Ames fort élevées; mais le plus souvent ce sont Jalousies malhonnêtes & fausses Délicatesses d'honneur, que produit une veritable répugnance à faire des Graces.

Permettons aux Miserables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puis que nous ne songeons pas à eux dans nôtre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne Action, & laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Cependant, nous croirions être gouvernés, si nous ne nous rendions difficiles à la persuasion du Bien, tandis que nous nous pensons bien Maîtres de nous, dans la crédulité la plus grande que nous puissions avoir pour le Mal. Chacun craint l'ascendant de ses Amis, s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui; chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié, le secret d'une Imposture, & l'artifice des mauvaises impressions qu'on lui donne. C'est-là pourtant que la précaution est honnête; c'est-là qu'on peut être sur ses gardes avec jalousie; c'est-là qu'il faut se défendre des insinuations délicats, qui nous conduisent insensiblement à mal faire.

Mais pour quitter des Discours trop généraux; que vous sert de ménager si finement la liberté de vous voir & de vous parler? A quoi bon ce grand art qui regle tous les plis de vôtre Visage, qui gouverne

gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides* ? Donner à propos, & refuser avec raison, seroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'est un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui sont dans votre dépendance. Vous pensez montrer la subtilité de votre Esprit, & vous ne faites voir que la malice de votre Naturel.

Cette industrie que vous employez à trouver des *choses vaines pour les autres*, est vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des Richesses, & chaque jour vous en retranche l'usage; vos Biens augmentent, & vos Sens qui en doivent jouir, diminuent. Vous gagnez des choses étrangères, & vous vous perdez vous-même. Que devient donc cette Naissance si heureuse ? Quelle utilité de ce beau génie d'Interêt ? Vous passez votre vie parmi des Trésors superflus, dont l'Avarice ne vous laisse pas la disposition, & dont la Nature vous empêche la jouissance. Malheureuse Fortune qui ne regarde ni vous ni les autres, que par l'inquiétude de vos soins, & par le chagrin de leur envie !



SENTIMENT

*D'un honnête & habile Courtisan, sur cette
Vertu rigide, & ce sale Interêt.*

JE suis fâché, Monsieur, qu'une Vertu trop sévère vous anime si fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les Vicieux, ou du moins un peu plus de Délicatesse dans la manière de vos Corrections.

Je sai que la Raison nous a été donnée pour régler nos Mœurs : mais la Raison autrefois rude & austère, s'est civilisée avec le tems ; elle ne conserve aujourd'hui presque rien de son ancienne rigidité.

rigidité. Il lui a falu de l'austérité pour établir des Loix, qui pussent empêcher les Outrages & les Violences: elle s'est adoucie pour introduire l'Honnêteté dans le commerce des Hommes, elle est devenuë délicate & curieuse dans la recherche des Plaisirs; pour rendre la vie aussi agréable qu'on avoit tâché de la rendre sûre & honnête. Ainsi, Monsieur, il faut oublier un tems, où c'étoit assez d'être sévère, pour être crû vertueux; puis que la Politesse, la Galanterie, la Science des Voluptés, font une partie du Mérite présentement.

Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le Monde; mais trouvez bon que les Délicats nomment Plaisir, ce que les gens rudes & grossiers ont nommé Vice, & ne composez pas vôtre Vertu de vieux sentimens qu'un Naturel sauvage avoit inspiré aux premiers Hommes.

Il me semble que vous débutez mal avec des Courtisans, de leur prêcher sans cesse la moderation de leurs desirs, eux qui font de leur Ambition leur plus grand mérite. Vous pouriez peut-être leur inspirer le dégoût du Monde, mais de les réduire dans la Cour à régler si justement leurs prétensions; c'est ce qu'il ne faut pas entreprendre. On peut quasi se passer de tout éloigné d'elle: il est difficile quand on y vit, de ne pas desirer beaucoup, & mal-honnête de se borner aisément à peu de chose.

Parmi tant d'Interêts differens, où se rencontre le vôtre, c'est avec peine que l'Ambition & la Vertu se concilient. On doit louer la délicatesse de ceux qui trouvent moyen de les accommoder ensemble; il faut se contenter quelquefois du Bien, qui n'est pas entier, & tantôt se satisfaire du moindre Mal; il ne faut pas exiger une Probité scrupuleuse, ni crier que tout est perdu dans une médiocre Corruption.

Les Dieux, dit quelqu'un, n'ont jamais fait un plus beau Présent aux Hommes que l'Ame du dernier Caton; mais ils se tromperent au tems qu'ils voulurent la donner: sa Vertu qui eût été admirable dans les commencemens de la République, fut ruineuse sur ses fins, pour être trop pure & trop nette. Ce juste Caton qui
pouvoit

pouvoit sauver la Patrie, s'il se fût contenté de rendre ses Citoyens moins méchans, la perdit, & se perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des Gens de bien. Une Probité moins entière, qui se fût accommodée aux Vices de quelques Particuliers, eût empêché l'Oppression générale; il falloit souffrir la Puissance, pour éviter la Tirannie, & par là on eût conservé la République, à la vérité corrompue, mais toujours République.

Ainsi, Monsieur, ne regardons pas tant le monde comme il doit être, qu'on ne le puisse souffrir comme il est : que cette indulgence neantmoins ne soit pas pour nous. Cherchons des temperamens pour les autres, & soyons sévères pour nous-mêmes : ennemis du Vice en nos propres consciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les Hommes nos ennemis.

Car à quoi songez-vous de parler des Avarés & des Ingrats comme de Monstres qui vous effrayent? Je sai que l'Ingratitude & l'Avarice sont de fort vilaines qualités; mais puis qu'elles sont si communes dans le Monde, ou résolvez-vous de les souffrir, ou sauvez-vous dans la Solitude; & portez dans une Retraite cette Vertu, qui aura fait haïr votre personne dans une Cour.

Si vous voulez corriger les Ingrats, inspirez aux Grands un meilleur choix pour des personnes reconnoissantes. Quand on les verra plus délicats, & plus soigneux dans la distribution de leurs Graces, les Personnes obligées se feront une étude particulière de reconnoître ces Bienfaits. S'il vous prend envie de changer l'humeur d'un Avaré, ne croyez pas en venir à bout par de beaux Discours; toute la Morale y seroit employée sans aucun effet : proposez-lui des Fortunes considérables qui se font par la dépense, insinuez le mépris où fait tomber une Economie sordide, parlez de l'avantage que prennent sur lui les Personnes de sa Condition, par un honnête usage de leur Bien : & pour le guérir d'un sale Interêt, n'oubliez jamais de lui en mettre devant les yeux un autre honorable.

Représentez à votre artificieux Interessé, que toutes ses machines feront leur effort contre lui-même. Il veut des Serviteurs fidèles.

les, & l'exemple de sa méchante foi corrompra les siens : il se fait une habileté ingénieuse de promettre, & de ne rien donner ; on se fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun fera lui-même sa récompense. Il tient ses Amis dans une familiarité honteuse sans aucun crédit, ce leur est un moyen d'étudier ses défauts, de pénétrer ses Affaires, sans que rien les oblige à la discrétion & au secret.

Pour ces Bienfaits concertés que produisent la méditation, & le dessein, comme ce n'est qu'un petit intervalle dans une vilaine conduite ; ils ne font qu'une légère suspension dans les cœurs : & si-tôt que votre Corrompu retourne à son premier procédé, le monde aussi diligent reprend sa première haine.

Par de semblables Raisons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la Vertu, & le préjudice qu'apporte un sale Intérêt ; c'est la Délicatesse que j'ai désirée dans la manière de vos Corrections, ne pouvant souffrir que vous vous érigiez en Philosophe, ou en Devot de profession, pour vous animer d'un Esprit chagrin & importun contre les Vices. Car enfin, Monsieur, qu'esperez-vous de ce beau Sermon ? *chaque jour vous apporte des Richesses, & chaque jour vous en retranche l'usage : vos Biens augmentent, & vos Sens qui en doivent jouir, diminuent : vous gagnez des choses étrangères, & vous vous perdez vous-même.* Ces gens-la prennent la chose tout autrement ; l'Argent qui leur vient est la consolation du jour qui s'en va.

L'affoiblissement de leurs Sens est réparé, ce leur semble, par l'augmentation de leurs Biens ; & quand ils se perdent eux-mêmes, ils croient en quelque sorte se recouvrer dans l'acquisition des choses étrangères. Votre Sagesse, Monsieur, est trop pure pour des hommes si corrompus ; il y a trop d'éloignement de vous à eux, pour pouvoir jamais convenir ensemble : contentons-nous d'être Gens de bien pour nous, & n'affectons pas une Probité qui nous rende fâcheux aux autres : choisissons le commerce des Honnêtes-gens, sans avoir en horreur ceux qui ne le sont pas : souffrons toutes sortes de personnes, & pratiquons le plus celles qui nous plaisent davantage.

¶

Comme

Comme il y a peu de ces pleines Vertus qui puissent tout-à-fait vous satisfaire, il y a peu de Vices extrêmes qui doivent vous aggraver avec raison. D'ailleurs si on trouve des défauts au plus Honnête-homme, quand on l'étudie bien ; on découvre quelque chose de bon en celui qui l'est le moins, quand on se donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout soit Vertu, tout soit Vice : les bonnes & les mauvaises Qualités sont confonduës, & un discernement délicat peut faire la séparation de ce mélange.

Un Avare ne laisse pas d'avoir des Amis, & de les servir, quoi qu'il aime son Argent beaucoup plus qu'eux : s'il a du crédit, il les servira dans leurs affaires ; & sera bien aise que ses diligences l'aquittent envers eux des offices de l'Amitié. Un autre méritera la douceur de vôtre Commerce par une Amitié pure, & un Esprit agréable que son peu d'industrie vous rend inutile, de qu'il faut agir pour vos intérêts. Je connois des Pareseux que le moindre office à rendre met au desespoir ; à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il se faut donner pour vous servir : mais en qui vous trouverez les assistances les plus solides de Bien & d'Argent, quand vous n'exigerez ni leurs soins, ni leurs peines.

Comme il y a des personnes trop économes & très agréables Otez-leur toute alarme de dépense ; & fréquentant peu leurs Maisons, jouissez avec plaisir de leur compagnie dans la vôtre. Tel homme fera un plaisir de bonne grace, qui n'aura pas reconnu un Bienfait ; & peu ponctuel à témoigner sa Gratitude, il laissera la Reconnoissance à vôtre discrétion. Il y a des personnes legères & extravagantes, dont le commerce ordinaire se doit éviter, & dont la témérité vous peut être utile une fois plus que la prudence des Sages. Les Prudens agiront moins dans vos intérêts, mais leur jugement réglera vôtre conduite.

D'ailleurs nous sommes toujours les mêmes ; c'est faire trop d'honneur à la Nature humaine, que de lui donner de l'uniformité ; celui qui vous néglige aujourd'hui avec froideur, cherchera de-

main par quelque mouvement extraordinaire, l'occasion de vous servir. Enfin les hommes sont changeans & divers ; mêlés de bonnes & de mauvaises parties. Tirons d'eux ce que l'Industrie nous en peut faire tirer honnêtement, & ne fuyons pas des personnes pour leurs défauts, qui pourroient avec autant de droit nous éviter pour les nôtres.

Il est tems de recueillir en peu de mots, ce que l'on peut dire sur des Sentimens si opposés ; ils ont cela de commun dans leur opposition, qu'ils nous tiennent, quoi que différemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns par l'Amour-propre d'une Vertu qui n'est bonne que pour nous, nous éloignent trop de la Vie civile ; les autres nous jettent dans la Société, pour rapporter les droits du Public à notre utilité seule : si nous voulons suivre les premiers, tout sera Vice pour nous dans l'idée d'une Vertu que le monde ne met point en usage ; si nous nous laissons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de Foi ni d'Honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme si nous n'étions pas de leur espèce ; indifférens au Mérite, exemts de leurs Passions, insensibles à leurs Plaisirs, & possédés de notre seul Interêt. D'un côté les Intentions sont trop pures, de l'autre trop corrompues : mais on se passe plus aisément du Bien, qui ne produit pas une Vertu inutile, qu'on ne souffre les effets d'une si dangereuse Corruption.





CONVERSATION

DU DUC

DE CANDALE

AVEC MR.

DE ST. EVREMOND.

JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux Hommes de savoir mes Affaires & mes Disgraces; mais on ne sauroit trouver mauvais sans chagrin, que je fasse réflexion sur ma Vie passée, & que je détourne mon Esprit de quelques fâcheuses considérations, sur des pensées un peu moins désagréables. Cependant, comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût-ce à soi-même, plusieurs Personnes de grand mérite seront mêlées dans ce Discours, qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune Conversation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de Monsieur d'Aubigny *.

* Mr. d'Aubigny mourut en 1669.

A la Prison de Monsieur le Prince †, j'avois un fort grand commerce avec Monsieur de Candale. Les Plaisirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de simples agrémens, sans dessein & sans intérêt. Il avoit vécu auparavant dans une étroite Amitié avec Moret §, & le Chevalier de La Vieuville; & Vineuil avoit donné à cette Union le nom de *Ligue*, par une espece de ridicule, qu'elle

† En 1650.

§ Le Comte de Moret, Frere aîné du Marquis de Vardes.

méritoit assez. En effet, ils avoient mille Secrets de bagatelles ; ils faisoient des Mistères de rien, & se retiroient en particulier dix fois le jour, sans aucun plaisir d'être ensemble, que celui d'être séparés des autres. Je ne laissois pas d'être de leur société, mais jamais de leur Confiance, laquelle se rompit à la fin sans aucun sujet de broüillerie entr'eux-mêmes.

* Madame
de St. Loup.

Monsieur de *Vardes* en s'en allant à l'Armée, avoit laissé à Paris une Maîtresse aussi aimable que femme du monde * : mais elle avoit été aimée & avoit aimé ; & comme sa tendresse s'étoit épuisée dans ses premières Amours, elle n'avoit plus de Passion véritable : ses affaires n'étoient plus qu'un intérêt de Galanterie, qu'elle conduisoit avec un grand art, d'autant plus qu'elle paroissoit naturelle, & faisoit passer la facilité de son Esprit pour une naïveté de Sentimens. Son Histoire étant connue, elle ne prenoit pas le parti de faire la Prude impudemment ; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle se voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de dessein une fausse négligence. Elle n'alloit pas au *Louvre* disputer un Galant contre ces jeunes Beautés qui font tout le bruit dans le monde : elle savoit l'en tirer avec adresse ; & n'avoit pas moins d'industrie pour le conserver, qu'elle en avoit eu pour se l'acquérir. Un simple commerce de Bienveillance ne lui eût pas été permis avec une femme tant soit peu aimable ; & une Amitié ordinaire avec les hommes se reprochoit, comme une tendresse dérobée à son Amour. Les Plaisirs particuliers lui faisoient craindre un attachement : elle appréhendoit d'être oubliée dans les Divertissemens de foule ; sur tout elle crioit contre les Repas du Commandeur †, où l'on respiroit certain air de liberté, ennemi des Passions délicates ; enfin, si elle n'avoit tous vos soins, elle se plaignoit d'être abandonnée, & parce qu'elle se disoit toute à vous, elle vouloit que vous fussiez tout à elle.

* De Souvré.

Monsieur de *Vardes* absent ne pût maintenir long-tems une Maîtresse de cette humeur. Elle se rendit à la vûe du jeune Monsieur de *Candale* ; encore, dit-on, que ses desseins avoient prévenu l'impression que fait la présence, & qu'elle avoit songé à se le mettre
entre

entre les mains, avant que de le connoître. Monsieur de *Vardes* fut sensible à ce changement, comme à la perte d'un plaisir qui lui étoit fort cher ; mais en Honnête-homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monsieur de *Candale* avec le dépit d'un Rival, sans jamais y mêler la haine d'un Ennemi.

Moret, dont la Gravité représentoit l'Honneur en toutes choses, se tint offensé en la Personne de son Frere, & prit pour un véritable affront, ce que l'Intéressé avoit reçu comme un simple déplaisir. Ses plaintes furent d'abord assez fieres : les voyant mal reçues dans le monde, il changea de discours sans changer de procédé. Il se disoit malheureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une Personne pour laquelle il avoit eu tant de considération toute sa vie ; il disoit que Monsieur de *Candale* étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des Amis plus dignes de son amitié ; & qu'avec beaucoup de déplaisir il se voyoit obligé d'en chercher d'autres sur lesquels il pût faire plus de fondement. C'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde ; avec une fausse Modestie, qui marque plus la bonne opinion qu'on a de soi, que ne feroit une présomption légèrement déclarée. Pour le Chevalier de *La Vieuville*, il se tint desobligé, aussi-tôt que *Moret* pensa l'être, & tant pour lui plaire, que par la vivacité de son naturel, il anima les Reproches un peu davantage.

Je voyois Monsieur de *Candale* à l'ordinaire ; & comme il lui faisoit toujours quelque Confident, je le devins aussi-tôt de ses plaintes sur le procédé de ces Messieurs, & peu de tems après de sa Passion pour Madame de *Saint Loup*. Dans la chaleur de cette nouvelle Confidence, il ne pouvoit se passer de moi, pour me confier en secret de petites choses, fort cheres aux Amans, & très indifferentes à ceux qui sont obligés de les écouter. Je les recevois comme des Mistères, & les sentoies comme des Bagatelles importunes. Mais son Humeur étoit agréable ; je trouvois son Procédé obligeant, & il avoit un Air si noble en toute sa Personne, que je prenois plaisir à le regarder, au même tems que j'en avois peu à l'entendre. Jusques-là, je n'avois pas eu le moindre dessein dans
son

son Commerce. Quand je me vis maître de son Esprit; si je l'ose dire, je pensai que je ne ferois pas mal de ménager une Personne, qui devoit être un jour fort considerable. Alors je me fis une étude particuliere de le bien connoître, & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvoit être sensible. Je louois sa Maîtresse sans trahir mes sentimens, car elle me paroissoit fort aimable; & je blâmois le procédé de *Moret* & du Chevalier de *La Vieuville*, qui, selon mon sens, n'avoient aucune raison.

Il y a des Insinuations honnêtes, dont le moins artificieux se peut servir: il y a des Complaisances aussi éloignées de l'adulation que de la rudesse. Comme Monsieur de *Candale* avoit l'Ame passionnée, je mêlois dans nos Entretiens ce que je connoissois de plus tendre. La douceur de son Esprit faisoit une certaine Délicatesse, & de cette petite délicatesse il se formoit assez de discernement pour les choses qui n'avoient pas besoin d'être approfondies. Outre le naturel, il y tournoit son esprit par étude, & par étude je lui fournissois des sujets où il pouvoit employer cette espece de lumiere. Ainsi nous nous séparions sans aucun de ces dégoûts qui commencent à la fin des Conversations; & content de moi, pour l'être de lui, il augmentoit son Amitié à mesure qu'il se plaisoit davantage.

Ceux qui cherchent de la Docilité dans les Esprits, établissent rarement la Supériorité du leur, sans faire sentir avec chagrin une humeur impérieuse. Le Mérite ne fait pas toujours des impressions sur les plus Honnêtes-gens; chacun est jaloux du sien, jusqu'à ne pouvoir souffrir aisément celui d'un autre. Une Complaisance mutuelle concilie ordinairement les volontés; neantmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit, le plaisir d'être flaté se paye cherement quelquefois, par la peine qu'on se fait à flater un autre. Mais qui veut bien se rendre Approbateur, & ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là oblige à mon avis doublement; il oblige de la louange qu'il donne, & de l'approbation dont il dispense. C'est un grand secret dans la Familiarité d'un Commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur Amour-propre.

Quand

Quand on fait les rechercher à propos, & leur faire trouver en eux des Talens dont ils n'avoient pas l'usage, ils nous savent gré de la joye secrète qu'ils sentent de ce Mérite découvert, & peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choses particulieres pour m'entendre sur des Observations générales. J'y serois plus scrupuleux, si j'avois à entretenir le Public d'Affaires de grande considération. Comme je ne parle qu'à moi seul sur une matiere peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre ; & ne cherchant qu'à me plaire, je suis ingénieux à tirer de mon Esprit des pensées qui me contentent. Je veux donc me laisser aller à ma fantaisie, pourvû que ma fantaisie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance ; car il faut éviter le dérèglement aussi bien que la contrainte ; & pour revenir à quelque sorte de régularité, je reprends la Narration que j'ai commencée.

La premiere chose que fit la Cour à la détention de Monsieur le Prince, fut d'aller en *Normandie* pour en chasser Madame de *Longueville*, & ôter aux Créatures de sa Maison les Gouvernemens qui étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monsieur de *Candale*, & deux jours entiers d'un tems & d'un chemin assez fâcheux, nous eûmes une Conversation presque continuë, & assez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuisés à parler de sa Passion, de celle de quelques autres, & indifferemment de tous les Plaisirs, nous vinmes à tomber insensiblement sur le misérable état où se trouvoit Monsieur le Prince, avec tant de Gloire, & après tant de Grandeurs. Je lui dis. „ Qu'un Prince si grand & si malheureux devoit
„ être plaint de tout le monde : Que sa conduite à la verité avoit
„ été peu respectueuse pour la Reine, & un peu fâcheuse pour
„ Monsieur le Cardinal ; mais que c'étoient des fautes à l'égard de
„ la Cour, & non pas des crimes contre l'Etat, capables de fai-
„ re oublier les Services importans qu'il avoit rendus : Que ses
„ Services avoient soutenu Monsieur le Cardinal, & assuré le pou-
„ voir

„ voir dont Son Eminence venoit de se servir pour le perdre ;
 „ Que la *France* eut peut-être succombé au commencement de
 „ la Régence, sans la Bataille de *Rocroi* qu'il avoit gagnée : Que
 „ la Cour avoit fait toutes les fautes sans lui après la Bataille de
 „ *Lens*, & ne s'étoit sauvée que par lui dans la Guerre de *Paris* :
 „ Qu'après avoir si bien servi, il n'avoit fait que déplaire par
 „ l'impétuosité d'une humeur dont il n'avoit pû être le maître ;
 „ mais que tous ses Dessesins & ses Actions alloient pleinement
 „ au service du Roi & à la grandeur du Royaume. Je ne fai pas,
 „ ajoutai-je, ce que la Cour gagnera par sa Prison, mais je fai
 „ bien que les *Espagnols* ne pouvoient rien souhaiter de plus favo-
 „ rable.

Je suis obligé, dit Monsieur de Candale, je suis obligé à Monsieur le Prince, de mille Honnêtetés qu'il a eues pour moi, malgré son chagrin contre Monsieur d'Espernon mon Pere. J'ai été, peut-être, un peu plus sensible que je ne devois, à des Obligations si legeres, & je n'ignore point qu'on m'a accusé de ne prendre pas assez de part aux intérêts de ma Maison. Tous ces discours ne m'ont pas empêché d'être son Serviteur, & ses Disgraces ne m'en empêchent pas encore : mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner qu'une douleur secreete à ses Malheurs ; inutile pour lui en l'état qu'il est, & ruineuse pour moi, si je la fais paroître.

„ Voila, repris-je, les sentimens d'un fort Honnête-homme,
 „ & que je trouve d'autant plus généreux, que la Prison de Mes-
 „ sieurs les Princes, est la chose la plus avantageuse que vous puissiez desirer. Je vous regarde aujourd'hui comme le plus considerable Homme de *France*, si vous voulez l'être. On vient de
 „ mettre nos Princes du Sang au Bois de *Vincennes*, dont apparemment ils ne sortiront pas si-tôt. Monsieur de *Turenne* &
 „ Monsieur de *Boüillon* se sont éloignés pour les servir. Monsieur de *Nemours* n'est de rien, tout Honnête-homme qu'il est,
 „ & ne fait présentement quel parti prendre. Monsieur de *Guise*
 „ est prisonnier en *Espagne* : tout le reste de nos grands Seigneurs
 „ est suspect, ou négligé de Monsieur le Cardinal. Dans la situa-
 „ tion

„ tion où sont les choses, si vous ne savez pas faire valoir la con-
„ sideration de vos Etablissmens, & les bonnes qualités de votre
„ Personne, ne rejetez rien sur la Fortune qui vous sert si bien,
„ prenez-vous-en à vous seul; car c'est vous qui manquerez à vous-
„ même.

Il m'écoûta avec la plus grande attention du monde; & plus touché de mon discours que je ne me l'étois imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avois données. Il me dit bonnement, que la Jeunesse & les Plaisirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de sérieux jusques là; mais qu'il étoit résolu de quitter son inutilité, & de mettre tout en usage pour se donner de la considération. *Je vais vous faire une Confiance,* poursuivit-il, *que je n'ai jamais faite à personne: vous ne sauriez croire l'inclination que Monsieur le Cardinal a pour moi. Vous savez qu'il a quelque dessein de me faire épouser une de ses Nièces, & l'on croira aisément que sa bonne volonté est fondée sur le projet de cette Alliance; j'y en attribue moi-même une partie: mais je ne m'y connois point, ou il a pour moi quelque Foible. Je vous confierai encore un plus grand Secret, c'est que je ne me sens aucune Amitié pour lui; & à vous parler nettement, j'ai le cœur aussi dur pour Son Eminence, que Son Eminence le sauroit avoir pour le reste des Courtisans.*

„ J'aimerois beaucoup mieux, *lui dis-je*, que vous eussiez quel-
„ que tendresse; car il sera difficile que vos véritables Sentimens
„ échappent à sa pénétration. Si vous m'en croyez, vous le ver-
„ rez rarement en particulier; & lors que vous y serez obligé, en-
„ treprenez-le de votre dévouement en général, sans vous laisser
„ conduire dans un détail curieux, qui lui donne le loisir de vous
„ examiner, & la facilité de vous connoître. Quand le Roi &
„ la Reine seront chez lui; quand il cherchera à se divertir avec
„ ses Courtisans ordinaires, ne manquez jamais de vous y trou-
„ ver: & là par toute sorte de complaisances & d'agrémens, tâ-
„ chez d'entretenir une Amitié qu'il est assez disposé à entretenir
„ de lui-même. S'il étoit d'humeur à se faire un vrai Favori, sa

„ familiarité vous seroit avantageuse : mais la bonne volonté ne
„ pouvant être si pure, qu'il n'y entre du dessein ; un grand Com-
„ merce lui fera découvrir tous vos Foibles, avant que vous ayez
„ trouvé le moindre des siens. Quelque dissimulation qu'un hom-
„ me de votre âge puisse avoir, ce ne lui est pas un petit mal-
„ heur d'avoir à souffrir les observations d'un vieux Ministre,
„ supérieur par l'avantage du Poste, & par celui de l'expérience.
„ Croyez-moi, Monsieur, il est dangereux de voir trop souvent
„ un Habile-homme, quand la difference, & souvent la contra-
„ rité des intérêts ne permet pas de s'y fier. Si cette Maxime
„ peut être reçûe chez les autres Nations, elle est comme infail-
„ ble dans la nôtre, où la pénétration pour découvrir, va plus
„ loin que la dissimulation pour se cacher. Ne présumez donc
„ pas de pouvoir combattre Monsieur le Cardinal par son Art,
„ ni de faire contester vos finesse avec les siennes. Contentez-
„ vous de ménager vos Agrémens avec beaucoup de conduite, &
„ laissez agir son Inclination. L'Inclination est un mouvement
„ agréable, qui nous est d'autant plus cher, qu'il nous semble pu-
„ rement nôtre. Il naît dans le fond de nos tendresses, & s'y en-
„ tretient mollement avec plaisir : en quoi il differe de l'Estime,
„ laquelle est reçûe comme une chose étrangere ; une chose qui ne
„ s'établit & ne se maintient point en nous par la faveur de nos
„ Sentimens, mais par la justice que nous sommes obligés de ren-
„ dre aux Personnes vertueuses.

„ Nous allons tomber dans un tems où apparemment Mon-
„ sieur le Cardinal aura besoin de ses Serviteurs. Il faut vous fai-
„ re considérer comme un Homme utile, après vous être fait ai-
„ mer comme une Personne agréable. Le moyen d'être tout-à-
„ fait bien avec lui, c'est de remplir ces vûes d'Interêt, aussi bien
„ que les sentimens de son Affection ; & c'est ce que vous ferez
„ infalliblement, en lui promettant une grande considération que
„ vous vous ferez donnée. Elle ne vous manquera pas, si vous
„ vous éloignez de la conduite de Monsieur d'Espernon, sans vous
„ éloigner de ses intérêts, qui doivent toujours être les vôtres.

„ Heu-

„ Heureusement la Nature vous a donné une humeur trop oppo-
 „ sée à sienne. Il n'y a rien de si contraire que la douceur de
 „ votre Esprit, & l'austérité du sien; que votre Complaisance;
 „ & ses Chagrins; que vos Insinuations, & sa Fierté. Laissez-
 „ vous donc aller à votre Naturel presque en toutes choses: mais
 „ donnez-vous garde de prendre sans y penser les sentimens d'une
 „ fausse Gloire. On démêle mal-aisément la fausse d'avec la ve-
 „ ritable: une Hauteur mal entendue passe pour une grandeur
 „ d'Ame; & trop sensible à ce qui vient de la qualité, on est
 „ moins animé qu'on ne doit pour les grandes choses. Voici le
 „ Portrait de Mr. d'ESPERNON, si je ne me trompe. Dans le
 „ respect qu'il exige, dans les devoirs qu'on lui rend, il oubliera
 „ ce qu'on doit au Gouverneur & au Colonel *, pourvu qu'on ren-
 „ de à Monsieur d'Esperson ce qu'on ne lui doit pas. Je ne dis point
 „ que la distinction ne doive être agréable aux Personnes de grande
 „ Qualité; mais il faut se l'attirer, & non pas se la faire présomp-
 „ tueusement soi-même.

* Le Duc d'Es-
 pernon étoit
 alors Gouver-
 neur de Guien-
 ne & Colonel
 général de l'In-
 fanterie.

„ Il seroit honteux de laisser perdre les choses établies par le
 „ Mérite & par le Crédit de ses Prédecesseurs: on ne sauroit avoir
 „ trop de fermeté à maintenir ces sortes de Droits, quand la pos-
 „ session en est laissée: mais il n'en va pas ainsi en des prétentions
 „ nouvelles qui doivent être établies par délicatesse & par douceur,
 „ avant que d'être apperçûes. C'est-là qu'il vous faut aller adroite-
 „ ment aux autres, pour les faire venir insensiblement à vous; &
 „ au lieu de prendre avec fierté, ce qu'on peut refuser avec justi-
 „ ce, un Habile-homme employe toute son Industrie à se faire
 „ donner ce qu'il ne demande pas.

„ Soyez honnête, officieux, libéral; que chacun trouve chez
 „ vous sa commodité & son plaisir; on vous portera volontaire-
 „ ment, ce que vous exigerez sans succès par une hauteur affectée.
 „ Personne n'est blessé du Respect qu'il veut bien rendre, parce
 „ qu'il peut ne le rendre pas, & qu'il pense donner des marques
 „ de son Amitié, plutôt que de son Devoir. La jalousie de la
 „ Liberté est commune à tous les hommes; mais diverses gens la

„ font consister en diverses choses. Les uns rejettent toute supé-
„ riorité; le choix des Supérieurs tient lieu de Liberté à quelques
„ autres. Le *François* particulièrement est de cette humeur : im-
„ patient de votre Autorité & de sa Franchise, il ne sauroit rece-
„ voir de Maîtres sans chagrin, ni demeurer le sien sans dégoût :
„ ennuyé de sa propre profession, il cherche à se donner ; & trop
„ content de la disposition de sa volonté, il s'assujettit avec plaisir,
„ si on lui laisse faire sa Dépendance. C'est à peu près nôtre Na-
„ turel, que vous devez consulter plutôt que le vôtre dans la con-
„ duite que vous avez à tenir.

„ Il y a deux choses parmi nous, qui apportent des distinctions
„ fort considérables ; la Faveur du Roi déclarée, & un grand Mé-
„ rite à la Guerre, bien reconnu. La Faveur qui ne diminuë
„ rien en *Espagne* de la jalousie des Rangs, leve bien des contesta-
„ tions en *France*, où chacun se laisse conduire purement à l'in-
„ terêt, sous prétexte d'honorer la confiance ou l'inclination du
„ Prince. Les plus corrompus, dont le nombre est grand, por-
„ tent leur Servitude où ils croient trouver leur Fortune ; & ceux
„ qui s'abandonnent le moins, ne laissent pas de se faire un mé-
„ rite de leur Souplesse. On voit bien quelques faux généreux
„ qui mettent ridiculement leur honneur à mépriser les Ministres ;
„ on voit des Esprits rudes qui pensent être fermes : mais il est peu
„ de gens habiles & honnêtes, qui sachent conserver de la Dignité
„ en ménageant leurs Affaires. A le bien prendre, tout cede à
„ nos Favoris, si la Cour ne sort pas de sa situation ordinaire.
„ Pour le mérite de la Guerre, il apporte une considération fort
„ grande ; & quand on a commandé dignement de grosses Ar-
„ mées, il reste une impression de cette Autorité, qui se conser-
„ ve dans la Cour même. On honore avec plaisir un Général
„ qui a fait acquérir de l'honneur : ceux mêmes qui en ont le
„ moins acquis, se souviennent agréablement des fatigues dans la
„ mollesse. On s'entretient des Actions passées dans l'inutilité pre-
„ sente ; on rappelle la mémoire du péril dans la sûreté ; l'image de
„ la Guerre enfin ne se présente point dans la Paix sans un souve-

*

„ nir

„ nir du Commandement qu'on a exercé sur nous, & de l'O-
 „ béissance que nous avons renduë. C'est à ce mérite de la Guer-
 „ re que l'Ambition vous doit pousser, c'est-là que vous devez
 „ appliquer tous vos soins, pour arriver quelque jour au Com-
 „ mandement des Armées. Un Emploi si noble & si glorieux
 „ égale les Sujets aux Souverains dans l'Autorité; & comme il
 „ fait quelquefois d'un Particulier un Conquerant, il peut faire
 „ du Prince le mieux établi, le dernier des Misérables, s'il néglige
 „ une Vertu nécessaire à soutenir sa Fortune. Lors que vous aurez
 „ bien réglé votre conduite pour la Cour, & animé votre ambi-
 „ tion pour la Guerre, il vous restera encore à vous donner des
 „ Amis, dont la réputation bien établie puisse contribuër à la vô-
 „ tre; & qui fassent valoir votre application nouvelle, quand vous
 „ vous donnerez plus de mouvement.

„ De tous les hommes que je connois, il n'y en a point avec
 „ qui je vous souhaite un commerce plus particulier qu'avec Mr.
 „ de Palluau*, & avec Monsieur de Miolfens†. La grande liai-
 „ son que j'ai avec l'un & l'autre, pourroit vous rendre suspect
 „ le bien que j'en dis toujours: mais ne craignez pas en cela de
 „ déferer à mon sentiment, & croyez qu'on trouve mal-aisément
 „ de si Honnêtes-gens qu'eux dans le Monde. J'avoie pourtant
 „ que l'Amitié de Monsieur le Marquis de CREQUI‡ me
 „ semble préférable à toute autre: sa chaleur pour ses Amis, si
 „ vive & si animée; sa fidélité si pure & si nette, me la font
 „ estimer infiniment. D'ailleurs, son Ambition, son Courage,
 „ son Génie pour la Guerre, un Esprit universel, qui s'étend à
 „ tout, ajoutent à l'Amitié une considération fort particulière.
 „ On lui peut donner sans faveur ce bel Eloge qu'on donnoit à
 „ un Ancien; *Ita ut ad id unum natus esse videretur quod aggre-*
 „ *deretur.* Quand son choix le détermina à sa Profession, la Na-
 „ ture l'avoit préparé à toutes; capable de cent choses différentes;
 „ aussi propre à ce qui regarde le métier des autres, qu'à ce qui
 „ touche le sien. Il pourroit se donner de la réputation par les
 „ Lettres, s'il ne la vouloit toute par les Armes. Une Gloire
 „ ambitieuse

* Philippe de
 Clerembaut,
 Comte de Pal-
 luau, fait Ma-
 réchal de Fran-
 ce en 1653.
 Il mourut en
 1665.

† César Phœ-
 bus d'Albrer,
 Comte de Miol-
 sens, fait Ma-
 réchal de Fran-
 ce en 1653. &
 mort en 1676.

‡ François de
 Crequi, Mar-
 quis de Mari-
 nes, fait Ma-
 réchal de Fran-
 ce en 1668.

„ ambitieuse ne souffre point les petites Vanités : mais il n'en est
 „ pas moins curieux, & cherchant dans une Etude secrète le plai-
 „ sir particulier de s'instruire, il joint à l'avantage de savoir beau-
 „ coup, le mérite de cacher discrettement ses Connoissances. Peut-
 „ être ne croyez-vous pas pouvoir rencontrer dans la jeunesse où il
 „ est, ce qu'à peine on attend de l'âge le plus avancé ; & j'ai
 „ vuë que nous donnons quelquefois aux jeunes gens une estime
 „ précipitée par la faveur de nos sentimens. Quelquefois aussi
 „ nous rendons une justice bien lente à leur Vertu ; oubliant à loier
 „ ce qu'ils font de bien dans le tems de l'exercice & de l'action,
 „ pour donner des louanges à ce qu'ils ont fait dans la cessation &
 „ le repos. Rarement on ajuste la Réputation à la Vertu, & j'ai
 „ vu mille gens en ma vie, estimés ou du Mérite qu'ils n'avoient
 „ pas encore, ou de celui qu'ils n'avoient déjà plus. On trouve
 „ en Monsieur le Marquis de *Crequi* un ajustement si rare. Quel-
 „ ques grandes esperances qu'il donne de l'avenir, il fournit dans
 „ le présent de quoi contenter les plus difficiles, & il a seulement à
 „ désirer ce que les autres ont à craindre ; l'attention des Observa-
 „ teurs, & la délicatesse des bons Juges.

„ Un premier Ministre, un Favori qui chercheroit dans la Cour
 „ un sujet digne de sa confiance, n'en sauroit trouver, à mon
 „ avis, qui la mérite mieux que Monsieur de RUVIGNI*.

* Feu Monsieur
 le Marquis de
 Ruvigny, Père
 du Comte de
 Gallway.

„ Vous verrez peut-être en quelques autres, ou un talent plus
 „ brillant, ou de certaines actions d'un plus grand éclat que les
 „ siennes. A tout prendre, à juger des hommes par la confide-
 „ ration de toute la vie, je n'en connois point qu'on doive esti-
 „ mer davantage, & avec qui l'on puisse entretenir plus long-tems
 „ une Confiance sans soupçon, & une Amitié sans dégoût. Quel-
 „ ques plaintes que l'on fasse de la corruption du Siècle, on ne
 „ laisse pas de rencontrer encore des Amis fidèles ; mais la plupart
 „ de ces gens d'honneur ont je ne sai quoi de rigide, qui feroit
 „ préférer les insinuations d'un Fourbe à une si austère Fidélité. Je
 „ remarque dans ces Hommes qu'on appelle *solides & essentiels*,
 „ une Gravité qui vous importune, ou une Pesanteur qui vous en-
 „ nuye.

„ nuye. Leur Bon-sens même, pour vous être utile une fois dans
„ vos Affaires, entre mal à propos tous les jours dans vos Plaisirs.
„ Cependant, il faut ménager des Personnes qui vous gênent,
„ dans la vûë que vous pourrez en avoir besoin ; & parce qu'ils
„ ne vous tromperont pas quand vous leur confierez quelque cho-
„ se, ils se font un droit de vous incommoder aux heures que
„ vous n'avez rien à leur confier. La Probité de Monsieur de
„ *Ruvigni*, aussi propre que la leur pour la confiance, n'a rien
„ que de facile & d'accommodant pour la compagnie ; c'est un
„ Ami sûr & agréable, dont la liaison est solide, dont la familiä-
„ rité est douce, dont la conversation est toujours sensée & tou-
„ jours satisfaisante.

„ La Prison de Monsieur le Prince a fait sortir de la Cour une
„ Personne considerable, que j'honore infiniment ; c'est Monsieur
„ de LA ROCHEFOUCAULT, que son courage & sa condui-
„ te feront voir capable de toutes les choses où il veut entrer. Il
„ va trouver de la réputation où il trouvera peu d'interêt ; & sa
„ mauvaise fortune fera paroître un Mérite à tout le monde, que
„ la retenuë de son humeur ne laissoit connoître qu'aux plus déli-
„ cats. En quelque fâcheuse condition où sa destinée le réduise,
„ vous le verrez également éloigné de la foiblesse & de la fausse
„ fermeté ; se possédant sans crainte dans l'état le plus dangereux,
„ mais ne s'opiniâtrant pas dans une Affaire ruineuse, par l'ai-
„ greur d'un ressentiment, ou par quelque fierté mal-entenduë.
„ Dans la vie ordinaire son Commerce est honnête, sa Conversa-
„ tion juste & polie : tout ce qu'il dit est bien pensé ; & en ce
„ qu'il écrit, la facilité de l'expression égale la netteté de la pen-
„ sée. Je ne vous parle point de Monsieur de *Turenne* ; ce seroit
„ trop de présomption à un Particulier de croire que ses senti-
„ mens pussent être considérés parmi les témoignanges publics, &
„ la justice universelle que les Nations lui ont renduë. D'ail-
„ leurs, il ne faut pas vous entretenir long-tems de Personnes
„ éloignées, qui ne peuvent contribuër en rien à vos inte-
„ rêts.

„ Je

„ Je reviens à Monsieur de *Palluan* & à Monsieur de *Miossens*,
 „ pour les dépeindre par des Qualités qui vous seront ou agréa-
 „ bles, ou utiles. Vous trouverez dans le commerce de Monsieur
 „ de *PALLUAN* tous les Agrémens imaginables, autant de se-
 „ cret & de sûreté que vous en puissiez désirer. N'attendez pas
 „ de lui les empressements d'un jeune homme qui s'entête de vous
 „ servir, & dont vous avez plus à redouter l'imprudence, qu'à
 „ désirer la chaleur. Il fera toujours à propos ce que vous exi-
 „ gerez de lui, & ne manquera point aux offices que fait rendre
 „ un Courtisan délicat. Si vôtre Amitié est une fois bien liée, il
 „ s'intéressera dans vôtre Conduite; plus utile pour la régler par
 „ ses Conseils, que propre à pousser vos Affaires à bout par sa
 „ Vigueur. Je l'ai toujours vû fort opposé aux faux Généreux;
 „ & pour avoir tourné en ridicule l'ostentation d'une Probité af-
 „ fectée, plusieurs ont crû qu'il étoit assez indifférent pour la ve-
 „ ritable. Je puis dire neantmoins que je n'ai jamais connu en
 „ personne une Honnêteté plus naturelle; sans fourbe, sans arti-
 „ fice, sans finesse avec ses Amis; attaché à la Cour sans prosti-
 „ tution aucune, & tâchant de plaire avec une Délicatesse éloig-
 „ née de toute sorte d'Adulation.

„ Une Liaison vous fera plus avantageuse pour vos Affaires avec
 „ Mr. de *MIOSENS*, particulièrement dans une conjoncture
 „ comme celle-ci, où l'on devra presque tout à l'Industrie. Il va
 „ être admirable dans une Cour où il y aura divers Interêts, &
 „ beaucoup d'Intrigues. Il entrera d'abord avec vous, espérant
 „ que vous lui ferez bon à quelque chose; & si vous vivez bien
 „ avec lui, il se fera un honneur particulier de vous être bon à
 „ tout. Pour peu que vous soyez soigneux, vous attirerez tous
 „ ses soins; si vous êtes complaisant, il sera flatteur; ayez quel-
 „ que tendresse, il sera plus sensible qu'on ne croit, & qu'il ne
 „ pensera lui-même. Alors il quitte les vûes d'intérêt, & ani-
 „ mant son commerce de toute la chaleur de l'Amitié. il se char-
 „ ge à la fin de vos Affaires comme des siennes; industrieux,
 „ ponctuel, diligent à les poursuivre; ne contant pour rien ces
 „ offices

„ offices généraux dont les liaisons ordinaires s'entretiennent, il ne
 „ croira pas que vous deviez être content de lui, & ne le fera pas
 „ lui-même, qu'il ne vous ait effectivement servi. Le seul danger
 „ qu'il y ait, c'est de choquer la délicatesse de son Humeur : un
 „ Oubli, une Indifférence témoignée sans y penser, pourroit faire
 „ naître sérieusement la sienne; une Raillerie sur une Demoiselle
 „ qu'il aime; un Discours qu'il aura fait, mal pris ou plaisamment
 „ tourné, lui seront des Injures insensibles; & sans proportion du
 „ ressentiment à l'offense, il cherchera peut-être à se vanger dans
 „ les choses qui vous importent le plus. Comme il n'y a personne
 „ plus capable de faire valoir vos bonnes Qualités, quand il vous
 „ aime, il n'y en a point qui sache pousser si loin vos Foibles &
 „ vos Défauts, quand il croit que vous lui donnez sujet de ne
 „ vous aimer pas. Voilà ce que vous avez à craindre de son Hu-
 „ meur; mais il n'est pas difficile de vous en garantir. Pour être
 „ sûr de lui, vous n'avez qu'à être sûr de vous-même; & si vous
 „ avez des égards sur ce qui le touche, j'ose assurer qu'il en aura
 „ pour vous encore davantage.

*Pour Monsieur de Palluau, reprit Monsieur de Candale, j'avoüe
 que je m'accommoderois aussi bien avec lui qu'avec homme du monde;
 & vous m'obligerez, vous qui êtes si fort de ses Amis, de le rendre
 plus particulièrement des miens. J'estime les bonnes qualités de Mon-
 sieur de Mioffens autant que vous. Je sais qu'on ne peut pas en avoir
 de meilleures; personne n'a plus d'Esprit, & il l'emploie aussi vo-
 lontiers, qu'utilement pour ses Amis : mais il a tenu jusques ici un
 procédé si desobligeant avec moi, que je ne me résoudrai jamais à lui
 faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que
 vous pûssiez nous unir insensiblement avec adresse, je n'y trouverois
 pas moins de plaisir que d'avantage.*

*Moret & le Chevalier de La Vieuville avoient donné cette Aver-
 sion-là à Monsieur de Candale; & il l'auroit assez prise de lui-mê-
 me par un secret sentiment de Gloire qui ne pouvoit souffrir la
 Hauteur que Monsieur de Mioffens avoit avec lui en toute occasion,
 & à laquelle son humeur molle & paresseuse ne se donnoit pas la*

peine des opposer. Je ne prétens pas interesser par là son Courage: il en avoit véritablement; mais la Facilité de son Esprit & sa Nonchalance, avoient un air de foiblesse, particulièrement en de petites occasions qui ne lui sembloient pas assez importantes pour troubler la douceur de son repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit sa Gloire, & sa Gloire lui faisoit trouver le véritable usage de son Cœur. Je l'ai vu même aller au de là de ce qu'il se devoit, après avoir négligé des choses obscures, qui éclatoient à la fin; capable de hazarder ses Etablissiemens & de se perdre lui-même, quand il voyoit sa Réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de prise sur lui par ses Négligences, & le monde pouvoit le pousser trop loin par un ridicule malicieux, qui lui faisoit perdre la moderation de son humeur, ordinairement assez douce, & toujours moins douce que glorieuse.

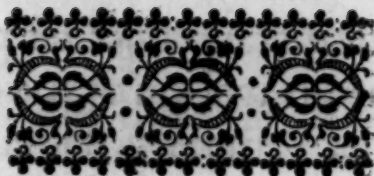
Voilà quelques Traits du Portrait de Monsieur de C A N D A L E. Comme il a eu assez d'éclat dans le Monde, pour laisser la curiosité de le connoître tout-à-fait, il ne sera pas hors de propos d'en donner une Peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui eussent tant de Qualités différentes: mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la Nature avoit exposé en vûe celles qui plaisoient, & caché au fond de son Ame ce qui pouvoit donner de l'aversion. Je n'ai jamais vu un Air si noble que le sien. Toute sa Personne étoit agréable, & il faisoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un Esprit médiocre, pour la douceur de la Conversation & pour les Plaisirs. Une legere habitude le faisoit aimer: un profond commerce ne s'entretenoit pas long-tems sans dégoût; peu soigneux qu'il étoit de ménager vôtres Amitié, & fort leger en la sienne. Dans cette nonchalance pour ses Amis, les habiles gens se retiroient sans éclat, & ramenoient la familiarité à une simple connoissance: les plus tendres se plaignoient de lui, comme d'une Maîtresse ingrate, dont ils ne pouvoient se détacher. Ainsi les Agrémens de sa Personne, le soutenoient malgré ses Défauts, & trouvoient encore des sentimens pour eux en des Ames irritées. Pour lui, il vivoit avec ses Amis, comme la plupart des Maîtresses avec leurs Amans.

Akans. Quelque service que vous lui eussiez rendu, il cessoit de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire ; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, & sensible aux douceurs d'une nouvelle Amitié, comme sont les Dames aux délicates tendresses d'une Passion naissante. Cependant il laissoit les vieux Engagemens sans les rompre, & vous lui eussiez fait de la peine de vous séparer tout-à-fait de lui ; l'éclat des ruptures ayant je ne sai quelle violence éloignée de son humeur. D'ailleurs il ne vouloit pas se donner l'exclusion des Retours, quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il étoit sensible aux Plaisirs, & intéressé dans les Affaires, il revenoit à vous par vos agrémens, & vous recherchoit dans ses besoins. Il étoit fort Avare & grand Dépensier, aimant ce qui paroïssoit dans la dépense, blessé de ce qui se consommoit pour paroître. Il étoit facile & glorieux ; intéressé, mais fidèle ; qualités bisàrement assorties, qui se trouvoient dans un même Sujet ensemble. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper ; & quand l'Interêt, maître ordinaire de ses mouvemens, lui faisoit manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué, & peu content de lui, jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il se ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, & se sentoît obligé secrètement que vous l'eussiez reconcilié avec lui-même. Hors l'Interêt, il vous desobligeoit rarement : mais vous vous attiriez aussi peu d'Offices par son Amitié, que d'Injures par sa Haine ; & c'est un assez grand sujet de plainte entre les Amis, de n'avoir à se louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les Femmes, il fut assez long-tems indifférent, on peu industrieux à se donner leurs bonnes grâces. Quand il leur parût si aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du sien dans sa nonchalance ; & très entendues dans leurs intérêts, elle commencerent à former des desseins sur un Homme qui attendoit un peu tard à en faire sur elles. On l'aima donc, & il sût aimer à la fin. Les dernières années de sa vie, toutes nos Dames jetterent les yeux sur lui. Les plus retirées ne laissoient pas de soupirer en secret ; les plus galantes se le disputant, aspiroient à

† La Comtesse
d'Olonne.

le posséder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir divi-
fées par des intérêts de Galanterie, il les réunit dans les Larmes par
sa Mort. Toutes le sentirent aimé, & une Tendresse commune fit
bien-tôt une Douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois,
rappellerent leurs vieux Sentimens, & s'imaginèrent de perdre en-
core ce qu'elles avoient déjà perdu. Plusieurs qui lui étoient indif-
ferentes, se flatoient qu'elles ne l'auroient pas été toujours; & se
prenant à la Mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient
une Personne si aimable, dont elles eussent pû être aimées. Il y en
eut qui le regretterent par Vanité, & on vit des inconnuës s'insin-
uer avec les intéressées dans un commerce de pleurs, pour se faire
quelque mérite de Galanterie : mais sa véritable Maîtresse * se ren-
doit illustre par l'excès de son Affliction; heureuse, si elle ne se fût
pas consolée ! Une seule Passion fait honneur aux Dames, & je ne
sai si ce n'est pas une chose plus avantageuse à leur Réputation, que
de n'avoir rien aimé.



LET TRE



L E T T R E
A
MONSIEUR LE COMTE
D E
L I O N N E.

M O N S I E U R,

Peut-être n'êtes-vous pas à *Paris* : peut-être y êtes-vous ; & que votre Silence est plutôt un effet de votre oubli que de votre absence : mais quand cela seroit, je vous ai trop d'obligation de vos soins passés, pour me plaindre de votre indifférence présente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une Réponse, & rétablir un Commerce qui vous déroberoit des heures que vous saurez mieux employer. Mais, Monsieur, vous devez quelque chose encore à votre Amitié, & vous vous en acquiterez si vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui, de me faire savoir que vous vous portez bien. La nouvelle de votre Santé me donnera une joye où vous êtes plus intéressé que personne ; & si vous étiez de mon humeur, vous croiriez que se bien porter, vaut mieux que commander à tout le Monde. Il n'est point de Trésors qui valent une année de Santé.

Excusez, Monsieur, le Caquet d'un Infirme, qui se trouvant un quart-d'heure de Santé, ne croit pas qu'on puisse parler d'autre chose.

†

chose. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de votre Bras cassé, & de toutes vos Blessures. Aujourd'hui que vous êtes pleinement guéri, goûtez-en le plaisir, & me laissez faire de tristes réflexions sur la Chançon que vous m'avez apprise ;

*Mais hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

S'il y a quelques Airs aussi agréables que celui-là dans la Musique de LA FESTE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui est plus que jamais, &c.

A U M Ê S M E.

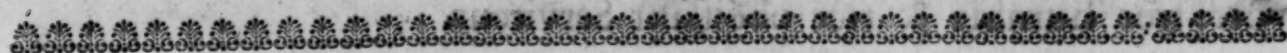
JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les Airs que vous m'avez envoyez. J'aurois mille grâces à vous rendre, mais connoissant votre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux Remerciemens ; car le redoublement continuel des Obligations pourroit fatiguer une reconnoissance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je suis sensible comme je dois, & que vous pouvez disposer de moi plus que d'homme que vous connoissiez.

* La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, défendue contre le Livre du Sieur Claude Ministre de Charenton. Mr. Claude y répondit bien-tôt, & les Janfénistes n'ont jamais fait qu'une Replique générale à cet Ouvrage. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle aux Articles de Mr. ARNAUD & de Mr. CLAUDE.

Je n'ai jamais été si surpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à Amsterdam. Il y a environ vingt ans que je fis de petits Discours sur les Maximes qui sont dans ce petit Livre-là ; je ne sai qui les a pû avoir. Continuez, je vous supplie, à m'aimer toujours, & croyez que vous n'aurez jamais un Ami plus sûr & plus passionné pour votre service. Quand il y aura quelque chose d'agréable, je vous supplie de me l'envoyer. Si-tôt que la REPOSE de Monsieur Arnaud à Monsieur Claude * sera imprimée, je vous supplierai de me l'envoyer avec la REPLIQUE de Monsieur Claude, qui suivra bien-tôt assurément ;

rément; *habita ratione* du port, c'est à dire, par une autre voye que celle de la Poste.

Ne laissez pas de continuer à m'obliger : quelque délicate que soit ma Reconnoissance elle durera autant que moi, & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes Interêts.



A U M E S M E *.

* Mr. de St. Evremond écrivit cette Lettre, d'abord après son Retour en Angleterre, en 1670.

SI je ne consultois que la Discretion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres, & la peine que vous donnera une Réponse, que par honnêteté vous me voudrez faire : mais comme je suis homme à songer autant à mon plaisir qu'à votre, vous trouverez bon que je prenne celui qui j'ai de vous entretenir ; & tout ce que je puis faire pour vous, Monsieur, est de n'en pas abuser par un trop fréquent usage. Si vous saviez la peine que j'ai à me contraindre là-dessus, vous me pardonneriez aisément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire davantage.

Je suis revenu dans une Cour, après avoir été quatre Ans dans une République, sans plaisir ni douceur : car je croi que *La Haye* est le vrai Pays de l'Indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens : mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif ; & quelque imagination de retourner en *France*, m'avoit fait chercher *Londres*, comme un milieu entre les Courtisans *François* & les Bourguemestres de *Hollande*. Jusques ici je pouvois demeurer dans la Pesanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la Gravité de Messieurs les *Hollandois* : car je ne me trouve gueres plus avancé vers la *France* que j'étois ; & l'étude de Vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos, & me recule de l'Indolence, sans m'avancer vers les Plaisirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à *Paris* ; ne laissant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici parmi beaucoup d'Honnêtes-gens.

Monsieur

Monsieur le Duc de *Buckingham* votre Ami m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monsieur de *Lionne* le Ministre; je vous supplie, Monsieur, de lui rendre mille graces de ma part. Je suis un de ses Admirateurs; mais mon Admiration ne vaut pas la peine qu'ils est donnée, & sa seule Générosité l'a fait agir si noblement. Je vous conjure d'en avoir assez pour vous souvenir quelquefois de votre très humble & très obéissant Serviteur.



A U M E S M E.

*Il mourut
en 1671.

Q Uand je ne regretteroie pas Monsieur de *Lionne* le Ministre par mon propre intérêt, votre seule considération m'auroit fait recevoir la nouvelle de sa Mort* avec beaucoup de douleur: tout le monde le regrette à *Paris*, à ce qu'on me mande; & je vous puis assûrer que les Etrangers honorent sa mémoire avec les mêmes sentimens qu'en ont les *François*. Quelque mérite qu'ayent eû les plus grands Ministres de nôtre Etat, on s'est toujous réjoûi de leur mort, & il a falu du tems pour passer de la haine de leur Personne, à la vénération de leurs Vertus. Monsieur de *Lionne* est le seul qui ait fait appréhender de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même instant qu'il est mort. Faire de longs Discours sur la Mort des grands Hommes, c'est vouloir ajoûter quelque chose de triste & de douloureux à la Mort même: elle n'a pas besoin de ces aides-là pour être funeste; ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous assûrer qu'on ne peut pas être plus veritablement que je suis, &c.





A

MR. LE MARECHAL
DE CREQUI,

*Qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon Esprit,
& ce que je pensois sur toutes choses dans ma Vielleſſe.*

QUand nous ſommes jeunes, l'opinion du Monde nous gouverne, & nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous : arrivés enfin à la Vielleſſe, nous trouvons moins précieux ce qui eſt étranger ; rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui ſommes ſur le point de nous manquer. Il en eſt de la Vie comme de nos autres Biens ; tout ſe diſſipe quand on penſe en avoir un grand fond : l'Economie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reſte. C'eſt par là qu'on voit faire aux Jeunes gens comme une profuſion de leur Etre, quand ils croient avoir long-tems à le poſſeder. Nous nous devenons plus chers, à meſure que nous ſommes plus prêts de nous perdre. Autrefois mon Imagination errante & vagabonde ſe portoit à toutes les choſes étrangères : aujourd'hui mon Eſprit ſe ramène au Corps & ſ'y unit davantage. A la vérité ce n'eſt point par le plaſir d'une douce liaiſon ; c'eſt par la néceſſité du ſecours & de l'appui mutuel qu'ils cherchent à ſe donner l'un à l'autre.

Tom. II.

P.

En

En cet état languissant, je ne laisse pas de me conserver encore quelques Plaisirs : mais j'ai perdu tous les sentimens du Vice, sans savoir si je dois ce changement à la foiblesse d'un Corps abattu, ou à la moderation d'un Esprit devenu plus sage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux Infirmités de la Vieillesse, plus qu'aux avantages de ma Vertu ; & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjouir. Et effet, j'attribuerois mal à propos à ma Raison la force de les soumettre, s'ils n'ont pas celle de se soulever : quelque Sageffe dont on se vante en l'âge où je suis, il est mal-aisé de connoître si les Passions qu'on ne ressent plus, sont éteintes ou assujetties.

Quoi qu'il en soit, dez lors que nos Sens ne sont plus touchés des objets, & que l'Ame n'est plus émue par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'Indolence : mais l'Indolence n'est pas sans douceur ; & songer qu'on ne souffre point de mal, est assez à un homme raisonnable pour se faire de la joye. Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des Plaisirs : si on fait un bon usage de la privation des Douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des Malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'être constant : car la Constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle Vertu du Monde à ceux qui n'ont rien à souffrir ; & elle est véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les Esprits s'aigrissent à résister, & au lieu de se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde, sans la résistance ils n'auroient que le mal qu'on leur fait ; par elle ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la Nature dans les maux présens : je garde ma Sageffe pour le tems où je n'ai rien à endurer. Alors par des réflexions de mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, & trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'Expérience

L'Expérience se forme avec l'âge, & la Sagesse est communément le fruit de l'Expérience, mais quand on attribue cette Vertu aux Vieilles gens, ce n'est pas à dire qu'ils la possèdent toujours. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont toujours la liberté d'être sages, & de pouvoir s'exemter avec bienfaisance de toutes les gênes que l'Opinion a su introduire dans le Monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La Raison a presque tout fait dans les premières Institutions : la Fantaisie a presque tout gagné sur elle dans la suite. Or la Vieillesse seule a le droit de rappeler ce que l'une a perdu, & de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je me tiens scrupuleusement aux véritables Devoirs. Je rebute ou admet les imaginaires selon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaisent : car en ce que je ne dois pas, je me fais une Sagesse également, de rejeter ce qui me déplaît, & de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'intérêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus long-tems à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'Amitié est le seul qui me soit doux ; & n'étoit la honte qu'on ne répondit pas à la mienne, j'aimerois par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentimens d'Amitié peuvent s'entretenir par la seule douceur de leur agrément : dans un vrai sujet de haïr, on doit se défaire de ceux de la haine par le seul intérêt de son repos. Une Ame seroit heureuse, qui pourroit se refuser toute entière à certaines Passions, & ne feroit seulement que se promettre à quelques autres. Elle seroit sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie : elle désireroit sans ardeur, espéreroit sans inquiétude, & jouiroit sans transport.

L'état de la Vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination & du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît : sentant
P 2 presque

presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, & de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la Sagesse est doux & tranquille. La Sagesse regne en paix sur nos mouvements, & n'a qu'à bien gouverner des Sujets, au lieu que la Vertu avoit à combattre des Ennemis.

Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire & assez vraie ; c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la Passion & de la Raison : la Passion ne s'opposoit point à ce que j'avois résolu de faire par devoir ; & la Raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétens pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange : je confesse au contraire, que j'en ai été souvent plus vicieux ; ce qui ne venoit point d'une perversion d'intention qui allât au mal ; mais de ce que le Vice se faisoit agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connoître comme un crime.

Il est certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choses par la reflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lors qu'on est jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laisse pas bien examiner ce que nous sentons en nous-mêmes. La Foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainsi parler, à se répandre : la Multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à soi, ou pour le plus à un petit nombre d'Amis qui s'unissent à nous davantage.

C'est cette humeur-là qui nous retire insensiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'assiduité & l'éloignement. Il nous vient ensuite quelque honte de montrer un vieux Visage parmi de Jeunes gens, qui loin de prendre pour Sagesse nôtre sérieux, se moquent de nous, de vouloir paroître encore en des Lieux publics où il n'y a que de la Galanterie & de la gayeté. Ne nous flatons pas de nôtre Bon-sens : une Folie enjouée le saura confondre ; & le faux d'une Imagination qui brille dans la Jeunesse, fera trouver ridicules nos plus délicates Conversations.

versations. Si nous avons de l'esprit, allons-en faire un meilleur usage dans les Entretiens particuliers ; car on se soutient mal dans la foule par les qualités de l'Esprit contre les avantages du Corps.

Cette justice que nous sommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injustes à l'égard des Jeunes gens. Il ne faut ni louer avec importunité le tems dont nous étions, ni accuser sans cesse avec chagrin celui qui leur est favorable. Ne crions point contre les Plaisirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choses agréables, qui n'ont que le crime de nous manquer.

Nôtre Jugement doit toujours être le même. Il nous est permis de vivre, & non pas de juger selon nôtre humeur. Il se forme dans la mienne je ne sai quoi de particulier, qui me fait moins considérer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les Spectacles, les Fêtes, les Assemblées ne m'attirent plus aux plaisirs qui se trouvent en les voyant : elles me rebutent des incommodités qu'il faut essuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les Concerts par la beauté de leur Harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuster. L'Abondance me dégoûte dans le Repas ; & ce qui est fort recherché me paroît une curiosité affectée. Mon imagination n'aide pas mon Goût à trouver plus délicat ce qui est plus rare : mais je veux du choix dans les choses qui se rencontrent aisément, pour conserver une Délicatesse séparée de tout agrément de fantaisie.

De la Lecture & du Choix des Livres.

J'Aime le plaisir de la Lecture autant que jamais, pour dépendre plus particulièrement de l'Esprit, qui ne s'affoiblit pas comme les Sens. A la vérité, je cherche plus dans les Livres ce qui me plaît que ce qui m'instruit. A mesure que j'ai moins de tems à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus de besoin du fonds de la Vie que de la maniere de vivre, &
le

le peu que j'en ai s'entretient mieux par des Agrémens que par des Instructions. Les Livres Latins m'en fournissent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau sans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de Livres, où je cherche beaucoup plus de Bon-esprit que le Bel-esprit; & le Bon-goût, pour me servir de la façon de parler des *Espagnols*, se rencontre ordinairement dans les Ecrits des Personnes considerables. J'aime à connoître dans les EPIQUES de *Cicéron*, & son Caractère & celui des Gens de Qualité qui lui écrivent. Pour lui il ne se défait jamais de son Art de Réthorique: & la moindre Recommandation qu'il fait au meilleur de ses Amis, s'insinuë aussi artificieusement qu'il vouloit gagner l'esprit d'un inconnu pour la plus grande Affaire du monde. Les LETTRES des autres n'ont pas la finesse de ces détours: mais, à mon avis, il y a plus de Bon-sens que dans les siennes; & c'est ce qui me fait juger le plus avantageusement de la grande & générale capacité des *Romains* de ce tems-là.

Nos Auteurs font toujours valoir le Siècle d'*Auguste*, par la consideration de *Virgile* & d'*Horace*; & peut-être plus par celle de *Mécénas* qui faisoit du bien aux Gens de Lettres, que par les Gens de Lettres même. Il est certain neantmoins que les Esprits commençoient alors à s'affoiblir aussi bien que les Courages. La grandeur d'Ame se tournoit en circonspection à se conduire, & le bon Discours en politesse de conversation: encore ne fai-je à considerer ce qui nous reste de *Mécénas*, s'il n'avoit pas quelque chose de mou qu'on faisoit passer pour délicat. *Mécénas* étoit le grand Favori d'*Auguste*, l'homme qui plaisoit, & à qui les gens polis & spirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que son Goût régloit celui des autres; qu'on affectoit de se donner son tour, & de prendre autant qu'on pouvoit son Caractère?

Auguste lui-même ne nous laisse pas une grande opinion de sa Latinité. Ce que nous voyons de *Térence*, ce qu'on disoit à Rome de la Politesse de *Scipion* & de *Lélius*, ce que nous avons de *César*, ce que nous avons de *Cicéron*, la plainte que fait ce dernier sur la perte de ce qu'il appelle *Sales*, *Lepôres*, *Venustas*, *Urbanitas*,
Amæ-

Amœnitas, Festivitas, Jucunditas; tout cela me fait croire, après y avoir mieux pensé, qu'il faut chercher en d'autres tems que celui d'*Auguste* le bon & agréable Esprit des *Romains*, aussi bien que les graces pures & naturelles de leur Langue.

On me dira qu'*Horace* avoit très bon Goût en toute chose; & c'est ce qui me fait croire que ceux de son tems ne l'avoient pas: car son Goût consistoit principalement à trouver le Ridicule des autres. Sans les Impertinences, les Affectations, les fausses Manieres dont il se moquoit, la justesse de son Sens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui si grande.

De la Poésie.

LE Siècle d'*Auguste* a été celui des excellens Poètes, je l'avoue; mais il ne s'ensuit pas que ç'ait été celui des Esprits bien faits. La Poésie demande un Génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le Bon-sens. Tantôt c'est le langage des Dieux, tantôt c'est le langage des Foux; rarement celui d'un Honnête-homme. Elle se plaît dans les Fictions, dans les Figures, toujours hors de la réalité des choses; & c'est cette réalité qui peut satisfaire un Entendement bien sain.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de galant à faire agréablement des Vers; mais il faut que nous soyons bien maîtres de nôtre Génie, autrement l'esprit est possédé de je ne sai quoi d'étranger qui ne lui permet pas de disposer assez facilement de lui-même. *Il faut être sot, disent les Espagnols, pour ne pas faire deux Vers: il faut être fou pour en faire quatre.* A la vérité, si tout le monde s'en tenoit à cette Maxime, nous n'aurions pas mille beaux Ouvrages dont la lecture nous donne un plaisir fort délicat: mais la Maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poètes de profession. D'ailleurs ceux qui sont capables de ces grandes Productions ne résisteront pas à la force de leur Génie pour ce que je dis: & il est certain que parmi les Auteurs, ceux-là s'abstiendront seule-

seulement de faire beaucoup de Vers, qui se sentiront plus gênés de leur Stérilité que de mes Raisons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poètes pour nôtre plaisir, comme de grands Mathématiciens pour nôtre utilité: mais il suffit pour nous de nous bien connoître à leurs Ouvrages, & nous n'avons que faire de rêver solitairement comme les uns, ni d'épuiser nos esprits à méditer toujours comme les autres.

De tous les Poètes, ceux qui font des Comédies devroient être les plus propres pour le Commerce du Monde; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les Sentimens & les Passions des Hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles Pensées, on se lasse d'une Poésie qui ramene toujours les Comparaisons de l'*Aurore*, du *Soleil*, de la *Lune*, des *Etoiles*. Nos Descriptions d'une Mer calme & d'une Mer agitée, ne représentent rien que celles des Anciens n'ayent beaucoup mieux représenté. Aujourd'hui ce ne sont pas seulement les mêmes Idées que nous donnons; ce sont les mêmes Expressions & les mêmes Rimes. Je ne trouve jamais le *chant des Oiseaux*, que je ne me prépare au *bruit des Ruisseaux*: les *Bergeres* sont toujours couchées sur des *Fougères*, & on voit moins les *Bocages* sans les *Ombrages* dans nos Vers, qu'au véritable lieu où ils sont. Or, il est impossible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux: ce qui n'arrive pas dans les Comédies où nous voyons représenter avec plaisir les mêmes choses que nous pouvons faire, & où nous sentons des mouvemens semblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un Discours où l'on ne parle que de Bois, de Rivières, de Prés, de Campagnes, de Jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux; mais ce qui est de l'Humanité, les Penchans, les Tendresses, les Affections, trouvent naturellement au fond de nôtre Ame à se faire sentir: la même Nature les produit & les reçoit; ils passent aisément des hommes qu'on représente en des hommes qui voyent représenter.

De quelques Livres Espagnols, Italiens, & François.

CE que l'Amour a de délicat me flatte, ce qu'il a de tendre me fait toucher; & comme l'*Espagne* est le Pays du Monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire dans les Auteurs *Espagnols* des Aventures amoureuses. Je suis plus touché de la Passion d'un de leurs Amans, que je ne serois sensible à la mienne, si j'étois capable d'en avoir encore: l'imagination de ses Amours me fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'esprit dans les autres Ouvrages des Auteurs de cette Nation que dans les nôtres; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de *Cervantes* en *Don Quichote*, qui je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un seul moment. De tous les Livres que j'ai jamais lûs, *Don Quichote* est celui que j'aimerois mieux avoir fait: il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon Goût sur toutes choses. J'admire comme dans la bouche du plus grand Fou de la Terre, *Cervantes* a trouvé le moyen de se faire connoître l'homme le plus entendu & le plus grand connoisseur qu'on se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses Caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les especes; & dans leurs especes, les plus naturels. *Quevedo* paroît un Auteur fort ingénieux; mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses Livres quand il lisoit *Don Quichote*, que de les avoir sû faire.

Je ne me connois pas assez aux Vers *Italiens* pour en goûter la délicatesse ou en admirer la force & la beauté; je trouve quelques Histoires en cette Langue au dessus de toutes les Modernes, & quelques Traités de Politique au dessus même de ce que les Anciens en ont écrit. Pour la Morale des *Italiens*, elle est pleine de *Concetti*

qui sentent plus une Imagination qui cherche à briller, qu'un Bon-sens formé par de profondes Réflexions.

J'ai une curiosité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en *François*, & un grand dégoût de mille Auteurs qui semblent n'écrire que pour se donner la réputation d'avoir écrit. Je n'aime pas seulement à lire pour me donner celle d'avoir beaucoup lû; & c'est ce qui me fait tenir particulièrement à certains Livres, où je puis trouver une satisfaction assurée.

Les ESSAIS de *Montagne*, les POÉSIES de *Malherbe*, les TRAGÉDIES de *Corneille*, & les OEUVRES de *Voiture* se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. *Montagne* ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulièrement l'Homme; les jeunes & les vieux aiment à se trouver en lui par la ressemblance des sentimens. L'espace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la Nature pour nous donner aux Professions; & alors nous trouvons dans *Montagne* moins de choses qui nous conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Général; la Politique, du Ministre; la Théologie, du Prélat; la Jurisprudence, du Juge. *Montagne* revient à nous quand la Nature nous y ramène, & qu'un âge avancé, où l'on sent véritablement ce qu'on est, rappelle le Prince comme ses Sujets de l'attachement au personnage, à un intérêt plus proche & plus sensible de la personne.

Je n'écris point ceci par un esprit de Vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaisies. Je me sens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expression du Sentiment que je forme de moi-même, que je ne ferois par des Pensées secrètes, & des Réflexions intérieures. L'idée qu'on a de soi par la simple attention à se considérer au dedans, est toujours un peu confuse: l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette; & fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit après s'être présenté à nos yeux.

D'ailleurs l'opinion flateuse de nôtre Mérite perd la moitié de son

son charme si-tôt qu'elle se produit : les complaisances de l'Amour-propre venant à s'évanouir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, & de la honte pour une Vanité aussi follement conçûe que judicieusement quittée.

Pour égaler *Malherbe* aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois seulement retrancher de ses Ouvrages ce qui n'est pas digne de lui. Nous lui ferions injustice de le faire céder à qui que ce fût : mais il souffrira pour l'honneur de nôtre Jugement, que nous le fassions céder à lui-même.

On peut dire la même chose de *Corneille*. Il seroit au dessus de tous les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'avoit été fort au dessous de lui en quelques-unes de ses Pièces. Il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui me semble mauvais ; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a su donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à *Corneille* de nous plaire légèrement ; il est obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos Esprits, ils employeront leurs lumieres à connoître avec dégoût la difference qu'il y a de lui à lui-même. Il est permis à quelques Auteurs de nous émouvoir simplement. Ces émotions inspirées par eux sont de petites douceurs assez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir : avec *Corneille*, nos Ames se préparent à des transports ; & si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur. Il est mal-aisé de charmer éternellement, je l'avouë ; il est mal-aisé de tirer un Esprit de sa situation quand il nous plaît ; d'enlever une Ame hors de son assiette : mais *Corneille*, pour l'avoir fait trop souvent, s'est imposé la loi de le faire toujours ; qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour lui, il laissera admirer des Beautés qui ne lui sont communes avec personne.

Je pardonnerois aussi peu à *Voiture* un grand nombre de Lettres qu'il devoit avoir supprimées, si lui-même les avoit fait mettre au jour* : mais il étoit comme ces Peres également bons & discrets, à qui la Nature laisse de la tendresse pour leurs Enfans, &

* Les Oeuvres de Voiture ont été publiées, après sa Mort, par son Neveu l'Incense, assisté de Conrart & de Chapelain

qui aiment en secret ceux qui n'ont point de mérite, pour n'exposer pas au Public par cette Amitié la réputation de leur Jugement. Il pouvoit donner tout son amour à quelques uns de ses Ouvrages : car ils ont je ne sai quoi de si ingénieux & de si poli, de si fin & de si délicat, qu'ils font perdre le goût des *Sels Attiques*, & des *Urbanités Romaines* ; qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus spirituel chez les *Italiens*, & de plus galant chez les *Espagnols*.

* Jacques Benigne Bossuet, premierement Evêque de Condom & en suite Evêque de Meaux, il est mort le 12 d'Avril 1704.

Nous avons quelques Pièces particulieres en François d'une beauté admirable. Telles sont les *ORAISONS FUNEBRES* de la Reine d'ANGLETERRE, & celle de MADAME par Monsieur de Condom *. Il y a dans ces Discours un certain esprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur sans le connoître, autant que les Ouvrages après les avoir lûs. Il imprime son Caractère en tout ce qu'il dit ; de sorte que sans l'avoir jamais vû, je passe aisément de l'admiration de son Discours à celle de sa Personne.

De la Conversation.

Quelque plaisir que je prenne à la Lecture, celui de la Conversation me sera toujours le plus sensible. Le commerce des Femmes me fourniroit le plus doux, si l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laissoit la peine de se défendre de les aimer. Je souffre neantmoins rarement cette violence : à mesure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la Connoissance me rend délicat pour elles ; & si elles ne trouvent pas en ma personne de quoi leur plaise, par une espece de compensation, je me satisfais d'elles mal-aisément. Il y en a quelques-unes dont le Mérite fait assez d'impression sur mon esprit, mais leur Beauté se donne peu de pouvoir sur mon Ame ; & si j'en suis touché par surprise, je réduis bien-tôt ce que je sens à une Amitié douce & raisonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'Amour.

Le premier Mérite auprès des Dames c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confidence de leurs Inclinations ; le troisième, de faire

faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable: si rien ne nous mène au secret du Cœur, il faut gagner au moins leur Esprit par des loüanges; car au défaut des Amans à qui tout cède, celui-là plaît le mieux qui leur donne le moyen de plaire davantage. Dans leur Conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes; leur Ame est ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flatez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux: car enfin il leur faut de l'Amour, de quelque nature qu'il puisse être; leur Cœur n'est jamais vuide de cette Passion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque usage.

On en trouve à la vérité qui peuvent avoir de l'estime & de la tendresse même sans Amour, on en trouve qui sont aussi capables de secret & de confiance, que les plus fidèles de nos Amis. J'en connois qui n'ont pas moins d'Esprit & de Discretion, que de Charme & de Beauté: mais ce sont des singularités, que la Nature par dessein ou par caprice, se plaît quelquefois à nous donner; & il ne faut rien conclure en faveur du général, par des endroits si particuliers & des qualités si détachées. Ces Femmes extraordinaires semblent avoir emprunté le mérite des Hommes; & peut-être qu'elles font une espece d'infidélité à leur Sexe, de passer ainsi de leur naturelle condition aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la Conversation des Hommes, j'avoüe que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne suis; & je pense y avoir moins perdu du côté de la Délicatesse, que je n'ai gagné du côté de la Raison. Je cherchois alors des Personnes qui me plüssent en toutes choses: je cherche aujourd'hui dans les Personnes quelque chose qui me plaise. C'est une rareté trop grande que la Conversation d'un homme en qui vous trouviez un Agrément universel, & le Bon-sens ne souffre pas une recherche curieuse de ce qu'on ne rencontre presque jamais. Pour un Plaisir délicieux qu'on imagine toujours, & dont on jouit trop rarement, l'esprit malade de Délicatesse se fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'est pas, à dire vrai, qu'il soit impossible de trouver des sujets si précieux: mais il est rare que la Nature les forme, & que la Fortune

tune nous 'en favorise. Mon bonheur m'en a fait connoître en France, & m'en avoit donné un aux Pays étrangers, qui faisoit toute ma joye. La Mort m'en a ravi la douceur : & parlant du Jour que mourut Monsieur d'Aubigny, je dirai toute ma vie avec une vérité funeste & sensible ;

Virg. *Æneid.*
Lib. V.

*Quem semper acerbum
Semper honoratum, sic, Dii voluistis. habebo*.*

Dans les mesures que vous prendrez pour la Société, faites état de ne trouver les bonnes choses que séparément : faites état même de démêler le solide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de sens, la science & le ridicule. Vous verrez ensemble ces qualités, non seulement en des gens que vous puissiez choisir ou éviter, mais en des personnes avec qui vous aurez des liaisons d'interêt ou d'autres habitudes aussi nécessaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau Naturel du monde, qui lassé quelquefois de l'heureuse facilité de son génie, se jettoit sur des matieres de Science & de Religion, où il faisoit voir une Ignorance ridicule. Je connois un des savans hommes de l'Europe †, de qui vous pouvez apprendre mille choses curieuses ou profondes ; en qui vous trouverez une Créduité imbécile pour tout ce qui est extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

† Mr. Vossius.

Ce grand Maître du Théâtre, à qui les Romains sont plus redevables de la beauté de leurs Sentimens, qu'à leur esprit & à leur vertu ; *Corneille*, qui se faisoit assez entendre sans le nommer, devient un homme commun lors qu'il s'exprime pour lui-même. Il ose tout penser pour un Grec, ou pour un Romain : un François ou un Espagnol diminue sa confiance ; & quand il parle pour lui, elle se trouve tout-à fait ruinée. Il prête à ses vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il se défend l'usage de son propre Bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en servir.

Si vous connoissez le Monde parfaitement, vous y trouverez

une

une infinité de personnes recommandables par leurs talens, & aussi méprisables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils fassent toujours un bon usage de leur mérite, & qu'ils ayent la discretion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez souvent un Dégout pour leurs bonnes qualités, & une Complaisance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'est à votre discernement à faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de votre adresse de tirer le bien qui se trouve en eux, qu'il ne leur sera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je suis en Pays étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la Conversation, & aussi heureux à le goûter, que si j'avois été en *France*. J'ai rencontré des Personnes d'autant de mérite que de considération, dont le commerce a dû faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes aussi spirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur Amitié à celle de leur Entretien. J'ai connu quelques Ambassadeurs si délicats, qu'ils me paroissent faire une perte considérable, autant de fois que les fonctions de leur Emploi suspendoient l'usage de leur mérite particulier.

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'Honnêtes-gens qu'en nôtre Cour; que la Mollesse des Pays chauds, & une espèce de Barbarie des Pays froids, n'en laissent former dans les uns & dans les autres que fort rarement: mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit par tout, & si je ne les ai pas goûtés assez tôt, c'est qu'il est difficile à un *François*, de pouvoir goûter ceux d'un autre Pays que le sien. Chaque Nation a son Mérite, avec un certain tour qui est propre & singulier à son Génie. Mon discernement trop accoutumé à l'Air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui étoit étranger. Pour voir toujours imiter nos Mœurs dans les choses extérieures, nous voudrions attirer l'imitation jusques aux manieres que nous donnons à nôtre Vertu. A la vérité, le fond d'une qualité essentielle est par tout le même: mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la Raison, y veulent encore des agrémens pour la fantaisie.

La

La différence que je trouve de nous aux autres, dans ce tour qui distingue les Nations, c'est qu'à parler véritablement nous nous le faisons nous-mêmes, & la Nature l'imprime en eux comme un caractère dont ils ne se défont presque jamais.

Je n'ai guère connu que deux personnes en ma vie, qui pussent bien réussir par tout; mais diversement. L'un avoit toute sorte d'Agrémens: il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens singuliers, pour les bizarres même; & il sembloit avoir dans son Naturel de quoi plaire à tous les hommes. L'autre avoit tant de belles Qualités, qu'il pouvoit s'assurer d'avoir de l'Approbation dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la Vertu. Le premier étoit Insinuant, & ne manquoit jamais de s'attirer les Inclinations: le second avoit quelque fierté, mais on ne pouvoit pas lui refuser son Estime. Pour achever cette différence, on se rendoit avec plaisir aux insinuations de celui-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir résister à l'impression du Mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une Amitié fort étroite, & je puis dire que je n'ai jamais rien vu en l'un que d'agréable, & rien en l'autre que l'on ne dût estimer.

Des Belles-Lettres & de la Jurisprudence.

Quand je suis privé du commerce des Gens du monde, j'ai recours à celui des Savans; & si j'en rencontre qui sachent les Belles-Lettres, je ne croi pas beaucoup perdre, de passer de la Délicatesse de nôtre Temps à celle des autres Siècles. Mais rarement on trouve des personnes de Bon-goût: ce qui fait que la connoissance des Belles-Lettres devient en plusieurs Savans une Erudition fort ennuyeuse. Je n'ai point connu d'homme à qui l'Antiquité soit si obligée qu'à Monsieur Waller*. Il lui prête sa belle Imagination, aussi bien que son intelligence fine & délicate; en sorte qu'il entre dans l'esprit des Anciens, non seulement pour bien entendre ce qu'ils ont pensé, mais pour embellir encor leurs pensées.

* Mr. Edmond Waller s'est généralement fait admirer par la délicate & l'élevation de son Esprit. Ses Poëmes ont quelque chose de si grand & de si noble, qu'il n'y a point d'Auteur Antiquaire qui en ait encore approché.

J'ai vû depuis quelques années un grand nombre de Critiques, & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un Passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystere de savoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du Sentiment, ni dans la finesse de la Pensée. Ils réussiront à expliquer un Grammairien ; ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même esprit : mais ils ne prendront jamais celui d'un Honnête-homme des Anciens ; car le leur y est tout-à-fait contraire. Dans les Histoires, ils ne connoissent ni les Hommes ni les Affaires : ils rapportent tout à la Chronologie ; & pour nous pouvoir dire quelle Année est mort un Consul, ils négligeront de connoître son Génie, & d'apprendre ce qui s'est fait sous son Consulat. *Ciceron* ne fera jamais pour eux qu'un faiseur d'ORAISSONS, *César* qu'un faiseur de COMMENTAIRES. Le Consul, le Général leur échapent : le Génie qui anime leurs Ouvrages n'est point aperçû ; & les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues.

Il est vrai que j'estime infiniment une *Critique du Sens*, si on peut parler de la sorte. Tel est l'excellent Ouvrage de *Machiavel* sur les DECADES de *Tite Live* ; & telles seroient les Réflexions de Monsieur de *Roban* sur les COMMENTAIRES de *César*, s'il avoit pénétré plus avant dans ses desseins, & mieux expliqué les ressorts de sa conduite. J'avoüerai pourtant qu'il a égalé la pénétration de *Machiavel* dans les Remarques qu'il a faites sur la Clémence de *César* aux Guerres civiles. Mais on voit que sa propre experience en ces sortes de Guerres lui a fourni beaucoup de lumieres pour ces judicieuses Observations.

Après l'Etude des Belles-Lettres, qui me touche particulièrement, j'aime la Science de ces grands Jurisconsultes, qui pourroient être des Législateurs eux-mêmes ; qui remontent à cette premiere Justice qui régla la Société humaine ; qui connoissent ce

* Chanoine de
St. Lambert à
Liège ; Frere
de Mr. Sluse
Secrétaire des
Brefs & ensuite
Cardinal.

que la Nature nous laisse de Liberté dans les Gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux Particuliers, pour le Bien public, la nécessité de la Politique. C'est dans l'Entretien de Monsieur Sluse * qu'on pourroit trouver ces Instructions avec autant de plaisir que d'utilité : c'est de *Hobbes*, ce grand Génie d'*Angleterre*, qu'on pourroit recevoir ces belles lumières : mais avec moins de justesse, pour être un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que si *Grotius* vivoit présentement, on pourroit apprendre toutes choses de ce Savant universel, plus recommandable encore par sa Raison que par sa Doctrine. Ses Livres à son défaut éclaircissent aujourd'hui les Difficultés les plus importantes ; & si la Justice seule étoit écoutée, ils pourroient régler toutes Nations dans les Droits de la Paix & de la Guerre. Celui DE JURE BELLI ET PACIS devoit faire la principale étude des Souverains, des Ministres, de tous ceux généralement qui ont part au Gouvernement des Peuples.

Mais cette Science du Droit qui descend aux Affaires des Particuliers, n'en devoit pas être ignorée. On la laisse pour l'instruction des Gens de Robe, on la rejette de celle des Princes comme honteuse, quoi qu'ils aient à donner des Arrêts à chaque moment de leur Regne sur la Fortune, sur la Liberté, sur la Vie de leurs Sujets. On parle toujours aux Princes de la Valeur, qui ne fait que détruire ; & de la Libéralité, qui ne fait que dissiper, si la Justice ne les a réglés. Il est vrai qu'il faut appliquer, pour ainsi dire, l'enseignement de chaque Vertu au besoin de chaque Naturel ; inspirer la Libéralité aux Avares animer du desir de la Gloire ceux qui aiment le Repos ; & retenir autant qu'on peut les Ambitieux dans la règle de la Justice. Mais quelque diversité qui se trouve dans leurs génies, la Justice est toujours la plus nécessaire ; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait, aussi bien qu'en ceux à qui elle est rendue. Ce n'est point une contrainte qui limite le Pouvoir du Prince, puis qu'en la rendant à autrui il apprend à se la rendre à lui-même, & qu'il se la fait volontairement,

ment, quand nous la recevons de lui nécessairement par sa Puissance.

Je ne voi point de Prince dans l'Histoire qui ait été mieux instruit que le grand *Cirus*. On ne se contentoit pas de lui enseigner exactement tout ce qui regardoit la Justice, on lui en faisoit pratiquer les Leçons sur chaque chose qui se présentoit ; de sorte qu'en même tems on imprimoit dans son Esprit la Science de la Justice, & on formoit dans son Ame l'habitude d'être juste. L'Institution d'*Alexandre* eut quelque chose de trop vaste : on lui fit tout connoître dans la Nature, excepté lui seulement. Son Ambition ensuite alla aussi loin que sa Connoissance : après avoir voulu tout savoir, il voulut tout conquérir ; mais il eut peu de règle dans ses Conquêtes, & beaucoup de desordre dans sa Vie ; pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au Public, aux Particulieres, & à lui-même.

Tous les Hommes en général ne sauroient se donner trop de Préceptes pour être justes ; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'est la Justice qui a établi la Société, & qui la conserve : sans la Justice nous serions encore errans & vagabond, & sans elle nos impétuosités nous rejetteroient bien-tôt dans la premiere confusion dont nous sommes heureusement sortis ! Cependant au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous sentons gênés de l'heureuse sujettion où elle nous tient, & soupirons encore pour une Liberté funeste qui produiroit le malheur de nôtre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit nombre de *Justes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne se porte encore à faire de Bonnes-Oeuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un Principe de Justice. En effet, si vous examinez tout le Bien qui se pratique parmi les hommes, vous trouverez qu'il est fait presque toujours par le sentiment d'une autre Vertu. La bonté, l'Amié, la Bienveillance en font faire : la Charité court au besoin du Prochain ; la Libéralité donne, la Générosité fait obliger : la Justi-

ce qui devroit entrer en tout, est rejetée comme une fâcheuse; & la nécessité seulement lui fait donner quelque part en nos action. La Nature cherche à se complaire dans ces premières Vertus, où nous agissons par un mouvement agréable: mais elle trouve une secrète violence en celle-ci, où le Droit des autres exige ce que nous devons, & où nous nous acquittons plutôt de nos Obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos Bienfaits.

C'est par une aversion secrète pour la Justice, qu'on aime mieux donner que de rendre, & obliger que de reconnoître: aussi voyons-nous que les Personnes liberales & généreuses ne sont pas ordinairement les plus justes. La Justice a une régularité qui les gêne, pour être fondée sur un ordre constant de la Raison, opposé aux impulsions naturelles, dont la Libéralité se ressent presque toujours. Il y a je ne sais quoi d'héroïque dans la grande Libéralité, aussi bien que dans la grande Valeur; & ces deux Vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'Ame au dessus de la considération du Bien, comme la seconde pousse le Courage au de là du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, & l'autre fineste.

Ceux qui se trouvent ruinés par quelque accident de la Fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde, par que c'est un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde est sujet: mais ceux qui tombent dans la Misère par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une sottise particuliere, dont chacun se tient exempt par la bonne Opinion qu'il a de lui-même. Ajoûtez, que la Nature souffre toujours un peu dans la Compassion; & pour se delivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du Dissipateur, au lieu de s'arrêter à la vûe du Misérable. Toutes choses considérées, c'est assez aux Particuliers d'être Bienfaisans; encore ne faut-il pas ce que soit par une facilité de Naturel qui laisse aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je méprise une Foiblesse que l'on appelle mal-à-propos *Libéralité*, & ne hai pas moins ces hu-
meurs

meurs vaines, qui ne font jamais aucun plaisir que pour avoir celui de le dire.

Il y a beaucoup moins d'Ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de Généreux qu'on ne pense. Celui qui fait la Grace qu'il a reçue, est un Ingrat qui ne l'a méritoit pas : celui qui publie celle qu'il a faite la tourne en injure, montrant le besoin que vous avez eu de lui à votre honte, & le secours qu'il vous a donné par ostentation. J'aime qu'un Honnête-homme soit un peu délicat à recevoir, & sensible à l'Obligation qu'il a reçue : j'aime que celui qui oblige soit satisfait de la Générosité de son action, sans songer à la Reconnoissance de ceux qui sont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du Bien qu'il fait, ce n'est plus une Libéralité, c'est une espece de trafic que l'esprit d'intérêt a voulu introduire dans les Graces.

Il y a tant de choses à examiner touchant la distribution des Bienfaits, que le plus sûr est de s'en tenir toujours à la Justice, consultant la Raison également sur les gens à qui l'on donne, & sur ce que l'on peut donner. Mais parmi ceux qui ont dessein même d'être Justes, combien y en a-t-il qui ne suivent que l'erreur d'un faux Naturel à récompenser & à punir ? Quand on se rend aux Insinuations, quand on se laisse gagner aux Complaisances, l'Amour-propre nous fait voir comme une Justice la profusion que nous faisons envers ceux qui nous flattent ; & nous récompensons des mesures artificieuses, dont on se sert pour tromper notre jugement, & surprendre le foible de notre volonté.

Ceux-là se trompent plus facilement encore, qui font de l'austérité de leur Naturel une inclination à la Justice. L'envie de punir est ingénieuse en eux à trouver du mal en toutes choses. Les Plaisirs leur sont des vices, les Erreurs des crimes. Il faudroit se défaire de l'Humanité pour se mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fausse opinion de Vertu, ils croient châtier un Criminel, quand ils se plaisent à tourmenter un Misérable.

Si la Justice ordonne un grand Châtiment, (ce qui est nécessaire quelquefois) elle se proportionne à un grand Crime ; mais

*

elle

elle n'est ni sévère, ni rigoureuse. La Sévérité & la Rigueur ne sont jamais d'elle, à le bien prendre ; elles sont de l'humeur de ceux qui pensent la pratiquer. Comme ces sortes de Punitions sont de la Justice sans rigueur, le Pardon en est aussi en certaines occasions, plutôt que de la Clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner est une justice à notre Nature défectueuse : l'indulgence qu'on a pour les Femmes qui font l'Amour, est moins une grace à leur Peché, qu'une justice à leur Foiblesse.

Sur la Religion.

JE pourrois descendre à beaucoup d'autres singularités qui regardent la Justice ; mais il est tems de venir à la Religion, dont le soin nous doit occuper avant toutes choses. C'est à faire aux Insensés de conter sur une Vie qui doit finir, & qui peut finir à toute heure.

La simple Curiosité nous feroit chercher avec soin ce que nous deviendrons après la Mort. Nous nous sommes trop chers pour consentir à notre perte toute entière : l'Amour-propre résiste en secret à l'opinion de notre Aneantissement. La Volonté nous fournit sans cesse le Desir d'être toujours ; & l'Esprit intéressé en sa propre conservation, aide ce Desir de quelque lumière, dans une chose d'elle-même fort obscure. Cependant le Corps qui se voit mourir sûrement ; comme s'il ne vouloit pas mourir seul prête des Raisons pour envelopper l'Esprit dans sa ruine ; tandis que l'Ame s'en fait une pour croire qu'elle peut subsister toujours.

Pour pénétrer dans une chose si cachée, j'ai appelé au secours de mes Réflexions les lumières des Anciens & des Modernes : j'ai voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'*Immortalité de l'Ame* ; & après l'avoir lû avec attention, la preuve la plus sensible que j'aye trouvée de l'Eternité de mon Esprit, c'est le Desir que j'ai de toujours être.

Je voudrois n'avoir jamais lû les MEDITATIONS de Monsieur Descartes. L'estime où est parmi nous cet excellent Hom-

me m'auroit laissé quelque créance de la Démonstration qu'il nous promet : mais il m'a paru plus de Vanité dans l'Assurance qu'il en donne, que de Solidité dans les Preuves qu'il en apporte ; & quelque envie que j'aye d'être convaincu de ses Raisons, tout ce que je puis faire en sa faveur & en la mienne, c'est de demeurer dans l'Incertitude où j'étois auparavant.

J'ai passé d'une étude de Métaphysique à l'examen des Religions, & retournant à cette Antiquité qui m'est si chère, je n'ai vu chez les Grecs & chez les Romains qu'un Culte superstitieux d'Idolâtres, ou une Invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les Hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne sur les autres ; & tirant de moi tout ce que je puis pour me soumettre respectueusement à la Foi de ses Mystères, j'ai laissé goûter à ma Raison avec plaisir, la plus pure & la plus parfaite Morale qui fût jamais.

Dans la diversité des Créances qui partagent le Christianisme, la vraie Catholicité me tient à elle autant par mon élection, si j'avois encore à choisir, que par habitude & par les impressions que j'en ai reçues. Mais cet attachement à ma Créance ne m'anime point contre celle des autres, & je n'eus jamais ce Zèle indiscret qui nous fait haïr les Personnes, parce qu'elles ne conviennent pas de sentiment avec nous. L'Amour-propre forme ce faux Zèle, & une Séduction secrète nous fait voir de la Charité pour le Prochain où il n'y a rien qu'un excès de Complaisance pour notre Opinion.

Ce que nous appellons aujourd'hui LES RELIGIONS, n'est, à le bien prendre, que *Difference dans la Religion*, & non pas *Religion différente*. Je me réjouis de croire plus sainement qu'un Huguenot : cependant, au lieu de le haïr pour la différence d'Opinion, il m'est cher de ce qu'il convient de mon Principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'est de se communiquer toujours par quelque chose. Vous n'inspirerez jamais l'Amour de la Réunion, si vous n'ôtez la haine de la Division auparavant. On peut se rechercher comme sociables, mais on ne revient point à des Ennemis. La Feinte, l'Hypocrisie dans la Religion, sont les seules

seules choses qui doivent être odieuses; car qui croit de bonne foi, quand il croiroit mal, se rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le persécute. L'Aveuglement du Corps attire la compassion: que peut avoir celui de l'Esprit pour exciter de la haine? Dans la plus grande Tirannie des Anciens, on laissoit à l'entendement une pleine liberté de ses Lumieres, & il y a des Nations aujourd'hui parmi les Chrétiens, où l'on impose la Loi de se persuader ce qu'on ne peut croire! Selon mon sentiment chacun doit être libre dans sa Créance, pourvu qu'elle n'aille pas à exciter des Factions qui puissent troubler la Tranquilité publique. Les Temples sont du Droit des Souverains; ils s'ouvrent & se ferment comme il leur plaît: mais nôtre Cœur en est un secret, où il nous est permis d'adorer leur Maître.

Outre la difference de Doctrine en certains Points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un Esprit particulier qui les distingue. Celui de la Catholicité va singulièrement à aimer Dieu, & à faire de Bonnes-Oeuvres. Nous regardons ce premier Etre comme un objet souverainement aimable, & les Ames tendres sont touchées des douces & agréables impressions qu'il fait sur elles. Les Bonnes Oeuvres suivent nécessairement ce Principe; car si l'Amour se forme au dedans, il fait agir au dehors, & nous oblige à mettre tout en usage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a seulement à craindre, c'est que la source de cet Amour qui est dans le Cœur, ne soit altérée par le mélange de quelque Passion toute humaine. Il est à craindre aussi qu'au lieu d'obéir à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de nôtre Fantaisie des manieres de le servir qui nous plaisent. Mais si cet Amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur. La joye intérieure des Ames dévotes vient d'une assurance secrete qu'elles pensent avoir d'être agréables à Dieu; & les vraies Mortifications, les saintes Austerités sont d'amoureux Sacrifices d'elles-mêmes.

La Religion Réformée dépouille les hommes de toute confiance au Mérite. Le Sentiment de la Prédestination, dont elle se dé-
goute,

goûte, & qu'elle n'oseroit quitter pour ne se démentir pas, laisse une Ame languissante, sans affection & sans mouvement, sous prétexte de tout attendre du Ciel avec soumission : elle ne cherche pas à plaire, elle se contente d'obéir ; & dans un Culte exact & commun elle fait Dieu l'objet de sa Régularité plutôt que de son Amour. Pour tenir la Religion dans sa pureté, les *Calvinistes* veulent réformer tout ce qui paroît humain : mais souvent ils retranchent trop de ce qui s'adresse à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos Cérémonies les fait travailler à se rendre plus purs que nous. Il est vrai qu'étant arrivés à cette Pureté trop sèche & trop nuë, ils ne se trouvent pas eux-mêmes assez dévots ; & les Personnes pieuses parmi eux se font un Esprit particulier qui leur semble surnaturel, dégoûtées qu'elles sont d'une Régularité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux sortes d'Esprits en matiere de Religion : les uns vont à augmenter les choses établies ; les autres à en retrancher toujours. Si l'on suit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'exterieur, & de la couvrir de certains dehors qui n'en laissent pas voir le fond véritable : si on s'attache aux derniers, le péril est qu'après avoir retranché tout ce qui est superflu, on ne vienne à retrancher la Religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choses extérieures ; mais rien n'empêche les gens éclairés de la connoître telle qu'elle est sous ces dehors. La Réformée n'en a pas assez ; & son Culte trop ordinaire ne distingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la Vie. Aux lieux où elle n'est pas tout-à-fait permise, la Difficulté empêche le dégoût ; la Dispute forme une chaleur qui l'anime : où elle est la maîtresse elle produit seulement l'exactitude du Devoir, comme feroit le Gouvernement politique, ou quelque autre obligation.

Pour les Bonnes Mœurs, elles ne sont chez les *Huguenots* que des effets de leur Foi & des suites de leur Créance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens sont obligés à bien croire & à bien vivre ; mais la maniere de nous exprimer sur ce point est

différente; & quand ils disent que les Bonnes-Oeuvres sont des Oeuvres mortes sans la Foi, nous disons que la Foi sans les Bonnes-Oeuvres est une Foi morte.

Le Ministre *Morus* avoit accoutumé de dire parmi les Amis, „ Que son Eglise avoit quelque chose de trop dur dans son Opinion, & qu'il conseilloit de ne lire jamais les *ÉPIÎRES* de „ *St. Paul*, sans finir par celle de *St. Jacques*; de peur, disoit-il, „ que la chaleur de *St. Paul* contre le Mérite des Bonnes-Oeuvres, „ ne nous inspirât insensiblement quelque langueur à les pratiquer.

On pourroit dire, à mon avis, que *Saint Pierre* & *St. Jacques* avoient eu raison de prêcher à des gens aussi corrompus qu'étoient les Juifs, la Nécessité des Bonnes-Oeuvres; car c'étoit leur prescrire ce qui leur manquoit, & dont ils pouvoient se sentir convaincus eux-mêmes. Mais ces Apôtres auroient peu avancé leur Ministère par le Discours de la Grace, avec un Peuple qui pensoit avoir plus de Foi que tout le reste du Monde; avec un Peuple qui avoit vu les Miracles faits en sa faveur, & qui avoit éprouvé mille fois les assistances visibles d'un DIEU.

St. Paul n'agissoit pas moins sagement avec les *Gentils*; étant certain qu'il eût converti peu de gens à JESUS-CHRIST par le Discours des Bonnes-Oeuvres. Les *Gentils* étoient justes & tempérans; ils avoient de l'Intégrité & de l'Innocence; ils étoient fermes & constans, jusques à mourir pour la Patrie. Leur prêcher les Bonnes Oeuvres, c'étoit faire comme les Philosophes, qui leur enseignoient à bien vivre. La Morale de JESUS-CHRIST étoit plus pure, je l'avoue; mais elle n'avoit rien qui pût faire assez d'impression sur leurs Esprits. Il falloit leur prêcher la Nécessité de la Grace, & anéantir autant qu'on pouvoit la Confiance qu'ils avoient en leur Vertu.

Il me semble que depuis la Réformation, dont le Desordre des Gens d'Eglise a été le Prétexte ou le Sujet; il me semble, dis-je, que depuis ce tems-là on a voulu faire rouler le Christianisme sur la Doctrine des Créances. Ceux qui ont établi la Réformation, ont

ont accusé nos Scandales & nos Vices ; & aujourd'hui nous faisons valoir contre eux les Bonnes-Oeuvres. Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage présentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confessons la nécessité de la Créance, mais la Charité a été ordonnée par JESUS-CHRIST ; & la Doctrine des Mysteres n'a été bien établie que long-tems après la Mort. Lui-même n'a pas expliqué si nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu : d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé se faire obéir, que de se laisser connoître. La Foi est obscure ; la Loi est nettement exprimée. Ce que nous sommes obligés de croire est au dessus de notre Intelligence : ce que nous avons à faire est de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de Lumieres pour bien agir : nous en voulons pour savoir trop ; & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je sai que la Contemplation des choses Divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du Monde : mais souvent ce n'est que pure speculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain. L'Esprit intemperant dans le desir de savoir se porte à ce qui est au dessus de la Nature, & cherche ce qu'il y a de plus secret en son Auteur, moins pour l'adorer que par une vaine Curiosité de tout connoître. Ce Vice est bien-tôt suivi d'un autre : la Curiosité fait naître la Présomption ; & aussi hardis à définir qu'indiscrets à rechercher, nous établissons une Science comme assurée de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'Entendement & de la Volonté. Nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, & nous ne le pouvons pas : nous pouvons religieusement tout observer, & nous ne le voulons point. Soyons justes, charitables, patiens par le Principe de notre Religion, nous connoîtrons & nous obéirons tout ensemble.

Je laisse à nos Savans à confondre les Erreurs des *Calvinistes*, & il me suffit d'être persuadé que nous avons les Sentimens les plus sains. Mais, à le bien prendre, j'ose dire que l'Esprit des deux

Religions est fondé différemment sur de bons Principes, selon que l'une envisage la pratique du Bien plus étendue, & que l'autre se fait une règle plus précise d'éviter le Mal. La Catholique a pour Dieu une volonté agissante, & une industrie amoureuse, qui cherche éternellement quelque secret de lui plaire. La Huguenote toute en circonspection & en respect, n'ose passer au delà du Précepte qui lui est connu; de peur que des Nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la Fantaisie.

Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la Doctrine. Comme les Raisonnemens sont infinis, les Controverses dureront autant que le Genre humain qui les fait: mais si laissant toutes les Disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons sans passion à cet Esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse.

Que nos *Catholiques* fixent ce Zèle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes: que les *Huguenots* sortent de leur Régularité paresseuse, & animent leur langueur sans rien perdre de leur soumission à la Providence. Faisons quelque chose de moins en leur faveur: qu'ils fassent quelque chose de plus pour l'amour de nous. Alors sans songer au *Libre-Arbitre*, ni à la *Prédestination*, il se formera insensiblement une véritable Règle pour nos Actions, qui sera suivie de celle de nos Sentimens.

Quand nous serons parvenus à la Reconciliation de la Volonté sur le bon usage de la Vie, elle produira bien-tôt celle de l'Entendement sur l'intelligence de la Doctrine. Faisons tant que de bien agir ensemble, & nous ne croirons pas long-tems séparément.

Je conclus de ce petit Discours, que c'est un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la Jalousie de l'Esprit. Un homme défend ses Lumieres, ou comme vraies, ou comme siennes*, & de quelque façon que ce soit, il forme cent oppositions contre celui qui le veut convaincre. La Nature donnant à chacun son propre Sens, paroît l'y avoir attaché avec une
secrete.

* Pensée de
Montagne.

secrete & amoureuse complaisance. L'Homme peut se soumettre à la Volonté d'autrui, tout libre qu'il est; il peut s'avouer inférieur en Courage & en Vertu: mais il a honte de se confesser assujetti au Sens d'un autre: la répugnance la plus naturelle est de reconnoître en qui que ce soit une Supériorité de Raison.

Nôtre premier Avantage, c'est d'être nés raisonnables: nôtre première Jalousie c'est de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes Conversions qui se sont faites, nous trouverons que les Ames ont été touchées, & les Entendemens peu convaincus. C'est dans le Cœur que se forme la première disposition à recevoir les Verités Chrétiennes. Aux choses qui sont purement de la Nature, c'est à l'Esprit de concevoir, & la connoissance précède l'attachement aux Objets: aux surnaturelles, l'Ame s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, sans que nous les puissions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos Cœurs à l'impression de sa Grace, que nos Entendemens à celle de sa Lumière. Son Immensité confond nôtre petite intelligence: sa Bonté a plus de rapport à nôtre amour. Il y a je ne sais quoi au fond de nôtre Ame qui se meut secrètement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître; & de là vient que pour travailler à la Conversion des Hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque Commerce où nous puissions leur inspirer nos mouvemens: car dans une Dispute de Religion, l'Esprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas; mais dans une Habitude douce & pieuse, il est aisé à l'Ame de faire sentir ce qu'elle sent.

A bien considérer la Religion Chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumières de nôtre Esprit, pour la tourner sur les mouvemens de nôtre Cœur. *Aimer Dieu & son Prochain* la comprend toute, selon *Paul*. Et qu'est-ce autre chose, que nous demander la disposition de nôtre Cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des Hommes? C'est nous obliger proprement à vouloir faire par les tendresses de l'Amour, ce que la Politique nous

†

ordonne.

ordonne avec la rigueur des Loix, & ce que la Morale nous prescrit par un ordre austere de la Raison.

La Charité nous fait assister & secourir, quand la Justice nous défend de faire injure : & celle-ci empêche l'oppression avec peine, quand celle-là procure avec plaisir le soulagement. Avec les vrais sentimens que nôtre Religion nous inspire, il n'y a point d'Infidèles dans l'Amitié : il n'y a point d'Ingrats dans les Bienfaits. Avec ces bons sentimens un Cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables ; & ce qu'il y a d'innocent en nos Amours est ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Que les personnes grossieres & sensuelles se plaignent de nôtre Religion pour la Contrainte qu'elle leur donne ; les gens délicats ont à se louer de ce qu'elle leur épargne les Dégouts & les Repentirs. Plus entenduë que la Philosophie voluptueuse dans la Science des Plaisirs ; plus sage que la Philosophie austere dans la Science des Mœurs, elle épure nôtre Goût pour la Délicatesse, & nos Sentimens pour l'Innocence. Regardez l'Homme dans la Société civile : si la Justice lui est nécessaire, vous verrez qu'elle lui est rigoureuse. Dans le pur état de la Nature, sa Liberté aura quelque chose de farouche ; & s'il se gouverne par la Morale, sa propre Raison aura de l'austérité. Toutes les autres Religions remuent dans le fond de son Ame des Sentimens qui l'agitent, & des Passions qui le troublent. Elles soulevent contre la Nature des Craintes superstitieuses, ou des Zèles furieux ; tantôt pour sacrifier ses Enfans, comme *Agamemnon* ; tantôt pour se dévouer soi-même, comme *Decie*. La seule Religion Chrétienne apaise ce qu'il y a d'inquiet ; elle adoucit ce qu'il y a de féroce ; elle employe ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non seulement avec nos Amis & avec nos Proches, mais avec les Indifferens & en faveur même de nos Ennemis.

Voilà quelle est la Fin de la Religion Chrétienne, & quel en étoit autrefois l'usage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'est que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit sur nôtre Cœur,

Cœur, pour en faire usurper à nos Imaginations sur elle. De là est venue la Division des Esprits sur la Créance, au lieu de l'Union des Volontés sur les Bonnes Oeuvres ; en sorte que ce qui devoit être un lien de Charité entre les Hommes, n'est plus que la matière de leurs Contestations, de leurs Jaloufies, & de leurs Aigreur.

De la Diversité des Opinions on a vû naître celle des Partis, & l'attachement des Partis a produit les Persécutions & les Guerres. Des millions d'hommes ont péri à contester de quelle manière on prenoit au *Sacrement* ce qu'on demeurait d'accord d'y prendre. C'est un mal qui dure encore & qui durera toujours, jusqu'à ce que la Religion repasse de la Curiosité de nos Esprits à la Tendresse de nos Cœurs ; & que rebutée de la folle Présomption de nos Lumières, elle aille retrouver les doux mouvemens de nôtre Amour.



Sur la Vanité des Disputes de Religion, & le faux
Zèle des Persecuteurs.

STANCES IRREGULIERES.

CLAUDE le Protestant allegue l'Ecriture,
Dont le sens par Nicolle est toujours contesté;
Dans la TRADITION que Nicolle tient sûre,
Claude ne reconnoît aucune Vérité *.

* Mr. Nicolle
est l'Auteur du
Livre intitulé,
Préjugés légi-
times contre
les Calvinistes.
Mr. Claude l'a
refuté dans sa
Défense de la
Réformation.
Voyez là-dessus
le Dictionnaire
de Mr. Bayle à
l'Article de Mr.
NICOLLE.

Toutes ces belles Controverses
Sur les Religions diverses,
N'ont jamais produit aucun bien ;
Chacun s'anime pour la sienne ;
Et que fait-on pour la Chrétienne ?
On dispute, & l'on ne fait rien.

Comment ? On ne fait rien pour elle !
On condamne les Juifs au feu ;
On extermine l'Infidelle :
Si vous jugez que c'est trop peu,
On fera pendre l'Hérétique,
Et quelquefois le Catholique
Aura même peine à son tour :

Où pourroit-on trouver plus de Zèle & d'Amour ?

Non, non, tu travailles contre elle :
Tout Supplice, Gêne, Tourment,
Tient d'un noir & funeste Zèle,
Que son Humanité dément.

Tu combats sa propre Nature,
Sous prétexte de l'honorer ;
Quand pour elle tu fais l'Injure,
Qu'elle t'ordonne d'endurer.

LETTRE



L E T T R E
A
MONSIEUR LE COMTE
D E
D O L O N N E.

A Ussi-tôt que je fûs vôtre Disgrace*, je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaisir : & je vous écris présentement pour vous dire qu'il faut éviter au moins le Chagrin, dans le tems où il n'est pas en nôtre pouvoir de goûter la Joye. S'il y a d'Honnêtes-gens au lieu où vous êtes, leur Conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus. Et si vous n'y en trouvez pas, les Livres & la Bonne-chere vous peuvent être d'un grand secours, & d'une assez douce consolation. Je vous parle en Maître qui peut donner des Leçons; non pas que je présume beaucoup de la force de mon esprit; mais je pense avoir quelque droit à prendre de l'autorité sur les nouveaux Disgraciés par une longue expérience des méchantes affaires, & des malheurs.

* Le Comte d'Olonne, Mr. de Vincitil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres, ayant tenu quelques Discours libres contre le Roi, furent exilés de la Cour en 1674. Mr. d'Olonne fut d'abord relegué à Orléans, mais il eût ensuite permission de se retirer dans sa Terre de Montmirel, près de Villers-Cotrets.

Parmi les Livres que vous choisirez pour vôtre entretien à la Campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets sur vôtre humeur par leur Agrément, plutôt qu'à ceux qui prétendent fortifier vôtre esprit par leurs Raïsons. Les derniers combattent le mal; ce qui se fait toujours aux dépens de la personne en qui le combat se passe : les premiers le font oublier; & à une Douleur

oubliée il n'est pas difficile de faire succéder le sentiment de la Joye.

La Morale n'est propre qu'à former méthodiquement une bonne Conscience; & j'ai vû sortir de son Ecôle des gens graves & composés qui donnoient un tour fort ridicule à la Prud'homie. Les vrais Honnêtes-gens n'ont que faire de ses Leçons. Ils connoissent le Bien par la seule justesse de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'est pas qu'il n'y ait de certaines occasions où son aide n'est pas à rejeter: mais où l'on peut avoir besoin de son aide, on se passeroit bien de ces occasions.

Si vous étiez réduit à la nécessité de vous faire couper les Veines, je vous permettrois de lire *Sénèque*, & de l'imiter: encore aimerois-je mieux me laisser aller à la nonchalance de *Pétrone*, que d'étudier une Fermeté que l'on n'aquiert pas sans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouer pour la Patrie, je vous conseillerois de ne lire autre chose que la Vie de ces Vieux Romains qui cherchoient à mourir pour le Bien de leur Pays: mais en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, & de passer le plus agréablement que vous pourrez le reste de vôtre vie. Or cela étant comme il est, laissez-là toute étude de Sagesse qui ne va pas à diminuer vos chagrins, ou à vous redonner des plaisirs. Vous chercherez de la constance dans *Sénèque*, & vous n'y trouverez que de l'austérité. *Plutarque* sera moins gênant: cependant il vous rendra grave & sérieux plus que tranquille. *Montagne* vous fera mieux connoître l'Homme qu'aucun autre; mais c'est l'Homme avec toutes ses Foiblesses: connoissance utile dans la bonne fortune pour la moderation, triste & affligeante dans la mauvaise.

Que les Malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attrister de nos Misères, mais à se réjouir de nos Folies, & par cette raison vous préférerez à la Lecture de *Sénèque*, de *Plutarque* & de *Montagne*; celle de *Lucien*, de *Pétrone*, de *Don Quichote*. Je vous recommande sur tout *Don Quichote*: quelque Affliction que vous ayez, la finesse de son Ridicule vous conduira imperceptiblement à la joye.

Vous

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur si enjouée dans mes Malheurs, que je le parois dans les vôtres; & qu'il est malhonnête de donner toutes ses douleurs à ses maux, lors qu'on garde son indifférence, & sa gayeté même pour ceux de ses Amis. J'en demurerois d'accord avec vous, si j'en uſois de la sorte: mais je puis dire avec vérité, que je ne suis gueres moins sensible à votre Exil que vous-même; & la joye que je vous conseille est à dessein de m'en attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes Malheurs, si je vous y ai paru plus triste que je ne vous parois aujourd'hui, ce n'est pas que je le fusse en effet. Je croyois que les Disgraces exigeoient de nous la bienſéance d'un Air douloureux; & que cette mortification apparente étoit un respect dû à la volonté des Supérieurs, qui songent rarement à nous punir sans dessein de nous affliger. Mais sachez que sous de tristes dehors & une contenance morifiée, je me suis donné toute la satisfaction que j'ai sù trouver en moi-même, & tout le plaisir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes Amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la Morale, je ferois ridicule moi-même si je continuois un Discours si sérieux: ce qui me fait passer à des conseils moins gênans que les instructions.

Accommodez autant qu'il vous sera possible votre Goût à votre Santé: c'est un grand secret de pouvoir concilier l'agréable & le nécessaire en deux choses qui ont été presque toujours opposées. Pour ce grand Secret, neantmoins, il ne faut qu'être sobre & délicat: & que ne doit-on pas faire, pour apprendre à manger délicieusement aux heures du repas; ce qui tient l'esprit & le corps dans une bonne disposition pour toutes les autres? On peut être sobre sans être délicat; mais on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Heureux qui a les deux qualités ensemble! il ne sépare point son régime d'avec son plaisir.

N'épargnez aucune dépense pour avoir des Vins de *Champagne*, fuffiez-vous à deux cens lieues de *Paris*. Ceux de *Bourgogne* ont perdu leur crédit avec les gens de bon-goût, & à peine conservent-

ils un reste de vieille réputation chez les Marchands. Il n'y a point de Province qui fournisse d'excellens Vins pour toutes les Saisons que la *Champagne*. Elle nous fournit le Vin d'*Ay*, d'*Avenet*, d'*Auvilé*, jusqu'au Printems ; *Tessy*, *Sillery*, *Versenai*, pour le reste de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfère de tous les Vins, sans me laisser aller à des modes de goûts qu'introduisent de faux Délécats, je vous dirai que le bon Vin d'*Ay* est le plus naturel de tous les Vins, le plus sain, le plus épuré de toute senteur de Terroir ; d'un agrément le plus exquis, par son goût de pêche qui lui est particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts. *Leon X.* *Charles-Quint*, *François I.* *Henri VIII.* avoient tous leur propre Maison dans *Ay*, ou proche d'*Ay*, pour y faire plus curieusement leurs provisions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à démêler, avoir du Vin d'*Ay* ne fut pas un des moindres de leurs soins.

Ayez peu de curiosité pour les Viandes rares, & beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un Potage de fanté bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour un Ordinaire à tous les autres, tant par la justesse de son goût que par l'utilité de son usage. Du Mouton tendre & succulent ; du Veau de bon lait, blanc & délicat ; la Volaille de bon suc, moins engraisée que nourrie ; la Caille grasse prise à la campagne ; un Faisan, une Perdrix, un Lapin, qui sentent bien chacun dans son goût ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables Viandes qui pourront faire en différentes saisons les délices de votre Repas. La Gelinote de Bois est estimable sur tout par son excellence, mais peu à conseiller où vous êtes & où je suis, par sa rareté.

Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos Voisins, que leur Argent ou leur adresse aura sauvé de l'Arrière-ban, louiez le Lievre, le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, & n'en mangez point : que les Canards & quasi les Cercelles s'attirent la même louange. De toutes les Viandes noires, la seule Becassine
fera

fera sauvée en faveur du goût, avec un léger préjudice de la santé.

Que tous Mélanges & Compositions de cuisine, appelés *Ragoûts* ou *Hors-d'œuvres*, passent auprès de vous pour des espèces de Poisons. Si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal : si vous en mangez beaucoup, il n'est pas possible que leur Poivre, leur Vinaigre & leurs Oignons ne ruinent à la fin votre goût, & n'altèrent bien-tôt votre santé. Les Sauces toutes simples que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de mal-faisant. Le Sel & l'Orange sont l'assaisonnement le plus général & le plus naturel. Les fines Herbes sont plus saines & ont quelque chose de plus exquis que les Epices : mais elles ne sont pas également propres à toutes choses. Il faut les employer avec discernement aux Mets où elles s'accoutument le mieux, & les dispenser avec tant de discrétion, qu'elles relèvent le propre goût de la Viande sans faire quasi sentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des Vins, & de la condition des Viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du Goût & de la Santé.

Que la Nature vous incite à boire & à manger par une disposition secrète, qui se fait légèrement sentir, & ne vous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point d'Appetit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, & la plus agréable de nous dégoûter : où il y a de la Faim, la nécessité de manger est une espèce de mal qui en cause un autre après le Repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'Appetit donne de l'exercice à notre chaleur naturelle dans la Digestion : l'Avidité lui prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toujours dans une disposition agréable, c'est de ne souffrir ni vuide, ni répletion ; afin que la Nature n'ait jamais à se remplir avidement de ce qui lui manque, ni à se soulager avec empressement de ce qui la charge.

Voilà tous les Conseils que mon Expérience m'a dû fournir pour la Lecture & pour la Bonne-chère. Je ne veux pas finir sans toucher un mot de ce qui regarde l'Amour.

Si vous avez une Maîtresse à *Paris*, oubliez-la le plutôt qu'il vous

vous sera possible : car elle ne manquera pas de changer, & il est bon de prévenir les infidèles. Une personne aimable à la Cour y veut être aimée, & là où elle est aimée elle aime à la fin. Celles qui conservent de la Passion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent : la continuation de leur Amour pour les absens est moins un honneur à leur Constance, qu'une honte à leur Beauté. Ainsi, Monsieur, que votre Maîtresse en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le Bon-sens vous la doit faire quitter comme trompeuse, ou comme méprisée. Cependant, en cas que vous voyiez quelque jour à la fin de votre Disgrace, vous ne devez pas en mettre à votre Amour. Les courtes Absences animent les Passions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que se tourne votre esprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choses trop sérieuses. La Disgrace n'a que trop de sa propre pesanteur. Faites, en votre Exil, ce que *Pétrone* fit à sa Mort : *Amove res serias quibus gravitatis & constantiae gloria peti solet ; Tibi, ut illi, levia carmina & faciles versus.*

Il y en a que leur Malheur a rendu Dévots par un certain attendrissement, par un pitié secrète qu'on a pour soi, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. Jamais Disgrace ne m'a donné cette espece d'attendrissement : la Nature ne m'a pas fait assez sensible à mes propres Maux. La perte de mes Amis pourroit me donner de ces douleurs tendres, & de ces tristesses délicates dont les sentimens de Dévotion se forment avec le tems. Je ne conseilerois jamais à personne de résister à la Dévotion qui se forme de la Tendresse, ni à celle qui nous donne de la confiance. L'une touche l'Âme agréablement ; l'autre assure à l'Esprit un doux repos : mais tous les hommes & particulièrement les Malheureux, doivent se défendre avec soin d'une Dévotion superstitieuse qui mêleroit sa noirceur avec celle de l'Infortune.



Sur les premières Années de la Régence.

A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

STANCES IRREGULIERES.

J'AI vû le tems de la bonne Régence,
Tems, où régnoit une heureuse Abondance ;
Tems, où la Ville aussi bien que la Cour
Ne respiroient que les Jeux & l'Amour.

Une Politique indulgente,
De nôtre nature innocente
Favorisoit tous les desirs ;
Tout Goût paroissoit légitime,
La douce Erreur ne s'appelloit point Crime,
Les Vices délicats se nommoient des Plaisirs.

Meubles, Habits, Repas, Dances, Musiques ;
Un air facile avec la propreté ;
Rien de contraint, pas trop de liberté ;
Peu de gens vains, presque tous magnifiques ;
N'avoir chez soi que la commodité ;
Faisoit alors les chagrins domestiques
Qu'aux autres tems fait la nécessité.

Dans

Dans le commerce, on étoit sociable ;
 Dans l'entretien naturel, agréable ;
 On haïssoit un chagrin Médifant ;
 On méprisoit un fade Complaisant ;
 La Vérité délicate & sincere
 Avoit trouvé le secret de nous plaire.

L'art de flater en parlant librement,
 L'art de railler toujours obligeamment,
 En ce tems seul étoient choses connues ;
 Auparavant nullement entendues ;
 Et l'on pourroit aujourd'hui sûrement
 Les mettre au rang des Sciences perduës.

Le Sérieux n'avoit point les défauts
 Des gravités, qui font les importantes ;
 Et le Plaifant rien d'outré ni de faux :
 Femmes favoient, fans faire les Savantes,
Moliere en vain eût cherché dans la Cour
 Ses RIDICULES affectées,
 Et les FACHEUX n'auroient pas vû le jour
 Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun Amant qui ne servit son Roi,
 Guerrier aucun qui ne servit sa Dame :
 On ménageoit l'honneur de son emploi,
 On ménageoit la douceur de sa flamme ;
 Tantôt les Cœurs s'attachoient aux Appas,
 Libres tantôt ils cherchoient les Combats.

* Le Duc
 d'Enguien.

Un jeune Duc * qui tenoit la Victoire
 Comme une Esclave attachée à son Char,
 Par sa Valeur, par l'éclat de sa Gloire
 Fit oublier *Alexandre & César*.

Que

Que ne mouroit alors Son Eminence †,
Pour son bonheur, & pour nôtre repos !
Elle eût fini ses beaux jours à propos
Laisant un Nom toujours cher à la France.

† Le Cardinal
Mazarin.



A L A M E S M E.

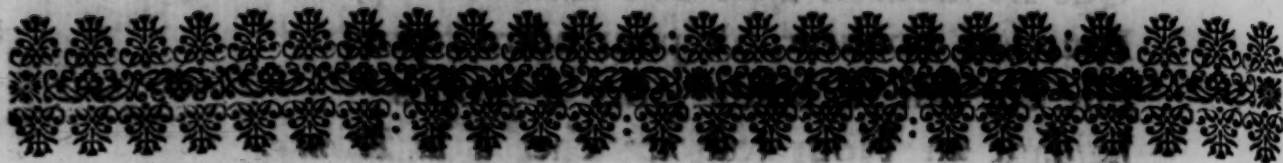
S O N N E T.

P A S S E R quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement ;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la Satire ;
L'Art de louer malignement.
Cede au secret de pouvoir dire
Des Vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France
Sans Besoin & sans Abondance,
Content d'un vulgaire destin :

J'aime la Vertu sans rudesse,
J'aime le Plaisir sans moleste,
J'aime la Vie, & n'en crains pas la fin.



DE LA
TRAGÉDIE
 ANCIENNE ET MODERNE.

* François
 Hedelin Abbé
 d'Aubignac a
 fait un Traité
 de la Pratique
 du Théâtre.

ON n'a jamais vû tant de Régles pour faire de belles Tragédies, & on en fait si peu qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'Abbé d'Aubignac en composa une selon toutes les Loix qu'il avoit impérieusement données pour le Théâtre *. Elle ne réussit point ; & comme il se vantoit par tout d'être le seul de nos Auteurs qui eût bien suivi les Préceptes d'ARISTOTE ; je sai bon gré à Monsieur d'Aubignac, dit Monsieur le Prince, d'avoir si bien suivi les Régles d'Aristote : mais je ne pardonne point aux Régles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à Monsieur d'Aubignac.

Il faut convenir que la POÉTIQUE d'Aristote est un excellent Ouvrage : cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les Nations & tous les Siècles. Descartes & Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connoissoit pas : Corneille a trouvé des beautés pour le Theatre qui ne lui étoient pas connues : nos Philosophes ont remarqué des Erreurs dans la PHYSIQUE : nos Poètes ont vû des Défauts dans la POÉTIQUE, pour le moins à nôtre égard ; toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

Les Dieux & les Déeses causoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire sur le Théâtre des Anciens, par leurs Haines, par leurs Amitiés ; par leurs Vengeances, par leurs Protections ;

&

& de tant de choses surnaturelles, rien ne paroïssoit fabuleux au Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'une société familière entre les Dieux & les Hommes. Les Dieux agissoient presque toujours par des Passions humaines : les Hommes n'entreprenoient rien sans le conseil des Dieux, & n'exécutoient rien sans leur assistance. Ainsi dans ce mélange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces Merveilles aujourd'hui nous sont fabuleuses. Les Dieux nous manquent, & nous leur manquons ; & si voulant imiter les Anciens en quelque façon, un Auteur introduisoit des Anges & des Saints sur nôtre Scène, il scandaliseroit les Dévots comme profane, & paroïtoit imbécile aux Libertins. Les Prédicateurs ne souffriroient point que la Chaire & le Théâtre fussent confondus, & qu'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Eglises à tous les Peuples.

D'ailleurs, ce feroit donner un grand avantage aux Libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie, les mêmes choses qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente soumission ; & par le respect du lieu où elles sont dites, & par la révérence des personnes qui les disent.

Mais posons que nos Docteurs abandonnent toutes les matieres saintes à la liberté du Théâtre ; faisons en sorte que les moins Dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soumises : il est certain que de la Doctrine la plus sainte, des Actions les plus Chrétiennes, & des Vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins.

L'Esprit de nôtre Religion est directement opposé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Héros que demande le Théâtre. Quel zèle, quelle force, le Ciel n'inspire-t-il pas à *Néarque* & à *Polieucte* * ; & que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre à ces heureuses inspirations ? L'Amour & les Charms d'une jeune Epouse chèrement aimée, ne font aucune impression sur l'esprit de *Polieucte*.

* Voyez le
POLIEUCTE
de Corneille.

lieuète. La considération de la Politique de *Felix*, comme moins touchante, fait moins d'effet. Insensible aux Prières & aux Menaces, *Polieuète* a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Neantmoins ce qui eût fait un beau Sermon, faisoit une misérable Tragédie, si les entretiens de *Pauline* & de *Sévère*, animés d'autres sentimens & d'autres passions, n'eussent conservé à l'Auteur la réputation que les Vertus Chrétiennes de nos Martirs lui eussent ôtée.

Le Théâtre perd tout son agrément dans la représentation des choses saintes, & les choses saintes perdent beaucoup de la religieuse opinion qu'on leur doit, quand on les représente sur le Théâtre.

A la vérité, les Histoires du Vieux Testament s'accommoderoient beaucoup mieux à nôtre Scène. *Moïse*, *Samson*, *Josué* y feroient tout un autre effet que *Polieuète* & *Néarque*. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque chose de plus propre pour le Théâtre. Mais il me semble que les Prêtres ne manqueroient pas de crier contre la profanation de ces Histoires sacrées, dont ils remplissent leurs Conversations ordinaires, leurs Livres, & leurs Sermons. Et à parler sainement, le Passage de la *Mer rouge*, si miraculeux; le Soleil arrêté dans sa course, à la Prière de *Josué*; les Armées défaites par *Samson* avec une Mâchoire d'Ane; toutes ces merveilles, dis-je, ne feroient pas crûes à la Comédie, parce qu'on y ajoute foi dans la Bible: mais on en douterait bien-tôt dans la Bible, parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis est fondé sur de bonnes & de solides raisons, il faut nous contenter de choses purement naturelles, mais extraordinaires; & choisir en nos Héros des actions principales, qui soient reçûes dans nôtre créance comme humaines, & qui nous donnent de l'admiration comme rares & élevées au dessus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain: dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la PHARSALE à l'ENEIDE; je connois la juste différence de leur valeur: mais à l'égard de l'Elevation, *Pompée*, *César*, *Caton*, *Curion*, *Labiénius* ont plus fait pour
Lucain;

Lucain ; que n'ont fait pour *Virgile*, *Jupiter*, *Mercure*, *Junon*, *Venus*, & toute la suite des autres Déeses & des autres Dieux.

Les idées que nous donne *Lucain* des Grands-hommes, sont véritablement plus belles & nous touchent plus que celles que nous donne *Virgile* des Immortels. Celui-ci a revêtu ses Dieux de nos faiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes : celui-là élève ses Héros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des Dieux :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans *Virgile*, les Dieux ne valent pas des Héros : dans *Lucain*, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable sentiment, je croi que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuse en perdant ses Dieux avec ses Oracles & ses Devins.

C'étoit par ces Dieux, ces Oracles, ces Devins, qu'on voyoit régner au Théâtre un Esprit de Superstition & de Terreur, capable d'infecter le genre humain de mille Erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. Et à considérer les impressions ordinaires que faisoit la Tragédie dans *Athenes* sur l'Ame des Spectateurs, on peut dire que *Platon* étoit mieux fondé pour en défendre l'usage, que ne fut *Aristote* pour le conseiller : car la Tragédie consistant, comme elle faisoit, aux mouvemens excessifs de la Crainte & de la Pitié ; n'étoit-ce pas faire du Théâtre une Ecole de frayeur & de compassion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à se consoler de tous les malheurs ?

On aura de la peine à me persuader qu'une Ame accoutumée à s'effrayer sur ce qui regarde les Maux d'autrui, puisse être dans une bonne assiette sur les Maux qui la regardent elle-même. C'est peut-être par-là que les *Athéniens* devinrent si susceptibles des impressions de la Peur ; & que cet esprit d'épouvante inspiré au Théâtre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les Armées.

A *Sparte* & à *Rome*, où le Public n'exposoit à la vue des Citoyens que des Exemples de Valeur & de Fermeté, le Peuple ne fut

fut pas moins fier & hardi dans les Combats, que ferme & constant dans les Calamités de la République. Depuis qu'on eut formé dans *Athènes* cet Art de craindre & de se lamenter; on mit en usage à la Guerre ces malheureux mouvemens qui avoient été comme appris aux Représentations.

Ainsi l'Esprit de Superstition causa la déroute des Armées; & celui de Lamentation fit qu'on se contenta de pleurer les grands malheurs, quand il falloit y chercher quelque remède. Mais comment n'eut-on pas appris à se désoler dans cette pitoyable Ecole de commiseration? Ceux qu'on y représentoit étoient des exemples de la dernière misère, & des sujets d'une médiocre vertu.

Telle étoit l'envie de se lamenter, qu'on exposoit bien moins de Vertus que de Malheurs; de peur qu'une Ame élevée à l'admiration des Héros, ne fut moins propre à s'abandonner à la Pitié pour un misérable; & afin de mieux imprimer les Sentimens de Crainte & d'Affliction aux Spectateurs, il y avoit toujours sur le Théâtre des Chœurs d'Enfans, de Vierges, de Vieillards, qui fournissoient à chaque Evenement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Aristote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux *Athéniens*: mais il crût y apporter assez de remède en établissant une certaine *Purgation* que personne jusqu'ici n'a entendue, & qu'il n'a pas bien comprise lui-même, à mon jugement. Car y a-t-il rien de si ridicule que de former une Science qui donne sûrement la Maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la Guérison? que de mettre la perturbation dans une Ame, pour tâcher après de la calmer par les réflexions qu'on lui fait faire sur le honteux état où elle s'est trouvée?

Entre mille personnes qui assisteront au Théâtre, il y aura peut-être six Philosophes; qui seront capables d'un retour à la tranquillité, par ces sages & utiles méditations: mais la Multitude ne fera point ces réflexions judicieuses; & on peut presque assurer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théâtre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On

On ne trouve pas les mêmes inconveniens dans nos Représentations, que dans celles de l'Antiquité ; puis que nôtre Crainte ne va jamais à cette superstitieuse Terreur, qui produisoit de si méchans effets pour le courage. Nôtre Crainte n'est le plus souvent qu'une agréable inquiétude qui subsiste dans la suspension des esprits ; c'est un cher intérêt que prend nôtre Ame aux sujets qui attirent son affection.

On peut dire à peu près la même chose de la Pitié à nôtre égard. Nous la dépouillons de toute sa foiblesse, & nous lui laissons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un Grand-homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compassion, & qu'il se rende quelquefois maître de nos Larmes : mais je veux que ces Larmes tendres & généreuses regardent ensemble ses Malheurs & ses Vertus, & qu'avec le triste sentiment de la Pitié nous ayons celui d'une Admiration animée, qui fasse naître en nôtre Ame comme un amoureux desir de l'imiter.

Il nous restoit à mêler un peu d'Amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous ôter mieux ces noires idées que nous laissoit l'ancienne par la Superstition & par la Terreur. Et dans la vérité, il n'y a point de Passion qui nous excite plus à quelque chose de noble & de généreux qu'un honnête Amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'insulte d'un Ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime jusqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant.

Les Animaux les plus foibles & les plus timides ; les Animaux que la Nature a formés pour toujours craindre & toujours fuir, vont fierement au devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le sujet de leur Amour. L'Amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confesser la vérité, nos Auteurs ont fait un aussi méchant usage de cette belle Passion, qu'en ont fait les Anciens de leur Crainte & de leur Pitié : car à la reserve de huit ou dix Pièces, où ses mouvemens ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en
avons

avons point où les Amans & l'Amour ne se trouvent également défigurés.

Nous mettons une Tendresse affectée où nous devons mettre les sentimens les plus nobles. Nous donnons de la Moleffe à ce qui devrait être le plus touchant ; & quelquefois nous pensons exprimer naïvement les graces du Naturel, que nous tombons dans une simplicité basse & honteuse.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits Amans, nous en faisons des Princes ridicules ; & à force de plaintes & de soupirs, où il n'y auroit ni à plaindre ni à soupirer, nous les rendons imbécilles comme Amans & comme Princes. Bien souvent nos plus grands Héros aiment en Bergers sur nos Théâtres, & l'innocence d'une espece d'Amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si une Comédienne a l'art de se plaindre & de pleurer d'une maniere touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité ; & parce qu'elle plaît mieux quand elle est sensible, elle aura par tout indifferemment de la douleur.

Nous voulons un Amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux ; sans prendre garde à ce qui desire de la naïveté, de la tendresse, de la douleur : & cela vient de ce que voulant par tout de l'Amour, nous cherchons de la diversité dans les manieres, n'en mettant presque jamais dans les passions.

J'espere que nous trouverons un jour le véritable usage de cette Passion, devenue trop ordinaire. Ce qui doit être l'adoucissement des choses, ou trop barbares, ou trop funestes ; ce qui doit toucher noblement les Ames, animer les Courages, & élever les Esprits ; ne fera pas toujours le sujet d'une petite Tendresse affectée, ou d'une imbécille Simplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux Anciens : sans un Amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour nôtre Siècle, on ne fera point des Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, les modèles des Pièces de nôtre tems.

Je ne dis point que ces Tragédies n'aient eû ce qu'elles devoient avoir

avoir pour plaire au goût des *Athéniens* : mais qui pourroit traduire en François dans toute sa force l'*Oedipe* même, ce Chef-d'œuvre des Anciens ; j'ose assûrer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeste, plus opposé aux vrais sentimens qu'on doit avoir.

Nôtre Siècle a du moins cet avantage, qu'il y est permis de haïr librement les Vices, & d'avoir de l'amour pour les Vertus. Comme les Dieux causoient les plus grands Crimes sur le Théâtre des Anciens, les Crimes captivoient le respect des Spectateurs, & on n'osoit pas trouver mauvais ce qui étoit abominable. Quand *Agamemnon* sacrifie sa propre Fille, & une Fille tendrement aimée, pour appaiser la colere des Dieux ; ce Sacrifice barbare fut regardé comme une pieuse obéissance, comme le dernier effet d'une religieuse Soumission.

Que si l'on conservoit en ce tems-là les vrais sentimens de l'humanité, il falloit murmurer contre la cruauté des Dieux en Impie ; & si l'on vouloit être Dévot envers les Dieux, il falloit être cruel & barbare envers les hommes : il falloit faire, comme *Agamemnon*, la dernière violence à la Nature & à son Amour :

Tantum Religio potuit suadere malorum,

dit *Lucrece* sur ce Sacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons représenter les hommes sur le Théâtre sans l'intervention des Dieux ; plus utilement cent fois pour le Public & pour les Particuliers : car il n'y aura dans nos Tragédies, ni de Scelerat qui ne se déteste, ni de Héros qui ne se fasse admirer. Il y aura peu de Crimes impunis, peu de Vertus qui ne soient récompensées. Avec les bons Exemples que nous donnons au Public sur le Théâtre ; avec ces agréables sentimens d'Amour & d'Admiration, discrètement ajoutés à une Crainte & à une Pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que desire *Horace* :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci;

ce qui ne pouvoit jamais être selon les Régles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un Sentiment hardi & nouveau. C'est qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choses, une Grandeur d'Ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre Admiration. Il y a dans cette sorte d'Admiration quelque ravissement pour l'Esprit; le Courage y est élevé, l'Ame y est touchée.



SUR



S U R
LES CARACTERES
D E S
TRAGEDIES.

J'AI eu dessein autrefois de faire une Tragédie, & ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un sentiment secret d'Amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formois mon Caractère sans y penser, & que le Héros descendoit insensiblement au peu de mérite de *Saint Evremond*, au lieu que *Saint Evremond* devoit s'élever aux grandes Vertus de son Héros. Il étoit de mes Passions comme de mon Caractère ; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les siens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choses sur l'Amour ; si je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma Pitié : je faisois dire ce que je sentoais moi-même ; & pour comprendre tout en peu de mots, je me représentois sous le Nom d'autrui. N'accusons pas quelques Héros de nos Tragédies de verser des pleurs, qui devoient couler seulement en quelques endroits ; ce sont les larmes des Poètes, qui trop sensibles de leur naturel ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée. S'ils ne faisoient qu'entrer dans le sentiment des Héros, leur Ame prêtée seulement à la douleur, pourroit garder quelque mesure dans la passion :

fion : mais pour s'en faire une propre à eux mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devoient représenter dans la vrai semblance. C'est un grand secret de savoir nous exprimer avec justesse en ce qui regarde les pensées, & beaucoup plus en ce qui touche le sentiment : car l'Ame a bien plus de peine à se défaire de ce qu'elle sent, que l'Esprit à se dégager de ce qu'il pense.

Véritablement la Passion doit être remplie, mais jamais outrée ; & si les Spectateurs étoient réduits à choisir entre deux vices, ils souffriroient le défaut plus aisément que l'excès. Celui qui ne pousse pas assez les Mouvements, ne contente pas ; c'est ne pas donner sujet de se louer : celui qui les outre, blesse l'esprit ; c'est donner sujet de se plaindre. Le premier laisse à notre imagination le plaisir d'ajouter d'elle-même ce qu'il n'a su fournir : le second nous donne la peine de retrancher ; toujours difficile & ennuyeuse. Quand le Cœur particulièrement s'est senti touché autant qu'il doit l'être, il cherche à se soulager : revenus de ces mouvements aux lumières de l'esprit, nous jugeons peu favorablement de la Tendresse & des Larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande discrétion ; car le Spectateur le plus tendre a bien-tôt séché les siennes : *citò arefcit lacryma in aliena miseria.*

En effet, si on s'afflige trop long-tems sur le Théâtre, ou nous nous moquons de la Foiblesse de celui qui pleure ; ou la longue Pitié d'un long tourment qui fait passer les maux d'autrui en nous-mêmes, blesse la nature, qui a dû être seulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des Pièces fort touchantes, les Larmes des Acteurs attirent les miennes avec une douceur secrète que je sens à m'attendrir : mais si l'affliction continuë, mon Ame s'en trouve incommodée, & attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impression douloureuse. J'ai vû arriver souvent en de longs Discours de tendresse, que l'Auteur donne à la fin toute autre idée que celle d'Amant qu'il a dessein de représenter. Cet Amant devient quelquefois un Philosophe, qui raisonne dans la Passion, ou qui nous explique par une espece de Leçon, de quelle maniere elle s'est formée. Quelquefois l'esprit du Spectateur

teur qui pouffoit d'abord son imagination jusqu'à la Personne qu'on représente, revient à soi-même, desabusé qu'il est, & ne connoît plus que le Poëte, qui dans une espèce d'Elegie nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte, ou qu'il s'est formée.

Un homme se méconte auprès de moi en ces occasions ; il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on fasse l'éloquent à se plaindre de ses Malheurs. Celui qui prend la peine d'en discourir, m'épargne celle de l'en consoler ; c'est la Nature qui souffre, c'est à elle de se plaindre : elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle sent pour se soulager, non pas à le dire éloquentement pour se complaire.

Je suis aussi peu persuadé de la violence d'une Passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une Ame touchée sensiblement, ne laisse pas à l'Esprit la liberté de penser beaucoup, & moins encore de se divertir dans la variété de ces conceptions. C'est en quoi je ne puis souffrir la belle imagination d'*Ovide* : il est ingénieux dans la douleur ; il se met en peine de faire voir de l'esprit quand vous n'attendez que du sentiment. *Virgile* touche d'une impression toute juste, où il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé. Comme il ne vous laisse rien à désirer, il n'a aussi rien qui vous blesse, & c'est-là que votre Ame se rend avec plaisir à une proportion si aimable.

Je m'étonne que dans un tems où l'on tourne toutes les Pièces de Théâtre sur l'Amour, on en ignore assez & la Nature & les Mouvements. Quoi que l'Amour agisse diversement selon la diversité des complexions, on peut rapporter à trois mouvemens principaux tout ce que nous fait sentir une passion si générale ; *aimer, brûler, languir.*

Aimer simplement, est le premier état de notre Ame, lorsqu'elle s'émeut par l'impression de quelque objet agréable : là il se forme un sentiment secret de Complaisance en celui qui aime, & cette complaisance devient ensuite un attachement à la personne qui est aimée. *Brûler*, est un état violent sujet aux inquietudes, aux peines, aux tourmens ; quelquefois aux troubles, aux transports,

au

au desespoir ; en un mot à tout ce qui nous inquiète, ou qui nous agite. *Languir*, est le plus beau des mouvemens de l'Amour ; c'est l'effet délicat d'une flamme pure, qui nous consume doucement ; c'est une maladie chère & tendre qui nous fait haïr la pensée de notre guérison. On l'entretient secrètement au fond de son Cœur ; & si elle vient à se découvrir, les Yeux, le Silence, un Soupir qui nous échappe, une Larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire toute l'Eloquence du Discours. Pour ces longues Conversations de tendresse, ces Soupirs poussés incessamment, ces Pleurs à tout moment répandus, ils pourront se rapporter à quelque autre cause : si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'Amour que de la Sottise de celui qui aime. La Passion m'est trop précieuse pour la couvrir d'une honte étrangère, où elle n'a aucune part. Peu de Larmes suffisent aux Amans pour exprimer leur Amour ; quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur Passion que leur Foiblesse. J'ose dire qu'une Dame qui aura pitié de son Amant sur les discrettes & respectueuses expressions du mal qu'elle cause, se moquera de lui comme d'un misérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

* Michel Cervantes Auteur de Don Quichote.

J'ai observé que *Cervantes* * estime toujours dans ses Chevaliers le Mérite vrai-semblable : mais il ne manque jamais à se moquer de leurs Combats fabuleux, & de leurs Pénitences ridicules. Par cette dernière considération, il fait préférer DON GALAOR au bon AMADIS DE GAULE, *Porque tenia Condicion mui accommodada para todo ; que no era Cavallero melindroso, ni-tan l'loron como su Hermano.*

Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'est d'employer une Passion pour une autre, de mettre de la Douleur où il ne faut que de la Tendresse, de mettre au contraire du Desespoir où il ne faut que de la Douleur. Dans les TRAGÉDIES de *Quinault* vous desireriez souvent de la Douleur où vous ne voyez que de la Tendresse : dans le TITUS de *Racine* vous voyez du Desespoir où il ne faudroit qu'à peine de la Douleur. L'Histoire nous apprend que *Titus* pleins d'égards & de circonspectons renvoya *Berenice*

en *Judée*, pour ne pas donner le moindre scandale au Peuple Romain; & le Poëte en fait un désespéré, qui veut se tuer lui-même, plutôt que de consentir à cette séparation.

Corneille n'a pas eu des Sentimens plus justes sur le sujet de son *Titus* *. Il nous le représente prêt à quitter *Rome*, & à laisser le Gouvernement de l'Empire pour aller faire l'amour en *Judée*. C'est là qu'il va contre la Vérité & la Vrai-semblance, ruinant le naturel de *Titus*, & le caractère de l'Empereur, pour donner tout à une Passion éteinte: c'est vouloir que ce Prince s'abandonne à *Berenice* comme un fou, lors qu'il s'en défait comme un homme sage, ou dégoûté.

* Dans sa Comédie héroïque intitulée TITE ET BERENICE.

J'avoüe qu'il y a de certains sujets où la Bien-séance & la Raison même favorisent les sentimens de la Passion; & alors la Passion le doit emporter sur le Caractère. *Horace* veut qu'on représente *Achille* agissant, colere, inexorable, croyant que les Loix n'ont pas été faites pour lui, & ne connoissant que la Force pour tout Droit en ses entreprises †: mais c'est dans son Naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainsi. C'est le caractère qu'*Homere* lui donne, lors qu'il dispute sa Captive à *Agamemnon*: cependant ni *Homere*, ni *Horace* n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans *Achille*; & *Euripide* a eu tort de lui donner si peu d'Amour pour *Iphigénie* sur le point qu'elle devoit être sacrifiée §. Le Sacrificateur étoit touché de compassion, & l'Amant paroît comme insensible: s'il a de la Colere il la trouve dans son Naturel; son Cœur ne lui fournit rien pour *Iphigénie*. On m'avoüera que l'humanité demandoit de la Pitié; que la nature, que la bien-séance même exigeoient de la Tendresse; & tous les gens de bon-gout blâmeront le Poëte d'avoir trop considéré le Caractère, lors qu'il falloit avoir de grands égards pour la Passion. Mais quand une Passion est connue généralement de tout le monde, c'est-là qu'il faut donner le moins qu'on peut au Caractère.

§ Pensée de Grotius.

En

† Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge Scriptor. Honoratum si fortè reponis *Achillem*; Impiger, iracundus, inexorabilis, acer, Jura neget sibi data, nihil non arroget armis. Horat. de Art. Poët.

En effet, si vous aviez à dépeindre *Antoine* depuis qu'il fut abandonné à son Amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles Qualités que la Nature lui avoit données. *Antoine* amoureux de *Cléopâtre*, n'est pas l'*Antoine* Ami de *César*. D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en est fait un foible, mou & paresseux. D'un homme qui n'avoit manqué en rien, ni à son Intérêt ni à son Parti, il s'en est fait un qui s'est manqué à lui-même, & qui s'est perdu.

Horace, que j'ai allegué, forme un Caractère de la Vieillesse, qu'il nous prescrit de garder fort soigneusement. Si nous avons quelque Vieillard à représenter, il veut que nous le dépeignons amassant du Bien, & s'abstenant de celui qu'il peut avoir amassé; que nous le dépeignons froid, timide, chagrin, peu satisfait du présent, & grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vû dans sa Jeunesse*. Mais si vous avez à représenter un Vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni paresse, ni chagrin: vous ferez un libéral d'un avare, un complaisant d'un homme fâcheux & difficile. Il trouvera à redire à toutes les Beautés qu'il a vûes, & admirera seulement celle qui l'enchanté: il fera toutes choses pour elle, & n'aura plus de volonté que la sienne, pensant regagner par la Soumission, ce qu'il perd par le dégoût que son Age peut donner;

*Et sous un front ridé, qu'on a droit de haïr,
Il croit se faire aimer à force d'obéir †.*

† Corneille
dans la SO-
PHONISBE.

Tel a été, & tel a été dépeint par *Corneille* le vieil & infortuné *Syphax*. Avant qu'il fût charmé de sa *Sophonisbe*, il avoit tenu la balance entre les *Carthaginois* & les *Romains*: devenu amoureux sur
ses

* Multa senem circumveniunt incommoda; vel quod
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti;
Vel quod res omnes timide gelidæque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque fururi,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, castigat censorque minorum.

Horat. de Art. Poët.

ses vieux jours, il perdit ses Etats, & se perdit lui-même pour avoir eu trop d'assujettissement aux Volontés de sa Femme.

Quand j'ai parlé de la Passion, ç'a été proprement de l'Amour que j'ai entendu parler : les autres Passions servent à former le Caractère, au lieu de le ruiner. Etre naturellement gai, triste, colere, timide, c'est avoir les humeurs, les qualités, les affections qui composent un Caractère : être fort amoureux ; c'est avoir pris une Passion qui ne ruine pas seulement les qualités d'un Caractère, mais qui assujettit les mouvemens des autres Passions. Il est certain qu'une Ame qui aime bien, ne se porte aux autres passions que selon qu'il plaît à son Amour. Si elle a de la colere contre un Amant, l'Amour l'excite & l'appaise ; elle pense haïr, & ne fait qu'aimer ; l'Amour excuse l'ingratitude, & justifie l'infidélité : les Tourmens d'une véritable passion sont des Plaisirs ; on en connoît les Peines lors qu'elle est passée, comme après la réverie d'une fièvre, on sent les douleurs. En aimant bien, l'on n'est jamais misérable : on croit l'avoir été quand on n'aime plus.

Une Beauté qui fait toucher les Cœurs,
N'a pas en son pouvoir de faire un misérable ;
Auprès d'une personne aimable,
Les Appas tiennent lieu d'assez grandes Faveurs.





A un Auteur qui me demandoit mon Sentiment d'une Piece où l'Héroïne ne faisoit que se lamenter.

LA Princesse dont vous faites l'Héroïne de votre Pièce, me plairoit assez si vous aviez un peu ménagé ses Larmes : mais vous la faites pleurer avec excès ; & deez qu'il y aura quelque retour à la justesse du Sentiment, le trop de Larmes rendra ceux qu'on représente moins touchans, & ceux qui voyent représenter, moins sensibles. *Corneille* n'a pas plû à la Multitude en ces derniers tems, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment ; & de plus délicat dans la pensée. Après avoir comme usé les Passions ordinaires dont nous sommes agités, il s'est fait un nouveau mérite à toucher des Tendresses plus recherchées, de plus fines Jalousies, & de plus secretes Douleurs : mais cette Etude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes Assemblées ; de sorte qu'une Découverte si précieuse lui a fait perdre quelque Estime dans le Monde, quand elle devoit lui donner une nouvelle Réputation.

Il est certain que personne n'a mieux entendu la Nature que *Corneille* : mais il l'a expliquée différemment selon ses tems différens. Etant jeune il en exprimoit les mouvemens ; étant vieux il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnoit tout au sentiment, il donne plus aujourd'hui à la connoissance : il ouvre le cœur avec tout son secret, il le produisoit avec tout son trouble. Quelques autres ont suivi plus heureusement la disposition des esprits,

prits, qui n'aiment aujourd'hui que la Douleur & les Larmes : mais je crains pour vous quelque retour du Bon goût justement sur votre Pièce, & qu'on ne vienne à désapprouver le trop grand usage d'une Passion dont on enchante présentement tout le monde.

J'avoüe qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée ; c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses par les impressions de l'Amour & de la Pitié mêlés ensemble ; mais si la Belle affligée continuë à se désoler trop long-tems, ce qui nous touchoit nous attriste : lassés de la consoler quand elle aime encore à se plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des Vieilles & des Parents, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une si ennuyeuse désolation.

Un Auteur bien entendu dans les Passions, n'épuisera jamais la Douleur d'une Affligée : cet épuisement est suivi d'une indolence qui apporte une langueur infallible aux Spectateurs. Les premières Larmes sont naturelles à la passion qu'on exprime ; elles ont leur source dans le cœur, & portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre : les dernières sont purement de l'esprit du Poëte ; l'Art les a formées, & la Nature ne veut pas les reconnoître. L'Affliction doit avoir quelque chose de touchant, & la fin de l'affliction quelque chose d'animé, qui puisse faire sur nous une impression nouvelle. Il faut que l'Affliction se termine par une bonne Fortune qui finit les malheurs avec la joye, ou par une grande Vertu qui attire nôtre admiration. Quelquefois elle s'acheve par la Mort ; & il en naît en nos Ames une commisération propre & naturelle à la Tragédie : mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour leur foiblesse, que de compassion pour le malheur.

Je n'aime pas au Théâtre une Mort qui se pleure davantage par la Personne qui se meurt, que par ceux qui la voyent mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes, & un sentiment profond : j'aime un desespoir qui ne s'exhale pas en paroles ; mais

où la Nature accablée succombe sous la violence de la Passion
Les longs Discours expliquent plus nôtre regret à la Vie, que
nôtre résolution à la Mort : parler beaucoup dans ces occasions,
c'est languir dans le desespoir, & perdre tout le mérite de sa dou-
leur :

O Silvia, tu se' morta.

* AMINTE
du Tasse, *Ass.*
III. Sc. II.

& s'évanouir comme *Amince* * :

† SURENA
Tragédie de
Corneille, *Ass.*
V. Sc. V.

Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs † ;

& mourir comme *Erudice*.

Il est certain que nos maux se soulagent en pleurant, & la plus grande peine du monde un peu adoucie, r'anime le desir de vivre à mesure qu'elle soulage le sentiment. Il en est de nôtre Raisonnement comme de nos Larmes : pour peu que nous raisonnions dans l'Infortune, la Raison nous porte à l'endurer plutôt qu'à mourir. Faisons guerir au Théâtre ceux que nous faisons beaucoup pleurer & beaucoup se plaindre : donnons plus de maux que de larmes & de discours, à ceux que nous avons dessein d'y faire mourir.



LETTRE



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

D E

L I O N N E.

QUELQUES fâcheuses que soient mes Disgraces, je trouve de la douceur quand je voi un aussi Honnête-homme que vous, assez tendre pour les plaindre, & assez généreux pour chercher le moyen de les finir. Je suis infiniment obligé aux Bontés de Madame ***, & à la chaleur de vos bons offices: mais je serai bien-aisé à l'avenir que personne n'excite Monsieur le Comte de *Lauzun* à me servir. Je suis sûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra faire sur mon sujet sans se nuire; & je serois fort fâché de lui attirer le moindre désagrément. Il ne doit rien dire à son Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laisse de la satisfaction. Un Maître qui refuse une fois, se fait aisément une habitude de ne pas accorder les autres choses qui lui sont demandées. J'ai ouï dire à un grand Courtisan, qu'il *falloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut*: je serois au désespoir de l'avoir attiré à une personne que j'honore autant que Monsieur le Comte de *Lauzun*.

Ce n'est pas que je n'aye presque une nécessité d'aller en *France*
pour

pour deux mois, à moins que de me résoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les Pays étrangers. Je croi qu'il m'y est dû encore quarante mille Livres, dont je ne puis rien tirer; cependant je crains plus que la nécessité, le secours de la Nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la Fortune. J'ai des diablesses de Vapeurs qui me tourmentent; mais elles ne sont pas si-tôt passées, que je suis plus gai que jamais. Dans une heure tout ce qu'il y a de funeste, & tout ce qu'il y a d'agréable se présente à mon imagination; & je sens ainsi bien plus vivement en moi les effets de l'humeur, que le pouvoir de la Raison. Je tomberoï aisément dans la Morale; c'est le penchant de tous les Malheureux, dont l'imagination est presque toujours triste, ou les pensées du moins sérieuses: comme je crains le ridicule de la Gravité, je m'arrête tout court, pour vous dire seulement, Monsieur, que personne au monde n'est à vous plus absolument, &c.

Je vous supplie dans l'occasion d'assurer Madame De *** de ma reconnoissance très humble pour toutes ses Bontés.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai passé mes heures ennuyeuses sur des Bagatelles. J'ai fait quelques *Observations sur nos Historiens; sur la Tragédie, & sur la Comédie Espagnole, Françoise, Italienne, Angloise; sur l'Opera, &c.* mais c'étoient seulement des Observations particulieres sans beaucoup de dessein & de régularité: tout cela étoit fondé sur les differens Génies des Nations; j'en ai perdu une partie, & l'autre est encore confuse; je vous les enverrai toutes. Vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il est fort rare.



DISCOURS



DISCOURS

SUR LES

HISTORIENS

FRANÇOIS.

IL faut avouer que nos HISTORIENS n'ont eu qu'un mérite bien médiocre : sans l'envie naturelle qu'ont les Hommes de savoir ce qui s'est passé dans leur Pays, je ne sai comment une personne qui a le bon-goût des Histoires anciennes, pourroit se résoudre à souffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes il est assez étrange que dans une Monarchie où il y a eu tant de Guerres mémorables, & tant de Changemens signalés dans les affaires ; que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choses, & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Historien qui réponde ni à la dignité de la matiere, ni à nôtre propre inclination.

J'ai crû autrefois qu'on devoit attribuer ce défaut-là à nôtre Langue ; mais quand j'ai considéré depuis que la beauté du François dans la Traduction égaloit presque celle du Grec & du Latin dans l'Original, il m'est venu dans la pensée malgré moi, que la médiocrité de nôtre Genie se trouve au dessous de la majesté de l'Histoire. D'ailleurs, quand il y auroit parmi nous quelques Génies

nies assez élevés, il y a trop de choses nécessaires à la composition d'une belle Histoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même personne. On trouveroit peut-être un Stile assez pur & assez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui pour mener une vie éloignée de la Cour & des Affaires, les traiteroient avec des Maximes générales & des Lieux communs, qui sentent plus la Politique de l'Antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoissance de nos intérêts ; mais ils ont le desavantage de s'être formés à un certain Stile de Dépêches aussi propre pour les Négociations, que peu convenable à la dignité de l'Histoire. Ce leur est une chose ordinaire encore de parler fort mal de la Guerre, à moins que la fortune ne les y ait jettés autrefois, ou qu'ils n'aient vécu dans la confiance & la familiarité des grands Hommes qui la conduisent : ç'a été un défaut considérable en *Grotius*, qui après avoir pénétré les causes de la Guerre les plus cachées ; l'esprit du Gouvernement des *Espagnols* ; la disposition des Peuples de *Flandre* ; qui après être entré dans le vrai Génie des Nations, après avoir formé le juste Caractère des Sociétés, & celui des personnes principales ; si bien expliqué les différens états de la Religion ; remonté à des sources inconnues au Cardinal *Bentivoglio* & à *Strada*, n'a pû maintenir dans les esprits l'admiration qu'il y avoit causée, aussi-tôt qu'il a falu ouvrir le champ de la Guerre, quand il a falu parler du mouvement des Armées, venir à la description des Sièges, & au recit des Combats.

Nous avons des gens de qualité d'un Mérite extraordinaire, qui pour avoir passé par de grands Emplois avec un Bon-sens naturel & des Connoissances acquises, sont également capables de bien agir & de bien parler ; mais ordinairement le Génie leur manque ou ils n'ont pas l'art de bien écrire : outre que rapportant toutes choses à leur Cour & à la fonction de leurs Charges, ils cherchent peu à peu à s'instruire des formes du Gouvernement & des ordres du Royaume. Ils croiroient se faire tort, & prendre l'esprit des gens de Robe contre la dignité de leur profession, s'ils s'appliquoient à la connoissance de nos principales Loix. Et sans avoir

ces lumieres-là, j'oserois assurer qu'il est comme impossible de faire une bonne Histoire remplie, comme elle doit être, de saines & de judicieuses Instructions.

Bacon se plaignoit souvent que les Historiens prennent plaisir à s'étendre sur les choses étrangères, & qu'ils semblent éviter comme une langue, le discours des Réglemens qui font la tranquillité publique : que se laissant aller avec joye au recit des maux qu'apporte la Guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes Loix qui établissent le bonheur de la Société civile. Ses plaintes me paroissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Histoire chez les *Romains*, où l'on ne puisse connoître le dedans de la République par ses Loix, comme le dehors par ses Conquêtes. Vous voyez dans *Tite Live*, tantôt l'abolition des vieilles Loix, & tantôt l'établissement des nouvelles; vous y voyez tout ce qui dépend de la Religion, & ce qui regarde les Cérémonies. La Conjuraton de *Catilina* dans *Saluste* est toute pleine des Constitutions de la République, & la Harangue de *César*, si délicate & si détournée, ne roule-t-elle pas toute sur la *Loi Portia*, sur les justes considérations qu'eurent leurs Peres pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des Citoyens, sur les dangereuses consequences qui s'ensuivroient si une Ordonnance si sage étoit violée?

Le même *César* en ses COMMENTAIRES ne perd jamais l'occasion de parler des Mœurs, des Coûtumes & de la Religion des *Gaulois*. *Tacite* n'est peut-être que trop rempli d'Accusations, de Défenses, de Loix & de Jugemens. *Quinte Curce*, dans une Histoire composée pour plaire plus que pour instruire, met à la bouche d'*Alexandre* les Loix des *Macédoniens* pour répondre aux reproches d'*Hermolaüs* qui avoit conspiré contre sa vie. Cet *Alexandre*, qui semble n'avoir connu d'autres Loix que ses volontés dans la Conquête du Monde; cet *Alexandre*, ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des Loix, pour avoir fait donner le foïet à un jeune Garçon, lors qu'il est le Maître de l'Univers.

Comme il n'y a point de Peuple qui n'ait à se garantir des violences étrangères, quand il est foible, ou à rendre sa condition

plus glorieuse par des Conquêtes, quand il est puissant; comme il n'y en a point qui ne doive assurer son repos par la constitution d'un bon Gouvernement, & la tranquillité de sa conscience par les sentimens de sa Religion: aussi n'y a-t-il point d'Historien qui ne doive être instruit de tous ces differens Interêts, quand il en entreprend l'Histoire; qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on se le procure. On ne sauroit bien faire l'Histoire de *France*, quelques Guerres qu'on ait à décrire, sans faire connoître les ordres du Royaume, la diversité de Religion, & les Libertés de l'Eglise Gallicane.

Il seroit ridicule de vouloir écrire celle d'*Angleterre*, sans savoir les affaires du Parlement, & être bien instruit des différentes Religions de ce Royaume. Il ne le seroit pas moins d'entreprendre celle d'*Espagne*, sans savoir exactement les diverses formes de ses Conseils, & le mystere de son Inquisition, aussi bien que le secret de ses Interêts étrangers; les motifs, & les succès de ses Guerres.

Mais à la vérité, ces diversités de Loix, de Religion, de Politique, de Guerre, doivent être mêlées ingénieusement, & ménagées avec une grande discrétion: car un homme qui affecteroit de parler souvent de la Constitution & des Loix de quelque Etat, sentiroit plutôt le Législateur ou le Jurisconsulte que l'Historien. Ce seroit faire des Leçons de Théologie, que de traiter chaque point de Religion avec une curiosité recherchée: on auroit de la peine à le souffrir dans l'Histoire de *Fra Paolo*, quelque belle qu'elle puisse être, si on ne pardonnoit l'ennui de ses Controverses entre les Docteurs, à la nécessité de son sujet.

Quoi que la description des Guerres semblent tenir le premier lieu dans l'Histoire, c'est se rendre une espece de Conteur fort importun que d'entasser Evenemens sur Evenemens, sans aucune diversité de matieres; c'est trouver le moyen dans les vérités, d'imiter la maniere des vieux Faiseurs de Romans dans leurs faux Combats, & leurs Avantures fabuleuses.

Les Historiens Latins ont su mêler admirablement les diverses connoissances

connoissances dont j'ai parlé : aussi l'Histoire des *Romains* devoit-elle avoir du rapport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions différentes de plusieurs Professions. En effet, il n'y a guere eu de grands personnages à *Rome*, qui n'aient passé par les dignités du Sacerdoce, qui n'aient été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander les Armées. Aujourd'hui chaque profession fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Eglise, est de se donner tout entiers aux choses Ecclesiastiques ; & ceux que leur ambition a poussés au maniement des Affaires, ont essuyé mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étoient destinés. Les gens de Robe sont traités de ridicules aussi-tôt qu'ils veulent sortir de leur profession ; & un homme de guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au de là de son métier.

Il est certain neantmoins que les diverses applications des Anciens formoient une capacité bien plus étendue ; les mêmes personnes apprenant à bien employer les forces de la République, & à contenir les Peuples par la révérence de la Religion & par l'autorité des Loix. C'étoit un grand avantage aux Magistrats d'être maîtres des plus fortes impressions qui se fassent sur les esprits, & de saisir tous les sentimens par où ils sont disposés à la docilité, ou contrainsts à l'obéissance. Ce n'en étoit pas un moindre aux Généraux d'avoir appris dans les secrets de leur Religion à pouvoir inspirer leurs propres mouvemens, & à les faire recevoir avec le même respect que s'ils avoient été inspirés véritablement par les Dieux ; d'avoir l'art de tourner toutes choses en présages de bonheur ou d'infortune, & de savoir à propos remplir les Soldats de confiance, ou de crainte. Mais il en revenoit encore une autre utilité à la République, c'est que les Magistrats se faisoient connoître pleinement eux-mêmes ; car il étoit impossible que dans ces fonctions différentes, le Naturel le plus profond pût également se cacher par tout, & que les bonnes & les mauvaises qualités ne fussent à la fin discernées. On découvroit en ces Génies bornés, que la nature a restraints à certains talens, qu'une humeur douce & plaisible

paifible qui s'étoit accommodée au miniftère de la Religion, n'avoit pas quelquefois affez de conftance pour maintenir les Loix en vigueur.

On voyoit quelquefois un Sénateur incorruptible dans les Jugemens, qui n'avoit ni l'activité, ni la vigilance d'un bon Capitaine. Tel étoit un grand Homme de guerre, comme *Marius*, qui fe trouvoit fans capacité en ce qui regardoit la Religion & les Affaires. A la vérité, il fe formoit fouvent une Suffifance générale, & une Vertu pleine par tout, qui pouvoit rendre les Citoyens utiles au Public en toutes chofes; mais fouvent auffi une capacité moins étendue faifoit employer les hommes à certains ufages où ils étoient feulement propres.

C'eft ce qu'on a vû dans le Confulat de *Cicéron* & d'*Antonius*, où ce premier eut ordre de veiller au falut de la République felon fon talent, & le fecond fut envoyé afsembler des Troupes avec *Petereius* pour combattre celles de *Catilina*.

Si on fait réflexion fur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens Hiftoriens chez un Peuple où ceux qui écrivoient l'Hiftoire, étoient des perfonnes confiderables, auxquelles il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire; qui avoient une connoiffance profonde des affaires de la Religion, de la Guerre, des Hommes. A dire vrai, les Anciens avoient un grand avantage fur nous à connoître les Génies par ces différentes épreuves où l'on étoit obligé de paffer dans l'adminiftration de la République; mais ils n'ont pas eu moins de foin pour les bien dépeindre; & qui examinera leurs Eloges avec un peu de curiofité & d'intelligence, y découvrira une étude particulière, & un art infiniment recherché.

En effet, vous leur voyez afsembler des Qualités comme oppofées, qu'on ne s'imagineroit pas fe pouvoir trouver dans une même perfonne; *animus audax, subdolus*: vous leur voyez trouver de la diverfité dans certaines Qualités qui paroiffent tout-à-fait les mêmes, & qu'on ne fauroit démêler fans une grande délicateffe de difcernement: *subdolus, varius: cujuslibet rei simulator, ac diffimulator*.

Il y une autre diversité dans les Eloges des Anciens plus délicate, qui nous est encore moins connue. C'est une certaine différence, dont chaque Vice ou chaque Vertu est marquée par l'impression particulière qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Par exemple, le Courage d'*Alcibiade* a quelque chose de singulier qui le distingue de celui d'*Epaminondas*, quoi que l'un & l'autre aient su exposer leur vie également: la Probité de *Caton* est autre que celle de *Catulus*; l'Audace de *Catilina* n'est pas la même que celle d'*Antoine*; l'Ambition de *Sylla* & celle de *César* n'ont pas une parfaite ressemblance; & de là vient que les Anciens en formant le Caractère de leurs Grands-hommes, forment, pour ainsi dire, en même tems le caractère des Qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paroissent pas seulement ambitieux & hardis, ou modérés & prudents, mais qu'on sache plus particulièrement qu'elle étoit l'espece d'Ambition & de Courage, ou de Moderation & de Prudence qu'ils ont eue.

Saluste nous dépeint *Catilina* comme un homme de méchant Naturel, & la méchanceté de ce naturel est aussi-tôt exprimée: *sed ingenio malo pravoque*. L'espece de son Ambition est distinguée par le Dérèglement des mœurs, & le dérèglement est marqué à l'égard du caractère de son esprit par des Imaginations trop vastes & trop élevées: *vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat*. Il avoit l'esprit assez méchant pour entreprendre toutes choses contre les Loix, & trop vaste pour se fixer à des desseins proportionnés aux moyens de les faire réussir.

L'esprit hardi d'une Femme voluptueuse & impudique, telle qu'étoit *Sempronia*, eût pu faire croire que son Audace alloit à tout entreprendre en faveur de ses Amours: mais comme cette sorte de hardiesse est peu propre pour les dangers où l'on s'expose dans une Conjuración, *Saluste* explique d'abord ce qu'elle est capable de faire, par ce qu'elle a fait auparavant: *quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat*. Voilà l'espece de son Audace exprimée. Il la fait chanter & danser, non avec les façons, les gestes, & les mouvemens qu'avoient à Rome les Chanteuses & les Baladines.

Baladines ; mais avec plus d'art & de curiosité qu'il n'étoit bien-féant à une Honnête-femme : *psallere & saltare elegantius quam necesse sit probæ*. Quand il lui attribua un esprit assez estimable, il dit en même tems en quoi consistoit le mérite de cet esprit : *cæterum ingenium ejus haud absurdum, versus facere, jocos movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci*.

Vous connoîtrez dans l'Eloge de *Sylla*, que son Naturel s'accommodoit heureusement à ses Desseins. La République alors étant divisée en deux Factions, ceux qui aspiraient à la puissance n'avoient point de plus grand intérêt que de s'aquerir des Amis, & *Sylla* n'avoit point de plus grand plaisir que de s'en faire. La Libéralité est le meilleur moyen pour gagner les affections : *Sylla* savoit donner toutes choses. Parmi les choses qu'on donne, il n'y a rien qui assujettisse plus les hommes, & assure tant leurs services, que l'Argent qu'ils reçoivent de nous, C'est en quoi la Libéralité de *Sylla* étoit particulièrement exercée : *rerum omnium, pecunie maximè largitor*. Il étoit libéral de son naturel, libéral de son Argent par intérêt. Son loisir étoit Voluptueux ; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce Grand-homme, que de le dépeindre avec de la sensualité ou de la paresse : ce qui oblige *Saluste* de marquer le caractère d'une Volupté d'Honnête-homme, soumise à la Gloire, & par qui les Affaires ne sont jamais retardées ; de peur qu'on ne vint à soupçonner *Sylla* d'une mollesse où languissent d'ordinaire les effeminés : *voluptatum cupidus, gloriæ cupidior ; otio luxurioso esse, tamen à negotiis unquam voluptas remorata*. Il étoit le plus heureux homme du monde avant la Guerre civile ; mais ce bonheur n'étoit pas un pur effet du hazard, & sa Fortune quelque grande qu'elle fût toujours, ne se trouva jamais au dessus de son industrie : *atque illi felicissimo omnium hominum ante civilem victoriam, nunquam super industriam fortuna fuit*.

Quand *Tacite* fait la peinture de *Pétrone*, il marque les Qualités qu'il lui donne avec ces sortes de distinctions ; il lui fait dépenser son Bien, non pas en dissipateur dans la Débauche, mais en homme délicat, dans un Luxe poli & curieux. Le mépris de la

la Mort qu'il lui attribue, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres *Romains*: ce n'est point la Gravité constante de *Thraseas*, faisant des leçons à celui qui lui apportoit l'ordre de mourir; ce n'est point la Constance forcée de *Sénèque*, qui a besoin de s'animer par le souvenir de ses préceptes & de ses discours; ce n'est point la Fermeté dont *Helvidius* se pique; ce n'est point une résolution formée sur les sentimens des Philosophes; c'est une Indifférence molle & nonchalante, qui ne laissoit aucun accès dans son Ame aux funestes pensées de la Mort; c'est une continuation du train ordinaire de la Vie, jusqu'au dernier moment.

Mais si les Anciens ont eut tant de délicatesse à marquer ces Différences, il n'y a pas moins d'art dans le stile de leurs Eloges pour attacher nôtre discernement à les connoître. Dans leurs Narrations, ils nous engagent à les suivre par la liaison insensible d'un Recit agréable & naturel. Ils entraînent nôtre esprit dans leurs Harangues par la véhémence du Discours; de peur que s'il demeureroit dans son aliette, il n'examinât le peu de bon-sens qu'il y a dans les exagerations de l'Eloquence, & n'eût le loisir de former des oppositions secretes à la persuasion. Ils apportent quelquefois dans un Conseil raisons sur raisons pour déterminer les Ames les plus irrésoluës au parti qu'elles doivent prendre: mais dans les Eloges où il faut discerner les Vices d'avec les Vertus, où il faut démêler les diversités qui se rencontrent dans un Naturel, où il faut non seulement distinguer les Qualités différentes, mais les Différences dont chaque qualité est marquée; on ne doit pas se servir d'un Stile qui nous engage ou qui nous entraîne, ni de Raisonnemens suivis qui assujettissent le nôtre. Au contraire il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impose, de ce qui soûmet nôtre Entendement, afin de nous laisser chez nous-mêmes avec un plein usage de nos lumieres, attachés neantmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un Stile coupé, & d'une Construction variée, de peur que l'esprit ne vint à se dissiper en des considerations trop vagues. Par là un Lecteur est obligé de donner toute son attention aux diverses singularités,

gularités, & d'examiner séparément chaque trait de la peinture.

C'est ainsi que les Anciens formoient leurs Eloges. Pour nous, si nous avons à dépeindre un Naturel semblable à celui de *Catiline*, nous aurions de la peine à concevoir dans une même personne des Qualités qui paroissent opposées. Tant de hardiesse avec un si grand artifice, tant de fierté & tant de finesse, tant d'ardeur en ce qu'il desiroit, avec tant de feinte & de dissimulation.

Il y a des différences délicates entre des Qualités qui semblent les mêmes, que nous découvrons mal-aisément. Il y a quelquefois un mélange de Vice & de Vertu dans une seule Qualité, que nous ne séparerons jamais. Véritablement il nous est facile de connoître les Vertus quand elles sont nettes & entières; & d'ordinaire nous donnons de la Prudence dans les conseils, de la Promptitude dans l'exécution, & de la Valeur dans les combats : pour ce qui regarde les bonnes Mœurs ; de la Pieté envers Dieu, de la Probité parmi les hommes, de la Fidélité à ses Amis ou à son Maître. Nous faisons le même usage & des Défauts & des Vices ; de l'Incapacité dans les Affaires, de la Lâcheté contre les Ennemis, de l'Infidélité à ses Amis, de la Paresse, de l'Avarice, de l'Ingratitude : mais où la Nature n'a pas mis une grande pureté dans les Vertus, où elle a laissé quelque mélange de vertu parmi les vices ; nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui se cache, tantôt délicatesse à démêler ce qui se confond.

Ces Distinctions particulières, qui marquent diversement les qualités selon les esprits où elles se rencontrent, nous sont encore plus cachées. La diversité de Vaillance nous est inconnue : nous n'avons qu'un même Courage pour tous les Gens de valeur, une même ambition pour tous les Ambitieux, une même Probité pour tous les gens de bien ; & à dire vrai, l'Eloge que nous faisons d'un homme de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre tems. Si nous avons à parler de ces Ducs de *Guise* dont la réputation durera toujours, nous les ferions vaillans, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, ze-
lés

lés pour la Religion Catholique, & ennemis déclarés de la Protestante : mais les Qualités de l'un trop peu distinguées de celles de l'autre, ne formeroient pas des Caractères aussi divers qu'ils le doivent être. Ces Vertus que la morale & les discours généraux nous représentent les mêmes, prennent un air différent par la différence de l'humeur & du génie des personnes qui les possèdent.

Nous jugeons bien que le Connétable * & l'Amiral † ont été capables de soutenir le poids des affaires les plus importantes ; mais la différence de leur capacité ne se trouve pas assez marquée dans nos Auteurs. Ils nous apprennent que d'*Andelot*, *Buffi* & *Givri* ont été les plus braves gens du Monde : mais on ne nous dit point qu'il y avoit une Opiniâtreté de Faction mêlée à la Hardiesse de d'*Andelot* ; qu'il paroïssoit quelque chose de vain & d'audacieux dans la Bravoure de *Buffi* ; & que la Valeur de *Givri* avoit toujours un air de Chevalerie.

* Anne Connétable de Montmorenci.

† Gaspard de Coligni Amiral de France.

Il y a quelque chose de particulier dans les Courages, qui les distingue ; comme il y a quelque singularité dans les Esprits qui en fait la différence. Le Courage du Maréchal de *Châtillon* étoit une intrépidité lente & paresseuse : celui du Maréchal de la *Meilleraye* avoit une ardeur fort propre à presser un Siège, & un grand emportement dans les Combats de Campagne. La Valeur du Maréchal de *Rantzau* étoit admirable pour les grandes actions ; elle a pû sauver une Province, elle a pû sauver une Armée : mais on eût dit qu'elle tenoit au dessous d'elle les Périls communs, à la voir si nonchalante pour les petites & fréquentes occasions où le service ordinaire se faisoit. Celle du Maréchal de *Gassion*, plus vive & plus agissante, pouvoit être utile à tous les momens ; il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos Troupes quelque avantage sur les Ennemis. Il est vrai qu'on la voyoit moins libre à la vûe d'une grosse affaire. Ce Maréchal si aventurier pour les Partis, si brusque à charger les Arriere-gardes, craignoit un Engagement entier ; occupé de la pensée des événemens, lors qu'il falloit agir plutôt que penser.

Quelquefois nous donnons tout aux Qualités, sans avoir égard

Tom. II.

A a

à ce

à ce que l'humeur y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne considérons pas assez le fond des Qualités. La réverie de Monsieur de *Turenne*, son esprit retiré en lui-même, plein de ses projets & de sa conduite, l'ont fait passer pour timide, irrésolu, incertain ; quoi qu'il donnât une Bataille avec autant de facilité que Monsieur de *Gassion* alloit à une Escarmouche. Et le naturel ardent de Monsieur le Prince l'a fait croire impétueux dans les Combats ; lui qui se possède mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du Monde ; lui qui avoit plus de présence d'esprit à *Lens*, à *Fribourg*, à *Nortlingue* & à *Senef*, qu'il n'en auroit eu peut-être dans son Cabinet.

Après un si long discours sur la Connoissance des Hommes, je dirai que nos Historiens ne nous en donnent pas assez, faute d'application, ou de discernement pour les bien connoître. Ils ont cru qu'un Recit exact des événemens suffisoit pour nous instruire, sans considérer que les affaires se font par des hommes que la Passion emporte plus souvent que la Politique ne les conduit. La Prudence gouverne les Sages, mais il en est peu ; & les plus sages ne le sont pas en tout tems : la Passion fait agir presque tout le monde, & presque toujours.

Dans les Républiques, où les Maximes du vrai Interêt devroient être mieux suivies, on voit la plupart des choses se faire par un esprit de Faction, & toute faction est passionnée : la passion se trouve par tout, le zèle des plus gens de bien n'en est pas exempt. L'animosité de *Caton* contre *César*, & la fureur de *Cicéron* contre *Antoine*, n'ont guere moins servi à ruiner la Liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la Tirannie. L'opposition du Prince *Maurice* & de *Barneveld*, également, mais diversément zélés pour le Bien de la *Hollande*, ont failli à la perdre lors qu'elle n'avoit plus rien à craindre des *Espagnols*. Le Prince la vouloit puissante au dehors ; *Barneveld* la vouloit libre au dedans. Le premier la mettoit en état de faire tête à un Roi d'*Espagne* : le second songeoit à l'assurer contre un Prince d'*Orange*. Il en coûta la vie à *Barneveld* ; & ce qui arrive assez souvent, on vit périr par le Peuple même, les partisans de la Liberté. Je

Je passe des Observations sur l'Histoire, à des Réflexions sur la Politique : on me le pardonnera peut-être ; en tout cas je me satisferai moi-même.

Dans les commencemens d'une République, l'Amour de la Liberté fait la première Vertu des Citoyens, & la jalousie qu'elle inspire établit la principale Politique de l'Etat. Lassés que sont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut essuyer pour vivre toujours dans l'indépendance, ils suivent quelque ambitieux qui leur plaît, & tombent aisément d'une Liberté facheuse dans une agréable Sujétion. Il me souvient d'avoir dit souvent en *Hollande*, & au Pensionnaire même *, qu'on se mécontoit sur le naturel des *Hollandois*. On se persuade que les *Hollandois* aiment la Liberté, & ils haïssent seulement l'Oppression. Il y a chez eux peu de Fierté dans les Ames ; & la Fierté de l'ame fait les véritables Républicains. Ils appréhenderoient un Prince avare, capable de prendre leur Bien ; un Prince violent qui pourroit leur faire des Outrages : mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaisir. S'ils aiment la République, c'est pour l'intérêt de leur Trafic, plus que par une satisfaction qu'il ayent d'être libres. Les Magistrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux : le Peuple reconnoît plus aisément l'autorité du Prince que celle des Magistrats. Lors qu'un Prince d'*Orange* a voulu surprendre *Amsterdam*, tout s'est déclaré pour les Bourguemestres : mais ç'a été plutôt par la haine de la Violence, que par l'amour de la Liberté. Quand un autre s'oppose à la Paix †, après une longue Guerre ; la Paix se fait malgré lui : mais elle se fait par le sentiment de la misère présente ; & la considération naturelle qu'on a pour lui, n'est que suspendue, non pas ruinée. Ces coups extraordinaires étant passés, on revient au Prince d'*Orange*. Les Républicains ont le déplaisir de voir reprendre au Peuple ses premières affections, & ils appréhendent la domination, sans oser paroître jaloux de la Liberté.

* Mr. de Wit.

† La Paix de Nimegue.

Dans les tems que le Prince d'*Orange* n'avoit ni Charge, ni Gouvernement ; dans le tems qu'il n'avoit de crédit que par son Nom,

le Pensionnaire & Monsieur de *Noortwick*, étoient les seuls qui osassent prononcer hardiment le mot de République à la Haye. La Maison d'*Orange* avoit assez d'autres Ennemis ; mais ces Ennemis parloient toujours des Etats avec des expressions générales qui n'expliquoient point la constitution du Gouvernement.

La *Hollande* (dit *Grotius*) est une République faite par hazard, qui se maintient par la crainte qu'on a des Espagnols : *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet*. L'appréhension que donnent les *François* aujourd'hui, fait le même effet ; & la nécessité d'une bonne intelligence unit le Prince aux Etats, les Etats au Prince. Mais à juger des choses par elles-mêmes, la *Hollande* n'est ni libre ni assujettie. C'est un Gouvernement composé de pièces fort mal liées ; où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

Venons maintenant à ce qui regarde les Cours, & faisons réflexion sur les effets que les Passions y produisent.

En quelle Cour les Femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne sont-elles pas entrées ? Que n'a point fait la Princesse d'*Eboly* sous *Philippe II* ; tout prudent & tout politique qu'il étoit ? Les Dames n'ont-elles pas retiré *Henry le Grand* d'une Guerre avantageusement commencée ; & ne lui en faisoient-elle pas entreprendre une incertaine & périlleuse, lors qu'il fut tué ? Les Piques du Cardinal de *Richelieu* & du Duc de *Buckingham* pour une Suscription de Lettre, ont armé l'*Angleterre* contre la *France*. Madame de *Chevreuse* a remué cent Machines dedans & dehors le Royaume. Et que n'a point fait la Comtesse de *Carlisle* ? n'aimoit-elle pas du fond de *White-Hall* toutes les Factions de *Westminster* ?

C'est une consolation pour nous, de trouver nos Foibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner, & une grande douceur à ceux qui sont distingués par la Puissance, d'être faits comme nous pour les Plaisirs.



REFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS.

LEs Ouvrages de nos Traducteurs sont estimés généralement de tout le monde. Ce n'est pas qu'une fidélité fort exacte, fasse la recommandation de nôtre *Ablancourt* : mais il faut admirer la force admirable de son Expression, où il n'y a ni rudesse ni obscurité. Vous n'y trouverez pas un terme à désirer pour la netteté du sens ; rien à rejeter, rien qui nous choque ou qui nous dégoûte. Chaque Mot y est mesuré pour la justesse des Périodes, sans que le Stile en paroisse moins naturel ; & cependant une Sillable de plus ou de moins, ruineroit je ne sai quelle Harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des Vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au discours des Anciens qui règle le sien : car si-tôt qu'il revient de leur génie au sien propre, comme dans ses Préfaces & dans ses Lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés ; & un Auteur admirable tant qu'il est animé de l'esprit des *Grecs* & des *Latins*, devient un Ecrivain médiocre, quand il n'est soutenu que de lui-même. C'est ce qui arrive à la plupart de nos Traducteurs ; de quoi ils me paroissent convaincus, pour sentir les premiers leur stérilité. Et en effet, celui qui met son mérite à faire valoir les pensées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir se rendre recommandable par les siennes :

• Don Antonio de Cordoua, Favori de Don Juan, & Lieutenant général de la Cavalerie Espagnole en Flandre.

nes : mais le Public lui est infiniment obligé du travail qu'il se donne pour apporter des richesses étrangères où les naturelles ne suffisent pas. Je ne suis pas de l'humeur d'un Homme de qualité que je connois, ennemi déclaré de toutes les Versions. C'est un Espagnol savant & spirituel *, qui ne sauroit souffrir qu'on rende communes aux paresseux les choses qu'il a apprises chez les Anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille endroits des recherches laborieuses des Traducteurs, j'aime que la connoissance de l'Antiquité devienne plus générale; & je prens plaisir à voir admirer les Auteurs par les mêmes gens qui nous eussent traités de Pédans, si nous les avions nommés quand ils ne les entendoient pas. Je mêle donc ma Reconnoissance à celle du Public; mais je ne donne pas mon estime, & puis être fort libéral de louanges pour la Traduction, que j'en serai fort avare pour le génie de son Auteur. Je puis estimer beaucoup de Versions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, sans faire grand cas de leur Esprit, s'il n'a paru par des Ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les Versions de deux Poèmes Latins en Vers François, qui méritent d'être considérées autant pour leur Beauté que pour la difficulté de l'Entreprise. Celle de Brebeuf a été généralement estimée, & je ne suis ni assez chagrin, ni assez sévère pour m'opposer à une si favorable approbation. J'observerai neantmoins qu'il a poussé la Fougue de Lucain en nôtre Langue plus loin qu'elle ne va dans la sienne; & que par l'effort qu'il a fait pour égaler l'ardeur de ce Poète, il s'est allumé lui-même, si on peut parler ainsi, beaucoup davantage. Voilà ce qui arrive à Brebeuf assez souvent : mais il se relâche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une Pensée, le Traducteur demeure beaucoup au dessous; comme s'il vouloit paroître facile & naturel où il lui seroit permis d'employer toute sa force. Vous remarquerez cent fois la vérité de ma première Observation; & la seconde ne vous paroîtra pas moins juste en quelques endroits; par exemple, pour rendre,

Victrix

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni ;

Brebeuf a dit seulement,

Les Dieux servent César, & Caton suit Pompée.

C'est une Expression basse qui ne répond pas à la noblesse de la Latine ; outre que c'est mal entrer dans le Sens de l'Auteur : car *Lucain* qui a l'esprit tout rempli de la Vertu de *Caton*, le veut élever au dessus des Dieux dans l'opposition des sentimens sur le mérite de la cause ; & *Brebeuf* tourne une image noble de *Caton* élevé au dessus des Dieux, en celle de *Caton* assujetti à *Pompée*.

Quant à *Segrais*, il demeure par tout bien au dessous de *Virgile*, ce qu'il avoüe lui-même aisément ; car il seroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une Traduction égale à un si excellent Original. D'ailleurs, un des plus grands avantages du Poëte, consiste dans la beauté de l'expression : ce qu'il n'est pas possible d'égaliser dans nôtre Langue, puis que jamais on n'a sù le faire dans la sienne. *Segrais* doit se contenter d'avoir mieux trouvé le génie de *Virgile*, que pas un de nos Auteurs ; & quelques graces qu'ait perdu l'*ENEIDE* entre ses mains, j'ose dire qu'il surpasse de bien loin tous ces Poëmes que nos *François* ont mis au jour avec plus de confiance que de succès.

La grande application de *Segrais* à connoître l'Esprit du Poëte paroît dans la Préface, autant que dans la Version ; & il me semble qu'il a bien réussi à juger de tout, excepté des Caractères. En cela je ne puis être de son sentiment ; & il me pardonnera si pour avoir été dégoûté mille fois de son Héros, je ne perds pas l'occasion de parler ici du peu de mérite du bon *Enée*.

Quoi que les Conquerans ayent ordinairement plus de soin de faire exécuter leurs ordres sur la Terre, que d'observer religieusement ceux du Ciel ; comme l'*Italie* étoit promise à ce *Troyen* par les Dieux, c'est avec raison que *Virgile* lui a donné un grand assujettissement

jettissement à leurs Volontés, mais quand il nous le dépeint si dévot, il doit lui attribuer une Dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempérament des Héros, non pas un sentiment de Religion scrupuleux, qui ne subsiste jamais avec la véritable Valeur. Un Général qui croyoit bien en ses Dieux, devoit augmenter la grandeur de son courage par l'esperance de leur secours : sa condition étoit malheureuse, s'il n'y savoit croire qu'avec une Superstition qui lui ôtoit le naturel usage de son entendement & de son cœur. C'est ce qui arriva au pauvre *Nicias*, qui perdit l'Armée des *Atheniens*; & se perdit lui-même, par la crédule & superstitieuse opinion qu'il eut du courroux des Dieux. Il n'en est pas ainsi du Grand *Alexandre*; il se croyoit Fils de *Jupiter* pour entreprendre des choses plus extraordinaires. *Scipion* qui feint ou qui pense avoir un commerce avec les Dieux, en tire avantage pour relever sa République, & pour abattre celle des *Cathaginois*. Faut-il que le Fils de *Venus*, assuré par *Jupiter* de son bonheur & de sa gloire future, n'ait de Piété que pour craindre les dangers, & pour se défier du succès de toutes les entreprises? *Segrais* là-dessus défend une cause qui lui fait de la peine, & il a tant d'affection pour son Héros, qu'il aime mieux ne pas exprimer le sens de *Virgile* dans toute sa force, que de découvrir nettement les Frayeurs honteuses du pauvre *Enée*.

*Extremplò Aeneæ solvuntur frigore membra,
Ingemit & duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert; ô terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere *.*

* Virgil. *Æneid.* Lib. 1.

J'avoie que ces sortes de saisissemens se font en nous malgré nous-mêmes par un défaut du Tempérament: mais puis que *Virgile* pouvoit former celui d'*Enée* à sa fantaisie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un susceptible de cette Frayeur. On fait honneur aux Philosophes des Vices de complexion, quand ils savent les corriger
par

par la Sageſſe; *Socrate* avoue aisément de méchantes inclinations que la Philosophie lui a fait vaincre : mais la nature doit être toute belle dans les Héros ; & si par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle pèche en quelque chose, leur Raison est employée à moderer des transports, non pas à surmonter des foiblesses. Souvent même leurs impulsions ont quelque chose de divin qui est au dessus de la Raison : ce qu'on appelle *Déréglement* dans les autres, n'est en eux qu'une pleine Liberté, où leur Ame se déploie dans toute son étendue ; on fait de leur impétuosité cette Vertu héroïque qui emporte notre admiration sans reconnoître notre jugement. Mais les Passions basses les deshonnorent, & si l'Amitié exige quelquefois d'eux les craintes & les douleurs, (ce qu'on voit d'*Achille* pour *Patrocle*, & d'*Alexandre* pour *Ephesion*) il ne leur est pas permis dans leurs propres dangers, & dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or *Enée* fait craindre & pleurer sur tout ce qui le regarde. Il est vrai qu'il fait la même chose pour ses Amis ; mais on doit moins l'attribuer à une passion noble & généreuse, qu'à une source inépuisable d'appréhensions & de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui & pour les autres.

*Extemplo Aeneæ solvuntur frigore membra,
Ingemit & duplices tendens ad sydera palmas.*

Saisi qu'il est de ce froid par tous les membres, le premier signe de vie qu'il donne, c'est de gémir ; puis il tend les mains au Ciel, & apparemment il imploreroit son assistance, si l'état où il est lui laissoit la force d'élever son esprit aux Dieux, & d'avoir quelque attention à la Prière. Son ame qui ne peut être appliquée à quoi que ce soit, s'abandonne aux lamentations ; & semblable à ces Veuves désolées qui voudroient être mortes, disent-elles, avec leurs Maris au premier embarras qui leur survient, le pauvre *Enée* regrette de n'avoir pas péri devant *Troye* avec *Hector*, & tient bienheureux ceux qui ont laissé leurs Os au sein d'une si douce & si chère Terre.

Un autre croira que c'est pour envier leur bonheur ; je suis persuadé que c'est par la crainte du péril qui le menace.

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent presque aussi-tôt que la Tempête. Les Vents soufflent impetueusement, l'Air s'obscurcit ; il tonne, il éclaire, les Vagues deviennent grosses & furieuses : voila ce qui arrive dans tous les Orages. Il n'y a jusques-là ni Mât qui se rompe, ni Voiles qui se déchirent, ni Rames brisées, ni Gouvernail perdu, ni ouverture par où l'Eau puisse entrer dans le Navire ; & c'étoit-là du moins qu'il falloit attendre à se désoler. Car il y a mille jeunes Garçons en *Angleterre*, & autant de Femmes en *Hollande*, qui s'étonnent à peine où le Héros témoigne son desespoir.

Je trouve une chose remarquable dans l'*ENEIDE*, c'est que les Dieux abandonnent à *Enée* toutes les matieres de pleurs. Qu'il conte la destruction de *Troye* si pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne se mêleront pas de régler ses larmes : mais si-tôt qu'il y a une grande résolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage, & ils font presque toujours ce qu'ailleurs les Grands-hommes ont accoutumé d'entreprendre & d'exécuter. Je sai combien l'intervention des Dieux est nécessaire au Poëme Epique : mais cela n'empêche pas qu'on ne dût laisser plus de choses à la vertu du Héros. Car si le Héros est trop confiant, qui au mépris des Dieux veut tout fonder sur lui-même ; le Dieu est trop secourable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du Héros.

Personne n'a mieux entendu que *Longin* cette économie délicate de l'assistance du Ciel, & de la vertu des Grands-hommes.
 „ *Ajax*, dit-il, se trouvant dans un combat de nuit effroyable,
 „ ne demande pas à *Jupiter* qu'il le sauve du danger où il se ren-
 „ contre ; cela seroit indigne de lui : il ne demande pas qu'il lui
 „ donne des forces surnaturelles pour vaincre avec sûreté ; il auroit
 „ trop peu de part à la victoire : il demande seulement de la lu-
 „ miere, afin de pouvoir discerner les ennemis, & d'exercer contre
 „ eux sa propre vaillance : *da Lucem ut videam* *.

* Longin,
 Traité du Su-
 blime, chap. 8.

Le plus grand défaut de la PHARSALE, c'est de n'être proprement qu'une Histoire en Vers, où des hommes Illustres font presque tout par des moyens purement humains. *Petrone* l'en blâme avec raison, & remarque judicieusement que *per ambages Deorumque ministeria & fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides*. Mais l'ENEIDE est une Fable éternelle, où l'on introduit les Dieux pour conduire & pour executer toutes choses. Quant au bon *Enée*, il ne se mêle guere des desseins importants & glorieux : il lui suffit de ne pas manquer aux offices d'une Ame pieuse, tendre & pitoyable. Il porte son Pere sur ses épaules ; il regrette sa chere *Creuse* conjugalement ; il fait enterrer sa Nourrice, & dresse un Bûcher à son Pilote en répandant mille larmes.

C'étoit un pauvre Héros dans le Paganisme, qui pourroit être un grand Saint chez les *Chrétiens* ; fort propre à nous donner des Miracles, & plus digne Fondateur d'un Ordre que d'un Etat. A le considerer par les sentimens de Religion, je puis révéler sa Sainteté : si j'en veux juger par ceux de sa Gloire, je ne saurois souffrir un Conquerant qui ne fournit de lui que des larmes aux malheurs, & des craintes à tous les périls qui se présentent ; je ne puis souffrir qu'on le rende maître d'un si beau Pays que l'*Italie*, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le sien, que pour en conquérir un autre.

Virgile étoit sans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les désolés *Troyens* de tant de Malheurs, que par une douceur secrète qu'il trouvoit à s'attendrir. S'il n'eût été de ce temperament-là, il n'eût pas donné tant d'amour au bon *Enée* pour sa chere Terre ; car les Héros se défont aisément du souvenir de leur Pays chez les Nations où ils doivent executer de grandes choses. Leur Ame toute tournée à la gloire, ne garde aucun sentiment pour ces petites douceurs. Il falloit donc que les *Troyens* se lamentassent moins de leur misère. Des gens de guerre, qui veulent exciter nôtre pitié pour leur infortune, n'inspirent que du mépris pour leur

foiblesse : mais *Enée* particulièrement devoit être occupé de son grand dessein, & détourner ses pensées de ce qu'il avoit souffert, sur l'établissement qu'il alloit faire. Celui qui alloit fonder la grandeur & la Vertu des *Romains*, devoit avoir une élévation & une magnanimité digne d'eux.

Aux autres choses, *Segrais* ne sauroit donner trop de loüanges à l'*ENEIDE*; & peut-être que je suis touché du quatrième & du sixième Livre, autant que lui-même. Pour les Caractères, j'avoüe qu'ils ne me plaisent pas, & je trouve ceux d'*Homere* aussi animés, que ceux de *Virgile* fades & dégoûtans.

En effet, il n'y a point d'Ame qui ne se sente élevée par l'impression que fait sur elle le Caractère d'*Achille*. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'*Ajax* ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime, & ne s'excite par la valeur de *Diomedes*. Il n'y a personne à qui le rang & la gravité d'*Agamemnon* n'imprime quelque respect; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience & pour la sagesse de *Nestor*; à qui l'industrie avisée du fin & ingénieux *Ulysse* n'éveille l'esprit. La Valeur infortunée d'*Hector* le fait plaindre de tout le monde; la condition misérable du vieux Roi *Priam* touche l'Ame la plus dure; & quoi que la Beauté ait comme un privilege secret de se concilier les affections, celle de *Paris*, celle d'*Helène* n'attirent que de l'indignation quand on considère le sang qu'elles font verser, & les funestes malheurs dont elles sont cause. De quelque façon que ce soit, tout anime dans *Homere*, tout émeut; mais dans *Virgile*, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon *Enée* & son cher *Achate*? Si vous exceptez *Nisus* & *Euryalus*, (qui à la vérité vous intéressent dans toutes leurs Avantures,) vous languirez de nécessité avec tous les autres; avec un *Ilionée*, un *Sergeste*, *Mnestée*, *Cloante*, *Gias* & le reste de ces hommes communs qui accompagnent un Chef médiocre.

Jugez par-là combien nous devons admirer la Poésie de *Virgile*, puis que malgré la vertu des Héros d'*Homere*, & le peu de mérite des siens, les meilleurs Critiques ne trouvent pas qu'il lui soit inférieur.



S U R L E S

T R A G E D I E S.

J'A V O Û E que nous excellons aux Ouvrages de Théâtre, & je ne croirai point flater *Corneille*, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ses Tragédies sur celles de l'Antiquité. Je sais que les Anciens Tragiques ont eu des admirateurs dans tous les tems ; mais je ne sais pas si cette sublimité, dont on parle, est trop bien fondée. Pour croire que *Sophocle* & *Euripide* sont aussi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choses de leurs Ouvrages, qu'on n'en peut connoître par des Traductions ; & selon mon sentiment, les Termes & la Diction doivent avoir une part considérable à la beauté de leurs Tragédies.

Il me semble voir au travers des louanges que leur donnent leurs plus renommés Partisans, que la grandeur, la magnificence & la dignité sur tout, leur étoient des choses fort peu connues : c'étoient de beaux Esprits resserrés dans le ménage d'une petite République, à qui une Liberté nécessaire tenoit lieu de toutes choses. Que s'ils étoient obligés de représenter la Majesté d'un grand Roi, ils entroient mal dans une grandeur inconnue, pour ne voir que des objets bas & grossiers, où leurs sens étoient comme assujettis.

Il est vrai que les mêmes Esprits dégoûtés de ces objets, s'élevoient quelquefois au sublime & au merveilleux ; mais alors ils faisoient entrer tant de Dieux & de Déeses dans leurs Tragédies, qu'on n'y reconnoissoit presque rien d'humain : ce qui étoit grand, étoit fabuleux ; ce qui étoit naturel, étoit pauvre & misérable. Chez :

Corneille

Corneille la Grandeur se connoît par elle-même ; les Figures qu'il employe sont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement ; mais d'ordinaire il néglige ces vains dehors : il ne va point chercher dans les Cieux, de quoi faire valoir ce qui est assez considerable sur la terre ; il lui suffit de bien entrer dans les choses, & la pleine image qu'il en donne, fait la véritable impression qu'aiment à recevoir les personnes de bon-sens.

En effet, la Nature est admirable par tout ; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on pense embellir les objets, c'est souvent une confession tacite qu'on n'en connoît pas la propriété. De là viennent la plupart de nos Figures & de nos Comparaisons, que je ne puis approuver si elles ne sont rares, tout-à-fait nobles & tout-à-fait justes ; autrement c'est chercher par adresse une diversion pour se dérober aux choses que l'on ne fait pas connoître. Quelque beauté cependant que puissent avoir les Comparaisons, elle conviennent beaucoup plus au Poëme Epique qu'à la Tragédie : dans le Poëme Epique, l'esprit cherche à se plaire hors de son sujet ; dans la Tragédie, l'Ame pleine de sentimens, & possédée de passions, se tourne mal-aisément au simple éclat d'une ressemblance.

Ramenons nôtre discours à ces Anciens, dont il s'est insensiblement éloigné ; & cherchant à leur faire justice, confessons qu'ils ont beaucoup mieux réussi à exprimer les Qualités de leurs Héros, qu'à dépeindre la Magnificence des grands Rois. Une idée confuse des Grandeurs de *Babilone*, avoit gâté plutôt qu'élevé leur imagination ; mais leur Esprit ne pouvoit pas s'abuser sur la force, la constance, la justice & la sagesse, dont ils avoient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs Sens dégagés du faste dans une République médiocre, laissoient leur Raison plus libre à considérer les hommes par eux-mêmes.

Ainsi, rien ne les détournoit d'étudier la Nature humaine, de s'appliquer à la connoissance des Vices & des Vertus, des Inclinations & des Génies : c'est par là qu'ils ont appris à former si bien les Caractères, qu'on n'en sauroit désirer de plus justes, selon le tems où ils ont vécu, si on se contente de connoître les personnes par leurs actions.

Corneille

Corneille a crû que ce n'étoit pas assez de les faire agir, il est allé au fond de leur Ame chercher le principe de leurs Actions ; il est descendu dans leur Cœur pour y voir former les passions, & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvemens. Quant aux Anciens Tragiques, ou ils négligent les Passions pour être attachés à représenter exactement ce qui se passe, ou ils font les Discoureurs au milieu des perturbations mêmes, & vous disent des Sentences, quand vous attendez du Trouble & du Desespoir.

Corneille ne dérober rien de ce qui se passe : il met en vûe toute l'action, autant que le peut souffrir la bienséance ; mais aussi donne-t-il au sentiment tout ce qu'il exige, conduisant la Nature sans la gêner, ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du Théâtre des Anciens, ce qu'il y avoit de Barbare ; il a adouci l'horreur de leur Scene par quelques tendresses d'Amour judicieusement dispensées : mais il n'a pas eu moins de soin de conserver aux sujets Tragiques nôtre Crainte & nôtre Pitié, sans détourner l'Ame des véritables passions qu'elle y doit sentir, à de petits soupirs ennuyeux, qui pour être cent fois variés, sont toujours les mêmes.

Quelques Loüanges que je donne à cet excellent Auteur, je ne dirai pas que ses Pièces soient les seules qui méritent de l'applaudissement sur nôtre Théâtre. Nous avons été touchés de *MARIANE*, de *SOPHONISBE*, d'*ALCIONÉE*, de *VENCESLAS*, de *STILICON*, d'*ANDROMAQUE*, de *BRITANNICUS**, & de plusieurs autres, à qui je ne prétens rien ôter de leur beauté pour ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux, & il me suffira de dire qu'aucune Nation ne sauroit disputer à la nôtre, l'avantage d'exceller aux Tragédies. Pour celles des *Italiens*, elles ne valent pas la peine qu'on en parle ; les nommer seulement est assez pour inspirer de l'ennui. Leur *FESTIN DE PIERRE* feroit mourir de langueur un homme assez patient, & je ne l'ai jamais vû sans souhaiter que l'Auteur de la Pièce fût foudroyé avec son *Athée*.

Il y a de vieilles Tragédies Angloises†, où il faudroit, à la vérité, retrancher beaucoup de choses ; mais avec ce retranchement, on pourroit

* *Tristan est l'Auteur de la MARIANE ; Mariet, de la SOPHONISBE ; Du Ryer, de l'ALCIONÉE ; Rotrou du VENCESLAS ; Corneille le Jeune du STILICON ; Racine, de l'ANDROMAQUE, & du BRITANNICUS.*

† *Comme le CATILINA, & le SEJAN de Ben. Johnson, &c.*

pourroit les rendre tout-à-fait belles. En toutes les autres de ce tems là, vous ne voyez qu'une matiere informe & mal digérée, un amas d'Evénemens confus ; sans considération des Lieux, ni des Tems ; sans aucun égard à la Bienfaisance : les yeux avides de la Cruauté du Spectacle y veulent voir des meurtres & des corps sanglants. En sauver l'horreur par des Recits, comme on fait en *France*, c'est dérober à la vûë du Peuple ce qui le touche le plus.

Les Honnêtes-gens désapprouvent une coutume établie par un sentiment peut-être assez inhumain ; mais une vieille habitude, ou le goût de la Nation en général, l'emporte sur la délicatesse des particuliers. Mourir, est si peu de chose aux *Anglois*, qu'il faudroit, pour les toucher, des images plus funestes que la Mort même. De là vient que nous leur reprochons assez justement de donner trop à leurs Sens sur le Théâtre : il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font de passer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des Tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les Esprits. Tantôt peu satisfaits dans nos cœurs d'une tendresse mal formée, nous cherchons dans l'action des Comédiens à nous émouvoir encore : tantôt nous voulons que l'Acteur, plus transporté que le Poète, prête de la fureur & du desespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre, n'est souvent que doux : ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendresse ; l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos Sentimens quelque chose d'assez profond : les Passions à demi-touchées n'excitent en nos Ames que des mouvemens imparfaits, qui ne savent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.





S U R N O S
C O M E D I E S,

*Excepté celles de MOLIERE où l'on trouve le
vrai Esprit de la COMEDIE.*

POUR la Comédie, qui doit être la Représentation de la Vie ordinaire, nous l'avons tournée tout-à-fait sur la Galanterie, à l'exemple des *Espagnols*; sans considérer que les Anciens s'étoient attachés à représenter la Vie humaine selon la diversité des humeurs; & que les *Espagnols*, pour suivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la seule Vie de *Madrid* dans leurs Intrigues, & leurs Aventures.

J'avoüe que cette sorte d'Ouvrages auroit pû avoir dans l'Antiquité un air noble, & je ne fai quoi de plus galant: mais c'étoit plutôt le défaut de ces Siècles-là, que la faute des Auteurs. Aujourd'hui la plupart de nos Poëtes savent aussi peu ce qui est des Mœurs, qu'on savoit en ces tems-là ce qui est de la Galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'Avares, de Prodiges, d'Humours douces & accommodées à la Société, de Naturels chagrins & austères. Comme si la Nature étoit changée, & que les hommes se fussent défaits de ces divers Sentimens, on les représente tous sous un même Caractère, dont je ne fai point la raison; si ce n'est que les Femmes ayent trouvé dans ce Siècle-ci qu'il ne doit plus y avoir au monde que des Galans.

Nous avoüerons bien que les Esprits de *Madrid* sont plus fertiles

en inventions que les nôtres ; & c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plupart de nos Sujets, lesquels nous avons remplis de tendresses & de discours amoureux, & où nous avons mis plus de régularité & de vrai-semblance. La raison en est, qu'en *Espagne* où les Femmes ne se laissent presque jamais voir, l'imagination du Poète se consomme aux moyens ingénieux de faire trouver les Amans en même lieu ; & en *France*, où la liberté du commerce est établie, la grande délicatesse de l'Auteur est employée dans la tendre & amoureuse expression des sentimens.

* La Princesse
d'Isenghien.

Une Femme de qualité Espagnole * lisoit, il n'y a pas longtemps, le Roman de CLEOPATRE ; & comme après un long recit d'Avantures, elle eut tombé sur une Conversation délicate d'un Amant & d'une Amante également passionnés ; *Que d'esprit mal employé*, dit-elle ; *à quoi bon tous ces beaux discours, quand ils sont ensemble ?*

C'est la plus belle Réflexion que j'aye ouï faire de ma vie ; & Calprenede, quoi que François, devoit se souvenir qu'à des Amans nés sous un Soleil plus chaud que celui d'*Espagne*, les Paroles étoient assez inutiles en ces occasions. Mais le Bon-sens de cette Dame ne feroit pas reçu dans nos Galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une Passion qu'on n'a pas, pour la pouvoir persuader ; & où l'on se voit tous les jours pour se plaindre, avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

† Voyez les
PRÉCIEUSES
RIDICULES
de Molière.

La Précieuse de Molière est dépeinte ridicule dans la chose, aussi bien que dans les termes, de ne vouloir pas prendre le Roman par la queue, quand il s'agit de traiter avec des Parens l'affaire sérieuse d'un Mariage † : mais ce n'eût pas été une fausse délicatesse avec un Galant d'attendre sa déclaration, & tout ce qui vient par degrés dans le procédé d'une Galanterie.

Pour la Régularité & la Vrai-semblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles se trouvent moins chez les *Espagnols* que chez les *François* : comme toute la Galanterie des *Espagnols* est venue des *Maures*, il y reste je ne sai quel goût d'*Afrique*, étranger des autres Nations, & trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des Régles.

Règles. Ajoutez qu'une vieille impression de Chevalerie errante, commune à toute l'*Espagne*, tourne les esprits des Cavaliers aux Aventures bizarres : les Filles de leur côté goûtent cet air-là de leur enfance dans les Livres de Chevalerie, & dans les Conversations fabuleuses des femmes qui sont auprès d'elles. Ainsi les deux Sexes remplissent leur esprit des mêmes idées ; & la plupart des hommes & des femmes qui aiment, prendroient le scrupule de quelque amoureuse Extravagance, pour une froideur indigne de leur Passion.

Quoi que l'Amour n'ait jamais des mesures bien réglées, en quel que Pays que ce soit ; j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en *France*, ni dans la manière dont on le fait, ni dans les événements ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *Belle-Passion*, a de la peine même à se sauver du ridicule ; car les Honnêtes-gens partagés à divers soins ne s'y abandonnent pas comme font les *Espagnols* dans l'inutilité de *Madrid*, où rien ne donne du mouvement que le seul Amour.

A *Paris*, l'assiduité de notre Cour nous attache ; la fonction d'une Charge, ou le dessein d'un Emploi nous occupe ; la Fortune l'emportant sur les Maîtresses dans un lieu où l'usage est de préférer ce qu'on se doit, à ce qu'on aime. Les Femmes qui ont à se régler là-dessus, sont elles-même plus galantes que passionnées ; encore se servent-elles de la Galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité & l'intérêt ne gouvernent, & c'est à qui pourra mieux se servir ; elles des Galans, & les Galans d'elles pour arriver à leur but.

L'Amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'intérêt, mais bien rarement il en est le maître. Car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En *Espagne* on ne vit que pour aimer : ce qu'on appelle *AIMER* en *France*, n'est proprement que *parler d'Amour, & mêler aux sentimens de l'Ambition, la vanité des Galanteries.*

Ces différences considérées, on ne trouvera pas étrange que la

COMEDIE des *Espagnols*, qui n'est autre chose que la Représentation de leurs Avantures, soit aussi peu régulière que les Avantures: & il n'y aura pas à s'étonner que la COMEDIE des *François*, qui ne s'éloigne guère de leur usage, conserve des égards dans la Représentation des Amours, qu'ils ont ordinairement dans les Amours mêmes. J'avoüe que le Bon-sens qui doit être de tous les Pays du Monde, établit certaines choses dont on ne doit se dispenser nulle part; mais il est difficile de ne pas donner beaucoup à la coutume, puis qu'*Aristote* même dans sa POETIQUE a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyoit de mieux à *Athènes*, & non pas en ce qui est véritablement le plus parfait.

La Comédie n'a pas plus de privilege que les Loix, qui devant toutes être fondées sur la Justice, ont neantmoins des différences particulieres selon le divers génie des Peuples qui les ont faites. Et si on est obligé de conserver l'air de l'Antiquité; s'il faut garder le Caractère des Héros qui sont morts il y a deux mille ans, quand on les représente sur le Théâtre; comment peut-on ne suivre pas les humeurs, & ne s'ajuster pas aux manieres de ceux qui vivent, lors qu'on représente à leurs yeux, ce qu'ils font eux-mêmes tous les jours?

Quelque autorité cependant que se donne la Coutume, la Raison sans doute a les premiers droits; mais il ne faut pas que son exactitude soit rigide. Car aux choses qui vont purement à plaire, comme la Comédie; il est fâcheux de nous assujettir à un ordre trop austère, & de commencer par la gêne en des sujets où nous ne cherchons que le plaisir.





D E L A
C O M E D I E
I T A L I E N N E.

VOILA ce que j'avois à dire de la Comédie François & de la Comédie Espagnole; je dirai présentement ce que je pense de l'Italienne. Je ne parlerai point de l'AMINTE, du PASTOR FIDO, de la PHILIS DE SCIRE, & des autres Comédies de cette nature-là; il faudroit connoître mieux que je ne fais les graces de la Langue Italienne: je prétens parler seulement en ce discours, de la Comédie qui se voit ordinairement sur le Théâtre. Ce que nous voyons en *France* sur celui des *Italiens*, n'est pas proprement Comédie, puis qu'il n'y a pas un véritable Plan de l'Ouvrage; que le Sujet n'a rien de bien lié; qu'on n'y voit aucun Caractère bien gardé, ni de Composition où le beau génie soit conduit, au moins selon quelques règles de l'art. Ce n'est ici qu'une espece de concert mal formé entre plusieurs Acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son Personnage: c'est à le bien prendre, un ramas de *Concetti* impertinens dans la bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celles des *Zanis* *. Vous ne voyez de bon-goût nulle part; vous voyez un faux esprit qui régne, soit en des Pensées pleines de *Cieux*, de *Soleils*, d'*Etoiles* & d'*Elemens*; soit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel.

* Les Bouffons de la Comédie Italienne.

J'avoüe que les Bouffons sont inimitables, & de cent Imitateurs, que

que j'ai vûs, il n'y en a pas un qui soit parvenu à leur ressembler. Pour les grimaces, les postures, les mouvemens; pour l'agilité, la disposition; pour les changemens d'un visage qui se démonte comme il lui plaît; je ne sai s'ils ne sont pas préférables aux Mimes & aux Pantomimes des Anciens. Il est certain qu'il faut bien aimer la méchante Plaisanterie, pour être touché de ce qu'on entend: il faut être aussi, bien grave & bien composé, pour ne rire pas de ce qu'on voit; & ce seroit un dégoût trop affecté, de ne se plaire pas à leur action, parce qu'un homme délicat ne prendra pas de plaisir à leurs discours.

Toutes les représentations où l'Esprit a peu de part, ennuyent à la fin; mais elles ne laissent pas de surprendre, & d'être agréables quelque tems avant que de nous ennuyer. Comme la Bouffonnerie ne divertit un Honnête-homme que par de petits intervalles, il faut la finir à propos, & ne pas donner le tems à l'esprit de revenir à la justesse du discours, & à l'idée du vrai naturel. Cette Économie seroit à désirer dans la Comédie *Italienne*; où le premier Dégoût est suivi d'un nouvel ennui plus lassant encore, & où la Variété au lieu de vous recréer ne vous apporte qu'une autre sorte de langueur.

En effet, quand vous êtes las des Bouffons qui ont trop demeuré sur le Théâtre, les Amoureux paroissent pour vous accabler: c'est à mon avis le dernier supplice d'un homme délicat, & on auroit plus de raison de préférer une prompte Mort à la patience de les écouter, que n'en eut le *Lacédémonien* de *Boccalini*, lors qu'il préfera le Gibet à l'ennuyeuse Lecture de la *Guerre de Pise*, dans *Guichardin* *. Si quelqu'un trop amoureux de la Vie, a pû essuyer une lassitude si mortelle; au lieu de remettre son esprit par quelque diversité agréable, il ne trouve de changement que par une autre importunité, dont le Docteur le desesperere. Je sai que pour

* Instantissimamente supplicò, che per tutti gl'anni della sua vita lo condannassero a remare in una Galea, che lo murassero trà due mura, e che per mi-

sericordia fino lo scorticassero vivo; perche il legger quei Discorsi senza fine, quei Consigli tanto tediosi, quelle freddissime Concioni, fatte nella presa d'ogni vil Colombaia, era ctepacuore che superava tutti gl'aculei Inglefi, &c. BOCCAL. *Ragguagli di Parnasso* Cent. I. Ragg. VI.

pour bien dépeindre la sottise d'un Docteur, il faut faire en sorte qu'il tourne toutes ses Conversations sur la Science dont il est possédé: mais que sans jamais répondre à ce qu'on lui dit, il cite mille Auteurs, & allegue mille Passages avec une volubilité qui le met hors d'haleine, c'est introduire un Fou qu'on devroit mettre aux Petites-Maisons, & non pas ménager à propos l'impertinence de son Docteur.

Petrone a toute une autre Economie dans le ridicule d'*Eumolpe*: la Pédanterie de *Sidias* est autrement ménagée par *Théophile*: le Caractère de *Caritides* dans les FACHEUX de *Moliere*, est tout-à-fait juste; on n'en peut rien retrancher, sans défigurer la peinture qu'il en fait. Voila les Savans ridicules, dont la représentation seroit agréable sur le Théâtre. Mais c'est mal divertir un Honnête-homme, que de lui donner un misérable Docteur, que les Livres ont rendu fou, & qu'on devroit enfermer soigneusement, comme j'ai dit, pour dérober à la vûe du monde l'imbécilité de nôtre condition, & la misere de nôtre nature.

C'est pousser trop loin mes Observations sur la Comédie *Italienne*. Et pour recueillir en peu de mots ce que j'ai assez étendu, je dirai qu'au lieu d'Amans agréables, vous n'avez que des Discoureurs d'amour affectés; au lieu de Comiques naturels, des Bouffons incomparables, mais toujours Bouffons; au lieu de Docteurs ridicules, de pauvres Savans insensés. Il n'y a quasi pas de Personnage qui ne soit outré; à la réserve de celui du Pantalon, dont on fait le moins de cas, & le seul neantmoins qui ne passe pas la vrai-semblance.

La Tragédie fut le premier plaisir de l'ancienne République; & les Vieux Romains possédés seulement d'une âpre Vertu, n'alloient chercher aux Théâtres que des Exemples qui pouvoient fortifier leur naturel, & entretenir leurs dures & austères habitudes. Quand on joignit la douceur de l'Esprit pour la conversation, à la force de l'Ame pour les grandes choses, on se plût aussi à la Comédie, & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on se divertissoit par les agréables.

Si-tôt

Si-tôt que *Rome* vint à se corrompre, les *Romains* quitterent la Tragédie, & se dégoûtèrent de voir au Théâtre une image austère de l'ancienne Vertu. Depuis ce tems-là, jusques au dernier de la République, la Comédie fut le délassement des Grands-hommes, le divertissement des gens polis, & l'amusement du Peuple, ou relâché ou adouci.

Un peu devant la Guerre civile, l'Esprit de la Tragédie revint animer les *Romains*, dans la disposition secrète d'un génie qui les préparoit aux funestes Révolutions qu'on vit arriver. *César* en composa une, & beaucoup de gens de qualité en composèrent aussi. Les desordres cessés sous *Auguste*, & la tranquillité bien rétablie, on chercha toutes sortes de plaisirs. Les Comédies recommencerent, les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laissa pas de se conserver une grande réputation. Sous le regne de *Néron*, *Sénèque* prit des idées funestes, qui lui firent composer les Tragédies qu'il nous a laissées. Quand la corruption fut pleine, & le vice général, les Pantomimes ruinèrent tout-à-fait la Tragédie & la Comédie: l'Esprit n'eut plus de part aux Représentations, & la seule Vûë chercha dans les postures & les mouvemens, ce qui peut donner à l'Ame des Spectateurs des idées voluptueuses.

Les *Italiens* aujourd'hui se contentent d'être éclairés du même Soleil, de respirer le même Air, & d'habiter la même Terre qu'ont habitée autrefois les Vieux *Romains*: mais ils ont laissé pour les Histoires, cette Vertu sévère qu'ils exerçoient, ne croyant pas avoir besoin de la Tragédie, pour s'animer à des choses dures qu'ils n'avoient pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la douceur de la Vie ordinaire, & les plaisirs de la Vie voluptueuse, ils ont voulu former des Représentations, qui eussent du rapport avec l'une & avec l'autre; & de là est venu le mélange de la Comédie, & de l'art des Pantomimes, que nous voyons sur le Théâtre des *Italiens*. C'est à peu près ce qu'on peut dire des *Italiens* qui ont paru en *France* jusqu'à présent.

Tous les Acteurs de la Troupe qui jouë aujourd'hui, sont généralement bons, jusques aux Amoureux; & pour ne leur pas faire d'injustice, non plus que de grace, je dirai que ce sont d'excellens Comédiens, qui ont de fort méchantes Comédies. Peut-être n'en sauroient-ils faire de bonnes, peut-être ont-ils raison de n'en avoir pas; & le Comte de *Bristol* reprochant un jour à *Cinthio*, qu'il n'y avoit pas assez de Vrai-semblance dans leurs Pièces, *Cinthio* répondit, que *s'il y en avoit davantage, on verroit de bons Comédiens mourir de faim avec de bonnes Comédies.*





D E L A
C O M E D I E
A N G L O I S E.

IL n'y a point de Comédie qui se conforme plus à celle des Anciens; que l'*Angloise*, pour ce qui regarde les Mœurs. Ce n'est point une pure Galanterie pleine d'Avantures & de discours amoureux, comme en *Espagne* & en *France*; c'est la Représentation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs, & les differens caractères des hommes. C'est un *Alchimiste*, qui par les illusions de son Art, entretient les esperances trompeuses d'un vain Curieux: c'est une personne Simple & crédule, dont la sorte Facilité est éternellement abusée; c'est quelquefois un *Politique* ridicule, grave, composé, qui se concerte sur tout, mystérieusement soupçonneux, qui croit trouver des Dessesins cachés dans les plus communes intentions, qui pense découvrir de l'Artifice dans les plus innocentes actions de la vie: c'est un *Amant bizarre*, un *faux Brave*, un *faux Savant*; l'un avec des extravagances naturelles, les autres avec de ridicules affectations. A la vérité, ces Fourberies, ces Simplicités, cette Politique, & le reste de ces Caractères ingénieusement formés, se poussent trop loin à nôtre avis, comme ceux qu'on voit sur nôtre Théâtre demeurent un peu languissans au goût des *Anglois*; & cela vient peut-être de ce que les *Anglois* pensent trop, & de ce que les *François* d'ordinaire ne pensent pas assez.

En effet, nous nous contentons des premieres Images que nous donnent

donnent les objets ; & pour nous arrêter aux simples dehors, l'Apparent presque toujours nous tient lieu du vrai, & le Facile du naturel. Sur quoi je dirai en passant, que les deux dernières qualités sont quelquefois très mal-à-propos confonduës : le Facile & le Naturel conviennent assez dans leur opposition, à ce qui est dur ou forcé ; mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choses, ou dans le naturel des personnes, on m'avouera que ce n'est pas toujours avec facilité qu'on y réussit. Il y a je ne fais quoi d'intérieur, je ne fais quoi de caché qui se découvreroit à nous, si nous savions approfondir les matieres davantage. Autant qu'il nous est mal-aisé d'y entrer, autant il est difficile aux *Anglois* d'en sortir : ils deviennent maîtres de la chose à quoi ils pensent, qu'ils ne le sont pas de leur pensée. Possédés de leur Esprit, quand ils possèdent leur sujet, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde.

A la vérité, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les *François* qui considèrent les choses avec attention, & les *Anglois* qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la Facilité du discours & à certaine Liberté d'Esprit qu'il faut posséder toujours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les *François* qui pensent, & les *Anglois* qui parlent. Je me jetterois insensiblement en des Considerations trop générales ; ce qui me fait reprendre mon sujet de la Comédie, & passer à une difference considerable qui se trouve entre la nôtre & la leur ; c'est qu'attachés à la Régularité des Anciens, nous rapportons tous à une Action principale, sans autre diversité que celle des moyens qui nous y font parvenir.

Il faut demeurer d'accord qu'un Evenement principal doit être le but & la fin de la représentation dans la Tragédie, où l'esprit sentiroit quelque violence dans les diversions qui détourneraient sa pensée. L'Infortune d'un Roi miserable, la Mort funeste & tragique d'un grand Héros, tiennent l'Ame fortement attachée à ces importants objets ; & il lui suffit, pour toute variété, de savoir les

divers moyens qui conduisent à cette principale action : mais la Comédie étant faite pour nous divertir, & non pas pour nous occuper ; pourvû que le Vrai-semblable soit gardé, & que l'Extravagance soit évitée, au sentiment des *Anglois*, les diversités font des surprises agréables, & des changemens qui plaisent ; au lieu que l'attente continuelle d'une même chose, où l'on ne conçoit rien d'important, fait nécessairement languir nôtre attention.

Ainsi donc, au lieu de représenter une Fourberie signalée, conduite par des moyens qui se rapportent tous à la même fin, ils représentent un Trompeur insigne avec des Fourberies diverses, dont chacune produit son effet particulier par sa propre constitution. Comme ils renoncent presque toujours à l'Unité d'action, pour représenter une Personne principale qui les divertit par des actions différentes, ils quittent souvent aussi cette personne principale, pour faire voir diversement ce qui arrive en des Lieux publics à plusieurs personnes. *Ben. Johnson* en a usé de la sorte dans *BARTHOLOMEW-FAIR*. On vient de faire la même chose dans *EPSOM-WELLS** ; & dans toutes les deux Comédies on représente comiquement, ce qui se passe de ridicule en ces Lieux publics.

* Comédie de
Mr. Shadwell.

On voit quelques autres Pièces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent si ingénieusement l'un dans l'autre, que l'esprit des Spectateurs (qui pourroit être blessé par un changement trop sensible,) ne trouve qu'à se plaire dans une agréable variété qu'ils produisent. Il faut avouer que la régularité ne s'y rencontre pas ; mais les *Anglois* sont persuadés que les Libertés qu'on se donne pour mieux plaire, doivent être préférées à des Règles exactes, dont un Auteur stérile & languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la Règle pour éviter la confusion ; il faut aimer le Bon-sens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée ; mais il faut ôter à la Règle toute contrainte qui gêne, & bannir une Raison scrupuleuse, qui par un trop grand attachement à la justesse, ne laisse rien de libre & de naturel. Ceux que la Nature a fait naître sans Génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à

à l'art qu'ils peuvent aquerir, & pour faire valoir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les Ouvrages qui ne le sont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le Ridicule; qui prennent plaisir à bien connoître le faux des Esprits, qui sont touchés des vrais Caractères, ils trouveront les belles Comédies des *Anglois* selon leur goût autant & peut-être plus qu'aucunes qu'ils ayent jamais vûes.

Nôtre *Moliere* à qui les Anciens ont inspiré le bon esprit de la Comédie, égale leur *Ben. Johnson* à bien représenter les diverses Humeurs & les différentes Manieres des hommes; l'un & l'autre conservant dans leurs peintures un juste rapport avec le génie de leur Nation. Je croirois qu'ils ont été plus loin que les Anciens en ce point-là; mais on ne sauroit nier, qu'ils n'ayent eu plus d'égard aux Caractères qu'au gros des sujets, dont la Suite aussi pourroit être mieux liée, & le Dénouement plus naturel.





SUR
LES OPERA.
A
MONSIEUR LE DUC
DE
BUCKINGHAM*.

* George Villiers, dernier Duc de Buckingham, mort en 1687.

IL y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les OPERA, & de vous parler de la difference que je trouve entre la maniere de chanter des *Italiens*, & celle des *François*. L'occasion que j'ai euë d'en parler chez Madame *Mazarin*, a plûtôt augmenté que satisfait cette envie ; je la contente aujourd'hui, Mylord, dans le Discours je vous envoie.

Je commencerai par une grande franchise, en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avoüe que leur Magnificence me plaît assez ; que les Machines ont quelque chose de surprenant ; que la Musique en quelques endroits est touchante ; que le tout ensemble paroît merveilleux : mais il faut aussi m'avoüer que ces merveilles deviennent bien-tôt ennuyeuses : car où l'Esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les Sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commen-

cement

cement des Concerts, la justesse des Accords est remarquée; il n'échappe rien de toutes les diversités qui s'unissent pour former la douceur de l'harmonie: quelque tems après les Instrumens nous étourdissent; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus, qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du Recitatif dans une Modulation qui n'a ni le charme du Chant, ni la force agréable de la Parole? L'Ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche; l'Esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité; enfin la Lassitude est si grande, qu'on ne songe qu'à sortir, & le seul plaisir qui reste à des Spectateurs languissans, c'est l'espérance de voir finir bien-tôt le Spectacle qu'on leur donne.

La Langueur ordinaire où je tombe aux Opera, vient de ce que je n'en ai jamais vu qui ne m'ait paru méprisable dans la disposition du Sujet, & dans les Vers. Or c'est vainement que l'Oreille est flattée, & que les Yeux sont charmés, si l'Esprit ne se trouve pas satisfait: mon Ame d'intelligence avec mon Esprit plus qu'avec mes Sens, forme une résistance secrète aux impressions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un consentement agréable, sans lequel les Objets les plus voluptueux même ne sauroient me donner un grand plaisir. Une Sottise chargée de Musique, de Danfes, de Machines, de Décorations, est une Sottise magnifique, mais toujours Sottise; c'est un vilain fond, sous de beaux dehors, où je pénètre avec beaucoup de désagrément.

Il y a une autre chose dans les Opera, tellement contre la nature, que mon imagination en est blessée; c'est de faire chanter toute la Pièce depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente, s'étoient ridiculement ajustées pour traiter en Musique, & les plus communes & les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un Maître appelle son Valet, ou qu'il lui donne une commission en chantant; qu'un Ami fasse en chantant une confidence à son Ami; qu'on délibere en chantant dans un Conseil; qu'on exprime avec du chant les Ordres qu'on donne,

donne, & que mélodieusement on tuë les hommes à coups d'Epée & de Javelot dans un Combat ? C'est perdre l'esprit de la Représentation, qui sans doute est préférable à celui de l'harmonie ; car l'Harmonie ne doit être qu'un simple accompagnement, & les grands Maîtres du Théâtre l'ont ajoutée comme agréable, non pas comme nécessaire, après avoir réglé tout ce qui regarde le Sujet & le Discours : cependant l'idée du Musicien va devant celle du Héros dans les Opera ; c'est *Luigi*, c'est *Cavallo*, c'est *Cesti* qui se présentent à l'imagination. L'Esprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante, s'attache à celui qui fait chanter, & on ne sauroit nier qu'aux Représentations du *Palais Royal*, on ne songe cent fois plus à *Lully*, qu'à *Thésée*, ni à *Cadmus*.

Je ne prétens pas neantmoins donner l'exclusion à toute sorte de Chant sur le Théâtre ; il y a des choses qui doivent être chantées, il y en a qui peuvent l'être sans choquer la Bien-séance, ni la Raison. Les Vœux, les Prières, les Sacrifices, & généralement tout ce qui regarde le service des Dieux, s'est chanté dans toutes les Nations & dans tous les Temps ; les Passions tendres & douloureuses s'expriment naturellement par une espece de Chant ; l'expression d'un Amour que l'on sent naître, l'irrésolution d'une Ame combattue de divers mouvemens, sont des matieres propres pour les Stances, & les Stances le sont assez pour le Chant. Personne n'ignore qu'on avoit introduit des Chœurs sur le Théâtre des *Grecs* ; & il faut avouer qu'ils pourroient être introduits avec autant de raison sur les nôtres. Voila quel est le partage du Chant, à mon avis : tout ce qui est de la conversation, & de la conference ; tout ce qui regarde les intrigues, & les affaires ; ce qui appartient au conseil & à l'action, est propre aux Comédiens qui recitent, & ridicule dans la bouche des Musiciens qui le chantent. Les *Grecs* faisoient de belles Tragédies, où ils chantoient quelque chose, les *Italiens* & les *François* en font de méchantes, où ils chantent tout.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un OPERA, je vous dirai que c'est un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine

peine à faire un méchant Ouvrage. Ce n'est pas que vous n'y puissiez trouver des Paroles agréables, & de fort beaux Airs; mais vous trouverez plus sûrement à la fin, le dégoût des Vers où le génie du Poète a été contraint, & l'ennui du Chant où le Musicien s'est épuisé dans une trop longue Musique. Si je me sentoie capable de donner conseil aux Honnêtes gens qui se plaisent au Théâtre, je leur conseillerois de reprendre le goût de nos belles Comédies, où l'on pourroit introduire des Dances & de la Musique, qui ne nuïroient en rien à la Représentation. On y chanteroit un Prologue avec des accompagnemens agréables; dans les Intermèdes, le Chant animeroit des paroles qui feroient comme l'esprit de ce qu'on auroit représenté; la Représentation finie, on viendroît à chanter une Epilogue, ou quelque Réflexion sur les plus grandes beautés de l'Ouvrage; on en fortifieroit l'idée, & feroit conserver plus cherement l'impression qu'elles auroient fait sur les Spectateurs. C'est ainsi que vous trouveriez de quoi satisfaire les sens & l'esprit, n'ayant plus à désirer le charme du Chant dans une pure Représentation, ni la force de la Représentation dans la langueur d'une continuelle Musique.

Il me reste encore à vous donner un Avis pour toutes les Comédies où l'on met du Chant; c'est de laisser l'autorité principale au Poète pour la direction de la Pièce. Il faut que la Musique; soit faite pour les Vers, bien plus que les Vers pour la Musique; c'est au Musicien à suivre l'ordre du Poète, dont *Lully* seul doit être exempt, pour connoître mieux les Passions, & aller plus avant dans le cœur de l'homme que les Auteurs. *Camber* * a sans doute un fort beau génie, propre à cent Musiques différentes, & toutes bien ménagées avec une juste économie des Voix & des Instrumens: il n'y a point de Recitatif mieux entendu, ni mieux varié que le sien;

* Après que Luigi s'en fut retourné en Italie, CAMBER fit un petit Opéra François à Isly, où tout le monde courut.

Tom. II.

E e

Un succès si heureux l'attira bien-tôt à Paris, où il fit trois Opéra réguliers; POMONE, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR, & ARIANE. *Perigni* composa les Vers de Pomone & d'Ariane, qui furent trouvés très mauvais; *Gilbert* fit ceux des Peines & des Plaisirs de l'Amour; & *Monsieur de Sourdiac* inventa toutes les Machines. On n'avoit pas encore représenté l'ARIANE, lors que *Madame de Montespan* fit ôter l'OPERA à *Camber*, pour le donner à *Lully*; ce qui obligea *Camber* à passer en Angleterre, où il est mort Maître de la Musique de *Charles II.* Voyez ci-dessous LA COMEDIE DES OPERA, Act. II. Sc. III.

mais pour la nature des Passions pour la qualité des sentimens qu'il faut exprimer, il doit recevoir des Auteurs les lumieres que *Lully* leur fait donner, & s'assujettir à la direction, quand *Lully*, par l'étendue de sa connoissance, peut être justement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon Discours sans vous entretenir du peu d'estime qu'ont les *Italiens* pour nos Opera, & du grand dégoût que nous donnent ceux d'*Italie*. Les *Italiens* qui s'attachent tout-à-fait à la Représentation, ne sauroient souffrir que nous appellions OPERA un enchaînement de Danfes & de Musique, qui n'ont pas un rapport bien juste, & une liaison assez naturelle avec les sujets. Les *François* accoutumés à la beauté de leurs Ouvertures, à l'agrément de leurs Airs, au charme de leurs Symphonies, souffrent avec peine l'ignorance, ou le méchant usage des Instrumens aux Opera de *Venise*, & refusent leur attention à un long Recitatif, qui devient ennuyeux par le peu de variété qui s'y rencontre. Je ne saurois vous dire proprement ce que c'est que leur RECITATIF; mais je sai bien que ce n'est ni chanter, ni reciter, c'est une chose inconnue aux Anciens, qu'on pourroit définir *un méchant usage du Chant & de la Parole*. J'avoie que j'ai trouvé des choses inimitables dans l'Opera de *Luigi*, & pour l'expression des sentimens, & pour le charme de la Musique; mais le Recitatif ordinaire ennuyoit beaucoup, en sorte que les *Italiens* même attendoient avec impatience les beaux endroits qui venoient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands défauts de nos Opera en peu de paroles. On y pense aller à une Représentation, & l'on ne représente rien; on y veut voir une Comédie, & l'on n'y trouve aucun esprit de la Comédie.

Voilà ce que j'ai crû pouvoir dire de la differente constitution des Opera. Pour la maniere de chanter, que nous appellons en *France* EXECUTION, je croi sans partialité qu'aucune Nation ne sauroit la disputer à la nôtre. Les *Espagnols* ont une disposition de gorge admirable; mais avec leurs Fredons & leurs Roulemens, ils semblent ne songer à autre chose dans leur Chant qu'à disputer la facilité du gosier aux Rossignols. Les *Italiens* ont l'expression fausse,
ou

ou du moins outrée, pour ne connoître pas avec justesse la nature ou le degré des Passions : c'est éclater de rire, plutôt que chanter, lors qu'ils expriment quelque sentiment de joye ; s'ils veulent soupirer, on entend des sanglots qui se forment dans la gorge avec violence, non pas des soupirs qui échappent secretement à la Passion d'un cœur amoureux ; d'une réflexion douloureuse, ils font les plus fortes exclamations ; les larmes de l'absence font des pleurs de funérailles ; le triste devient lugubre dans leurs bouches ; ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur ; & quelquefois ils expriment la langueur de la Passion, comme une défaillance de la Nature. Peut-être qu'il y a du changement aujourd'hui dans leur maniere de chanter, & qu'ils ont profité de nôtre commerce pour la propreté d'une Exécution polie, comme nous avons tiré avantage du leur, pour les beautés d'une plus grande & plus hardie Composition.

J'ai vû des Comédies en *Angleterre* où il y avoit beaucoup de Musique ; mais pour en parler discrettement, je n'ai pû m'accoutumer au Chant des *Anglois*. Je suis venu trop tard en leur Pays, pour pouvoir prendre un Goût si different de tout autre. Il n'y a point de Nation qui fasse voir plus de Courage dans les hommes, & plus de Beauté dans les femmes, plus d'Esprit dans l'un & dans l'autre sexe. On ne peut pas avoir toutes choses : où tant de bonnes Qualités sont communes, ce n'est pas un si grand mal que le Bon-goût y soit rare : il est certain qu'il s'y rencontre assez rarement ; mais les personnes en qui on le trouve l'ont aussi délicat que gens du monde, pour échapper à celui de leur Nation par un Art exquis, ou par un très heureux Naturel.

Solus Gallus cantat ; il n'y a que le *François* qui chante. Je ne veux pas être injurieux à toutes les autres Nations, & soutenir ce qu'un Auteur a bien voulu avancer ; *Hispanus flet, dolet Italus, Germanus boat, Flander ululat, solus Gallus cantat* ; je lui laisse toutes ces belles distinctions, & me contente d'appuyer mon sentiment de l'autorité de *Luigi*, qui ne pouvoit souffrir que les *Italiens* chantassent ses *Airs*, après les avoir ouï chanter à Monsieur *Nyert*,

à *Hilaire*, à la petite *La Varenne*. A son retour en *Italie*, il se rendit tous les Musiciens de sa Nation ennemis, disant hautement à *Rome*, comme il avoit dit à *Paris*, que pour rendre une Musique agréable, il falloit des Airs Italiens dans la bouche des *François*. Il faisoit peu de cas de nos Chansons, excepté de celles de *Boisset*, qui attirerent son admiration : il admira le concert de nos Violons, il admira nos Luths, nos Claveffins, nos Orgues ; & quel charme n'eut-il pas trouvé à nos Flûtes, si elles avoient été en usage en ce tems-là ? Ce qui est certain, c'est qu'il demeura fort rebuté de la rudesse & de la dureté des plus grands Maîtres d'*Italie*, quand il eut goûté la tendresse du toucher, & la propreté de la maniere de nos *François*.

Je serois trop partial, si je ne parlois que de nos Avantages. Il n'y a guere de gens qui ayent la compréhension plus lente, & pour le sens des Paroles, & pour entrer dans l'esprit du Compositeur, que les *François* ; il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui trouvent avec tant de peine la Prononciation : mais après qu'une longue étude leur a fait surmonter toutes ces difficultés, & qu'ils viennent à posséder bien ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément. Il nous arrive la même chose sur les Instrumens, & particulièrement dans les Concerts, où rien n'est bien sûr ni bien juste, qu'après une infinité de Répétitions : mais rien de si propre & de si poli, quand les Répétitions sont achevées. Les *Italiens* profonds en Musique nous portent leur Science aux Oreilles sans douceur aucune : les *François* ne se contentent pas d'ôter à la Science la premiere rudesse qui sent le travail de la composition ; ils trouvent dans le secret de l'Exécution, comme un charme pour nôtre ame, & je ne sai quoi de touchant qu'ils savent porter jusques au Cœur.

J'oubliois à vous parler des Machines, tant il est facile d'oublier les choses qu'on voudroit qui fussent retranchées. Les Machines pourront satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de Mathématiques ; mais elles ne plairont guere au Théâtre à des personnes de bon goût : plus elles suprennent, plus elles divertissent

vertissent l'esprit de son attention au discours; & plus elles sont admirables, & moins l'impression de ce merveilleux laisse à l'Âme de tendresse & du sentiment exquis, dont elle a besoin pour être touchée du charme de la Musique. Les Anciens ne se servoient de Machines que dans la nécessité de faire venir quelque Dieu; encore les Poètes étoient-ils trouvez ridicules presque toujours de s'être laissé réduire à cette nécessité-là. Si l'on veut faire de la dépense, qu'on la fasse pour les belles Décorations, dont l'usage est plus naturel & plus agréable que n'est celui des Machines. L'Antiquité qui exposoit des Dieux à ses Portes, & jusques à ses Foyers; cette Antiquité, dis-je, toute vaine & crédule qu'elle étoit, n'en exposa neantmoins que fort rarement sur le Théâtre. Après que la créance en a été perdue, les *Italiens* ont rétabli en leurs Opera des Dieux éteints dans le monde, & n'ont pas craint d'occuper les hommes de ces vanités ridicules, pourvu qu'ils donnassent à leurs Pièces un plus grand éclat par l'introduction de cet éblouissant & faux Merveilleux. Ces Divinités de Théâtre ont abusé assez long-tems l'*Italie*: détrompée heureusement à la fin, on la voit renoncer à ces mêmes Dieux qu'elle avoit rappelés, & revenir à des choses qui n'ont pas véritablement la dernière Justesse; mais qui sont moins fabuleuses, & que le Bon-sens avec un peu d'Indulgence ne rejette pas.

Il nous est arrivé au sujet des Dieux & des Machines, ce qui arrive presque toujours aux *Allemands* sur nos Modes. Nous venons de prendre ce que les *Italiens* abandonnent; & comme si nous voulions réparer la faute d'avoir été prévenus dans l'invention, nous poussons jusqu'à l'excès un usage qu'ils avoient introduit mal-à-propos, mais qu'ils ont ménagé avec retenue. En effet, nous couvrons la terre de Divinités, & les faisons danser par troupes, au lieu qu'ils les faisoient descendre avec quelque sorte de ménagement, aux occasions les plus importantes. Comme l'*Arioste* avoit outré le merveilleux des Poèmes par le fabuleux incroyable, nous outrons le fabuleux par un assemblage confus de Dieux, de Bergers, de Héros, d'Enchanteurs, de Fantômes, de Furies, de Démon. J'admire *Lully* aussi.

aussi bien pour la direction des Danſes, qu'en ce qui touche les Voix & les Instrumens : mais la constitution de nos Opera doit paroître bien extravagante à ceux qui ont le bon goût du Vrai-ſemblable & du Merveilleux.

Cependant on court hazard de ſe décrier par ce bon goût, ſi on oſe le faire paroître, & je conſeille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de ſe faire à eux-mêmes un ſecret de leurs lumieres. Pour moi qui ai paſſé l'âge & le tems de me ſignaler dans le monde par l'eſprit des Modes, & par le mérite des Fantaiſies, je me réſous de prendre le parti du Bon-ſens, tout abandonné qu'il eſt, & de ſuivre la Raiſon dans ſa diſgrace, avec autant d'attachement, que ſi elle avoit encore ſa premiere conſideration. Ce qui me fâche le plus de l'Entêtement où l'on eſt pour l'Opera, c'eſt qu'il va ruiner la Tragédie, qui eſt la plus belle choſe que nous ayons, la plus propre à élever l'Ame, & la plus capable de former l'Eſprit.

Concluons après un ſi long Diſcours, que la constitution de nos Opera ne ſauroit être guere plus défectueuſe. Mais il faut avouer en même tems, que perſonne ne travaillera ſi bien que *Lulli* ſur un ſujet mal conçu, & qu'il eſt difficile de faire mieux que *Quinault*, en ce qu'on exige de lui.



LES

OPERA,

COMEDIE.



A C T E U R S.

MR. CRISARD, *Conseiller au Présidial de Lion.*

ME. CRISARD *sa Femme.*

MADemoiselle CRISOTINE *leur Fille, devenue folle par la Lecture des Opera.*

TIRSOLET, *jeune homme de Lion, devenu fou par les Opera comme elle.*

MR. DE MONTIFAS, *Baron de Pourgeolette, Cousin de Me. Crisard.*

MR. GUILLAUT, *Médecin célèbre à Lion, & homme d'esprit.*

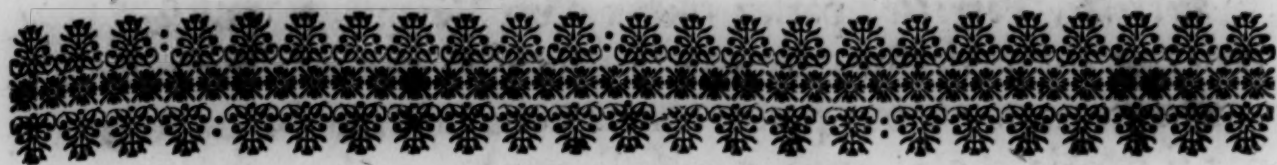
MR. MILLAUT, *Théologal de Lion.*

PERRETTE, *Gouvernante de la Maison de Mr. Crisard.*

GILOTIN, *vieux Valet de Mr. de Montifas.*

La Scene est à LION, dans la Maison de Mr. CRISARD.

LES



LES
O P E R A,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD *revenant du Palais*, PERRETTE.

MR. C R I S A R D.

H O L A, ho! *Perrette?*

P E R R E T T E.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

MR. C R I S A R D.

Prenez ma Robe ; nettoyez-là, pliez-là, & la mettez dans un coffre, où elle demeurera jusqu'après les Fêtes.

P E R R E T T E.

Voilà une Robe qui nous donne bien plus de peine que de profit. Donnez-là cette belle Robe, que je la mette sous la clef.

Tom. II.

F f

MR.

MR. CRISARD.

Perrette, Perrette, parlez mieux d'un Vêtement, qui fait la décence de ma personne, & qui se peut dire une marque auguste de ma Profession. Vous parlez contre vous-même. Notre Robe n'est pas si peu de chose, qu'elle ne fasse tomber quelque distinction sur ceux qui nous servent. Vous êtes regardée d'un autre œil dans *Lion*, qu'on ne regarde les Servantes des Marchands, *Perrette*.

P E R R E T T E.

Monsieur *Crisard*, mon Maître, c'est une belle chose que d'être Juge : mais ma Tante *Faqueline* gagnoit plus d'argent en huit jours avec votre Pere Monsieur *Tourteau*, gros & riche Marchand de *Lion*, que je n'en gagne en six mois avec son Fils, Monsieur *Crisard* le Conseiller. On ne fait ce que c'est que d'Etrênes chez vous, il n'y a point de Procès à *Lion*.

MR. CRISARD.

Si tu avois été au Palais ce matin, tu changerois bien d'avis, *Perrette*. Il ne s'est jamais vu une si belle Affaire, que celle que j'ai emportée. L'honneur n'en est dû qu'à moi ; & j'espère que les Etrênes iront mieux. Une gloire si grande ne doit pas être célée à la Famille. Appelle Madame *Crisard*, que je lui conte comment cela s'est passé.

S C E N E II.

P E R R E T T E, ME. CRISARD.

P E R R E T T E *sortant rencontre sa Maîtresse.*

Madame, Monsieur est revenu du Palais avec une Face toute joyeuse : il desire de vous parler, & c'est sans doute pour vous faire part de son contentement.

ME. CRISARD.

Où est-il, *Perrette* ?

P E R R E T T E.

P E R R E T T E.

A la Salle.

M^E. C R I S A R D.

Allons le trouver.

S C E N E III.

MR. CRISARD, M^E. CRISARD, PERRETTE.

MR. C R I S A R D.

MA Toute, j'avois une grande impatience de te revoir.

M^E. C R I S A R D.

Tu nous as fait attendre bien tard, mon Tou-tou.

MR. C R I S A R D.

Je m'étonne que je sois sorti du Palais de si bonne heure. L'Af-
faire que nous avions pouvoit bien nous y retenir jusques au soir.
Comme les chagrins qu'on trouve au Palais se répandent bien sou-
vent sur la Famille, les satisfactions qu'on y reçoit doivent être
aussi communiquées. Qu'on appelle *Crisotine*, je veux faire part
de ma Gloire à toute ma Maison.

P E R R E T T E.

Bonne foi, *Crisotine* a bien d'autres choses en tête, que vos Af-
faires du Palais. Vous pouvez les conter sans elle dez qu'il vous
plaira.

M^E. C R I S A R D.

Ce ne sont pas des choses qui conviennent trop à son âge : mais
il me semble pourtant que *Crisotine* est assez avancée, & qu'elle a
l'Esprit assez mûr.

P E R R E T T E.

Dieu veuille que le Corps ne le soit pas plus que l'Esprit. Il y a
un certain Monsieur *Tirsolet*, l'un de nos Penons de *Bellecour*, qui
pourroit bien la trouver plus mûre que vous ne pensez.

F f 2

MR.

MR. CRISARD.

N'est-ce pas ce Jeune homme qui lui faisoit lire les *Astrées*, & ne l'entretenoit jamais que de la Riviere de *Lignon*? Cela est dangereux pour les jeunes Esprits; & je t'avoüerai, ma Toute, que ces entretiens-là m'ont donné beaucoup d'apprehension. Je craignois qu'il ne lui mit dans la tête la fantaisie d'être Bergere; & qu'il ne la menât un beau jour au Pays de *Forêts*.

ME. CRISARD.

Ah! Monsieur, vous ne deviez pas avoir cette opinion-là de votre Fille: il n'y en eût jamais une si bien née.

PERRETTE.

C'est mon. Ma foi, vous vous y connoissez! Je vous le redis pour la décharge de ma Conscience: Monsieur *Tirsolet* ne me plaît pas. Ils ne font que chanter & baller ensemble. *Crisotine* dit qu'elle est *HERMIGONE*, & *Tirsolet* qu'il est *CAMUS*.

MR. CRISARD.

C'est *HERMIONE* & *CADMUS*, *Perrette*.

PERRETTE.

HERMIGONE, ou *HERMIONE*, c'est de quoi *Perrette* ne se soucie pas. Après cela, ils se font des Adieux en chantant, & en pleurant, comme s'ils ne devoient jamais se revoir; mais je ne m'y connois point, ou ils ne se quitteront pas si-tôt, à moins qu'on ne les sépare.

ME. CRISARD.

Prenez garde à ce que vous dites, *Perrette*. *Crisotine* aura eu quelque petite rudesse pour vous, qui vous fait parler ainsi par vengeance. Quand j'étois auprès de ma Tante de *Montifas*, Mere de mon Cousin le Baron de *Pourgeolette*, on m'avoit donné une Servante de votre humeur, qui me broüilla avec ma Tante, & faillit à me faire bien du tort, parce que j'aimois la compagnie d'un jeune Gentilhomme, qui me recherchoit en tout bien & en tout honneur; mais secrètement, pour connoître un peu nos humeurs avant que de faire aucune déclaration.

PERRETTE

P E R R E T T E.

Et comment avoit nom votre Servante, Madame ?

M E. C R I S A R D.

Elle avoit nom *Susanne*.

P E R R E T T E.

Ma foi, Madame, vous avez raison : *Susanne* ressembloit fort à *Perrette* : mais n'en parlons plus. Je m'en vais appeller *Crisotine*.

S C E N E IV.

PERRETTE, CRISOTINE, MR. CRISARD,

M E. C R I S A R D.

P E R R E T T E.

Crisotine, Monsieur votre Pere vous demande.

C R I S O T I N E *parle en Vers, & tous les Vers se chantent.*

Ah ! que tu viens mal à propos

Troubler mon innocent repos.

P E R R E T T E.

Il n'est pas tems de chanter, je vous dis qu'on vous demande.

C R I S O T I N E.

Je m'en irai seulete ;

Cherche qui te suivra ;

Es-tu bien satisfaite,

Inhumaine *Perrette*,

De m'avoir fait quitter les Airs de l'Opera ?

P E R R E T T E.

Monsieur, je n'y entens plus rien. Votre Fille ne parle, & ne répond qu'en chantant. Elle est folle, ou pour le moins elle se moque de vous & de moi.

CRISOTINE

CRISOTINE à son Pere & à sa Mere.

Je viens en Fille obéissante,
Recevoir vos commandemens ;
Et me plaindre d'une Servante ;
Qui m'interrompt à tous momens,
Et ne souffre pas que je chante,
D'Hermione, & Cadmus les tendres sentimens.

MR. CRISARD.

Crisotine, je suis bien fâché de voir que *Perrette* a tant de raison contre vous : j'avois crainit l'extravagance des Romans, & des Bergeries ; nous tombons dans celle des Opera, où je ne m'attendois pas. Le mal n'est pas encore si grand, qu'il ne se puisse guerir : parlez comme les autres, *Crisotine*, ou je donnerai tel Arrêt contre les Opera, qu'il n'en sera jamais parlé dans le Ressort de ma Jurisdiction.

CRISOTINE.

A quelle injuste violence
Se porteroit votre courroux :
Pere, *Baptiste*, Opera, ma Naissance
Me faudra-t-il décider entre vous ?

MR. CRISARD.

Comment ! misérable ? Vous êtes partagée entre *Baptiste* & votre Pere ! quel dérèglement d'esprit ! quelle corruption de mœurs ! vous aviez raison, Madame *Crisard*, de vouloir justifier votre Fille.

CRISOTINE.

O douce Mere !
Rigoureux Pere !
Cadmus ! pauvre *Cadmus* !
Je ne vous verrai plus.

MR. CRISARD.

Il n'y a qu'un mot, *Crisotine* : ou vous ne chanterez plus, ou vous sortirez de ma Maison.

CRISOTINE.

C R I S O T I N E.

Je vous suivrai, *Cadmus*, je veux vous suivre *Alceste* ;
Thesée est en péril, on ne le quitte pas :
De vos Héros, *Lulli* je suivrai tout le reste.

MR. C R I S A R D.

Voulez-vous aller contre le commandement de votre Pere ? A
quoi songez-vous ?

C R I S O T I N E.

Je ne les suivrai point, vous arrêtez mes pas.

ME. C R I S A R D.

C'est déjà là un commencement de raison, Tou-tou.

MR. C R I S A R D.

C'en est un commencement, mais bien foible. Dieu veuille
qu'il soit suivi.

ME. C R I S A R D.

Ma Fille, obéissez, & ne chantez plus.

C R I S O T I N E.

Je le ferai, si je puis.....

Il seroit plus doux de se taire

Que parler comme le vulgaire.

MR. C R I S A R D.

Crisotine, encore ?

C R I S O T I N E.

Je ne chanterai plus, & vous plaît-il de m'entendre ?

MR. C R I S A R D.

Nous ne manquerons pas d'attention. Parlez.

C R I S O T I N E.

Vous m'avez toujours élevée dans des Manieres si éloignées de
celles des Bourgeois, que vous ne devez pas trouver étrange, que
je suive le plutôt qu'il m'est possible celles de la Cour. Je vous
apprens, mon Pere, que depuis le dernier Opera, il n'y a pas un
homme de condition qui parle autrement qu'en chantant. Quand
on se rencontre le matin ce seroit une incivilité grossiere que de ne
se pas saluer avec du chant.

Comment,

Comment, Monsieur, vous portez vous ?
on répond,

Je me porte à votre Service.
Si on fait une partie pour l'après-dîné
Après-dîné, que ferons-nous ?
on peut répondre,

Allons voir la belle Clarice.
& cela se chante naturellement, comme on fait à l'Opera quand on s'entretient de choses indifferentes. Si on donne une commission à un Valet, on ne manque pas de la mettre en chant aussi bien que le Salut : par exemple, on appelle des Valets,

*Hola, ho ! La Pierre, Picard :
Ho ! La Verduze, La Montagne :
Que quelqu'un aille de ma part
Trouver mon Frere à la Campagne,
Pour savoir s'il fait le dessein
De venir en Ville demain.*

Les Discours les plus ordinaires se chantent à peu près ainsi, & l'on ne fait plus ce que c'est parmi les Honnêtes-gens, de parler autrement qu'en Musique.

MR. CRISARD.

Les Gens de qualité chantent-ils, quand ils sont avec les Dames ?

CRISOTINE.

S'ils chantent ! s'ils chantent ! c'est dommage qu'un homme du monde voulut entretenir une Compagnie avec la pure & simple parole, comme on faisoit autrefois : on le traiteroit bien d'homme du vieux tems. Les Laquais se moqueroient de lui.

MR. CRISARD.

Et dans la Ville ?

CRISOTINE.

Je vous dirai. Tous les gens un peu considerables sont comme les gens de la Cour. Il n'y a plus qu'à la Ruë Saint-Denis, à la Ruë Saint-Honoré, & sur le Pont Nôtre-Dame, où la vieille coutume se pratique encore ; l'on y vend, & l'on y achete sans chanter.

Chez

Chez *Gautier*, à l'*Orangerie*; chez tous les Marchands qui fournissent les Dames d'Etoffes, de Galanteries, de Bijoux, tout se chante: & si les Marchands qui suivent la Cour ne chantoient pas, on confisqueroit leurs marchandises. On dit qu'il y a un grand ordre pour cela. On ne fait plus de Prevôt des Marchands, qui ne sache la Musique, & que Monsieur *Lully* n'examine, pour voir s'il est capable de connoître & de faire observer les Régles du Chant.

ME. C R I S A R D.

Eh! bien, Tou-tou, n'avois-je pas raison de n'être pas si fort en colere contre votre Fille? Si cela est, comme je n'en doute point, n'est-elle pas bien fondée?

MR. C R I S A R D.

Si cela est vrai, je suis au desespoir d'avoir été prévenu par ma Fille; car j'ai toujours été curieux des belles Modes de la Cour. Il y a dix-huit ans que je porte la Robe, & que je m'habille dans toute la décence que peut demander ma Profession: mais auparavant: qui avoit les Modes à *Lion* plutôt qui moi? Est-ce que je n'ai pas été le premier à porter les Chausses-à-la-*Candale*? Tant qu'on a porté des Canons, qui a poussé plus loin la décoration de la jambe? Au lieu de Chausses-à-la-*Candale*, j'ai présentement des Paragrafes dans la tête, & je referois le *Code* & le *Digeste*, s'ils étoient brûlés. Concluez de tout cela, *Crisotine*, que si on parle à la Cour, comme à l'Opera, je serai le premier à en introduire l'usage dans notre Chambre. J'aurai bien-tôt appris assez de Musique pour cela. Mais si vous vous êtes trompée, il faut quitter votre entêtement, & ne pas entretenir une folie qui vous rendroit ridicule à tout le Monde. Voila une affaire vidée un peu d'attention; écoutez celle que j'ai emportée glorieusement ce matin. Connoissez-vous Monsieur *Guillaut*, notre Médecin célèbre?

ME. C R I S A R D.

Je ne connois autre.

MR. C R I S A R D.

Et Monsieur *Millaut*, notre Théologal?

Tom. II.

G g

ME.

ME. CRISARD.

Autant que Monsieur Guillaut.

MR. CRISARD.

Il y a environ six mois que Monsieur Guillaut tomba dangereusement malade, & à telle extrémité qu'il envoya querir Monsieur le Théologal son bon Ami, pour prendre congé de ce monde entre ses mains, & se préparer à l'autre. Monsieur Millaut arrivé lui tint ce petit discours. *J'ai toujours conté sur mes Amis, pour le commerce de cette Vie, & je suis bien fâché de vous voir en état de me faire prendre d'autres mesures: mais il faut servir ses Amis en toutes choses. En quelle assiette est votre Ame présentement, Monsieur Guillaut, mon Ami?* „ En assez bonne, répondit „ Guillaut, si elle n'étoit pas inquiétée d'une chose qui trouble un „ peu son repos: c'est, Monsieur le Théologal, d'avoir abusé le „ Peuple trente ans durant, dans la Profession & l'Exercice d'une „ Science où je ne croyois point.“ *Scrupule d'un homme affoibli par la maladie!* reprit le Théologal: *chacun fait son Métier, & n'en répond pas. Je suis Théologal il y a vingt ans, & ne suis pas plus assuré de ma Théologie, que vous de votre Médecine; cependant ie n'en ai pas le moindre scrupule; car, comme j'ai dit, chacun fait sa Profession.* La chose fut suë de quelques Particuliers, qui la donnerent bien-tôt au Public; & là-dessus on a formé une Accusation grave & importante contre ces Messieurs. C'est ce qui nous a occupés tout le matin.

ME. CRISARD.

Je ne doute point que vous n'ayez fait ce que vous avez pû pour les servir; car ils ont toujours été de vos Amis.

PERRETTE.

Jusques-là, Monsieur, je ne voi rien qui puisse rendre mes Etrênes meilleures.

MR. CRISARD.

Attendez, Perrette; tout ira mieux.

CRISOTINE

C R I S O T I N E.

Respect, cruel Respect, qui faites mon silence,
 Quand je dois par mon chant animer des Amours.
 Pourquoi m'imposez-vous la dure obéissance,
 De ne chanter jamais, & d'écouter toujours?

MR. C R I S A R D.

Quoi ! vous chantez encore ; & dans le tems que je vous conte
 la plus glorieuse action de ma vie.

MR. C R I S A R D.

Elle ne chantera plus, Monsieur : pour l'amour de Dieu n'y
 prenez pas garde, & achevez.

MR. C R I S A R D.

Le Conseiller *Patras*, Homme de grand Esprit, & mon Con-
 current ordinaire en toutes choses ; le Conseiller *Patras* étoit fort
 contraire à mes Amis ; & je ne craindrai pas d'avouer ici, que
 j'ai été assez incommodé de ses raisons : mais j'ai cité tant de Loix
 & de Coutumes, qu'il ne savoit que faire de son Esprit, pour être
 accablé de la multitude de mes Allégations. Neantmoins l'Assem-
 blée demouroit encore suspendue entre la force de ses raisons & le
 poids de mes Autorités, quand je me suis rendu maître des affec-
 tions par un Discours pathétique, sur le sujet de Mr. *Millaut*.

„ Quoi donc, Messieurs, ai-je dit ; ferons-nous l'injustice & la
 „ violence à Monsieur *Millaut*, nôtre Concitoyen & nôtre Théo-
 „ logal, de le tirer d'une Possession où sont ses pareils depuis qua-
 „ tre mille années ? Que nous a-t-il fait pour le rendre de pire
 „ condition que n'ont été ceux de son Métier chez tous les peu-
 „ ples ? Les Prêtres de *Delphes* étoient Fourbes, & n'en étoient
 „ pas moins honorés de tout le monde. Les Sacrificateurs avoient
 „ les mêmes Fourberies chez les *Grecs*, & on avoit pour eux la
 „ même vénération. Les Pontifes, les Aruspices, les Augures ont
 „ abusé les *Romains*, & les *Romains* les ont respectés. La plupart
 „ des Rabbins ont eu les mêmes talens chez les *Juifs*, en vertu
 „ de quoi ils ont joui de semblables avantages. Et nôtre Compa-
 „ triote, Monsieur *Millaut*, qui pensoit vivre sous la douce &

„ paisible autorité de son Caractère, avec un plein droit de faire
 „ ce qu'ont fait tant d'autres ; & Monsieur *Millaut*, nôtre Savant
 „ & Illustre Théologal, se verra deshonoré, se verra ruiné, se
 „ verra perdu ; & par qui, Messieurs ? par ses Concitoyens, &
 „ par ses Amis. *O tempora, O mores.* C'est-donc-là, grand Théo-
 „ logal, la recompense de vos travaux ; c'est donc-là le fruit de
 „ vos veilles !

ME. CRISARD.

Monsieur *Crisard*, je ne m'étonne point que vous ayez emporté
 l'Affaire ; quel Juge auroit pû tenir contre vous ?

PERRETTE.

Bonne foi, cela étoit beau, je commence à mieux espérer de
 mes Etrênes.

MR. CRISARD.

Ce n'est pas encore tout : voici un trait de l'ancienne Eloquence
 qui fit les dernières impressions.

ME. CRISARD.

Et quel étoit ce trait, Monsieur *Crisard* ?

MR. CRISARD.

Je me suis adressé aux Murailles de nos Ecôles, & aux Chaires
 de nos Eglises, pour les faire parler en faveur de Monsieur *Millaut*.

PERRETTE.

Il fait bon vivre, on apprend toujours quelque chose. Je
 croyois que les Prédicateurs parloient toujours dans les Chaires,
 & n'aurois jamais crû que les Chaires eussent parlé pour les Pré-
 dicateurs.

MR. CRISARD.

C'est une figure de Rhétorique, & des plus belles. Voyez com-
 ment je m'en suis servi, & comprenez-en la force.

PERRETTE.

Je meurs d'envie de voir cette Figure, qui fait parler les Mu-
 railles.

ME.

ME. C R I S A R D.

Perrette n'entend pas ce que c'est que d'une Eloquence : mais poursuivez, Monsieur, je vous prie.

MR. C R I S A R D.

„ Prenez des Langues, Murailles des Ecôles, où Monsieur le
„ Théologal a enseigné si savamment & si utilement; prenez des
„ voix, Chaires, où il a monté pour faire entendre la sienne avec
„ l'Admiration de ses Auditeurs; paroissez, paroissez devant ses Ju-
„ ges, inspirées de son esprit, & apportez pour sa défense les rai-
„ sons que vous lui avez ouï donner pour nôtre Instruction. Quel-
„ ques sourdes que vous soyez, il se fera fait entendre; quelques
„ insensibles qu'on vous croye, il aura sû vous animer. Il peut
„ bien être, Messieurs, il peut bien être, que Monsieur *Millaut*
„ sera damné par ce qu'il croit : mais c'est son affaire, & non pas
„ la nôtre. Il nous sauve, Messieurs, par ce qu'il enseigne, & par
„ ce qu'il préche; voilà le vrai mérite d'un Théologal : il fait sa
„ damnation & nôtre salut, nous avons sujet d'être contents.
„ Pour Monsieur *Guillaut* le Médecin, je ne prendrai pas la peine
„ de le justifier. La Médecine est une Science de conjectures,
„ où le Médecin peut bien ne croire pas trop lui-même, & *Ma-*
„ „ *yerne* ce grand Médecin, disoit ordinairement, que la Forfante-
„ rie étoit la plus sûre partie de la Médecine. „ Là toute l'Assem-
blée se tourna de mon côté, & l'on vit *Patras*, le grand *Patras*
donner du nez en terre avec ses raisons. Ainsi, ma Toute, j'ai
conservé glorieusement un Médecin, qui ne croit pas à la Mé-
decine; & un Théologal, qui ne croit pas davantage à la Théo-
logie.

C R I S O T I N E.

Ah! mon Pere, que n'aviez-vous lû la Comédie de *Psyché*,
ou l'Opera de *Cadmus* : vous eussiez bien envoyé paître Monsieur
Millaut avec sa Théologie, pour rétablir les Sacrificateurs. O la
belle & dévote chose qu'un Sacrifice d'*Apollon*, ou de *Mars*!

O

O Dieux, O Dieux, quand est-ce qu'on verra
Vôtre Culte par tout, ainsi qu'à l'Opera?

MR. CRISARD.

Vous n'êtes pas seulement fole, ma Fille, vous êtes idolatre.

CRISOTINE.

Je serai tout ce qu'il vous plaira, mon Pere; mais je sai bien
que vous seriez pour les Dieux, aussi bien que moi, si vous aviez
lu tous les Opera de *Baptiste*.

MR. CRISARD.

Allez à votre Chambre, insensée que vous êtes: *Perrette*, ne
l'abandonnez pas.

Fin du premier Acte.



ACTE



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD, ME. CRISARD.

MR. CRISARD.

C'EN est fait, ma Femme, votre Fille est perdue; & la perte, votre indulgence l'a causée.

ME. CRISARD.

Ah! Monsieur; n'ai-je pas assez d'affliction du malheur de ma Fille, sans que vous m'accusiez d'en être la cause.

MR. CRISARD.

Et qui en accuserai-je donc? *Perrette*? *Perrette* qui nous a si bien avertis de toutes les Folies où elle étoit prête de tomber.

ME. CRISARD.

La contradiction de *Perrette* à ses jeunes fantaisies, n'a fait autre chose que de l'y faire opiniâtrer davantage.

MR. CRISARD.

Je vous prie, n'accusons pas les innocens.

ME. CRISARD.

A votre conte, je suis la seule coupable.

MR. CRISARD.

Mon conte est bon, ma Femme, & trop bon.

ME. CRISARD.

Que pouvez-vous me reprocher? qu'ai-je fait, pour mettre la pauvre Fille dans l'état où elle est?

MR.

MR. CRISARD.

Qu'avez-vous fait ! Et qui a rien fait que vous ? N'est-ce pas vous qui lui avez fourni tous ses Romans, & ses autres Livres d'Amourettes ? N'est-ce pas vous qui l'avez habillée cent fois en Bergère, avec ce beau Penon de *Tirsolet* ? Parbieu, vous m'avez fait plus de dépense en Houletes, que ne valent mes gages de Conseiller. On n'a pas représenté un Opera dans *Paris*, que vous n'avez fait venir ; & je suis trompé, ou le dernier est venu par la Poste. Je le devine au conte de mon argent ; ce que je ne dis pas pour vous le reprocher : mais enfin, ma Femme, toutes ces dépenses-là ont abouti à rendre ma Fille folle.

ME. CRISARD.

Oh ! bien, il faut qu'elle paye sa folie : quoi que je n'aye qu'elle, & qu'il me fâche fort de voir aller nôtre bien à d'autres, qu'à nos Enfans, je consentirai qu'elle soit Religieuse.

MR. CRISARD.

Je hai les Collatéraux plus que personne. Ce sont des Héritiers, que la Nature ne nous a pas donnés, & que nous ne nous sommes pas faits. Dieu fait le plaisir que j'aurois à me choisir un Gendre : ce seroit une espee d'adoption, & j'aime tout ce qui tient un peu du Droit Romain : mais en l'état qu'est ma Fille, on ne sauroit qu'en faire. Plût à Dieu qu'elle fût dans un Convent.

ME. CRISARD.

Qui peut empêcher qu'elle ne soit dans un Convent ? Deux mille francs de plus la feront recevoir par tout : on se battra dans les Religions, à qui l'aura.

MR. CRISARD.

Et *Crisotine* se battra pour n'y aller pas. Il faut autre chose qu'un Crucifix pour Epoux à *Crisotine*. Voyez-vous, ma Femme, tous ces Opera-là aboutissent à donner une grande envie d'operer.

ME.

ME. CRISARD.

J'entens ce que vous voulez dire par *operer*: mais jamais Fille qui ait appartenu à la Race des *Montifas* au dixième degré, n'a eu de penchant à de telles Operations. Ah! Monsieur, cela est trop desobligeant. Je souffre que vous supportiez *Perrette* contre votre Fille, & contre moi: mais en ce qui regarde l'honneur, je ne souffre de personne; non plus d'un Mari, que d'un autre.

MR. CRISARD.

Je demande pardon à la Race des *Montifas*, & revenons à nos Convens. Croyez-vous qu'il y ait un Convent au Monde qui reçoive *Crisotine*, ou qui ne la mette dehors, si elle y est reçue? Quand les Religieuses chanteront Matines, elle chantera l'Opera; quand elles prieront la Vierge, elle invoquera *Venus*; & quand le Chapelain dira la Messe pour les bonnes Sœurs, elle ne parlera que de la beauté des Sacrifices. On la mettra dehors, ma Femme, on la mettra dehors; & nous serons obligés de la reprendre, aussi folle au sortir du Monastère, qu'elle peut l'être aujourd'hui dans la Maison. Mais appellons *Perrette*, & sachons d'elle en quel état est *Crisotine*.

ME. CRISARD.

C'est la moindre curiosité qu'on puisse avoir.

MR. CRISARD.

Perrette, vien-ça, viens un peu discourir avec nous.



SCENE II.

MR. CRISARD, ME. CRISARD, PERRETTE.

MR. CRISARD.

EN quel état as-tu laissé notre petite Payenne ?

PERRETTE.

Elle ne fut jamais si aise en sa vie.

ME. CRISARD.

Je me doutois bien que les imaginations ne dureroient pas long-tems.

PERRETTE.

Bonne-foi, elle seroit bien fâchée de ne les avoir plus. Elle y prend trop de plaisir. Je viens de la laisser avec une douzaine de Dieux, qui dancent comme des perdus; & ce n'est pas tout: il y en a d'autres qui descendent, il y en a qui montent: il y en a à droite, & à gauche, devant, derriere; tout en est plein. Je lui ai dit nettement; *Mademoiselle, je ne sai comment cela se fait; car notre Curé au Sermon, & son Vicaire au Catechisme, nous ont toujours dit qu'il n'y en avoit qu'un.* „ Ils avoient raison „ autrefois, *Perrette*, m'a-t-elle répondu? mais depuis les Opera, „ les choses ont bien changé. Je ne puis pas t'en dire davantage; „ aussi bien cela te passe: nettoye la Robe de ton Maître, c'est „ assez pour toi.

MR. CRISARD.

Ma Femme, il n'y a pas de tems à perdre: il faut déclarer la Folie de notre Fille.

ME. CRISARD.

Ah! Monsieur, vous voulez vous défaire de votre Fille & de votre Femme en même tems. J'aime autant mourir, que de voir déclarer me Fille folle.

MR.

MR. C R I S A R D.

Et moi, je ne veux pas me perdre. Après avoir sauvé le Théologal, accusé de ne croire pas trop en Dieu, je me ferois une bonne affaire de garder dans ma maison une Fille qui en croit cent. J'ai du Bien, des Envieux, & des Ennemis, je dois prendre garde à moi. Ma Fille est folle, & parbieu on la connoitra pour folle: cela me garantira de tout.

ME. C R I S A R D.

Helas! je pensois la marier avec le Baron de *Montifas*, qui est Noble comme le Roi, & Vaillant comme son Epée: s'il vient à savoir sa folie, il n'en voudra pas. Au Nom de Dieu, mon Toutou, differe la chose pour quelques jours: je connois la cervelle de ma Fille; elle ne peut pas être affligée long-tems.

MR. C R I S A R D.

Nous sommes bien au tems des *Tou-tou*. Voici une affaire où il y va de notre perte: songeons à y remédier. *Perrette*, tu as du Sens, dis-moi ce que je dois faire en cette occasion?

P E R R E T T E.

Moi! Monsieur? je la ferois traiter par quelque bon Médecin; car peut-être que sa Cervelle n'a qu'une contusion qui se peut guérir. Si les Remedes n'y font rien, Ma-foi je ne marchanderois pas à déclarer sa folie: mais je voudrois avoir essayé la voye du Médecin auparavant.

MR. C R I S A R D.

Je suivrai ton avis, & sui le mien: va voir ce que fait *Crisotinne*; si elle s'endort, ou si elle passe dans sa Garde-robe, enleve promptement tous les Opera qu'elle peut avoir dans sa Chambre. Ils ont causé la Maladie, & je crains qu'ils ne l'entretiennent, tant quelle les aura. Apporte tout; c'est par là qu'il faut commencer: mais n'est-ce pas là Monsieur *Guillaut*, mon bon Ami? c'est lui-même; il ne pouvoit pas venir plus-à-propos. Il est homme d'Esprit, & fort capable de me servir dans l'affaire de ma Fille.

H h 2

SCENE

SCENE III.

M^r. GUILLAUT, M^r. CRISARD.

MR. GUILLAUT.

Monsieur, je suis venu vous remercier très humblement du Service que vous m'avez rendu. Mon innocence pourroit me le faire appeller Justice : mais je le reçois comme une Grace, & veux bien devoir plus à mon Ami qu'à mon Juge.

MR. CRISARD.

Je vous ai défendu de la Persécution par Justice, & un sentiment d'Amitié m'a donné de la chaleur pour la Défense ; mais, Monsieur, je vous demande un service à mon tour. J'ai besoin de vous dans votre Profession, comme vous avez eu besoin de moi dans la mienne.

MR. GUILLAUT.

Vous n'avez qu'à ordonner. Mon Art n'est pas infallible, & vous l'avez fû très bien remarquer en ma faveur : on ne laisse pas neantmoins d'y trouver quelquefois de grands Secours. Je souhaite que vous, ni les vôtres n'en ayez jamais besoin : s'il arrivoit pourtant que vous eussiez affaire de gens de nôtre Métier ; il n'y en a point, Monsieur, qui employât ses soins avec tant de zèle, que j'emploierois les miens pour vous servir.

MR. CRISARD.

Ce n'est pas moi qui en ait besoin, Monsieur *Guillaut* ; je me porte, Dieu merci, fort bien : mais, pour ne vous pas tenir davantage en suspens, ma Fille *Crisotine* que vous connoissiez, ce gentil Esprit, cette douce Musicienne ; je le tranche tout net, ma Fille est folle.

MR.

MR. GUILLAUT.

C'est quelque petite alteration d'Esprit, causée par une Insomnie.

MR. CRISARD.

Point du tout.

MR. GUILLAUT.

Par quelque Vapeur.

MR. CRISARD.

Encore moins.

MR. GUILLAUT.

Par quelque Passion honnête : mais trop forte.

MR. CRISARD.

Rien de tout cela. Elle est folle, de la plus étrange Folie que l'on puisse imaginer.

MR. GUILLAUT.

N'est-ce point quelque Folie qui lui soit venuë de la Lecture des Romans ? Les Romans gâtent assez souvent l'Esprit des jeunes personnes.

MR. CRISARD.

Je ne voudrois pas dire qu'ils n'y eussent quelque part : mais c'est la moindre. Les Opera, Monsieur *Guillaut*, lui ont tourné la cervelle. Ce Chant, ces Dances, ces Machines, ces Dragons, ces Héros, ces Dieux, ces Démon, l'ont démontée ; la pauvre Tête n'a pû résister à tant de Chimères à la fois. Elle ne vous faluera qu'en chantant ; & je pense qu'elle aimeroit mieux se laisser mourir de faim & de soif, que de demander à manger & à boire sans Musique. Elle dit une chose que je ne croi pas trop, (comme c'est une affaire de fait, je veux m'en informer au premier qui viendra de *Paris* ? c'est, qu'il n'y a pas un homme de condition à la Cour, qui ne chante en parlant, comme on fait à l'Opera. Qu'en pensez-vous, Monsieur *Guillaut* ?

MR. GUILLAUT.

Je revins de *Paris* environ trois semaines avant que de tomber malade ; & c'étoit, s'il m'en souvient, quatre mois après la premiere Representation de l'Opera. En ce tems-là on parloit encore
à

à la Cour de la manière accoutumée. J'étois souvent chez Monsieur le Maréchal de *Villeroi* notre Gouverneur ; j'ai eu l'honneur de dîner avec lui , & de le voir jouer souvent au Piquet ; mais en toutes choses il s'expliquoit très nettement , comme les Peres , sans Chant, ni Musique. Je vous dirai bien que les Femmes & les Jeunes gens savent les Opera par cœur ; & il n'y a presque pas une maison où l'on n'en chante des Scenes entieres. On ne parloit d'autre chose que de *Cadmus* , d'*Alceste* , de *Thesée* , d'*Atis*. On demandoit souvent un *Roi de Scyros* , dont j'étois bien ennuyé ; il y avoit aussi un certain *Lycas peu discret* , qui m'importunoit souvent ; *Atys est trop heureux* , & les *Bien-heureux Phrygiens* , me mettoient au desespoir. Cela n'alloit pas plus avant ; & selon mon goût , c'en étoit bien assez. Ce qui est arrivé depuis , je ne le sai pas.

MR. C R I S A R D.

Ma Fille diroit-elle bien vrai ?

MR. G U I L L A U T.

Je ne voudrois pas jurer le contraire : quand on trouve bon au Théâtre , qu'un Maître parle à son Valet en chantant , on n'est pas trop éloigné de parler aux siens de même à son Logis : mais il est tems de savoir ce que fait notre Malade. Appelez votre Servante. La voila ; & d'où vient-elle avec ce paquet de Livres ?

MR. C R I S A R D.

Elle vient de la Chambre de *Crisotine* ; & tous ces Livres que vous voyez , sont ses Opera , que je lui ai fait enlever.

MR. G U I L L A U T.

Vous avez sagement fait de lui ôter ce qui a causé sa maladie.



SCENE

SCENE IV.

M^r. CRISARD, M^r. GUILLAUT, PERRETTE.

MR. CRISARD.

Perrette, que fait *Crisotine*?

P E R R E T T E.

Elle dort du meilleur somme du monde. Pensez-vous que j'eusse pû emporter ses Livres, si elle ne se fût pas endormie? On lui eût plutôt arraché l'Ame, que ses Opera. Je ne lui ai rien laissé, qu'un petit OFFICE DE LA VIERGE, qu'elle disoit autrefois, avant qu'elle eût l'Entêtement de ses Déeses, & de ses Dieux.

MR. GUILLAUT.

Elle dort de lassitude, après quelque grand travail d'Esprit. La Nature cherche à se remettre d'une telle agitation; & c'est moins un véritable Sommeil, qu'un Repos.

P E R R E T T E.

Ma-foi vous y êtes, avec vos Raisons de Médecine. Elle dort d'un Sommeil qu'elle a trouué dans le dernier Opera. Apprenez-en les Vers, Monsieur *Guillaut*, vous la ferez mieux dormir avec cela, qu'avec tout l'Opium des Apoticaire. Mais tenez; voila ses Livres, faites-en en ce que vous voudrez.

MR. GUILLAUT.

Comme la Folie de Mademoiselle vôtre Fille approche fort de celle de *Don Quichote*, *Perrette* a eu raison de faire la même chose des Opera, que firent la bonne Nièce, & la Servante, des Livres de Chevalerie; & en attendant que Mademoiselle se réveille, nous en ferons l'examen, s'il vous plaît, à l'exemple du Curé, & de Maître *Nicolas*.

MR.

MR. CRISARD.

J'ai toujours aimé la Musique : mais je ne m'y connois pas si bien que vous. Prononcez, Monsieur *Guillaut* ; je suivrai vos Jugemens.

MR. GUILLAUT.

Je suis fou des Vers, & de la Musique ; & je vai tous les ans à *Paris*, autant pour voir ce qu'on fait sur les Théâtres, que pour apprendre ce qu'on dit aux Ecoles de Médecine. Mais revenons à nos Opera.

MR. CRISARD.

Ouvrons ce petit, qui est le premier en ordre. C'est l'OPERA D'ISSY, fait par *Camber*.

MR. GUILLAUT.

Ce fut comme un Essai d'Opera qui eut l'agrément de la Nouveauté : mais ce qu'il eut de meilleur encore, c'est qu'on y entendit des Concerts de Flutes ; ce que l'on n'avoit pas entendu sur aucun Théâtre depuis les *Grecs* & les *Romains*.

MR. CRISARD.

Celui-ci est POMONE, du Même *Camber*.

MR. GUILLAUT.

POMONE, est le premier Opera François, qui ait paru sur le Théâtre. La Poésie en étoit fort méchante, la Musique belle. Monsieur de *Sourdiac* en avoit fait les Machines ; c'est assez dire, pour nous donner une grande idée de leur beauté : on voyoit les Machines avec surprise, les Danses avec plaisir ; on entendoit le Chant avec agrément, les Paroles avec dégoût.

MR. CRISARD.

En voici un autre ; LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

MR. GUILLAUT.

Cet autre eût quelque chose de plus poli, & de plus gallant, Les Voix & les Instrumens s'étoient déjà mieux formés pour l'Exécution

xécution. Le PROLOGUE étoit beau, & le TOMBEAU DE CLIMENE fut admiré.

MR. CRISARD.

Celui-ci est écrit à la main. Lisez, Monsieur Guillaut.

MR. GUILLAUT.

C'est l'ARIANE de *Camber*, qui n'a pas été représentée : mais on en vit les Répétitions. La Poësie fut pareille à celle de POMONE, pour être du même Auteur; & la Musique fut le Chef-d'œuvre de *Camber*. J'ose dire que les *Plaintes d'Ariane*, & quelques autres endroits de la Pièce, ne cèdent presque en rien à ce que *Baptiste* a fait de plus beau. *Camber* a eu cet avantage dans ses Opera, que le Récitatif ordinaire n'ennuyoit pas, pour être composé avec plus de soin que les Airs même, & varié avec le plus grand Art du monde. A la vérité, *Camber* n'entroit pas assez dans le Sens des Vers, & il manquoit souvent à la véritable Expression du Chant; parce qu'il n'entendoit pas bien celle des Paroles. Il aimoit les Paroles qui n'exprimoient rien, pour n'être assujetti à aucune expression, & avoir la liberté de faire des Airs purement à sa fantaisie. *Nanete, Brunete; Feüillage, Bocage, Bergere, Fougere; Oiseaux & Rameaux*, touchoient particulièrement son Génie. S'il falloit tomber dans les Passions, il en vouloit de ces violentes, qui se font sentir à tout le monde : à moins que la Passion ne fut extrême, il ne s'en appercevoit pas. Les Sentimens tendres & délicats lui échappoient : l'ennui, la tristesse, la langueur, avoient quelque chose de trop secret, & de trop délicat pour lui : il ne connoissoit la douleur que par les cris, l'affliction que par les larmes; ce qu'il y a de douloureux & de plaintif ne lui étoit pas connu.

MR. CRISARD.

Mais avec cela il ne laissoit pas d'être habile homme.

MR. GUILLAUT.

Il avoit un des plus beaux Génies du monde pour la Musique; le plus entendu & le plus naturel : il lui falloit quelqu'un plus intelligent que lui, pour la direction de son Génie. J'ajouterais une

Tom. II.

I i

Instruction,

Instruction, qui pourra servir à tous les Savans en quelque matiere que ce puisse être, c'est de rechercher le commerce des Honnêtes-gens de la Cour, autant que *Camber* l'a évité. Le Bon-gout se forme avec eux : la Science peut s'aquerir avec les Savans de Profession ; le bon usage de la Science ne s'aquier que dans le Monde.

MR. C R I S A R D.

Voici tous les Opera de *Baptiste*. CADMUS, ALCESTE, THESEE, ATYS ; quel sentiment en avez-vous ?

MR. G U I L L A U T.

Celui de toute la *France* ; qu'on n'en a point vû qui approchent de leur Beauté : je sui mon Gout, comme les autres sur le sujet de la Préférence. Voici ce que j'en croi, sans rien décider. On trouve de plus beaux Morceaux dans CADMUS ; une Beauté plus égale dans ALCESTE : le Rôle de *Medée* est merveilleux dans THESEE : il y a quelques Duo, quelques Airs, dans la Pièce fort singuliers. Les Habits, les Décorations, les Machines, les Dances sont admirables dans ATYS : la *Descente de Cybele* est un Chef-d'œuvre : le Sommeil y regne avec tous les Charmes d'un Enchanteur. Il y a quelques endroits de Recitatif parfaitement beaux, & des Scenes entieres d'une Musique fort galante & fort agréable. A tout prendre ATYS a été trouvé le plus beau : mais c'est-là qu'on a commencé à connoître l'ennui que nous donne un Chant continué trop long-tems.

MR. C R I S A R D.

N'auroit-on pas eu raison de le connoître aussi dans les autres Opera ?

MR. G U I L L A U T.

On auroit eu raison assurément ; car entendre toujours chanter, est une chose bien ennuyeuse : mais dans le premier entêtement des *François*, les Sages opposeroient en vain leur Raison à la chaleur de la Fantaisie : quand l'Entêtement diminué, la Fantaisie ne tient pas long-tems contre la Raison ; & vous verrez qu'au premier Opera, qui sera représenté, la Nature fera mieux sentir encore la langueur d'une continuelle Musique. On ne souffrira pas éternellement,

ment, que le véritable usage de la Parole soit anéanti sur le Théâtre. Nous nous lasserons enfin, de tant de Divinités chantantes, & dansantes: j'espère que nous les supplierons avec respect d'aller faire leur Métier dans les Cieux, & de nous laisser faire le nôtre sur la Terre.

MR. C R I S A R D.

Quand pensez-vous qu'on leur fasse ce compliment-là?

MR. G U I L L A U T.

Quand l'habitude aura fait naître l'ennui, il sera permis aux gens éclairés de faire connoître la Raison. Il faut avouer qu'on ne peut pas mieux faire, que fait *Quinault*; ni si bien, que fait *Baptiste*, sur un si méchant Sujet: mais la constitution de nos Opera est tellement défectueuse, qu'on les verra tomber, à moins qu'elle ne soit changée. Je ne ferai pas le deshonneur à *Baptiste* de comparer les Opera de *Venise* aux siens. L'excellence de nos Symphonies & de nos Dances, pourroit-elle être comparée au ridicule des leurs? Je conviendrai avec les *Italiens* de la beauté de leur Composition pour le Chant, s'ils tombent d'accord avec moi de leur pitoyable Exécution: & quant à la Musique des Instrumens, ils me permettront de ne pas admirer ce Chef-d'œuvre de science, qui trouve le secret sur quatre Notes, d'ennuyer quatre heures les personnes de bon-gout. Mais je ne m'apperçois pas que je m'arrête ici trop long-tems: j'ai d'autres Malades à voir. Je reviendrai dans peu de tems pour voir Mademoiselle votre Fille.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

CRISOTINE *pensant être HERMIONE*, TIRSOLET
s'imaginant être CADMUS, PERRETTE.

CRISOTINE *chante un Air que chante HERMIONE dans
l'Opera de CADMUS.*

*AMour, voi quels maux tu nous fais ?
Où sont les biens que tu promets ?
N'as-tu point pitié de nos peines ?
Tes rigueurs les plus inhumaines,
Seront-elles toujours pour les plus tendres Cœurs ?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs* ?*

* Opera de
CADMUS.
Acte II. Sc. V.

TIRSOLET.

Mourir est toute mon envie.
Achevons un funeste sort :
C'est assez de Bien dans la mort,
Que la fin des maux dans la vie.

CRISOTINE.

Il faut vivre, *Cadmus*, quoi qu'on puisse endurer :
La dernière des tyrannies,
Est celle d'une Mort, qui viendrait séparer
Deux volontés si bien unies.

TIRSOLET.

TIRSOLET.

Beaux Yeux, si je ne vous voi plus,
Le Jour n'a point de Biens, qui ne soient superflus.

CRISOTINE.

De ceux qu'on ne voit plus on conserve l'idée.

TIRSOLET.

Chez les Morts, *Hermione*, elle sera gardée.
Belle Hermione, hélas! puis-je vivre sans vous?
Nous nous étions flatés, que nôtre Sort barbare,
Auroit épuisé son courroux.

Quelle rigueur, quand on sépare
Deux Cœurs, prêts d'être unis par des liens si doux;
*Belle Hermione, hélas! puis-je vivre sans vous *?*

*CADMUS,
Act. V. Sc. I.

CRISOTINE.

Vivez, *Cadmus* mais que viens-je d'entendre?
Vivez. Adieu; l'on pourroit nous surprendre.

PERRETTE *qui les a écoutés les surprend.*

Ah! Madame l'*Hermione*, je vous y attrape; & vous voila bien
Camus, Monsieur le *Cadmus*, de me voir ici. Vous aviez donc
pris le tems que je n'y étois pas, pour venir faire des Condolian-
ces, & chanter tous vos *Hélas*? Finissez les *Hermionages*, Con-
sieur *Tirsolet*, & sortez promptement. Dehors, dehors; montrez-
nous les épaules.

CRISOTINE.

Ah! Ah!

PERRETTE.

Diriez-vous pas des Comédiens avec leurs ha! ha! Pardi, je pense
être sur un Thiatre.

TIRSOLET *pensant être CADMUS.*

Belle Hermione, il faut mourir.

CRISOTINE *pensant être HERMIONE.*

Mon cher *Cadmus*, il faut souffrir.

TIRSOLET.

TIRSOLET.

Mes maux ont lassé ma constance.

CRISOTINE.

Tout cede à la persévérance.

TIRSOLET.

Mais que sert de persévérer,

Si ce n'est que pour endurer.

CRISOTINE.

Une Mort qui finit nos peines

En même tems finit nos chaînes.

TIRSOLET & CRISOTINE *ensemble.*

Ah! vivons & souffrons, si la fin de nos jours

Deviendrait celle de nos Amours.

PERRETTE.

Qu'on se sépare une fois pour toutes.

CRISOTINE.

Séparons-nous, le Ciel l'ordonne.

Adieu, *Cadmus.*

TIRSOLET.

Adieu! belle *Hermione.*

PERRETTE.

Dépêchez-vous, *Tirsolet*: si Monsieur *Crisard* vous trouve ici, je ne fais pas ce qui en arrivera, car il a la tête furieusement échauffée contre les *Cadmus*. Je l'entens venir; rentrez, *Crisotine*, rentrez, que je m'enferme avec vous.



SCENE

SCENE II.

MR. GUILLAUT, ME. CRISARD.

MR. GUILLAUT.

Voyons un peu comment nous traiterons nôtre Malade. Pour moi j'aime mieux consulter avec un homme de bon-sens, qui ne soit pas Medecin, qu'avec le plus vieux & le plus savant Médecin, qui ne soit pas homme de bon-sens.

MR. CRISARD.

Monsieur *Guillaud*, je ne suis peut-être pas cet homme de bon-sens: mais je connois ma Fille, & j'ai connu de bonne heure la disposition qu'elle avoit à devenir quelque chose de pareil à ce qu'elle est. Les *ASTRÉES* lui avoient donné la fantaisie d'être Bergere; les Romans lui avoient inspiré le desir des Aventures; & ce que nous voyons aujourd'hui, est l'ouvrage des *OPERA*.

MR. GUILLAUT.

Mais pouvez-vous voir tout cela, sans y apporter du remède?

MR. CRISARD.

Sa Mere la gâtoit par son indulgence, & je n'osois pas ouvrir la bouche, de peur qu'on ne m'accusât de bizarrerie, & qu'on ne me reprochât d'avoir un Esprit de contradiction.

MR. GUILLAUT.

Les oppositions étoient bonnes, quand Madame *Crisard* avoit trop d'indulgence: à l'heure qu'il est, il faut s'insinuer le mieux qu'on pourra dans l'esprit de *Crisotine*, & gagner assez de crédit avec elle, pour lui faire prendre les Remedes que j'ordonnerai. Je veux entrer dans toutes ses Imaginations, pour trouver jour à la fin de les ruiner, & de la ramener insensiblement au bon-sens. Voilà mon projet; je ne sai pas s'il réussira.

MR.

MR. CRISARD.

Sa Mere vient à nous fort mal-à-propos. Elle a perdu l'esprit quasi autant que sa Fille: je suis tout embarrassé devant elle, & je fors de mon embarras, en lui disant des vérités, qui ne lui sont pas agréables.

SCENE III.

ME. CRISARD, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

ME. CRISARD.

JE viens de laisser ma Fille dans le plus pitoyable état du monde. La pauvre créature s'étoit endormie en chantant certains Airs de l'Opera, qui sont composés exprés pour faire dormir; *Perrette* lui a enlevé ses Livres, & entr'autres celui où elle trouvoit son Sommeil; c'est être bien barbare.

MR. CRISARD.

Je vous prie, ma Femme, retirez-vous. Nous songeons, Monsieur *Guillaut* & moi, aux moyens de pouvoir guerir votre Fille. Laissez-nous-en le soin, & vous retirez.

ME. GUILLAUT.

Je n'ai pas eu le cœur de la tenir enfermée plus long-tems: & la voici qui vient toute furieuse, se plaindre du tort qu'on lui a fait: voyez ce que vous y ferez. Pour moi je m'en vais; aussi bien ne me veut-on pas ici.



SCENE

SCENE IV.

CRISOTINE, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

CRISOTINE.

Fuyez, Tirans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux :
Je cours à la vengeance ;
Fuyez de mon courroux la juste violence.

MR. CRISARD.

Crisotine, où allez-vous ? A qui en voulez-vous ? Reconnoissez-vous votre Pere ?

CRISOTINE.

A l'aspect des Parens,
Fussent-ils des Tirans,
La Fureur d'un Enfant aussi-tôt se modere.
J'allois, & je voulois vous demander, mon Pere,
Avec de mal-heureux soupçons.
Ce qu'on a fait de mes plaisirs.

MR. CRISARD.

Qu'entendez-vous, *Crisotine*, par vos Plaisirs ? Expliquez-vous.

CRISOTINE.

Que tes charmes, Sommeil, m'avoient bien abusée !
Tandis que je goûtois la douceur du repos,
On vient de m'enlever le généreux *Thésée*
Et le reste de mes Héros.
On m'enleve les Dieux, qui paroient nôtre Scene :
L'un descendoit du Ciel, l'autre sortoit des Eaux,
On voyoit les *Silvains* quitter les arbrisseaux
Pour venir dancer dans la Plaine.

Tom. II.

K k

Fuyez,

Fuyez, Tirans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux :

Je cours à la vengeance ;
Fuyez de mon courroux la juste violence.

MR. G U I L L A U T.

Mademoiselle, vous vous êtes méprisés quand vous avez crû que les Mortels vous avoient enlevé vos Dieux : ce sont les Déeses, qui vous ont fait un si méchant tour par jalousie ; voyant que vous aviez plus de Beauté qu'elles, & que tous ces Dieux-là alloient devenir amoureux de vous.

C R I S O T I N E.

Que se soient des Mortels, ou biens des Immortelles.
A mon ressentiment rien ne les peut cacher :
Si l'on ne me rend pas ce qui m'étoit si cher,
On se fait avec moi, des guerres éternelles.

MR. G U I L L A U T.

Si j'étois en votre place, je me moquerois bien des Immortelles,
Laissez-les crevir de jalousie, & ne leur donnez pas le plaisir de vous voir fâchée du méchant tour qu'elles vous ont fait.

C R I S O T I N E.

Rengainez vos conseils, Monsieur pe Médecin,
Si vous n'avez pour moi, que de vaines paroles :
Allez porter ailleurs le Grec & le Latin
Que vous avez appris autrefois aux Ecôles.

MR. G U I L L A U T.

J'espere de vous être plus utile ici, que je ne serois aux Ecôles ;
& vous souffrirez que la passion de vous rendre quelque service, me retienne auprès de vous.

C R I S O T I N E.

Vous venez pour me secourir ;
Cependant je me persuade
A votre teint jaune & malade,
Que vous avez, *Guillaut*, grand besoin de guerir.

Mais,

Mais, ô Divinités, plus chères que ma vie

Je vous perds, & je vous oublie !

Ah ! reprenons nos transports furieux :

Vous, qui m'avez volé mes Dieux,

Dérobez-vous à ma vengeance ;

Fuyez de mon courroux la juste violence.

MR. CRISARD.

Songez - vous à ce que vous faites, & à ce que vous dites, devant votre Pere, & devant un homme de l'importance de Monsieur *Guillaut* ?

CRISOTINE.

Je viens vous demander raison ;

Vous ne la faites pas, rentrons dans la prison. *Elle sort.*

MR. GUILLAUT.

Monsieur, ce n'est pas le moyen de guerir par la Médecine, que de se moquer du Médecin. *Crisotine* aime trop ses Imaginations pour les perdre, à moins qu'on ne lui en fournisse d'autres, qui lui soient plus agréables. Je n'ai guere vû de Foux en ma vie, qui refusent de l'Argent, ni de Filles folles qui n'écoûtent parler volontiers de Mariage. Toute la Folie est suspenduë par la proposition de choses si nécessaires & si convenables à la Nature. Proposons quelque Mariage à Mademoiselle *Crisotine* ; une simple vapeur de Mariage appaisera toutes celles de l'Opera.

MR. CRISARD.

Votre Conseil est admirable ; & de plus, facile à mettre en exécution : nous avons jetté les yeux sur Monsieur de *Montifas*, autrement le Baron de *Pourgeolette*, pour en faire un Epoux à *Crisotine*. C'est un homme de condition, qui a du Bien, & qui ne le mangera pas. Cela nous convient assez, & le Mariage de ma Fille ne lui convient pas moins. On attend à tous momens son retour ; car il ne faisoit dessein de demeurer à *Paris* que trois mois, & il y en a tantôt quatre qu'il y est. Ce n'est pas un homme à faire plus de dépense qu'il ne s'est proposé.

K k 2

Mr.

MR. GUILLAUT.

Je pense voir le Baron. N'est-ce pas lui qui vient à nous ?

MR. CRISARD.

C'est lui-même.

SCENE V.

LE BARRON DE POURGEOLETTE, M^R. CRISARD,
M^R. GUILLAUT.

LE BARRON.

MON Cousin, j'avois une grande impatience de vous revoir. Embrassez-moi, mon Cousin, embrassez-moi : encore ; c'est bien du meilleur de mon cœur, je vous en assure.

MR. CRISARD.

Mon Cousin, votre Retour nous donne à tous une grande joye.

LE BARRON.

Encore une Embrassade ; je ne m'en saurois lasser. De *Paris*, mon Cousin, de *Paris*, je souhaitois ce bonheur-là : embrassez-moi.

MR. CRISARD.

Ce que vous dites, mon Cousin, est trop obligeant. Vous vous divertissiez assez bien avec vos Amis de *Paris*, pour ne vous souvenir pas de ceux de *Lion*.

LE BARRON.

Je vous ai dit le vérité, mon Cousin : & ce n'est pas que mes Amis de *Paris* m'eussent oublié. Sans vanité, je n'ai pas eu de peine à refaire mes Connoissances. C'étoit le Baron ici, le Baron là : il m'eût falu mettre en quatre ; encore n'eût-ce pas été assez. On parle de l'inconstance des Amis de Cour : je le fai par épreuve, ils en ont cent fois moins que ceux de Province. Cependant

je

je songeois toujours au Cousin : il est excepté du nombre des Provinciaux ; on peut faire fonds sur lui : & embrassez-moi, je vous prie.

MR. CRISARD.

Mon Cousin, on ne peut pas être plus satisfait que je le suis de l'honneur de vos caresses, & de ce que vous vous êtes souvenu de moi si souvent à la Cour.

LE BARON.

A Paris, ai-je dit : ce n'étoit pas la même chose à Versailles & à Saint-Germain. Que serviroit de mentir ? La Cour a des heures privilégiées, où l'on ne se souvient guere de la Province.

MR. GUILLAUT.

Et particulièrement quand on est aussi bien reçu à la Cour, que vous l'avez été.

LE BARON.

Le Roi m'a fait plus d'honneur que je ne vauz, & je vous dirai une chose assez particuliere de ce Prince sur mon sujet : j'étois allé au lever, & je me trouva à la porte avec quantité de ces jeunes Messieurs, qu'on appelle LES MARQUIS. Après avoir attendu assez long-tems, je m'impatientai, & dit à l'Huissier ; *Huissier, le Baron de Pourgeolette.* L'Huissier crût avoir trouvé son Baron de la Crasse, & redit tout haut ; *le Baron de Pourgeolette*, pensant faire rire le Roi, & les Courtisans : mais il fut bien étonné quand le Roi dit aussi-tôt, *qu'on fasse entrer le Baron* ; j'entrai, au grand étonnement de mon Huissier, & de mes Marquis, que je laissai fierement derriere.

MR. GUILLAUT.

Monfieur le Baron, un Homme de Cour, comme vous, ne laisse pas échapper de sa mémoire ce que le Roi lui dit : vous nous en rediriez bien quelque chose.

LE BARON.

Cela feroit mieux dans la bouche d'un autre, que dans la mienne.

MR.

MR. GUILLAUT.

Nous savons bien que vous n'êtes pas homme à vous donner une vanité mal fondée.

LE BARON.

Vous connoissez mon humeur : mais si quelque chose étoit capable de me flatter, ce seroit le Reproche obligeant que le Roi me voulut faire en présence de toute la Cour. Ce ne fut pas le discours d'un Roi à un Sujet, ce fut une tendresse d'Ami. Je ne l'oublierai jamais ; & si j'avois mille vies, je les perdrais volontiers où il y auroit la moindre apparence de le servir.

MR. CRISARD.

Cela veut dire, mon Cousin, que nous ne vous verrons pas long-tems ; car on dit que la Campagne commencera de bonne heure.

LE BARON.

C'est mon déplaisir : mes affaires me retiendront ici quelques mois, & je ne pourrai voir le Roi qu'à son retour de l'Armée.

MR. GUILLAUT.

Mais, Monsieur, vous n'avez pas contenté nôtre curiosité sur ce Reproche obligeant que le Roi vous fit. Vous avez trop d'égard à la modestie : les Gens de Guerre & de Cour s'en dispensent quelquefois.

LE BARON.

Voici les propres Mots du Roi, Monsieur *Guillaut* : comprenez-en bien le Sens, je vous prie. *Comment peut-on demeurer dans une Province, quand je suis moi-même à l'Armée, & que tous les Gens de Cœur sont auprès de moi ?* Cela veut dire, „ J'entre dans vôtre „ déplaisir, Baron ; & sai combien un Homme de cœur comme „ vous, est affligé de ne se pas rencontrer aux occasions où je me „ trouue moi-même. “ Ecoutez la Réponse : elle fut prompte & assurément bien tournée. *Tant que j'ai été en Province, SIRE, il ne s'est tiré coup de Mousquet, qui ne m'ait fait plus de mal, que si je l'avois reçu ; dans la douleur que j'ai eue, de n'être pas aux*
lieux

lieux où l'on pouvoit servir VÔTRE MAJESTÉ. Je ne mentirai point. Le Roi sourit de l'agrément qu'il trouva dans la Réponse ; & tous les Courtisans jetterent les yeux sur moi : ces Yeux qu'on jette sur les personnes qui se font remarquer.

MR. C R I S A R D.

Mon Cousin, il ne faut pas avoir regret à la dépense que vous avez faite : je la tiens assez bien payée par cet honneur-là.

L E B A R O N.

Il m'en coûte bon, mon Cousin ; je n'y ai pas de regret : mais il m'en coûte bon. Non pas tant à la Cour, je l'avoue, car je mangeois aux meilleures Tables, où l'on me convioit toujours : mais *Paris* est une Goufre. Les Dames y sont agréables, & leur commerce ne s'entretient pas sans dépense. De dire que pas une ait voulu prendre de mon Argent, je mentirois : non, je les ai trouvées fort honnêtes là-dessus : il est vrai qu'on jouit avec elles ; & l'on ne gagne pas. On fait assez que le Baron est de *Langue-doc*, & de l'humeur qu'il est ses Amies ne manquent pas d'Essences, de Gans, & de Sachets de *Montpellier*. Au reste deux fois la semaine à l'Opera, & jamais sans Dames ; qui assurément ne payent pas, où est le Baron de *Pourgeolette*. Demi Pistole chaque Place ; rien moins. C'est une affaire réglée.

MR. C R I S A R D.

Mon Cousin, à propos de l'Opera, éclaircissez-nous d'une chose. On dit qu'il a produit le plus étrange effet du monde dans tous les Esprits de la Cour ; c'est qu'on n'y parle plus qu'en chantant ; le Maître au Valet, le Valet au Maître, le Pere au Fils, la Mere à la Fille, & de même dans toutes les conditions.

L E B A R O N.

Ah ! Parbieu cela est bon ! Et qui va dire ces Coyonneries-là ? Quelque petit Bourgeois de *Lion*, à qui les Valets du Duc de *Villeroi* l'auront fait accroire, pour se moquer de lui. J'ai été tous les matins au Lever, où je n'ai jamais oui chanter, ni grands, ni petits Officiers. Chez Monsieur le Duc d'*Orleans*, pas une Note de Musique ; à *Chantilly*, point de Chant : le Cadet de *Montifas*

ma :

m'a mené chez Monsieur de *Louvois* : eh bien ; les Capitaines parlent de leurs Recrues, & Monsieur de *Louvois* leur répond sans chanter. Monsieur *Picon*, qui est de mon Pays, m'a introduit chez Monsieur *Colbert*, où j'ai vu tous les Gens d'Affaire, sans en avoir ouï chanter un seul. Fausseté toute pure ce qu'on vous a dit. Croyez le Baron, mon Cousin, il est mieux informé de la Cour, que vos petits conteurs de Nouvelles, qui n'ont jamais approché de *Versailles*, ni de *Saint-Germain*.

MR. CRISARD.

Je ne l'avois pas crû, mon Cousin, mais il faut écouter toutes choses.

LE BARON à Mr. GUILLAUT assez bas.

Je souffre volontiers tant de Cousinage à *Lion* : à *Versailles*, il ne me feroit pas plaisir.

MR. GUILLAUT bas.

Il auroit-là plus de discretion.

LE BARON assez bas.

Ah ! je le crois. Ces habitudes-là pourtant ne valent rien.

MR. CRISARD.

Que disiez-vous-là, mon Cousin ?

LE BARON.

Je disois, mon Cousin, que me voila revenu de la Cour, où je ne prétens pas retourner si-tôt. Je vais vous parler, non pas en Courtisan galant : mais en homme solide, qui songe à s'établir, & à se donner du repos. Mon Cousin, mon Ami, il est tems de songer à faire des *Pourgeolets*. J'ai quarante-cinq ans passés, quoi que cela ne paroisse pas. Le Cadet de *Montifas* ne veut pas se marier ; & de la façon qu'il s'expose, ce seroit une folie que de rien fonder sur lui. C'est un miracle qu'il vive encore. Tout roule sur le Baron, pour assurer la Race des *Montifas*. Il faut se marier une fois, mon Cousin ; aidez-moi à choisir une Maîtresse, qui devienne bien-tôt une Femme : non pas si-tôt, qu'une honnête Galanterie ne précède le Mariage.

MR.

MR. CRISARD.

Mon Cousin, quand vous me parlez de la sorte, vous avez envie que je m'ouvre le premier ; & je le ferai, puis que vous le voulez. La Personne de *Crisotine* vous plaît-elle ; & son Bien vous accommode-t-il ? si cela vous convient, vous n'avez qu'à vous faire agréer à ma Fille : l'Agrément du Pere & de la Mere vous est assuré.

LE BARON à Mr. GUILLAUT bas.

L'honneur que je fais à Monsieur *Crisard* mériterait quelque autre terme que celui d'*Agrément* : mais on ne rompt pas une affaire pour cela.

MR. CRISARD.

Vous parlez toujours bas à Monsieur *Guillaut*.

LE BARON.

Je lui témoignoïis la joye que me donne cette Ouverture. C'est la plus agréable chose que je puisse entendre. Vous souffrirez donc que je fasse le personnage de Galant, avant que de faire celui de Mari. On ne me reprochera point d'avoir pris le Roman par la queue. Nous avons connu *Moliere* en *Languedoc*, & il n'a pas enrichi ses Comédies de nôtre procédé avec les Dames : il a joué tous les MARQUIS, & le BARON s'en est sauvé. Véritablement ma Perruque aujourd'hui est une Perruque de Cousin, non pas de Galant. Allons chercher au Logis l'Equipage des Aventures ; allons, nous ne ferons pas long-tems à nous parer.

Fin du troisième Acte.





A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

L E B A R O N.

MON Cousin, je n'ai pas été long-tems à m'ajuster, & cependant je ne suis pas mal. Que dites-vous de cette Etoffe? N'est-elle pas modeste & galante? C'est le point cela: *modeste & galante*; pour un homme de mon âge, qui n'a pas renoncé à la Galanterie. Et ces Rubans, cette Garniture, hem! que vous en semble? Sentez ce Mouchoir; Eau d'ange, de la meilleure qui se fasse à *Montpellier*. Je voudrois bien lui voir confronter ces Eaux de *Cordoüe*, dont on parle tant, Eau de Rose au prix; Eau de Rose. Il faut tout dire, on ne la vend pas; c'est une mienne Parente Religieuse qui la fait, & n'en fait rien que pour moi, dont le Convent ne se trouve pas mal. C'est elle aussi qui m'a envoyé cette Poudre: je donne cent Pistoles, si on en trouve une once de pareille en toute la *France*. Voyez l'Epée, le Baudrier, les Boucles, les Gans; il n'y a point de Friperie-là, c'est du plus fin. On ne répond pas mal à l'Honneur que l'on nous fait, mon Cousin; mais c'est trop peu pour l'adorable *Crisotine*.

MR. C R I S A R D.

La voila qui vient avec Madame *Crisard*: vous pouvez lui aller faire vôtre déclaration.

SCENE

SCENE II.

LE BARON, M^r. CRISARD, M^r. CRISARD.
M^r. GUILLAUT, CRISOTINE, GILOTIN.

LE BARON *saluë* CRISOTINE.

Vous me permettrez d'avoir l'honneur de vous saluer, belle Cousine; & après vous avoir salué en Cousin, vous trouverez bon que je me jette à vos pieds en Amant, pour vous faire la protestation d'être vôtre toute ma vie. J'en ai la permission de Monsieur vôtre Pere, & de Madame vôtre Mere: mais je la veux avoir de vous-même; & ne prétens obtenir *Crisotine*, que de *Crisotine*.

CRISOTINE.

La posture, Baron, sent un peu la Vieillesse,
Et je pense trouver en vous
Moins un respect, qu'une foiblesse
Qui vous fait tomber à genoux.

LE BARON.

Sus relevons-nous; l'Adorable le veut: debout, à genoux, en quelque posture que ce soit, le Baron sera toujours le plus soumis des Amans. Que faut-il faire? où faut-il aller? je suis prêt à exécuter ce qu'ordonneront ces beaux Yeux.

CRISOTINE.

Baron de *Montifas*,
Vous perdez tous vos pas:
Vos Yeux de perle, & vos Dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre *Montifaude*.

LE BARON.

Les *Montifaudes* ne manqueront jamais aux *Montifaux*: mais
L 1 2 quand

quand le Baron est auprès d'un Soleil, il ne le quitte point pour des Etoiles.

CRISOTINE *lui ôte sa Perruque.*
C'est trop écouter tes raisons,
Je veux defabufer le monde,
Et t'ôter la Perruque blonde
Qui cache des Cheveux grisons.

LE BARON.

Je craindrois de paroître en cet état, si je devois la couleur de mes Cheveux à mes années : mais c'est-là le fruit de mes travaux guerriers. Montrez-vous, marques honorables de mes services : vous m'êtes venuës pour avoir suivi mon Roi dans ses premières Campagnes.

CRISOTINE.
Poursuivez votre récompense,
Auprès du Monarque de France;
Allez lui faire votre Cour,
Et cessez, vieux Baron, de me faire l'Amour.

MR. GUILLAUT.

Prenez ma Calote, Monsieur le Baron ; vous n'êtes pas si jeune, que vous ne deviez craindre le froid à la tête : les vapeurs de nos Rivières sont fâcheuses, & l'humidité de nôtre Air cause bien des Fluxions.

ME. CRISARD.
Ma Fille, rendez à mon Cousin sa Perruque. Quelle extravagance est-ce là ?

CRISOTINE.
Ma Mere, je n'en ferai rien :
Et dût geler de froid sa misérable nuque,
Je retiendrai cette grosse Perruque,
Tant qu'on me retiendra mon bien. *Elle sort.*

LE BARON *va à la porte sans Perruque, & appelle son Valet.*

Gilotin, Gilotin.

GILOTIN.

GILOTIN.

Qui me demande ?

LE BARON.

Ton Maître.

GILOTIN.

Ah ! Monsieur, qui vous a mis en cet état-là ?

LE BARON.

Je te conterai ce que c'est : mais va me querir promptement une autre Perruque ; car je commence à sentir un Vent de Bize fort incommode. Oüai ! qu'est devenue *Crisotine* ? Je ne la voi plus, ni ma Perruque. Elle sera peut-être assez folle pour la jeter dans le feu : mais voici Monsieur *Crisard* qui m'aborde, ne lui témoignons pas notre appréhension. Mon Cousin, n'ai-je pas pris l'affaire en Galant-homme : je sai vivre avec les Dames ; n'est-ce pas ?

MR. CRISARD.

Mon Cousin, je ne sai quelle excuse vous faire, de l'impertinence de ma Fille. J'en suis si honteux, que je ne puis quasi en parler.

LE BARON.

Il faut avoir vû la Cour, pour savoir tourner les choses galamment. Un Provincial en ma place auroit été bien scandalisé.

MR. CRISARD.

Vous êtes Honnête-homme, mon Cousin, & ma Fille est une impertinente, qui je traiterai assurément comme je dois. Je lui apprendrai à vivre avec les gens de condition, & particulièrement avec un Baron de *Montifas*.

GILOTIN.

Monsieur, voilà une Perruque que je vous apporte.

LE BARON.

Quoi ! une Perruque à Calote ?

GILOTIN.

GILOTIN.

Il n'y en a pas d'autre, Monsieur: vous n'en avez que deux; une pour la Ville, que vous portiez, & l'autre pour la Campagne que voici.

LE BARON.

Il est vrai que j'avois donné ordre à *Paris* de m'en faire quatre; deux à grosses boucles, & deux à la nouvelle façon, comme le Roi les porte. Elles devoient être ici avant que j'y fusse, & vous verrez qu'on ne me les a pas encore apportées. Fiez-vous aux Perruquiers.

ME. CRISARD.

Monsieur *Crisard*, allons trouver *Crisotine*, pour tirer d'elle la Perruque du mon Cousin, & lui faire bien séchement la réprimande qu'elle a méritée.

SCENE III.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

Gilotin, depuis que tu m'esers, combien penses-tu que j'aye pu avoir de Maitresses?

GILOTIN.

Je ne le puis pas savoir bien juste: mais au comte que vous m'en avez fait, vous pouvez en avoir eu vingt.

LE BARON.

Et dix de plus, *Gilotin*: car il y en a eu de principales qui méritoient un entier secret, & je ne t'en ai pas parlé. *Gilotin*, ton Maître n'a pas été malheureux avec les Dames: tu en as assez de connoissance.

GILOTIN.

Vous me l'avez toujours dit, Monsieur.

LE

LE BARON.

Mais tu le fais.

GILOTIN.

Un bon Valet doit croire son Maître; & je n'en ai pas douté.

LE BARON.

C'est assez; je prens cela pour savoir. Tu le fais donc, *Gilotin*?

GILOTIN.

Je le fai, puis que vous le voulez.

LE BARON.

Oh bien! *Gilotin*; ce Maître, que tu fais avoir été si heureux avec les Belles, vient d'éprouver un commencement d'Avanture aussi fâcheux, qu'il en soit jamais arrivé au plus disgracié de tous les hommes.

GILOTIN.

Il est vrai; Monsieur, que je vous ai vû dans un pitoyable état.

LE BARON.

Tu dois savoir que Monsieur *Crisard* me veut donner sa Fille en mariage.

GILOTIN.

Ou ne s'en étonnera pas.

LE BARON.

On fait bien que le plus grand honneur qui puisse arriver à *Crisotine*, c'est que je l'épouse. Moi, je ne te mens point, je suis bien-aîse de rendre à la Fille la Noblesse que nous avons fait perdre à la Mere, qui est ma Germaine, & aussi bien que moi de la bonne Branche des *Montifas*. Une *Montifas* attachée à un *Crisard*, c'est pis que le Vivant attaché au Mort; & cette pauvre Femme toute infectée de *Crisarderie*, ne desire rien tant en ce Monde, que de rendre à sa Fille la vraie odeur de la Noblesse, qu'on ne peut sentir avec homme du Monde si purement qu'avec le Baron.

GILOTIN.

Je ne fai pas si la Fille se soucie autant de la Noblesse que la Mere:

Mère : mais elle a la mine d'avoir de bons yeux ; & si elle en a, peut-elle regarder un autre que vous ?

LE BARON.

Je ne doutois pas du succès.

GILOTIN.

Qui en eût douté, Monsieur ?

LE BARON.

Ecoute, *Gilotin*, tu vas en tendre une chose incroyable.

GILOTIN.

Si *Crisotine* a fait l'impertinente avec vous, je ne le croirai pas.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à *Crisotine*, (& je puis dire que ç'a été de la manière la plus galante, dont un Cavalier soit jamais entré au service d'une Dame,) tu seras surpris, *Gilotin*.

GILOTIN.

Monsieur, permettez-moi de ne croire pas ce que vous me direz.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à *Crisotine*, elle m'a chanté au nez des Chansons fort desobligeantes, & personnelles; cela veut dire, qui s'adressoient à ma propre personne.

GILOTIN.

Monsieur, je ne le saurois croire.

LE BARON.

Ce n'est pas tout, *Gilotin*, elle m'a ôté ma Perruque, & l'a emportée.

GILOTIN.

Votre Perruque neuve ?

LE BARON.

Ma Perruque entière ; qui me coûtoit quatre Pistoles. Tu m'en as vû faire le prix.

GILOTIN.

Je n'ai jamais oui, ni vû pareille chose en ma vie.

LE

LE BARON.

A moi ! a moi !

GILOTIN.

A vous ! Monsieur ; à un Baron , l'honneur des Barons ! Je ne le saurois croire.

LE BARON.

Je t'avois bien dit que j'allois conter une chose incroyable : mais il la faut croire ; je ne mens jamais.

GILOTIN.

Puis que vous me le commandez , Monsieur , je la croirai : à moins que d'un ordre exprès , je ne vous croirois pas. J'admire comment vous vous en êtes tiré ! un autre ne se fût jamais remis de cet Affront-là.

LE BARON.

Les *Roquelaires* y fussent demeuré court ; & il faudroit avoir vû de quelle maniere je m'en suis tiré. Si jamais j'ai paru Homme de Cour , ç'a été , *Gilotin* , en cette occasion : mais le déplaisir n'en est pas moindre. Il faut périr , ou venir à bout des mépris de *Crisotine*. Je te réduirai , Mauvaise , & tes Larmes vengeront le traitement injuste que tu fait au Baron.

GILOTIN.

Il faut la réduire , & la planter-là.

LE BARON.

Non pas , *Gilotin* : elle a du Bien & de la Beauté , il en faut faire une Femme , & alors le Mari vengera l'Amant. La résolution en est prise : voyons seulement de quelle maniere nous la pourrons faire réussir. J'ai besoin de ton adresse , *Gilotin* , pour découvrir les sentimens qu'elle a sur mon sujet , & trouver ensuite les moyens de nous mettre bien dans son esprit.

GILOTIN.

Qui pourroit nous donner ces moyens-là ? Laissez-moi rever un peu. Je l'ai trouvé , Monsieur. Cette *Perrette* , qui gouverne

Tom. II.

M m

la

la Maison, nous peut instruire de toutes choses : mais que lui promettrai-je, pour l'engager dans nos intérêts ?

LE BARON.

Ne promets rien positivement, *Gilotin*. S'acquitter d'une Promesse, c'est payer ; & la vraie Noblesse aime mieux être libérale que de s'acquitter d'une Dette. Ce que tu as à faire, est de donner à *Perrette* de belles idées de ma Générosité.

GILOTIN.

Beau Present pour une Servante, que des Idées.

LE BARON.

Je n'aime pas les personnes qui s'attachent à l'exactitude des petits Intérêts présents, il faut avoir le courage d'envisager les grandes choses. Tu as de l'esprit ; dispose *Perrette* à concevoir d'elle-même des espérances. Il suffira de lui faire la peinture de mon humeur, le plus avantageusement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai votre Portrait à *Perrette*, puis que vous me l'ordonnez ; & je n'y oublierai rien : laissez-moi faire.

SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

JE te cherchois, *Perrette* ; j'ai grand besoin de ton secours.

PERRETTE.

Me voila toute trouvée. De quoi est-il question ?

GILOTIN.

D'une grande Affaire.

PERRETTE.

Me veux-tu parler d'Amour ? Si tu es aussi fat que ton Baron, Ma-foi je serai aussi folle que *Crisotine*.

GILOTIN.

GILOTIN.

Je voi bien que tu fais tout.

PERRRETTE.

Je fais tout ; jusqu'à l'avanture de la Perruque. Mais de quoi s'agit-il, *Gilotin* ? Dépêche-toi, parle.

GILOTIN.

Il faut rendre un service à mon Maître.

PERRRETTE.

A ton Maître !

GILOTIN.

Oui, à mon Maître.

PERRRETTE.

Au Baron de *Pourgeolette* ! Au Seigneur de *Montifas* !

GILOTIN.

Au Baron, & au Seigneur, comme il te plaira.

PERRRETTE.

C'est une étrange espece de Baron. Je ne remuerois pas le bout de mon pied pour l'amour de lui.

GILOTIN.

Ma pauvre *Perrette*, si mon Maître ne se marie, je suis perdu. Il est toujours par voye & par chemin ; faisant bonne chere aux dépens de autres, & mourant de faim aux siens : pour moi, je ne suis ni aux siens, ni à ceux des autres ; mais très petitement & très malheureusement aux miens.

PERRRETTE.

Crois-tu que le Baron change d'humeur en se mariant !

GILOTIN.

S'il est une fois marié, *Perrette*, il faudra qu'il tienne Maison en dépit de lui ; & j'espere que je m'en trouverai mieux.

PERRRETTE.

Tu veux qu'il épouse *Crisotine*, n'est-ce pas ?

GILOTIN.

C'est-là justement ce que je demande.

M m 2

PERRETTE.

P E R R E T T E.

Va, *Gilotin*, il ne tiendra pas à moi. J'ai plus d'envie d'être défaite d'elle, que tu n'en as de voir ton Maître marié.

G I L O T I N.

Venons au fait. Comment nous y prendrons-nous? Je sais que le Pere & la Mere veulent bien le Mariage: mais la Fille chante ridiculement au nez du Baron, & ne fait autre chose que se moquer de lui.

P E R R E T T E.

Ton Maître fait-il chanter?

G I L O T I N.

Il s'est fait un métier de chanter tous les Airs de l'Opera.

P E R R E T T E.

Cela vaut mieux que la Baronnie, pour lui faire épouser *Cristine*. Apprens que nôtre Demoiselle est devenue Folle des Opera; elle ne parle qu'en Musique, & il ne lui faut parler qu'en chantant. Elle aimeroit mieux demeurer Fille toute sa vie, que d'épouser un homme qui ne chanteroit pas.

G I L O T I N.

Voilà justement le fait de mon Maître: & si elle peut aussi bien s'accommoder d'un Fou, que lui d'une Folle; jamais gens ne furent mieux ensemble qu'ils seront. Adieu, *Perrette*, je ne t'en demande pas davantage. Pour des récompenses, je ne t'en promets point. Le Baron ne promet jamais rien: il veut surprendre par ses Libéralités; & quand tu y songeras le moins, tu recevras de sa part un baril d'Olives, une cruche d'Huile, un petit pot de Miel de *Narbonne*, & quelque bouteille d'Eau de la Reine d'*Hongrie*. Pour de l'argent, *Perrette*, on tireroit plutôt de l'huile d'un mur. Mais le voici; retire toi.



S C E N E

SCENE V.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

EH bien, *Gilotin*, m'apportes-tu la Vie, ou la Mort ?

GILOTIN.

Ce n'est ni la Vie, ni la Mort : c'est assez pour vous empêcher de vous pendre.

LE BARON.

Ne me fais point languir, je te prie. Dis-moi, puis-je espérer d'amolir le marbre, d'attendrir ce qu'il y a de plus dur au monde ?

GILOTIN.

Nous avons encore une ressource : après cela il n'y a rien à espérer.

LE BARON.

Apprens la cette ressource à ton Maître : & Dieu veuille qu'elle soit utile à ses Amours ! *Gilotin*, *Gilotin*, il seroit bien fâcheux de venir échouer à *Lion*, après avoir sù réduire les plus fiers de la Cour.

GILOTIN.

Vous aviez affaire à des Personnes d'esprit, qui savoient connoître votre Mérite ; & vous rencontrez ici une Folle, qui ne connoît pas ce que vous valez.

LE BARON.

Quelque maltraité que je sois, je ne saurois souffrir qu'on fasse injure à ma Maîtresse. Puis que je l'aime, elle est aimable ; & puis quelle est aimable, elle n'est pas folle.

GILOTIN.

Je n'entens pas bien la subtilité de ces *puis que* là : mais je sai bien que *Crisotine* est devenuë folle des Opera ; & à moins que vous ne

ne chantiez toujours avec elle, vous ne sauriez jamais en venir à bout.

LE BARON.

Me voila justement dans mon fort, & j'espere qu'on verra tantôt un Scene assez agréable. Au moins, tu n'as rien promis à *Perrette*? je n'aime pas d'être engagé.

GILOTIN.

Je ne vous ai engagé à rien. Il a suffi de faire votre Portrait; & je l'ai fait le plus naturellement, qu'il m'a été possible.

Fin du quatrième Acte.



A C T E



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD, LE BARON, MR. CRISARD,
CRISOTINE, MR. GUILLAUT.

ME. CRISARD.

MON Cousin, je rougis de la Sotise de ma Fille : mais vous excuserez sa Jeunesse. La pauvre Enfant ne fait ce qu'elle fait. Voila vôtre Perruque, vous pouvez la prendre quand il vous plaira.

LE BARON.

Je m'accommode assez bien de celle-ci : l'autre me feroit toujours de mauvaise augure.

MR. CRISARD.

Vous ne vous retrouverez pas à une pareille occasion : & j'espere que *Crisotine* raccommodera à une seconde entrevûe, ce qu'elle a gâté à la premiere.

LE BARON.

Je vous prie de m'éclaircir d'une chose. Est-il vrai que les Opera ont brouillé un peu sa cervelle ?

MR. CRISARD.

Elle a quelquefois de petites fantaisies ; chacun a les siennes : cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le tout aboutit à aimer les Airs de l'Opera, & à chanter un peu plus qu'une autre.

LE

L E B A R O N.

Oh bien, mon Cousin, nous allons voir beau jeu : car je referois les Opera, s'ils étoient perdus ; & pour des Impromptu en Vers & en Chant, nous verrons qui l'emportera. Elle peut avoir la Voix plus belle que moi ; pour la méthode, Camus & Lambert diroient que je la puis disputer. Voici *Crisotine* qui vient à nous : allons au devant d'elle, & commençons :

Il chante ridiculement.

Vous jugez à ma triste mine,
La douleur que j'enferme au fond de ma poitrine :
Douleur, Douleur, qui causera ma mort,
Si vous ne soulagez mon, mon, mon triste Sort.

C R I S O T I N E.

Je n'eus jamais envie,
De vous ôter la vie :
Il est vrai que j'ai pris un plaisir assez doux
A me moquer de vous.

Cortez cent fois votre martire,
Cent fois je n'en ferai que rire.

L E B A R O N.

Les Tigres, les Lions, les Pantheres, les Ours,
Toutes les Bêtes sauvages de l'*Hircanie*,
Me donneroient assurément du secours,
Me voyant si proche de l'Agonie.

C R I S O T I N E.

Qui ne peut inspirer une tendre Amitié,
Espere-t-il de la pitié ?

L E B A R O N.

Si vous n'êtes pas une roche.....
Si vous n'êtes toute de roche.....
Si vous n'avez un cœur qui soit de roche....

Il faut rimer, ou *torche*, ou *cloche*.

CRISOTINE.

CRISOTINE.

La Rime vous coûte trop cher,
En deux mots, je suis un Rocher.

LE BARON.

Les Impromptu me fatiguent trop. Donnons dans les Airs de
Baptiste. L'AIMABLE JEUNESSE * vient fort bien ici.

* Air de
PSYCHE,
Tragédie.

Il chante ridiculement.

Aimable Jeunesse
Suivez la tendresse,
Foignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre,
Qu'il faut éviter les soupirs,
Et craindre les desirs;
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.
Chacun est obligé d'aimer.
A son tour,
Et plus on a de quoi charmer
Plus on doit à l'Amour.

CRISOTINE *parodiant sur le même Air.*

Honteuse Vieillesse
Quitte la tendresse,
Quitte les Amours
Tes ans ont fait leur cours.
Crois-tu me surprendre,
Pour me faire entendre
Tous ces gros & vilains soupirs
Et tous ces vieux desirs;
C'est pour desapprendre
Quels sont les plaisirs.

Qui voudra m'obliger d'aimer
A mon tour,
S'il n'a pas de quoi me charmer,
N'aura pas mon Amour.

ME. CRISARD.

Il te faut des Soupirs à ta fantaisie! Aime, ou n'aime pas mon
Cousin; tu l'épouseras. Il te fait plus d'honneur que tu ne vaus,
& nous savons mieux que toi ce qui t'est propre.

CRISOTINE.

Venez, venez, à ma défense,
*Descendez, Mere des Amours**,
Ou je rendrai mes tristes jours,
A de cruels Parens, dont je tiens la naissance;
Descendez, Mere des Amours,
Venez, venez, à mon secours.

* Imitation du
Prologue de
PSYCHE.

ME. CRISARD.

Tu n'as point de véritable Mere que moi, petite Coquine; &
ta *Mere des Amours* ne t'empêchera pas de m'obéir.

CRISOTINE.

Quand *Jupiter* visitoit les Mortelles,
De sa Divinité mêlée au sang des Belles,
Il sortoit des Héros si grands, si glorieux,
Qu'ils s'élevoient au rang des Dieux:
O *Jupiter*, voyez comme on me traite!
On vient m'offrir un *Pourgeolette*,
Qui me feroit des *Montifas*!
O *Jupiter* ne le permettez pas.

MR. CRISARD.

Eh bien! Madame *Crisard*, falloit-il souffrir ses petites fantaisies?
Voilà l'effet de votre indulgence.

ME.

ME. CRISARD.

Ah ! Monsieur , ne m'en parlez pas : j'aurois le courage de l'étrangler. Mépriser un Baron de *Pourgeolette* ! Chef de la Maison des *Montifas* !

CRISOTINE.

Ses Yeux de perle , & ses Dents d'émeraude ,
Peuvent chercher une autre *Montifaude*.

LE BARON.

La patience m'échape. Allez , petite éventée , allez épouser quelque Chanteur de l'Opera. Ma Cousine a raison : vous ne méritez pas l'honneur que je voulois vous faire. Cherchez un Parti en qui se rencontrent également le Bien , le Courage , & la Noblesse. Mon Bien est connu de tout le monde ; il y a trois cens ans que mes Lettres de Noblesse ont été brûlées : on ne voit point l'origine des *Montifas*. *Montifas* est Noble , & pourquoi ? parce qu'il est MONTIFAS.. Voilà ses Tîtres & ses Papiers. On n'ignore pas en *Languedoc* le nombre de mes Campagnes : pour des Combats singuliers , six à *Montpellier* , quatre à *Beziers* , trois à *Pezenas* , deux à *Aigues-mortes* ; & vingt Procédés si beaux , que je les préfère à quarante Combats. Autrefois j'ai été impétueux , comme mon Voisin le *Rhône* : présentement je suis calme , comme mon Lac de *Pourgeolette* ; & je pensois achever mes jours doucement avec *Crisotine* : mais elle est indigne de cet honneur-là. Adieu , petite Chanteuse ; Adieu , mon Cousin ; Adieu , ma Cousine : je ne suis pas moins votre Serviteur , pour toutes les impertinences de votre Fille. J'ai même obligation à *Crisotine* : un Mariage m'eût acoquiné en *Languedoc* ; & à peine aurois-je été bon pour faire ma Cour aux Etats.

MR. CRISARD.

Ma justification auprès de vous , c'est que ma Fille est folle ; & nous sommes plus à plaindre que vous n'êtes.

N n 2

ME.

ME. CRISARD.

Je suis autant contre elle, que j'avois été porté à la soutenir.
Maudits soient les Opera, qui ont rendu ma pauvre Fille si folle!

LE BARON.

Adieu, mon Cousin; Adieu ma Cousine: les vieux liens suffiront de reste pour entretenir nôtre Union.

ME. CRISARD.

Mon Cousin, si vous retournez à la Cour.....

LE BARON.

Si je retourne à la Cour! assez plaisante Question; si je retourne à la Cour! Et que ferois-je dans la Province, après avoir rompu mon Mariage?

ME. CRISARD.

Mon Cousin, je vous prie de porter nos plaintes au Roi contre les Opera.

LE BARON.

Je le ferai, ma Cousine; & *Baptiste* s'en appercevra au premier qui sera représenté.

MR. CRISARD.

Mon Cousin il est trop tard, & il fait trop mauvais tems, pour vous embarquer sur le *Rhône*. Faites-nous l'honneur de souper & de coucher céans. Monsieur *Guillant* soupera avec nous, & Monsieur *Millaut*, que je voi entrer, ne me refusera pas de vous tenir compagnie.



SCENE

SCENE II.

MR. MILLAUT, CRISOTINE, MR. GUILLAUT,
LE BARON, MR. CRISARD, ME. CRISARD.

MR. MILLAUT.

JE venois vous remercier, Monsieur; & je reçois une seconde
grace, avant que de vous avoir remercié de la première.

CRISOTINE.

Dûssai-je employer la Magie;
Millaut le célèbre Docteur,
Changera sa Théologie,
Et sera Sacrificateur.

MR. MILLAUT.

Et de qui *Sacrificateur*, Mademoiselle? sommes-nous au tems
des *Juifs*, ou des *Payens*?

CRISOTINE.

Ou de celui qui lance le Tonnerre;
Ou de ce grand Maître *Apollon*,
Qui préside au sacré Valon;
Ou du terrible Dieu qui commande à la Guerre.

MR. GUILLAUT.

Vous ne manquerez pas d'emploi, Monsieur *Millaut*, dans le
nombre des Dieux que vous aurez à servir.

CRISOTINE.

Quels plaisirs pour les Nations,
D'assister à des Sacrifices,
Qui leur rendent les Dieux propices
Par le pompeux éclat de leurs Dévotions.

LE

LE BARON.

Puis que vous voulez que je couche céans, vous me permettrez d'aller un peu à ma Chambre.

MR. CRISARD.

Je vais vous y mener, mon Cousin.

LE BARON.

Quoi! des Cérémonies de Province! c'est bien-là que je ne croirois plus être Homme de Cour.

MR. CRISARD.

Usez-en comme il vous plaira; vous êtes le Maître de la Maison: mais ne croyez pas, je vous prie, que nous ignorions la manière de vivre du Beau-monde.

Le Baron sort.

MR. GILLAUT.

Monfieur, j'avois bien crû que Mademoiselle vôtre Fille aimoit trop les Opera: mais de se faire des Dieux de ceux de l'Opera, comme elle fait, c'est ce que je ne croyois pas. Il seroit inutile de la prêcher; & il faut attendre la fin de sa Folie de quelque secours extraordinaire, qui ne paroît pas encore.

CRISOTINE.

En vain, j'ai fû bannir la crainte,

Qui retenoit ma juste plainte,

Pour crier en tous lieux, que tu ne m'aimes plus;

Tous les cris que je fais, sont des cris superflus:

Tu ne me répons rien. Ah! Fille infortunée,

Je suis abandonnée.

MR. GUILLAUT.

En ce cas-là, Mademoiselle, je vous conseille la vengeance: c'est là que la Fureur devient Raison.

CRISOTINE.

Perdons, perdons, qui nous fait outrager:

Mais d'un Amant qu'on aime, ose-t-on se venger!

MR.

MR. GUILLAUT.

Misérable condition, quand celui qui nous offense nous plaît!
C'est une situation où l'on ne fait ni aimer, ni se venger. Je vous plains Mademoiselle.

CRISOTINE.

De toutes mes fureurs, la Mort est poursuivie;
Prenez le soin, Amour, de conserver sa vie:
Amour, opposez-vous, à mon ressentiment,
Si j'accuse un Perfide; excusez un Amant;
Et quand je serai prête à punir un Coupable,
Demandez le pardon d'un Criminel aimable.

MR. GUILLAUT.

Un Criminel aimable, qui trahit une personne plus aimable que
lui, ne mérite pas de pardon.

CRISOTINE.

Ah! Faut-il me venger

En perdant ce que j'aime?

Que fais-tu, ma Fureur, où vas tu m'engager?

Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même;

J'en mourrai de douleur, je tremble d'y songer:

Ah? Faut-il me venger

En perdant ce que j'aime.

Ma Rivale triomphe, & me voit outrager,

Quoi! laisser son Amour sans peine & sans danger,

Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême!

Non, il faut me venger

En perdant ce que j'aime*.

* Médée dans
l'Opéra de
THÈSÉE,
Act. V. Sc. I.



SCENE

SCENE III.

TIRSOLET, CRISOTINE, M^E. CRISARD,
MR. GUILLAUT, MR. MILLAUT,
MR. CRISARD.

TIRSOLET *qui paroît.*

EH bien! cruelle, vengez-vous:
Mais vous vous vengerez sur la même innocence;
Que si ma Mort, hélas! flate votre courroux
Sans avoir jamais fait d'offense,
Je vous la demande à genoux,
Et c'est pour mon Amour assez de récompense.
Que pourrois-je espérer de mieux?
Vous voulez que je meure, & je meurs à vos yeux.

CRISOTINE.

Infidèle *Thesée*!

TIRSOLET.

Vous êtes abusée,
Je ne fus jamais que *Cadmus*.

CRISOTINE.

Moi; je suis *Hermione*, & je n'y pensois plus!

TIRSOLET.

Ah! que ma fidèle tendresse
Mérite bien quelque caresse

TIRSOLET & CRISOTINE *ensemble.*

Qu'*Hermione* & *Cadmus* se donnent tour à tour,
Un doux gage de leur Amour.

Ils se baissent les mains.

ME.

ME. CRISARD.

Impertinente ! Ridicule ! après avoir traité comme tu as fait mon Cousin de *Montifas*, tu oses faire des caresses à un *Tirsolet*, & en ma présence ? Vîte, qu'on se sépare ; qu'on se sépare pour jamais.

TIRSOLETT.

*Je vais partir belle Hermione,
Je vais executer ce que le Ciel m'ordonne,
Malgré le péril qui m'attend :
Je veux vous delivrer, ou me perdre moi-même ;
Je vous voi, je vous dis enfin que je vous aime ;
C'est assez pour mourir content*.*

CRISOTINE.

Si tu mourais content, je vivrais malheureuse
Jusqu'au tems que le même sort
Te joindroit mon Ombre amoureuse,
Aux lieux où les Amans s'en vont après la Mort.

ME. CRISARD.

Partez, mourez : faites ce que vous voudrez ; pourvû que je ne vous voye plus.

CRISOTINE.

Fuyons de ces lieux tiranniques :
Ennemis de toutes Musiques ;
Allons, allons à l'Opera
Monsieur *Lully* nous recevra.

TIRSOLETT.

C'est-là que personne,
Aimable *Hermione*,
Nos doux chants ne troublera ;
Sauvons-nous à l'Opera.

MR. GUILLAULT à Mr. CRISARD.

Monsieur, la Nature, par un mouvement secret, qu'on appelle Instinct, les porte au Remede, qui fera sans doute leur guerison. Les Opera ont fait naître leur Maladie ; les Opera la finiront. Il est de ces sortes de fantaisies, comme des Amours & des Desirs.

Tom. II.

O o

Laissez

* Opera de
CADMUS.
Act. II. Sc. IV

Laissez jouir ; les desirs finissent : empêchez la Jouissance ; ils durent toujours. De même, Monsieur, opposez-vous à ces imaginations ; c'est leur donner plus de force : laissez-leur un libre cours ; c'est le moyen de les faire évanouir. Quand Monsieur *Tirsolet* & Mademoiselle *Crisotine*.....

ME. C R I S A R D.

Vous parlerez mieux quand il vous plaira, Monsieur *Guillaut*, & je ne sai pas comment vous avez pû nommer Monsieur *Tirsolet*, Fils de Monsieur *Tirsolet*, devant Mademoiselle *Crisotine*, descendue par sa Mere des vrais *Montifas*.

MR. G U I L L A U T.

Quand Mademoiselle *Crisotine*, Monsieur *Tirsolet*, auront été six mois au Théâtre ; lassés de Répétitions, ennuyés de chanter toujours, fatigués de s'habiller avec soin, de se deshabiller avec peine, & de faire éternellement la même chose : vous les verrez revenir avec autant de Sagesse, qu'ils ont de Folie présentement.

ME. C R I S A R D.

Oui, Monsieur *Guillaut* ; mais une personne de la qualité de ma Fille à l'Opera, blesseroit trop ma Condition ; & j'aimerois mieux voir *Crisotine* sotte toute sa vie, avec de la Qualité, que de la voir sage au préjudice de sa Naissance.

MR. G U I L L A U T.

Le Roi y a donné ordre, Madame, on peut être de l'Opera, sans faire tort à sa Noblesse. Les plus grands Seigneurs du Royaume y peuvent dancer, avec l'approbation de tout le monde.

ME. C R I S A R D.

Je n'ai plus rien à dire après cela : vous m'avez mis l'esprit en repos.

MR. G U I L L A U T.

Je ne voi pas qu'il y ait plus aucune objection à me faire. A mon avis, il ne faut pas résister plus long-tems à leur envie.

MR. M I L L A U T.

Je dis plus, Monsieur *Crisard* ; je dis que c'est une nécessité de les laisser aller. L'opinion que Mademoiselle votre Fille a des Dieux, scandalise tout le monde, & il n'y a que l'Opera qui lui puisse fai-

re perdre l'extravagance de son opinion. Quand elle verra que les Machines les plus merveilleuses ne sont rien que des Toiles peintes; que les Dieux & les Déeses qui descendent sur le Théâtre, ne sont que des Chanteurs & des Chanteuses de l'Opera; quand elle touchera les Cordes, par le moyen desquelles se font les vols les plus surprenans; Adieu *Jupiter* & *Apollon*, Adieu *Minerve* & *Venus*. Elle perdra toutes ces imaginations-là; & comme dit Monsieur *Guillaut*, vous la verrez revenir avec autant de Sagesse qu'elle a de Folie présentement.

MR. C R I S A R D.

Je vous rends grâces, Messieurs, de vos bons avis; il n'y en eut jamais de plus sages, & ils vont être exécutés tout à l'heure. Nous consentons, *Crisotine*, que vous alliez avec Monsieur *Tirsolet* à l'Opera, & le plutôt qu'il vous sera possible: les portes vous sont ouvertes; il ne tiendra qu'à vous de sortir.

ME. C R I S A R D.

Je voudrois déjà les voir partir. Que faites-vous ici, *Crisotine*? Après avoir méprisé mon Cousin de *Montifas*, il n'y a plus rien à faire pour vous dans la Maison.

C R I S O T I N E & T I R S O L E T.

Finissons, finissons nos plaintes,

Voici la fin de nos contraintes;

Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour,

Des succès de Guerre & d'Amour.

T I R S O L E T.

Le grand *Lulli* nous donne deux Machines,

Qui nous transporteront où nous devons aller;

Là, nous serons assis en Personnes Divines,

Et par les Airs, on nous verra voler.

C R I S O T I N E.

Quittons, quittons la Terre

Allons fendre les Airs,

Elevons-nous au dessus des Eclairs,

Et voyons sous nos pieds les éclats du Tonnerre.

O O 2

MR.

MR. MILLAUT.

Monsieur, vous êtes bien-heureux d'être delivré d'une Fille aussi folle que celle-là.

MR. GUILLAUT *assez bas, de peur que Me. CRISARD ne l'entende.*

Et plus heureux de n'avoir pas fait le *Montifas* votre Gendre. C'est une espece de fou, dont vous eussiez eu bien de la peine à vous défaire. Donnons-lui à souper aujourd'hui, & le renvoyons demain au Lever du Roi.

MR. CRISARD.

Vous me faites grand plaisir, Monsieur *Guillaut*, de m'ouvrir l'esprit : je commence à connoître que nôtre Baron est un grand fou. Allons souper avec lui une fois encore ; & jamais ne le puissions-nous revoir après cela.

Fin du cinquième & dernier Acte.



S U R



S U R
L' A M I T I E.

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

DE tous ces Dits des Anciens, que vous avez si judicieusement remarqués, & si heureusement retenus, il n'y en a point qui me touche davantage que celui d'*Agefilas*, lors qu'il recommande l'Affaire d'un de ses Amis à un autre. *Si Nicias n'a point failli, delivre-le; s'il a failli, delivre-le pour l'amour de moi: de quelque façon que ce soit, delivre-le.* Voyez, Madame, jusqu'où va la force de l'Amitié. Un Roi des *Lacédémoniens*, si homme de bien, si vertueux, si sévère; un Roi qui devoit des exemples de justice à son Peuple, ne permet pas seulement, mais ordonne d'être injuste, où il s'agit de l'Affaire de son Ami.

Qu'un homme privé eût fait la même chose qu'*Agefilas*, cela ne surprendroit pas. Les Particuliers ne trouvent que trop de contrainte dans la Vie civile: une des plus grandes douceurs qu'ils puissent goûter, c'est de revenir quelquefois à la Nature, & de se laisser aller à leurs propres inclinations. Ils obéissent à regret à ceux qui commandent; ils aiment à rendre service à ceux qui
leur

leur plaisent. Mais qu'un Roi, occupé de sa grandeur, renonce aux Adorations publiques, renonce à son Autorité, à sa Puissance, pour descendre en lui-même, & y sentir les mouvemens les plus naturels de l'Homme; c'est ce qu'on ne comprend pas facilement, & ce qui mérite bien que nous y fassions réflexion.

Il est certain qu'on ne doit pas regarder son Prince, comme son Ami. L'éloignement qu'il y a de l'Empire à la Sujétion, ne laisse pas former cette union des Volontés, qui est nécessaire pour bien aimer. Le pouvoir du Prince, & le devoir des Sujets, ont quelque chose d'opposé aux tendresses que demandent les Amitiés.

Exercer la domination sans violence, c'est tout ce que peut faire le meilleur Prince: obeir sans murmure, c'est tout ce que peut faire le meilleur Sujet. Or la Moderation & la Docilité ont peu de charmes: ces Vertus sont trop peu animées pour faire naître les inclinations, & inspirer la chaleur de l'Amitié. La liaison ordinaire, qui se trouve entre les Rois & leurs Courtisans, est une liaison d'intérêt. Les Courtisans cherchent de la Fortune avec les Rois: les Rois exigent des Services de leurs Courtisans.

Cependant il y a des occasions, où l'embarras des Affaires; où le dégoût de la Magnificence oblige les Princes à chercher dans la pureté de la Nature, les plaisirs qu'ils ne trouvent pas dans leur Grandeur. Ennuyez de Cérémonies, de Gravités affectées, de Contenances, de Représentations; ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une liberté, que leur condition leur ôte. Travillés de Soupçons & de Jalousies, ils cherchent enfin à se confier, à ouvrir un Cœur qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flateries des Adulateurs leur font souhaiter la sincérité d'un Ami; & c'est-là que se font ces Confidens, qu'on appelle *Favoris*; ces Personnes chères aux Princes, avec lesquelles ils se soulagent de la gêne de leurs secrets; avec lesquelles ils veulent goûter toutes les douceurs, que la familiarité du Commerce, & la liberté de la Conversation peuvent donner aux Amis particuliers.

Mais que ces Amitiés sont dangereuses à un Favori, qui songe plus à aimer qu'à se bien conduire! Ce Confident pense trouver son
Ami,

Ami, où il rencontre son Maître; & par un retour imprévu, sa familiarité est punie comme la liberté indiscrete d'un Serviteur qui s'est oublié. Ces gens de Cour, de qui l'intérêt règle toujours la conduite, trouvent dans leur industrie de quoi plaire, & leur prudence leur fait éviter tout ce qui choque, tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement son Maître, ne consulte que son cœur; il croit être en sûreté de ce qu'il dit, & de ce qu'il fait, par ce qu'il sent; & la chaleur d'une Amitié mal réglée le fait périr, quand la précaution des personnes qui n'aiment pas, lui conserveroit tous les avantages de sa Fortune. C'est par là qu'on perd ordinairement les Inclinations des Princes; plus exacts à punir ce qui blesse leur Caractere, que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvemens de la Nature. Heureux les Sujets, dont les Princes savent excuser ce que la foiblesse de la condition humaine a rendu excusable dans les hommes! mais ne portons point d'envie à tous ceux qui se font craindre; ils perdent la douceur & d'aimer & d'être aimés. Revenons à des considérations plus particulieres sur l'Amitié.

J'ai toujours admiré la Morale d'*Epicure*, & je n'estime rien tant de sa Morale, que la préférence qu'il donne à l'Amitié, sur toutes les autres Vertus. En effet, la Justice n'est qu'une Vertu établie pour maintenir la Société humaine; c'est l'ouvrage des hommes: l'Amitié est l'ouvrage de la Nature: l'Amitié fait toute la douceur de nôtre vie, quand la Justice avec toutes ses rigueurs a bien de la peine à faire nôtre sûreté. Si la Prudence nous fait éviter quelques Maux, l'Amitié les soulage tous: si la Prudence nous fait aquerir des Biens, c'est l'Amitié qui en fait goûter la jouissance. Avez-vous besoin de Conseils fideles, qui peut vous les donner qu'un Ami? A qui confier vos Secrets, à qui ouvrir vôtre Cœur, à qui découvrir vôtre Ame qu'à un Ami? Et quelle gêne seroit-ce d'être tout resserré en soi-même; de n'avoir que soi pour Confident de ses Affaires, & de ses Plaisirs? Les Plaisirs ne sont plus Plaisirs, dez qu'ils ne sont pas communiqués. *Sans la confiance d'un Ami, la félicité du Ciel seroit ennuyeuse* *.

J'ai observé ^{* Pensée d'un Ancien.} que

que les Dévots les plus détachés du monde, que les Dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les Dévots, pour se faire des objets visibles de leur Amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'est de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Je me suis étonné autrefois de voir tant de Confidens & de Confidentes sur nôtre Théâtre : mais j'ai trouvé à la fin que l'usage en avoit été introduit fort-à-propos ; car une Passion, dont on ne fait aucune confiance à personne, produit plus souvent une contrainte fâcheuse pour l'Esprit, qu'une volupté agréable pour les Sens. On ne rend pas un Commerce amoureux public sans honneur ; on ne le tient pas fort secret sans gêne : avec un Confident la conduite est plus sûre, les inquietudes se rendent plus légères, les plaisirs redoublent, toutes les peines diminuent. Les Poètes qui connoissent bien la contrainte que nous donne une Passion cachée, nous en font parler aux Vents, aux Ruisseaux, aux Arbres ; croyant qu'il vaut mieux dire ce qu'on sent aux choses inanimées, que de le tenir trop secret, & se faire un second tourment de son silence.

Comme je n'ai aucun Mérite éclatant à faire valoir, je pense qu'il me sera permis d'en dire un, qui ne fait pas la Vanité ordinaire des hommes ; c'est de m'être-attiré pleinement la Confiance de mes Amis ; & l'homme le plus secret que j'aye connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien celé tant que nous avons été ensemble ; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choses, lors que nous avons été séparés. Le souvenir d'une confiance si chère m'est bien doux ; la pensée de l'état où il se trouve m'est plus douloureuse. Je me suis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux siens ; & puis que je ne puis donner que de la douleur à son infortune, je ne passerai aucun jour sans m'affliger, je n'en passerai aucun sans me plaindre.

Dans ces Confidences si entières, on ne doit avoir aucune dissimulation. *On traite mieux un Ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un Ami à qui on se cache, avec qui on dissimule** : peut-être que nôtre Ennemi

* Pensée
d'un Ancien.

Ennemi recevra plus de mal par nôtre haine; mais un Ami recevra plus d'injure par nôtre feinte. Dissimuler, feindre, déguiser, sont des défauts qu'on ne permet pas dans la Vie civile; à plus forte raison ne seront-ils pas soufferts dans les Amitiés particulières.

Mais pour conserver une chose si précieuse que l'Amitié, ce n'est pas assez de se précautionner contre les Vices, il faut être en garde même contre les Vertus, il faut être en garde contre la Justice. Les sévérités de la Justice ne conviennent pas avec les tendresses de l'Amitié: qui se pique d'être juste, ou se sent déjà méchant Ami, ou se prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guères la Justice, qu'il ne recommande aussi la Charité; & c'est à mon avis pour adoucir une Vertu qui seroit austère, & presque farouche, si on n'y mêloit un peu d'Amour. La Justice mêlée avec les autres Vertus, est une chose admirable: toute seule, sans aucun mélange de bon Naturel, de Douceur, d'Humanité, elle est plus sauvage, que n'étoient les Hommes qu'elle a assemblés; & on peut dire qu'elle bannit tout agrément de la Société qu'elle a établie.

L'Amitié n'appréhende pas seulement la rigueur de la Justice, elle craint les profondes reflexions d'une Sagesse qui nous retient trop en nous, quand l'inclination veut nous mener vers un autre. L'Amitié demande une chaleur qui l'anime, & ne s'accommode pas des Circonspections qui l'arrêtent: elle doit se rendre toujours maîtresse des Biens, & quelquefois de la Vie de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des Volontés, il n'est pas défendu d'avoir des Opinions différentes: mais la Dispute doit être une Conference pour s'éclaircir, non pas une Contestation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas se faire de la Passion, où vous ne cherchez que des Lumières; nos sentimens ne doivent avoir rien de fort opposé sur ce qui regarde la Religion. Celui qui rapporte tout à la Raison, & celui qui soumet tout à l'Autorité, s'accommoderont mal ensemble. *Hobbes & Spinoza*, qui n'admettent ni Prophetes, ni

Miracles, qu'après un long & Judicieux examen, feront peu de cas des Esprits crédules, qui reçoivent les REVELATIONS de *Sainte Brigide*, & la LEGENDE DES SAINTS, comme des Articles de Foi. Il me souvient d'avoir vû de l'alienation parmi des Dévots, dont les uns alloient à tout craindre de la Justice de Dieu, & les autres à tous espérer de sa Bonté.

Ce ne seroit jamais fait, si je voulois expliquer ici toutes les choses qui contribuent à établir, ou à ruiner la Confiance de ces Amitiés. Elles ne subsistent point sans fidélité & sans secret. C'est ce qui les rend sûres; mais ce n'est pas tout pour nous les rendre agréables. Il se forme une certaine liaison entre deux Ames, où la sûreté seule ne suffit pas: il y entre un Charme secret, que je ne saurois exprimer, & qui est plus facile à sentir qu'à bien connoître. A mon avis, le commerce particulier d'une Femme belle, spirituelle, raisonnable, rendroit une pareille liaison plus douce encore, si on pouvoit s'assurer de sa durée. Mais lors que la Passion s'y mêle, le dégoût finit la Confiance avec l'Amour; & s'il n'y a que de l'Amitié, les sentimens de l'Amitié ne tiennent pas long-tems contre les movemens d'une Passion.

Je me suis étonné cent fois de ce qu'on avoit voulu exclure les Femmes du maniement des Affaires; car j'en trouvois de plus éclairées, & de plus capables que les Hommes. J'ai connu à la fin que cette exclusion ne venoit point, ni de la malignité de l'envie, ni d'un sentiment particulier d'aucun intérêt? ce n'étoit point aussi par une méchante opinion que l'on eût de leur Esprit. C'étoit, (& cela soit dit sans les offenser;) c'étoit par le peu de sûreté que l'on trouvoit en leur Cœur, foible, incertain, trop assujetti à la fragilité de leur nature. *Telle qui gouverneroit sagement un Royaume aujourd'hui, se fera demain un Maître, à qui on ne donneroit pas douze Poules à gouverner, pour me servir des termes de Monsieur le Cardinal Mazarin.* Dequoi ne seroient pas venues à bout Madame de Chevreuse, la Comtesse de Carlisle, la Princesse Palatine, si elles n'avoient gâté par leur Cœur, tout ce qu'elles auroient pu faire par leur Esprit? Les Erreurs du Cœur sont bien plus dangereuses

reuses que les Extravagances de l'Imagination. L'Imagination n'a point de folies, que le Jugement ne puisse corriger: le Cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré toutes les lumières du Jugement:

*Videò meliora proboque,
Deteriora sequor.*

Une Femme fort spirituelle* me disoit un jour, qu'elle *rendoit* * Mademoi-
graces à Dieu tous les soirs de son Esprit, & le prioit tous les ma- s elle de l'En-
tins de la préserver des sotises de son Cœur. O L O T, O L O T*, clos.
que vous avez peu à craindre ces sotises! Rendez graces à Dieu de
vos Lumieres, & reposez-vous sur vous-même de vos Mouvements.
J'en connois de peu interessées, L O T, à remercier Dieu de vôtre
Esprit. La petite Bouffete consentiroit volontiers que vous eussiez
le Cœur troublé, & que vous n'eussiez pas l'Esprit si libre.

† Charlotte
de Nassau, Fil-
le de Louis de
Nassau, Sei-
gneur de Be-
verwert, Am-
bassadeur (Ex-
traordinaire des
ETATS GE-
NERAUX
en Angleterre.

Esprit du premier ordre, que vous donnez de plaisir à vos Su-
jets, de faire admirer en vous tant de Raison, & tant de Beauté!
Quel plaisir de vous voir mépriser ce discours ennuyeux de Beau-
tés; ces fades entretiens de Coëffes, de Manches, & d'Etoffes des
Indes! Quel plaisir de vous voir laisser à la fausse Galanterie des
autres les Corbeilles pleines de Rubans, & la gentille Canne de
Monsieur de Nemours §! Ame élevée au dessus de toutes Ames,
quelle satisfaction de vous voir faire un si noble usage de ce que
vous avez; de vous voir regretter si peu ce que vous avez eu, de-
sirer si peu ce que vous n'avez pas!

§ Voyez LA
PRINCESSE
DE CLEVES.
p. m. 324. Ce
Roman a été
composé par
Mr. le Duc de
la Rochefou-
cault, Madame
de la Fayette,
& Mr. de Se-
grais.

Joignez, Madame, joignez le mérite du Cœur à celui de l'Ame
& de l'Esprit: défendez ce Cœur des Rendeurs de petits Soins; ¶ de
ces gens empressés à fermer une Porte & une Fenêtre, à relever
un Gand & un Eventail.

¶ Voyez la
Carte de Ten-
dre, dans le
premier Tome
de LA CLE-
LIE.

L'Amour ne fait pas de tort à la Réputation des Dames: mais
le peu de Mérite des Amans les deshonne. Vous m'offenseriez,
Madame, si vous pensiez que je fusse ennemi de la tendresse: tout
vieux que je suis, il me facherait d'en être exempt. On aime au-
tant de tems qu'on peut respirer. Ce que je veux dans les Amitiés,

P p 2

c'est

c'est que les lumières précèdent les mouvemens, & qu'une estime justement formée dans l'Esprit, aille s'animer dans le Cœur, & y prendre la chaleur nécessaire pour les Amitiés, comme pour l'Amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des Sujets dignes de vous. Je me démens ici sans y penser, & défens tout ce que je veux permettre. Vous conseiller de la sorte, c'est être plus sévère que ceux qui prêchent, & moins indulgent que les Confesseurs.

Si mes Souhairs avoient lieu vous seriez ambitieuse, & gouverneriez ceux qui gouvernent les autres. Devenez Maîtresse du Monde, ou demeurez maîtresse de vous; non pas pour passer des jours ennuyeux dans cette inutilité sèche & triste, dont on a voulu faire de la Vertu, mais pour disposer de vos Sens avec empire, & ordonner vous-même de vos Plaisirs.

Que tantôt la Raison sévère à vos Desirs,
Ne leur permette pas le plus secret murmure;
Que tantôt la Raison facile à vos Plaisirs,
Hâte les mouvemens qu'inspire la Nature.

Si la Confiance est un des grands Bonheurs de la Vie, goûtez-en la douceur avec votre chere LOT; goûtez-en la douceur avec celui dont vous devez être aussi sûre que de vous-même.





P R O B L E M E

A l'imitation des Espagnols :

A MADEMOISELLE

D E Q * * * .

J E ne fai ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des Femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la Passion, ou de suivre tous les sentimens de la Vertu : je ne fai si leur abandonnement est suivi de plus de maux, que la contrainte ne leur ôte de plaisirs. J'ai vû des Voluptueuses au desespoir du mépris où elles étoient tombées : j'ai vû des Prudes soupirer de leur Vertu ; leur Cœur gêné de leur Sagesse cherchoit à se soulager par des soupirs, du secret tourment de n'oser aimer : enfin j'ai vû les unes pousser des regrets vers l'Estime qu'elles avoient perduë ; j'ai vû les autres pousser des desirs vers les Voluptés qu'elles n'osoient prendre. Heureuse qui peut se conduire discrettement sans gêner ses inclinations ; car s'il y a de la honte à aimer sans retenuë, il y a bien de la peine à passer la vie sans Amour.

Pour éviter ce dernier malheur, Mademoiselle, il sera bon que vous suiviez un avis que je veux vous donner sans intérêt. Ne rebutez pas trop sévèrement les tentations en ce Pays-ci : elles y sont modestes, elles ont plus de pudeur à s'offrir, que n'en doit avoir une honnête Fille à les écouter. Peut-être êtes-vous assez vaine pour ne vous contenter que de vous-même : mais vous vous lasse-

rez.

rez bien-tôt d'être seule à vous plaire & à vous aimer ; & quelque complaisance que fournisse l'Amour-propre , vous aurez besoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de votre vie. Laissez-vous donc aller à la douceur des Tentations , au lieu d'écouter votre Fierté. Votre Fierté vous feroit bien-tôt retourner en France, & la France vous jetteroit , selon le destin de beaucoup d'autres , en quelque Convent : mais quand vous choisiriez de votre propre mouvement ce triste lieu de Retraite , encore faudroit-il auparavant vous être renduë digne d'y entrer. Quelle figure y ferez-vous , si vous n'avez pas le caractère d'une Penitente ? La vraie Penitente est celle qui s'afflige & se mortifie au souvenir de ses fautes : de quoi fera penitence une bonne Fille qui n'aura rien fait ? Vous paroîtrez ridicule aux autres Sœurs , qui se repentent avec un juste sujet , de vous repentir par pure grimace.

Voici un autre inconvénient que vous ne manquerez pas d'essuyer , c'est qu'au lieu de porter au Convent le dégoût de l'Amour , le Convent vous en fera naître l'envie. Ce Lieu saint change l'Amour en Dévotion , quand on a aimé dans le Monde : ce lieu plus dangereux que les lieux profanes , change la Dévotion en Amour , quand on n'en a pas fait l'expérience. Alors toute la ferveur de votre Zèle s'étant convertie en Amour , vous soupirerez inutilement pour ses Plaisirs ; & dans la difficulté de les goûter , vous vous représenterez sans cesse pour votre tourment la facilité que vous en aviez dans le Monde. Ainsi vous serez consumée de regrets , ou dévorée de desirs , selon que votre Ame se tournera au souvenir de ce que vous avez pû faire , ou à l'imagination de ce que vous ne pourrez exécuter.

Mais ce qu'il y aura de plus étrange pour vous dans le Convent , c'est que votre Raison ne contribuera pas moins que votre Passion , à vous rendre malheureuse. Plus vous serez éclairée , plus vous aurez à souffrir de l'imbécilité d'une vieille Supérieure ; & les lumières de votre Esprit ne serviront qu'à exciter le murmure de votre Cœur. Sous une contenance mortifiée vous aurez des sentimens révoltés ; & obéissant à des Ordres , où vous ne pourrez sincèrement

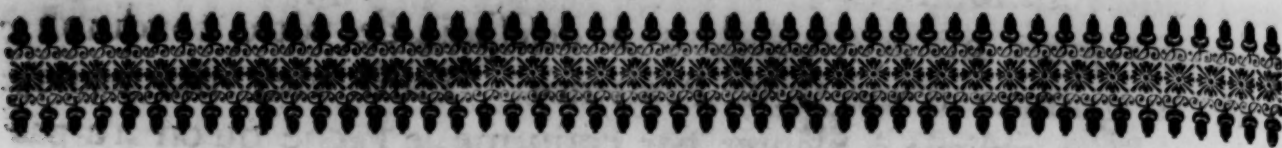
cerement vous soumettre, ni ouvertement vous opposer, vous passerez des jours malheureux dans le desespoir de votre condition, avec la grimace d'une fausse Penitence. Triste vie, ma pauvre Sœur, d'être obligée à pleurer par coutume le Pêché qu'on n'a pas fait, dans le tems que vient l'envie de le faire !

Voilà le misérable état des bonnes Filles, qui portent au Convent leur innocence. Elles y sont malheureuses, pour n'avoir pas fait un bon fondement de leur repentir : fondement si nécessaire aux Maisons Religieuses, qu'il faudra vous envoyer aux Eaux par pitié, pour vous faire, s'il est possible, quelque petit sujet de Penitence.

Soit que vous demeuriez dans le Monde, comme je le souhaite, soit que vous en sortiez, comme je le crains, votre intérêt est d'accommoder deux choses qui paroissent incompatibles, & qui ne le sont pas, L'AMOUR & LA RETENUE. On vous a dit, peut-être, qu'il vaut mieux n'aimer point du tout, que d'aimer avec cette contrainte : mais la règle de ma Retenuë n'a rien d'austere, puis qu'elle prescrit seulement de n'aimer qu'une personne à la fois. Celle qui n'en aime qu'une se donne seulement : celle qui en aime plusieurs s'abandonne ; & de cette sorte de Bien, comme des autres, l'usage est honnête, & la dissipation honteuse.



A MON



A MON HEROS
LE COMTE DE
GRAMMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ON peut aimer toute la vie,
Et si l'Ame à l'Amour n'est pas trop asservie,
Le plus sévère jugement
Ne feroit condamner un si doux sentiment.
D'abord c'est une pure Estime,
Qu'insensiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur;
Nous disons mille biens d'un Objet qui nous touche,
Et le charme secret qui nous gagne le cœur
Nous met incessamment le mérite à la bouche.

Cette Estime est bien-tôt une tendre Amitié,
Cette Amitié devient une amoureuse Peine;
C'est un Tourment qui plaît, c'est un Bien qui nous gêne,
Et qui veut comme un mal exciter la pitié.

Jamais tel sentiment ne fut une foiblesse;
Mais un Air trop galant sied mal sur le retour:
De tous ceux que j'ai vûs toucher à la Vieillesse,
Un Comte de Grammont peut seul faire l'Amour.

Ce n'est point pour lui, Destinées,
Que vous avez réglé les tems,
Son Automne est un vrai Printems,
Et son air fait honte aux années.
Toujours errant, & jamais étranger,
De Cour en Cour, il poursuit quelque Belle,
Agréable & jamais fidèle,
Il mourra plutôt que changer.

Puisse-t-il chaque Eté pour le bien de la France,
Régler nos Maréchaux sur l'ordre d'un Combat;
Et si bien-tôt on ne se bat,
Reporter à l'Amour son autre expérience.

Courtray, Mardik, Arras, & dix Sièges fameux,
Par mille & mille funérailles,
Vingt Rencontres & sept Batailles
Doivent contenter nos Neveux.

Qui du Rhin orgueilleux vit les rives soumises,
Qui vit les durs Combats de Nortlingue & Fribourg,
Auroit pû méditer de belles Entreprises
Pour le secours de Philisbourg*.

Mais le goût des Plaisirs l'emporte sur la Gloire:
Comte, nous nous devons l'usage de nos jours;
On a peu d'intérêt à servir sa Mémoire,
Puis que c'est pour autrui qu'elle dure toujours.

Que sert à nos Héros de la rendre immortelle;
Si l'on est mort en soi lors que l'on vit en elle?
L'Avenir te regarde autant pour le moins qu'eux:
Mais pour cet Avenir fameux,

* Philisbourg
fut pris par les
Allemands le 17.
de Septembre
1676.

Il doit te coûter une Vie
Si rare & si digne d'envie,
Que celui qui jadis vit tout sous le Soleil,
Ne vit jamais rien de pareil.

Ce grand Sage avec ses PROVERBES,
Avec sa Connoissance d'Herbes,
Et le reste de ses talens,
Sans Biens comme tu vis n'eût pas vécu deux ans:
Il eut jusqu'à huit cens Maîtresses
Et n'en eut jamais tant que toi;
Il eut de l'Orient les plus grandes Richesses,
Mais il pillà la Reine, & tu donnes au Roi.

Il est vrai qu'il a l'avantage
D'être appelé toujours LE SAGE,
Lors qu'un Prêcheur dans son Sermon
Veut faire entendre SALOMON:
Mais on dort à ses Paraboles;
Et chacun réjouï de tes moindres paroles,
Redit après *Saint Evremond*
Il n'est qu'un Comte de *Grammont*.

Savans qui présidez au Temple de Mémoire,
Qui faites un métier de dispenser la Gloire,
Et vendez fagement à nôtre vanité
Une fausse Immortalité;
Amenez vos grands Personnages
Rendre au mien leurs humbles hommages,
Et ne vous fâchez point de voir tous vos Héros
Confondus par ces quatre mots:
Jamais il ne sera de vie
Plus admirée & moins suivie.



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

D E

SAINT-ALBANS*.

* Henri Jer-
myn Comte de
Saint-Albans,
Chambellan de
la Reine Mere
d'Angleterre.

IL n'y a si bonne Compagnie qui ne se sépare, & à plus forte raison une Société malheureuse ne doit pas durer toujours. La nôtre, Mylord, est la plus funeste qu'on ait jamais vûe. Depuis que je joue chez Madame *Mazarin* je n'ai pas eu six fois le Spadille: le Baste vient plus souvent; mais c'est un fourbe qui m'engage mal-à-propos, & qui me fait faire la Bête. Je ne file que des Trois de Pique ou de Trefle, que des Six de Cœur ou de Carreau. Cependant, Mylord, je benis le Ciel quand on pourroit attendre de moi des lamentations ou des murmures. Graces à Dieu, je donne de bons exemples, & tels que vôtre Moitié les peut donner: (Exemples neantmoins qui ruinent mes Affaires, & n'accommodent pas les vôtres;) ce qui me fit dire hier au soir à la Belle-garde; *Je paye & ne joue plus, & fais ce qu'il me plaît* †.

Consolons-nous, Mylord, nous sommes en meilleure condition que ceux qui gagnent nôtre Argent; car il vaut mieux endurer les injustices que les faire. Madame *Mazarin* a les mains bonnes pour voler mes Fiches, & pour jeter une Carte du Talon, quand je joue sans prendre avec quatre Matadors. Je m'adresse à Monsieur

† Mr. de Belle-garde Oncle de Madame de Montespan, grand Joueur, & d'une humeur un peu brusque & capricieuse, disoit toujours quand il n'étoit pas heureux; je paye, & ne joue plus; je fais ce que je veux: les autres Joueurs en firent une espece de Proverbe.

* Le Prince de Monaco vint faire un tour en Angleterre, en 1676.

† Sir Ellis Layton, un des Commissaires des Prises, que les Marchands accusoient de malversation.

§ Madame la Duchesse d'York.

* Voyez les MESLANGES de Vigneul-Marville, Tom. I.

de Monaco*, qui me dit sérieusement, & avec un air de sincérité; de bonne foi, Monsieur de Saint-Evremond, je regardois ailleurs, votre Ami, Monsieur de Saissac, rit beaucoup & ne décide rien; Monsieur Courtin déclare que la vexation est grande. Mais toutes les déclarations de Monsieur Courtin font peu d'effet; l'Ambassadeur est aussi peu écouté dans ce logis-là, qu'il le seroit à la Bourse, s'il vouloit y justifier le Chevalier Layton†. Dans cette extrémité, je prens le Ciel à témoin, & le Ciel n'a pas plus de crédit que l'Ambassadeur.

Revenez, Mylord; venez soutenir vos droits vous-même. La Campagne n'est point faite pour vous. Que celui-là se dégoûte du monde, dont le monde est dégoûté: mais que ceux qui lui sont chers comme vous, y demeurent toute leur vie. Un Honnête-homme doit vivre & mourir dans une Capitale, & à mon avis, toutes les Capitales se réduisent à Rome, à Londres & à Paris. Paris ne seroit plus le même pour vous; des Amis que vous y aviez, les uns sont morts, les autres sont en prison: Rome ne vous convient point; le Disciple de Saint Paul ne s'accommode pas du lieu où regne le Successeur de Saint Pierre: Londres, cette bonne & grande Ville vous attend; c'est - la que vous devez fixer votre séjour. Une Table fort libre & de peu de couverts; un Homme chez Madame§; & chez vous des Échets; vous feront attendre la Mort aussi doucement à Londres: que Monsieur De Tréveteaux l'a attendu à Paris. Il mourut à quatre-vingts ans, faisant jouer une Sarabande, afin, disoit-il, que son Âme passât plus doucement*. Vous ne choisirez pas la Musique pour adoucir la rigueur de ce passage: mais une Vole à l'Homme, & à Grimpe trois As naturels en premier contre trois Neufs, termineront assez heureusement votre vie. Ce ne sera de long-tems, Mylord, si vous revenez à Londres. Je ne vous donne pas six mois, si vous demeurez à la Campagne avec cette Morale noire que vous y avez prise.



I D Y L L E E N M U S I Q U E.

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

L I S I S, T I R C I S.

L I S I S.

A M O U R, je te rends mes Emplois :
Si j'ai vieilli dans ton service,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de tes Loix,
J'en ai mieux senti le supplice.

T I R C I S.

Dè tous les Dieux révérez autrefois,
Aucun n'avoit moins d'injustice :
Ils sont éteints ces Dieux que forma le Caprice ;
L'Amour assujettit les Peuples & les Rois.

L I S I S.

Qu'il exerce par tout son tyrannique Empire :
Qu'aux Champs, à la Ville, à la Cour,
On fasse des vœux, on soupire ;
Que tous, excepté moi ; soient sujets à l'Amour.

T I R C I S.

T I R C I S.

Pourquoi vous exempter de cette Loi commune ?
 Courez du Monde entier en aimant la Fortune :
 On aime sur la Terre, on aime sur les Eaux,
 Même Feu dans les Bois fait chanter les Oiseaux :
 Les Plantés & les Fleurs au Printems animées,
 Ont l'Appetit secret d'aimer & d'être aimées :
 Quittez, *Lisis*, quittez vôtres Travers
 Aimez avec tout l'Univers.

L I S I S.

Ne croyez pas que cela nous impose ;
 Ne croyez pas que ces Discours
 Rechantés mille fois au sujet des Amours,
 Gagnent sur nous la moindre chose :
Tircis n'en soyez point jaloux,
 L'*Aminte* le dit mieux que vous ;
 Mais ce droit naturel d'une commune flâme
 Ne peut s'étendre sur mon Ame.

T I R C I S.

Ecoûtez mes tristes Accens,
 Et devinez par eux les Peines que je sens.
 J'aime une Ingrate, une Cruelle,
 Autant Orgueilleuse que belle.
 Ecoûtez mes tristes Accens,
 Et devinez par eux les Peines que je sens.



SCENE

SCENE II.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

Tircis, je veux songer au repos de ma Vie,
Et d'écouter vos Maux ce n'est pas mon envie.

TIRCIS.

Jusques à la fin de mes jours.

Lisis, je veux aimer, je veux aimer toujours.

LISIS.

Non, jusqu'à la fin de tes jours.

Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre toujours.

LISIS, & DAMON, *Basse & dessus.*

Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre toujours.

TIRCIS.

Je m'engage avec peine;

Une fois engagé

A la plus inhumaine,

Plûtôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre,

Ces desirs de mourir,

Qu'on trouve dans un Livre,

Où de faux malheureux aiment à discourir;

Le Bon-sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une Passion tendre & pure;

N'aime pas la noire peinture

De

De Tourmens inventés, de tous ces feints Trépas;
 Mais je dirai, *Lisis*, sans art & sans figure,
 Que je préférerois une mort assez dure,
 Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

L I S I S.

Il faut se plaire aux objets agréables
 Sans se laisser charmer.

T I R C I

Pourquoi se défendre d'aimer
 Les objets que l'on trouve aimables?

L I S I S.

J'ai passé le tems des Desirs
 La Raison fait tous mes plaisirs.

D A M O N.

Les Plaisirs de la Vieillesse
 Ménagés par la Raison,
 Dans cette froide saison,
 Pourroient se nommer Tristesse.

L I S I S.

La Raison m'ôte le tourment,
 Où j'étois sensible en aimant.

T I R C I S.

Si tu crains un Cœur qui soupire,
 Goûte au moins les douceurs de celui qui desire.

L I S I S.

Qui permet au Cœur les Desirs,
 Lui défend en vain les Soupirs.

T I R C I S.

Triste repos, & sombre nonchalance,
 Ennuyeuse inutilité,
 Qu'un paresseux appelle Liberté,
 Tu n'es pour moi qu'une froide indolence.

LISIS.

L I S I S.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes plaisirs.

Deux Flûtes & deux Violons.

U N T R I O.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes plaisirs.

Les Instrumens.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes plaisirs.

Les Voix & les Instrumens.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes plaisirs.

S C E N E III.

T I R C I S, L I S I S.

T I R C I S.

L Es Soupirs & les Larmes
Que l'on donne à des Charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux,
A tout âge, en tout tems, l'Amour est précieux.

L I S I S.

Il n'est pas raisonnable
De donner à l'Amour les Soupirs & les Pleurs,
Qu'un pauvre misérable
Ne doit qu'à ses Douleurs.

T I R C I S.

Vos plus vives Douleurs en aimant seront vaines,
Tous vos maux suspendus & la nuit & le jour,

Tom. II.

R r

Heureux

Heureux sont les Vieillards occupés d'un Amour,
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines.

L I S I S.

Je porte peu d'envie à vos tendres desirs :
Content que la Sagesse
Ait soin de ma Vieillesse,
Je laisse aux Jeunes gens à pousser des soupirs.

T I R C I S.

Est-ce que votre Ame alarmée
D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit honte de desirer
Ce qu'elle ne peut espérer.

L I S I S.

Les Galans de mon âge
Craignent fort le mépris ;
Mais ce n'est pas le pis,
Ils craignent les Faveurs encore davantage.

T I R C I S.

La crainte d'une Faveur
Est un peu trop délicate ;
Donnez, *Lisis*, votre cœur,
Je vous répons d'une Ingrate.

L I S I S.

Soit foiblesse ou raison, je vivrai sans Desirs ;
Un Repos innocent fait mes plus doux plaisirs :
Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible vie.

Les Violons.

L E C H O E U R.

Soit foiblesse ou raison, je vivrai sans Desirs ;
Un Repos innocent fait mes plus doux plaisirs :
Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible vie.

Les Violons seuls.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible vie.

Les Flûtes seules.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible vie.

SCENE IV.

TIRCIS, LISIS, DAMON.

TIRCIS.

Notre Ame nous doit faire aimer,
Autant de tems qu'elle peut animer.

Desirs, & craintes,
Tendres atteintes,
Heureux tourment
Que l'on souffre en aimant,
Quel Bien est comparable aux douceurs de vos plaintes
Pour un Amant.

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Quel Bien trouvez-vous à craindre,
Et quelle douceur à vous plaindre ?

TIRCIS.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Les Flûtes.

UN DUE O.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

R r 2

Deux

Deux Flûtes & deux Violons.

L I S I S.

Hortence toute aimable en ses moindres discours
Avec ceux qui peuvent lui plaire,
Usurpe des Vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toujours.

T I R C I S.

Non, ce n'est pas qu'on les gronde;
Mais l'injuste autorité
Qu'ils prennent sur tout le monde,
Attire un Châtiment assez bien mérité.

Non, non, ce n'est pas qu'on les gronde
On punit seulement l'injuste Autorité.

L I S I S.

Tel Vieillard est honteux de se voir trop docile,
En public, en secret, on le trouve, dit-on,
Moqueur malicieux, ou discret imbécile,

Qui ne veut jamais dire *non*,
Par une honnêteté plus fade que civile.

S'il loïe, il gâte la maison :
Moins délicat que difficile,
Il condamne souvent avec peu de raison.
Voilà, voilà *Tircis*, l'état doux & tranquille,
D'un Vieillard que l'Amour tiendrait en sa prison.

T I R C I S.

La Raison en amour a trop de sécheresse;
Espérez tout de la Tendresse.

L I S I S.

Là Tendresse en cheveux gris.
Ne produit que du mépris.

T I R C I S.

Le moins favorisé dans l'amoureux Empire,
Se plaît au mal dont il soupire.

LISIS

LISIS & DAMON *qui fait la Basse.*

Beau moyen pour se rendre heureux
De n'être point aimé, quand on est amoureux,
Les Violons.

Beau moyen pour se rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on est amoureux!

LISIS avec les Violons.

L'Amour ne veut de nous que nos jeunes années;
N'approchez pas, Infirmités:
Le Culte de ce Dieu, vieilles Infortunées,
Ne souffre point vos saletés.

TIRCI S.

Un Cœur fidèle qui se donne,
Dérobe la vieillesse au jour;
Aux yeux d'une belle personne,
C'est cacher ses défauts que montrer son Amour.

LISIS.

On rencontre peu de Belles
Coupables de cette erreur:
Mais je les aime cruelles:
Partisan de la rigueur
Je suis contre moi pour elles,
Dans leur juste mépris pour Vieillesse & Laideur.

TIRCI S.

Je ne trouve qu'inhumaines:
Et quand j'en perdrois le jour,
Je suivrai toujours l'Amour,
J'aimerai toujours ses peines.

LISIS.

Dût mon Age caduc avoir un plus long cours;
Tout le tems de ma vie
Sans desir, sans envie,
J'admirerai toujours.

TIRCI S

T I R C I S.

Qui peut exprimer, quand on aime,
Cette douce langueur que l'on sent en soi-même.

L I S I S.

Tircis, tous ces beaux mouvemens
A les bien expliquer, sont de secrets tourmens.

T I R C I S.

Le Ciel en nous formant inspira dans nôtre Ame
Un principe caché de l'amoureuse flâme.

L I S I S.

Le Ciel en nous formant inspira dans nos Cœurs
Le Principe caché de nos plus grands malheurs;
Il inspira l'Amour cette source féconde
De tous les maux du Monde.

T I R C I S.

Si j'osois élever mes Vers,
Je dirois que l'Amour entretient l'Univers:
C'est lui dont la chaleur anime vôtre Veine,
Qui bien-faisant à tous, se rit de vôtre haine.....

Mais que des Concerts charmans

De nos Voix les plus belles,

Avec les Instrumens.

Appaisent nos querelles.

L E C H O E U R.

Pour finir tout ces beaux discours;
Chantons, chantons qu'il faut aimer toujours:
Chantons, chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer;
Chantons qu'il faut aimer toujours.

Les Violons & les Hautbois.

L I S I S.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans soupirer;

Qu'il nous faut admirer toujours.

T I R C I S

T I R C I S.

Depuis que je fers ma cruelle,
Je fus toujours discret, je fus toujours fidelle.

L I S I S.

C'est un mérite fort léger,
Que d'être fidèle Berger.

T I R C I S.

Je souffre; mais le goût d'une tendre souffrance
Aux Amans délicats tient lieu de Jouissance.

L I S I S.

Que durent à jamais
Vos heureuses Alarmes,
Vos Soupirs & vos Larmes;
Pour moi je veux goûter les douceurs de la Paix.

T I R C I S.

O! bien-heureuses chaînes,
Quichangez en plaisirs les douceurs & les peines.

Un Duo.

Que durent à jamais
Vos heureuses Alarmes,
Vos Soupirs & vos Larmes,
Et que le vieux *Lisis* aille goûter la Paix.

D A M O N.

Si nôtre bon *Lisis* revoit les mêmes Charmes,
Nous aurons fait pour lui d'inutiles souhaits.

L I S I S.

Un puissant intérêt me presse
De retourner à des Charmes si doux:
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de Sagesse,
Fausse Raison, hélas! que faisiez-vous?

T I R C I S.

Depuis le tems que je soupire
Sujet de l'amoureux Empire,

Ma

Ma Raison sur mon Cœur n'a jamais rien tenté
En faveur de ma Liberté.

D A M O N.

Lis, ton Ame est souvent révoltée,
Mais la séditieuse aussi-tôt dégoûtée
De la Rebellion à celle que tu fers,
Dans un Etat soumis vient reprendre ses fers.

L I S I S.

A mon grand intérêt ma flâme est asservie :
Du feu de ses beaux Yeux, je reçois les esprits
Qui conservent ma vie.
Heureux, heureux l'Amour dont la Vie est le prix.

T I R C I S.

Heureuse, heureuse est la Vie
Dont l'Amour fait tout l'emploi;
Je haïrois le jour, si je n'avois l'envie
De montrer en vivant ma Constance & ma Foi.

L I S I S.

Jamais Rigueur ne m'a coûté de larmes;
Jamais soupçon n'a mon Cœur alarmé :
Je cherche moins les Faveurs que les Charmes,
Aimant pour vivre & non pour être aimé.

T I R C I S.

Aimons, c'est l'Amour qu'il faut suivre
Donnons tout à la Passion :
Qu'aimer mieux d'un Amans fasse l'ambition.

L I S I S.

Que celle d'un Vieillard soit purement de vivre :
La Vie est le dernier plaisir
Où doive aspirer son desir.

T I R C I S.

Beaux Yeux que tout le monde adore !

L I S I S.

Beaux Yeux par qui je vis encore !

A deux.

Peut-on rien trouver de si doux,
Que de tenir toujours à vous ?

D A M O N.

Aimez, aimez, c'est l'Amour qu'il faut suivre,
Laissez-vous tous deux enflâmer :
Que *Tircis* vive pour aimer,
Et que *Lisis* aime pour vivre.

L E C H O E U R.

Aimez, aimez, c'est l'Amour qu'il faut suivre ;
Laissez-vous tous deux enflâmer :
Que *Tircis* vive pour aimer,
Et que *Lisis* aime pour vivre.





DISSERTATION

SUR LE MOT DE

V A S T E.

A MESSIEURS DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.

A PRÈS m'être condamné moi-même sur le Mot de VASTE, je me persuadois qu'on devoit être content de ma Rétractation : mais puis que Messieurs de l'ACADEMIE ont jugé à propos que leur Censure fut ajoutée à la mienne, je déclare que mon desaveu n'étoit pas sincère; c'étoit un pur effet de docilité, & un assujettissement volontaire de mes Sentimens à ceux de Madame Mazarin. Aujourd'hui je reprends contre eux la Raison que j'avois quittée pour elle, & que tout Honnête-homme feroit vanité d'avoir perduë.

On peut disputer à Messieurs de l'ACADEMIE le Droit de régler nôtre Langue comme il leur plaît. Il ne dépend pas des Auteurs d'abolir de vieux Termes par dégoût, & d'en introduire de nouveaux par fantaisie : tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les rendre maîtres de l'Usage, lors que l'Usage n'est pas contraire au Jugement & à la Raison. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné

fectionné les Langues, il y en a eu qui les ont corrompues ; & il faut revenir au Bon-sens pour en juger. Jamais Rome n'a eu de si beaux Esprits que sur la fin de la République : la raison en étoit qu'il y avoit encore assez de Liberté parmi les Romains, pour donner de la force aux Esprits, & assez de Luxe pour leur donner de la Politesse & de l'Agrément. En ce tems où la beauté de la Langue étoit à son plus haut point ; ce tems où il y avoit à Rome de si grands Génies, César, Saluste, Cicéron, Hortensius, Brutus, Asinius Pollio, Curion, Catulle, Atticus, & beaucoup d'autres qu'il seroit inutile de nommer ; en ce tems il étoit juste de se soumettre à leur Sentiment, & de recevoir avec docilité leurs Décisions : mais lors que la Langue est venue à se corrompre sous les Empereurs ; lors que l'on préféroit Lucain à Virgile, & Sénèque à Cicéron, étoit-on obligé d'assujettir la liberté de son jugement à l'autorité de ceux qui faisoient les beaux-Esprits ? Et Petrone n'est-il pas loüé par tous les gens de bon-goût, d'en avoir eu assez pour tourner en ridicule l'Eloquence de son tems ; pour avoir connu le faux jugement de son Siècle, pour avoir donné à Virgile & à Horace, toutes les Louanges qui leur étoient dûes ? *Homerus testis & Lyrici, Romanusque Virgilius, & Horatii curiosa felicitas.*

Venons des Latins aux François. Quand Nerveze * faisoit admirer sa fausse Eloquence, la Cour n'auroit-elle pas eu obligation à quelque bon Esprit, qui l'eût détrompée ? Quand on a vu Coëffeteau charmer tout le monde par ses Métaphores, & que les maîtresses voiles de son Eloquence † passaient pour une merveille : quand la Langue fleurie de Cohon §, qui n'avoit ni force ni solidité, plaisoit à tous les faux polis, aux faux délicats : quand l'Affectation de Balzac, qui ruinoit la beauté naturelle des pensées, passoit pour un Stile majestueux & magnifique ; n'auroit-on pas rendu un grand service au Public, de s'opposer à l'autorité que ces Messieurs se donnoient, & d'empêcher le mauvais Goût que chacun d'eux a établi différemment dans son tems ?

* Nerveze a publié un Volume d'EPIGRAMES MORALES toutes pleines de Phœbus & de Galimatias.

† Expression de Coëffeteau.

§ Célèbre Prédicateur, & ensuite Evêque de Nîmes.

J'avoüe qu'on n'a pas le même Droit contre Messieurs de l'ACADEMIE. *Vaugelas, Ablancourt, Patru*, ont mis nôtre Langue dans sa perfection; & je ne doute point que ceux qui écrivent aujourd'hui ne la maintiennent dans l'état où ils l'ont mise. Mais si quelque jour une fausse idée de Politesse rendoit le Discours foible & languissant; si pour aimer trop à faire des Contes, & à écrire des Nouvelles, on s'étudioit à une Facilité affectée, qui ne peut être autre chose qu'un faux Naturel; si un trop grand attachement à la Pureté produisoit enfin de la Sécheresse; si pour suivre toujours l'ordre de la pensée, on ôtoit à nôtre Langue le beau tour qu'elle peut avoir, & que la dépouillant de tout ornement, on la rendit barbare, pensant la rendre naturelle; alors ne seroit-il pas juste de s'opposer à des Corrupteurs, qui ruineroient le bon & le véritable Stile, pour en former un nouveau aussi peu propre à exprimer les sentimens forts, que les pensées délicates?

Qu'ai-je affaire de rappeler le passé, ou de prévoir l'avenir? Je reconnois la Jurisdiction de l'ACADEMIE: qu'elle décide si VASTE est en usage, ou s'il n'y est pas; je me rendrai à son Jugement: mais pour connoître la force & la propriété du Terme; pour savoir si c'est un blâme, ou une louange, elle me permettra de m'en rapporter à la Raison. Ce petit Discours fera voir si je l'ai eüe.

J'avois soutenu qu'ESPRIT VASTE se prend en bonne ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvent ajoutées; qu'un ESPRIT VASTE, *merveilleux, pénétrant*, marquoit une capacité admirable, & qu'au contraire un ESPRIT VASTE & *démusuré*, étoit un Esprit qui se perdoit en des pensées vagues, en de belles mais vaines idées, en des desseins trop grands, & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Mon Opinion me paroissoit assez modérée. Il me prend envie de nier que VASTE puisse jamais être une Louange, & que rien soit capable de rectifier cette qualité. Le Grand est une Perfection dans les Esprits: le *Vaste* toujours un Vice. L'Etendue juste & réglée, fait le Grand: la Grandeur démesurée fait le *Vaste*. VASTITAS,

TITAS, *Grandeur excessive*. Le *Vaste* & l'*Affreux* ont bien du rapport : les choses *Vastes* ne conviennent point avec celles qui font sur nous une impression agréable. *VASTA SOLITUDO*, n'est pas de ces Solitudes qui donnent un repos délicieux, qui charment les peines des Amans, qui enchantent les maux des misérables ; c'est une Solitude sauvage, où nous nous étonnons d'être seuls, où nous regrettons la perte de la compagnie, où le souvenir des plaisirs perdus nous afflige, où le sentiment des maux présens nous tourmente. Une *Maison Vaste* a quelque chose d'affreux à la vûe : des *Appartemens vastes* n'ont jamais donné envie à personne d'y loger : des *Jardins vastes* ne sauroient avoir ni l'agrément qui vient de l'Art, ni les graces que peut donner la Nature : de *vastes Forêts* nous effrayent ; la vûe se dissipe & se perd à regarder de *vastes Campagnes*.

Les Rivières d'une juste grandeur nous font voir des bords agréables, & nous inspirent insensiblement la douceur de leur cours paisible : les Fleuves trop larges, les Débordemens, les Inondations nous déplaisent par leurs agitations ; nos yeux ne sauroient souffrir leur *vaste étendue*. Les Pays sauvages qui n'ont pas encore reçu de culture, les Pays ruinés par la désolation de la Guerre, les Terres désertes & abandonnées, ont quelque chose de *vaste* qui fait naître en nous comme un secret sentiment d'horreur. *VASTUS*, *quasi vastatus* : *VASTE* est à-peu-près la même chose que *gâté*, qui *ruiné*. Passons des Solitudes, des Forêts, des Campagnes, des Rivières, aux Animaux & aux Hommes.

Les Baleines, les Elephans se nomment *VASTÆ & immanes Belluæ*. Ce que les Poètes ont feint de plus monstrueux, les Cyclopes, les Géans sont nommés *Vastes* :

*VASTOSque ab rupe Cyclopas
Prospicio.*

*VASTA se mole moventem
Pastorem Polyphemum §.*

§ Virg. *Æneid.*
Lib. III.

Parmi

Parmi les Hommes, ceux qui excédoient nôtre stature ordinaire, ceux que la grosseur ou la grandeur distinguoit des autres, étoient nommez chez les Latins, *VASTA Corpora*.

VASTUS a passé jusqu'aux Coûtumes & aux Manieres. *Caton*, qui avoit d'ailleurs tant de bonnes qualités, étoit un homme *VASTIS Moribus*, à ce que disoient les *Romains*. Il n'y avoit aucune élégance en ses Discours, aucune grace, ni en sa Personne, ni en ses Actions : il avoit un Air rustique & sauvage en toutes choses. Les *Allemands* aujourd'hui civilisés & polis en beaucoup de lieux, vouloient autrefois que ce qui étoit chez eux & autour d'eux, eût quelque chose de *vaste*. Leur Habitation, leur Train, leur Suite, leur Equipage, leurs Assemblées, leurs Festins, *VASTUM aliquid redolebant*; c'est-à-dire, qu'ils se plaisoient à une Grandeur démesurée, où il n'y avoit ni politesse ni ornement. J'ai

* Cic. in Somn. Scip. §. 6.

† De oratore Lib. I. §. 25.

§ De Divin. Lib. I. §. 24.

* Rhetor. ad Herenn. Lib. IV §. 12.

remarqué que le mot de *VASTE* a quatre ou cinq significations dans *Cicéron*, toutes en mauvaise part : *VASTA solitudo**, *VASTUS & agrestis*†, *VASTA & immanis Bellua*§, *VASTAM & hiantem Orationem**. La signification la plus ordinaire de *VASTUS*, c'est trop spacieux, trop étendu, trop grand, démesuré.

On me dira peut-être que *VASTE* ne signifie pas en François, ce que *VASTUS* peut signifier en Latin, dans tous les Sens qu'on lui a donnés. Je l'avouë. Mais pourquoi ne conservera-t-il pas la signification la plus naturelle, comme *DOULEUR*, *VOLUPTÉ*, *LIBERTÉ*, *FAVEUR*, *HONNEUR*, *AFFLICTION*, *CONSOLATION*, & mille Mots de cette nature-là, conservent la leur? Encore y a-t-il une raison pour *VASTE*, qui ne se trouve point pour les autres; c'est qu'il n'y a jamais eu de Terme François qui exprimât véritablement ce que le *VASTUS* des Latins savoit exprimer; & nous ne l'avons pas rendu François pour augmenter un nombre de Mots qui signifient la même chose; c'est pour donner à nôtre Langue ce qui lui manquoit, ce qui la rendoit défectueuse. Nous pensons plus fortement que nous ne nous exprimons : il y a toujours une partie de nôtre pensée qui nous demeure : nous ne la communiquons presque jamais

mais pleinement ; & c'est par l'Esprit de pénétration plus que par l'intelligence des Paroles, que nous entrons tout-à fait dans la conception des Auteurs. Cependant, comme si nous appréhendions de bien entendre ce que pensent les autres, ou de faire comprendre ce que nous pensons nous-mêmes, nous affoiblissons les Termes qui auroient la force de l'exprimer. Mais en dépit que nous en ayons, VASTE conservera en François la véritable Signification qu'il a en Latin. On dit *trop vaste*, comme on dit *trop insolent*, *trop extravagant*, *trop avare* ; & c'est l'excès d'une méchante qualité : on ne dit point *assez vaste*, parce qu'ASSEZ marque une situation, une consistance, une mesure juste & raisonnable ; & du moment qu'une chose est *vaste*, il y a de l'excès, il y a du trop ; *assez* ne sauroit jamais lui convenir. Venons à examiner particulièrement l'ESPRIT VASTE, puis que c'est le sujet de la Question.

Ce que nous appellons l'ESPRIT, se distingue en trois Facultés, le *Jugement*, la *Mémoire*, l'*Imagination*. Un *Jugement* peut être loué d'être *solide*, d'être *profond*, d'être *délicat* à discerner, *juste* à définir ; ; mais, à mon avis, jamais homme de bon-sens ne lui donnera la qualité de *vaste*. On dit qu'une *Mémoire* est *heureuse*, qu'elle est *fidèle*, qu'elle est propre à recevoir & à garder les espèces : mais il n'est pas venu à ma connoissance qu'on l'ait nommée *Vaste*, qu'une fois * ; à mon avis, mal-à propos. *Vaste* se peut

* Patrus.

appliquer à une *Imagination* qui s'égare, qui se perd, qui se forme des visions & des chimères. Je n'ignore pas qu'on a prétendu louer *Aristote*, en lui attribuant un *Génie vaste* ; on a crû que cette même qualité de *vaste* étoit une grande louange pour *Homere*. On dit qu'*Alexandre*, que *Pirrhus*, que *Catilina*, que *César*, que *Charles-Quint*, que le Cardinal de *Richelieu*, ont eu l'ESPRIT VASTE : mais si on prend la peine de bien examiner tout ce qu'ils ont fait, on trouvera que les beaux Ouvrages, que les belles Actions doivent s'attribuer aux autres qualités de leur Esprit, & que les Erreurs & les Fautes doivent être imputées à ce qu'ils ont eu de *vaste*. Ils ont eu ce *Vas-*
te ;

te; je l'avoüe: mais ç'a été leur Vice, & un Vice qui ne leur est pardonnable qu'en considération de leurs Vertus. C'est une Erreur de nôtre jugement, de faire leur Mérite d'une chose qui ne peut être excusée que par indulgence: s'ils n'étoient presque toujours grands, on ne leur permettroit pas d'être quelquefois *vastes*. Venons à l'examen de leurs Ouvrages & de leurs Actions, donnons à chaque Qualité les effets qui véritablement lui appartiennent, commençons par les Ouvrages d'*Aristote*.

Sa POÉTIQUE en est un des plus achevés; mais à quoi sont dûs tant de Préceptes judicieux, tant d'Observations justes, qu'à la netteté de son Jugement: on ne dira pas que c'est à son *Esprit vaste*. Dans la POLITIQUE, qui régleroit encore aujourd'hui des Législateurs, c'est comme sage, comme prudent, comme habile, qu'il régle les diverses Constitutions des Etats: ce ne fut jamais comme *vaste*. Personne n'est jamais entré si avant que lui dans le Cœur de l'homme, comme on le peut voir dans la MORALE, & dans la RHÉTORIQUE, au Chapitre des *Passions*; mais c'est comme pénétrant qu'il y est entré, comme un Philosophe qui savoit faire de profondes Réflexions, qui avoit fort étudié ses propres mouvemens, & fort observé ceux des autres. Ne fondez pas le mérite du *vaste* là-dessus; il n'y eût jamais aucune part. *Aristote* avoit proprement l'*Esprit vaste* dans la PHYSIQUE, & c'est de-là que sont venues toutes ses Erreurs; par-là il s'est perdu dans les Principes, dans la *Matiere premiere*, dans les Cieux, dans les Astres, & dans le reste de ses fausses Opinions.

Pour *Homere*, il est merveilleux tant qu'il est purement humain; juste dans les Caractères, naturel dans les *Passions*, admirable à bien connoître & à bien exprimer ce qui dépend de nôtre Nature. Quand son *Esprit vaste* s'est étendu sur celle des Dieux, il en a parlé si extravagamment, que *Platon* l'a chassé de sa République comme un Fou.

Sénèque a eu tort de traiter *Alexandre* d'un téméraire, qui devoit sa Grandeur à sa Fortune: *Plutarque* me paroît avoir raison, lors qu'il attribue ses Conquêtes à sa Vertu plus qu'à son Bonheur.

En

En effet, considérez *Alexandre* à son avènement à la Couronne, vous trouverez qu'il n'a pas eu moins du Conduite que de Courage pour s'établir dans les Etats de son Pere. Le mépris que l'on faisoit de la Jeunesse du Prince, porta ses Sujets à remuer, & ses Voisins à entreprendre; il punît des seditieux, & assujettit des inquiets. Toutes choses étant pacifiées, il prit des mesures pour se faire élire Général des Grecs contre les Perses, & ces mesures furent si bien prises, qu'on n'en eut pas attendu de plus justes du Politique le plus consommé. Il fut élu, il intreprit cette Guerre; il fit faire mille fautes aux Lieutenans de *Darius*, & à *Darius* lui-même, sans en faire aucune. Si la grandeur de son Courage ne l'avoit fait passer pour téméraire par les Périls où il s'exposoit, sa Conduite nous auroit laissé l'idée d'un Prince prudent, d'un Prince sage. Je vous le dépeins grand & habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez vaste; & c'est à ce Vaste qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal-à-propos. Un desir de Gloire que rien ne bornoit, lui fit faire une Guerre extravagante contre les *Scythes*: une Vanité démesurée lui persuada qu'il étoit Fils de *Jupiter*: le Vaste s'étendit jusqu'à sa douleur, lors que sa douleur le porta à sacrifier des Nations entières aux Mânes d'*Ephestion*. Après qu'il eut conquis le grand Empire de *Darius*, il pouvoit se contenter du Monde que nous connoissons; mais son Esprit vaste forma le dessein de la Conquête d'un autre: comme vaste, il entreprit son Expédition des *Indes*, où l'Armée le vouloit abandonner, où sa Flotte faillit à se perdre; d'où il revint à *Babylone* triste, confus, incertain, se défiant des Dieux & des Hommes. Beaux effets de l'Esprit vaste d'*Alexandre*?

Peu de Princes ont eu l'Esprit si vaste que *Pyrrhus*: sa Conversation avec *Cinéas*, cette Conversation qui n'est ignorée de personne, le témoigne assez. Sa Valeur, son Expérience à la Guerre lui faisoient gagner des Combats: son Esprit vaste qui embrassoit toutes choses, ne lui permit pas de venir à bout d'aucune; c'étoit entreprise sur entreprise, guerre sur guerre: nul fruit de la guerre. Vainqueur en *Italie*, vainqueur en *Sicile*, en *Macedoine*, vainqueur

par tout, nulle part bien établi ; sa fantaisie prévalant sur sa raison par de nouveaux Desseins chimériques, qui l'empêchoient de tirer aucun avantage des bons Succès.

On parle de *Catilina* comme d'un homme détestable ; on eût dit la même chose de *César*, s'il avoit été aussi malheureux dans son entreprise que *Catilina* le fut dans la sienne. Il est certain que *Catilina* avoit d'aussi grandes Qualités que nul autre des *Romains* : la naissance, la bonne mine, le courage, la force du corps, la vigueur de l'esprit : *nobili genere natus, magna vi & animi & corporis, &c.* Il fut Lieutenant de *Sylla* comme *Pompée* ; d'une Maison beaucoup plus illustre que ce dernier, mais de moindre autorité dans le Parti. Après la mort de *Sylla*, il aspira aux Emplois que l'autre fût obtenir ; & si rien n'étoit trop grand pour le crédit de *Pompée*, rien n'étoit assez élevé pour l'ambition de *Catilina*. L'impossible ne lui paroissoit qu'extraordinaire ; l'extraordinaire lui sembloit commun & facile : *VASTUS animus immoderata, incredibilia, nimis alta cupiebat.*

Et par-là vous voyez le rapport qu'il y a d'un Esprit vaste aux choses démesurées. Les Gens de bien condamnent son crime, les Politiques blâment son entreprise, comme mal conçûe ; car tous ceux qui ont voulu opprimer la République, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du Peuple, ou l'appui des Légions. *Catilina* n'avoit ni l'un ni l'autre de ces secours : son Industrie & son Courage lui tinrent lieu de toutes choses dans une Affaire si grande & si difficile. Il se fit lui-même une Armée de Soldats ramassés, qui n'avoient presque ni armes, ni subsistance ; & ces Troupes combattirent avec autant d'opiniâtreté, que jamais Troupes ayent combattu. Chaque Soldat avoit l'audace de *Catilina* dans le combat, *Catilina* la capacité d'un grand Capitaine, la hardiesse du Soldat le plus résolu & le plus brave. Jamais homme ne mourut avec une fierté si noble. Il est difficile au plus Homme de bien qui lira cette Bataille, d'être fort pour la République contre lui : impossible de ne pas oublier son Crime pour plaindre son Malheur. Il eût pu acquérir sûrement une grande Autorité selon les Loix : cet Ambitieux

tieux si vaste dans ses Projet, aspira toujours à la Puissance, & se porta à la fin à cette Conspiration funeste qui le perdit.

Qui fut plus grand, plus habile que *César*? quelle adresse, quelle industrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de *Suisses*, qui cherchoient à s'établir dans les *Gaules*? Il eut besoin d'autant de prudence que de valeur pour défaire & chasser loin de lui les *Allemands*: il eut une dextérité admirable à ménager les *Gaulois*, se prévalant de leurs jalousies particulières pour les assujettir les uns par les autres. Quelque chose de vaste qui se mêloit dans son Esprit avec ses belles qualités, lui fit abandonner ses mesures ordinaires pour entreprendre l'Expédition d'*Angleterre*. Expédition chimérique, vaine pour sa réputation, & tout-à-fait inutile pour ses intérêts. Que de machines n'a-t-il pas employées pour lever les obstacles qui s'opposoient au dessein de sa Domination? Il ruina le crédit de tous les Gens de bien qui pouvoient soutenir la République: il fit bannir *Cicéron* par *Clodius* qui venoit de coucher avec sa Femme: il donna tant de dégoût à *Catulus* & à *Lucullus*, qu'ils abandonnèrent les Affaires: il rendit la Probité de *Caton* odieuse, & la Grandeur de *Pompée* suspecte: il souleva le Peuple contre ceux qui protegeoient la Liberté. Voila ce qu'a fait *César* contre les Défenseurs de l'Etat; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aiderent à le renverser. Son inclination pour les Factieux se découvrit à la Conjuration de *Catilina*; il fut des Amis de *Catilina*, & complice secret de son Crime: il rechercha l'amitié de *Clodius*, homme violent & téméraire: il se lia avec *Crassus*, plus riche que bon Citoyen: il se servit de *Pompée* pour aquerir du crédit. De qu'on songea à donner des bornes à son Autorité, & à prévenir l'établissement de sa Puissance, il n'oublia rien pour ruiner *Pompée*. Il mit *Antoine* dans ses intérêts; il gagna *Curion* & *Dolabella*: il s'attacha *Hirtius*, *Oppius*, *Balbus*, & tout autant qu'il pût de gens inquiets, audacieux, entreprenans, capables de travailler sous lui à la ruine de la République. Des mesures si fines, si artificieuses; des moyens si cachés, & si délicats; une conduite si étudiée en toutes choses; tant de dissimulation, tant de secret, ne peuvent s'attribuer à un Esprit

vaste ; ses fautes , ses malheurs , sa ruine , sa mort ne doivent s'imputer qu'à cet Esprit. Ce fut cet Esprit qui l'empêcha d'affujettir *Rome* comme il le pouvoit , ou de la gouverner comme il l'eût dû. C'est ce qui lui donna fantaisie de faire la guerre aux *Parthes* , quand il falloit s'assurer mieux des *Romains*. Dans un Etat incertain , où les *Romains* n'étoient ni Citoyens , ni Sujets , où *César* n'étoit ni Magistrat , ni Tiran , où il violoit toutes les Loix de la République , & ne savoit pas établir les siennes ; confus , égaré , dissipé dans les *vastes Idées* de sa Grandeur , ne sachant régler ni ses pensées , ni ses affaires , il offensoit le Sénat , & se fioit à des Sénateurs ; il s'abandonnoit à des infidèles , à des ingrats , qui préférant la Liberté à toutes les Vertus ; aimèrent mieux assassiner un Ami & un Bien-facteur , que d'avoir un Maître. Louez , Messieurs , louez l'*Esprit vaste* , il a coûté à *César* l'Empire & la Vie.

Bautru , qui étoit un assez bon Juge du mérite des Grands-hommes , avoit coutume de préférer *Charles-Quint* à tout ce qu'il y avoit eu de plus Grand dans l'*Europe* , depuis les *Romains*. Je ne veux pas décider , mais je pourrois croire que son Esprit , son Courage , son Activité , sa Vigueur , sa Magnanimité , sa Constance , l'ont rendu plus estimable qu'aucun Prince de son tems. Lors qu'il prit le Gouvernement de ses Etats , il trouva l'*Espagne* revoltée contre le Cardinal *Ximenes* , qui en avoit la Régence. L'humeur austere , & les manieres dures de ce Cardinal étoient insupportables aux *Espagnols* : *Charles* fut obligé de venir en *Espagne* , & les Affaires étant passées des mains de *Ximenes* dans les siennes , tous les Grands se remirent dans leur devoir , & toutes les Villes rentrèrent bien-tôt dans l'obéissance. *Charles-Quint* fut plus habile ou plus heureux que *François I.* dans leur concurrence pour l'Empire : *François* se trouvoit plus riche & plus puissant ; *Charles* l'emporta par sa fortune , ou par la supériorité de son génie. Le gain de la Bataille de *Pavie* , & la prise de *Rome* , laisserent prisonniers entre ses mains un Roi de *France* & un Pape : Triomphe qui a passé tous ceux des *Romains*. La grande Ligue des *Smalcalde* fut ruinée par sa conduite & par sa valeur. Il changea

changea toute la face des Affaires d'*Allemagne*: transféra l'Electo-
rat de *Saxe* d'une branche à une autre, de *Frederic* vaincu & dé-
poüillé, à *Maurice*, qui avoit suivi le parti du Victorieux. La
Religion même fut soumise à la Victoire, & elle reçût de la vo-
lonté de l'Empereur le fameux INTERIM * dont on parlera
toujours. Mais cet *Esprit vaste* embrassa trop de choses pour en
régler aucune: il ne fit pas réflexion qu'il pouvoit plus par autrui
que par lui-même; & dans le tems qu'il croyoit avoir assujetti
Rome & l'Empire, *Maurice* tournant contre lui les Armées qu'il
sembloit commander pour son service, faillit à le surprendre à *Ins-
pruck*, l'obligea de se sauver en chemise, & de se retirer en toute
diligence à *Villach*. Il est certain que *Charles-Quint* avoit de gran-
des Qualités, & qu'il a fait de très grandes choses; mais cet *Esprit
vaste* dont on le loue, lui a fait faire beaucoup de fautes, &
lui a causé bien des malheurs. C'est à cet *Esprit* que sont dûs
de funestes Entreprises en *Afrique*; c'est à lui que sont dûs divers
Dessins aussi mal conçus que mal suivis; à lui que sont dûs ces
Voyages de Nations en Nations, où il entroit moins d'intérêt que
de fantaisie. C'est cet *Esprit vaste* qui l'a fait nommer *Chevalier
Errant* par les *Espagnols*, & qui a donné le prétexte aux mal-
affectionnés, de l'estimer plus grand Voïageur que grand Conqué-
rant. Admirez, Messieurs, admirez la Vertu de cet *Esprit Vaste*.
Il tourne les Héros en *Chevaliers Errants*, & donne aux vertus
héroïques l'air des Aventures fabuleuses.

Je pourrois faire voir que cet *Esprit Vaste* fut cause de toutes les
Disgraces du dernier Duc de *Bourgogne*, aussi bien que de celles de
Charles Emanuel Duc de *Savoie*: mais j'ai impatience de venir au
Cardinal de *Richelieu*, pour démêler en sa personne les differens
effets du Grand & du *Vaste*.

On peut dire du Cardinal de *Richelieu*, que c'étoit un fort
grand Génie; & comme Grand, il apporta des avantages extraor-
dinaires à nôtre Etat: mais comme *Vaste* (ce qu'il étoit quelque-
fois) il nous a mené bien près de nôtre ruine. Entrant dans le
Ministère il trouva que la *France* étoit gouvernée par l'*Esprit* de
Rome.

* C'étoit une
espece de Régle-
ment que Char-
les-Quint fit en
1548. sur les
Articles de Foi
qu'il vouloit
qu'on crût gé-
néralement en
Allemagne.
EN ATTEN-
DANT qu'un
Concile en eût
décidé.

* Denis Simon de Marquemont Archevêque de Lyon, alors Ambassadeur de France à Rome, ensuite élevé au Cardinalat.

Rome & par celui de *Madrid*. Nos Ministres recevoient toutes les impressions que Monsieur de *Marquemont* * leur donnoit : le Pape inspiroit toutes choses à cet Ambassadeur ; les *Espagnols* toutes choses au Pape. Le Roi jaloux de la Grandeur de son Etat, autant qu'un Roi le peut être, avoit intention d'en suivre les Interêts : les Artifices de ceux qui gouvernoient, lui faisoient suivre ceux des Etrangers ; & si le Cardinal de *Richelieu* ne se fût rendu maître des Conseils, le Prince naturellement ennemi de l'*Espagne* & de l'*Italie*, eût été bon *Espagnol* & bon *Italien*, malgré toute son aversion. Je veux rapporter une chose peu connue, mais très véritable. Monsieur de *Marquemont* écrivit une grande Lettre au Cardinal de *Richelieu* sur les Affaires de la *Valteline* ; & pour se rendre nécessaire auprès du nouveau Ministre, il l'instruisit avec soin des mesures délicates qu'il falloit tenir, lors qu'on avoit à faire aux *Italiens* & aux *Espagnols*. Pour réponse, le Cardinal de *Richelieu* lui écrivit quatre Lignes, dont voici le sens :

Le Roi a changé de Conseil, & le Conseil de Maxime. On enverra une Armée dans la Valteline, qui rendra le Pape plus facile, & nous fera avoir raison des Espagnols.

Monsieur de *Marquemont* fut fort surpris de la sécheresse de cette Lettre, & plus encore du nouvel Esprit qui alloit régner dans le Ministère. Comme il étoit habile homme, il changea le Plan de sa Conduite, & demanda pardon au Ministre d'avoir été assez présomptueux pour vouloir donner des lumières, lors qu'il en devoit recevoir ; avouant l'Erreur où il avoit été, d'avoir crû qu'on pouvoit réduire les *Espagnols* à un Traité raisonnable, par la seule Négociation. Monsieur de *Seneffere* a dit souvent, que cette petite Lettre du Cardinal de *Richelieu* à Monsieur de *Marquemont*, a été la première chose qui a fait comprendre le dessein qu'avoit le Cardinal d'abaisser la Puissance d'*Espagne*, & de rendre à notre Nation la supériorité qu'elle avoit perdue. Mais pour entreprendre au dehors, il falloit être assuré du dedans ; & le parti Huguenot étoit

étoit si considérable en *France*, qu'il sembloit faire un autre Etat dans l'Etat. Cela n'empêcha pas *Richelieu* de le réduire. Comme on avoit fait la guerre assez malheureusement, durant le Ministère du Connétable de *Luynes*, il falut faire un Plan tout nouveau, & ce Plan produisit des effets aussi heureux, que l'autre avoit eu des succès peu favorables. On ne doutoit point que la *Rochelle* ne fût l'Âme du Parti: c'est là que se faisoient les Délibérations, que les Dessesins se formoient, que les Interêts de cent & cent Villes venoient à s'unir; & c'étoit de là qu'un Corps composé de tant de parties séparées, recevoit la chaleur & le mouvement. Il n'y avoit donc qu'à prendre la *Rochelle*: la *Rochelle* tombant faisoit tomber tout. Mais lors qu'on venoit à considérer la force de cette Place; lors que l'on songeoit au monde qui la défendrait, & au zèle de tous ces Peuples; quand on considéroit la facilité qu'il y avoit à la secourir, qu'on voyoit la Mer toute libre, & par-là les Portes ouvertes aux Etrangers; alors on croyoit imprenable ce qui n'avoit jamais été pris: il n'y avoit qu'un Cardinal de *Richelieu* qui n'eût pas désespéré de le pouvoir prendre. Il espéra, & ses esperances lui firent former le dessein de ce grand Siège. Dans la délibération, toutes les difficultés furent levées; dans l'exécution, toutes vaincues. On se souviendra éternellement de cette Digue fameuse, de ce grand Ouvrage de l'Art qui fit violence à la Nature, qui donna de nouvelles bornes à l'Océan. On se souviendra toujours de l'opiniâtreté des Assiégés, & de la constance des Assiégeans. Que serviroit un plus long discours? On prit la *Rochelle*; & à peine se fut-elle rendue, que l'on fit une grande Entreprise au dehors.

Le Duché de *Mantouë* étant échû par succession au Duc de *Nevers*, la *France* s'y voulut établir, & l'*Espagne* assembla une Armée pour l'en empêcher. L'Empereur, sous prétexte de ses Droits, mais en effet pour servir l'*Espagne*, fit passer des Troupes en *Italie*, & le Duc de *Savoie*, qui étoit entré dans les interêts de la Maison d'*Autriche*, nous devoit arrêter au Passage des Montagnes, pour donner loisir aux *Espagnols* & aux *Allemands* d'exécuter leurs desseins.

desseins. Tant d'oppositions furent inutiles : le Pas de *Suse* fut forcé ; l'Armée de l'Empereur se perdit ; *Spinola* mourut de regret de n'avoir pas pris *Casal* ; & le Duc de *Nevers* reconnu Duc de *Mantouë*, demeura paisible possesseur de son Etat. Tandis que l'Armée de l'Empereur se ruinoit en *Italie*, on fit entrer le Roi de *Suede* en *Allemagne*, où il gagna des Batailles, prit des Villes, étendit ses Conquêtes depuis la Mer *Baltique* jusques au *Rhin*. Il devenoit trop puissant pour nous, lors qu'il fut tué : sa Mort laissa les *Suedois* trop foibles pour nos interêts. Ce fut-là le Chef-d'œuvre du Ministère du Cardinal de *Richelieu*. Il retint des Troupes qui vouloient repasser en *Suede* : il fortifia les bonnes intentions d'une jeune Reine mal établie, & s'assura si bien du Général *Banier*, que la Guerre se fit sous le nouveau Règne avec la même vigueur qu'elle s'étoit faite sous ce grand Roi. Quand le Duc de *Weymar* & le Maréchal de *Horn* eurent perdu la Bataille de *Nortlingue*, le Cardinal de *Richelieu* redoubla les secours, fit passer de grandes Armées en *Allemagne*, arrêta le progrès des Impériaux, & donna moyen aux *Suedois* de rétablir leurs Affaires dans l'Empire.

Voilà ce qu'a fait le Cardinal de *Richelieu*, comme Grand, comme magnanime, comme sage, comme ferme : voyons ce qu'il a fait par son *Esprit vaste*.

La Prison de l'Electeur de *Treves* nous fournît le sujet ou le prétexte de déclarer la Guerre aux *Espagnols* ; & ce dessein étoit digne de la grande Ame du Cardinal de *Richelieu* : mais cet *Esprit vaste* qu'on lui a donné, se perdit dans l'étendue de ses Projets. Il prit de si fausses mesures pour le dehors, & donna un si méchant ordre au dedans, que nos Affaires vrai-semblablement en devoient être ruinées. Le Cardinal se mit en tête le dessein le plus chimérique que l'on ait jamais vû ; c'étoit d'attaquer la *Flandre* par derriere, & lui ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'*Allemagne* par le moyen de la *Meuse*. Il s'imagina qu'il prendroit *Bruxelles*, & feroit tomber les *Pays-bas* en même tems. Pour cet effet il envoya une Armée de trente-cinq

cinq mille hommes joindre celle du Prince d'Orange dans le Brabant. Mais au lieu d'enfermer la Flandre entre la Meuse & la Somme, il enferma nôtre Armée entre les Places de la Flandre & celles de la Meuse; en sorte qu'il ne venoit ni Vivres ni Munitions dans nôtre Camp; & sans exagération, la misère y fut si grande, qu'après avoir levé le Siège de Louvain, soutenu par de simples Eco-liers, les Officiers & les Soldats revinrent en France, non pas en corps comme des Troupes, mais séparés, & demandans par au-mône leur subsistance, comme des Pelerins. Voila ce que pro-duisit l'Esprit vaste du Cardinal, par le Projet chimérique des deux Armées de la Jonction. La seconde Campagne, ce même Esprit dissipé en ses idées, prit moins de mesures encore. Les Ennemis forcerent Monsieur le Comte de Soissons, qui défendoit le Passage de Bray avec un Corps peu considerable. La Somme passée, ils se rendirent maîtres de la Campagne, prirent nos Villes, qu'ils trou-verent dépourvûes de toutes choses, porterent la désolation jusqu'à Compiègne, & la frayeur jusques dans Paris. Belle louange pour le Cardinal de Richelieu d'avoir été vaste dans ses Projets! Cette même qualité que Messieurs de l'ACADEMIE font tant valoir, ne lui fit pas faire moins de fautes la Campagne d'Aire. Il en-treprit un grand Siège en Flandre, au même tems que Monsieur le Comte entroit en Champagne avec une Armée. A peine eûmes-nous pris Aire, que le Maréchal de la Meilleraye fut poussé, & la Ville assiégée par les Ennemis. Que si Monsieur le Comte n'eût pas été tué après avoir gagné la Bataille de Sedan*, on pouvoit s'attendre au plus grand desordre du monde, dans la disposition où étoient les esprits. Si Messieurs de l'ACADEMIE avoient connu particulièrement Monsieur de Turenne, ils auroient pû voir que l'Esprit vaste du Cardinal de Richelieu n'avoit aucune recom-mandation auprès de lui. Ce grand Général admiroit cent Qua-lités de ce grand Ministre, mais il ne pouvoit souffrir le vaste dont il est loué. C'est ce qui lui a fait dire que le Cardinal Ma-zarin étoit plus sage que le Cardinal de Richelieu; que les Desseins du Cardinal Mazarin étoient justes & réguliers, ceux du Cardinal de

* Louis de Bourbon Com-
te de Soissons,
fut tué à la
Bataille de la
Marfée près de
Sedan en 1641.

Richelieu plus grands & moins concertés pour venir d'une imagination qui avoit trop d'étendue.

Voilà, Messieurs, une partie des Raisons que j'avois à vous dire contre le VASTE. Si je ne me suis pas soumis au Jugement que vous avez donné en faveur de Madame *Mazarin*, c'est que j'ai trouvé dans vos Ecrits une Censure du VASTE beaucoup plus forte que celle qu'on verra dans ce Discours. En effet, Messieurs, vous avez donné des bornes si justes à vos Esprits, que vous semblez condamner vous-mêmes le Mot que vous défendez.



LETTRE



L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

J'AI entrepris de vous donner un Conseil, Madame, quoi que les Femmes n'aiment pas à en recevoir. Mais il n'importe, je suis trop dans l'intérêt de votre Beauté, pour ne vous avertir pas du tort que vous lui ferez, s'il vous arrive de vous parer à la Naissance de la Reine. Laissez les Ornaments pour les autres: les Ornaments sont des Beautés étrangères qui leur tiennent lieu de naturelles; & nous leur sommes obligés de donner à nos yeux quelque chose de plus agréable que leurs personnes. Nous ne vous aurions pas la même obligation, Madame, si vous en usiez comme elles. Chaque Ornement qu'on vous donne cache une Beauté, chaque Ornement qu'on vous ôte vous rend une Grace, & vous n'êtes jamais si bien que lors que l'on ne voit en vous que vous-même.

La plupart des Dames se perdent avantageusement sous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs Perles, qu'on trouveroit fort mal avec leurs Coûs. Le plus beau Collier du monde seroit un méchant effet sur le vôtre. Il en arriveroit quelque changement en votre personne, & tout changement qui se fait dans une chose parfaite, ne lui sauroit être avantageux. Que ceux

U u 2

qui

* Monsieur
Colbert & Mr.
Dumetz Gar-
de du Trésor
Royal, avoient
en garde les
Pierreries de
Madame Ma-
zarin.

qui retiennent vos Pierreries, servent bien votre Beauté! Je suis plus votre serviteur qu'homme du monde: mais tout votre serviteur que je suis, je trouve des jours à excuser Monsieur Colbert, & Monsieur Dumetz *. Si vous étiez dans la condition où vous devriez être, on ne démêleroit pas si aisément les avantages de votre mérite d'avec ceux de votre fortune. Ces Messieurs nous en ôtent l'embarras: graces au soin qu'ils ont de bien séparer ces deux choses, nous voyons nettement que vous n'avez obligation qu'à vous-même, de tous les sentimens qu'on a pour vous. Laissez, laissez ruiner les autres en Pierreries & en Habits, la Nature a fait pour vous toutes les dépenses. Vous seriez une ingratitude, & nous aurions méchant goût, si nous n'étions également contents des libéralités qu'elle vous a faites.

† Louis d'Am-
boise, Seigneur
de Buffi, Mar-
quis de Reinel,
Capitaine de
cinquante hom-
mes d'Armes
du Roi, Gon-
verneur &
Lieutenant gé-
néral en An-
jou, premier
Gentilhomme
de la Chambre
du Duc d'A-
lençon, se ren-
dit illustre par
son Courage,
& par sa Poli-
tesse. La Reine
Marguerite en
parle avec élo-
ge dans ses
MEMOIRES,

Je voudrois bien vous voir faire à la Naissance de la Reine, ce que fit autrefois *Buffi d'Amboise* † à un Tournois. Ayant fû que tous les grands Seigneurs de la Cour devoient faire des dépenses extraordinaires pour leurs Equipages & pour leurs Habits, il habilla ses gens comme des Seigneurs, & marcha vêtu fort simplement au milieu de ce Train si magnifique. La Nature fit valoir tellement ses avantages en la personne de *Buffi*, que *Buffi* fut pris seul pour un grand Seigneur, & tous les Seigneurs qui s'étoient fiés à la Magnificence, ne passerent que pour des Valers. Réglez-vous, Madame, sur l'exemple de *Buffi*; faites habiller *Fanchon* & *Grenier* § en Duchesses, & marchez vêtue comme une simple Demoiselle avec le seul charme de votre Beauté. Toutes les Dames seront prises pour des *Fanchons*, & la simplicité, de votre Habit n'empêchera pas que vous ne soyez au dessus de toutes les Reines. Je

ne personne qui ne lui étoit pas indifférente: elle avouë même qu'on disoit hautement au Roi Henri IV. son Mari qu'IL LA SERVOIT. *Buffi* fut malheureusement assassiné en 1579. dans son Gouvernement d'Anjou à l'âge d'environ 28. ans. Le Comte de Monforeau ayant sù qu'il voyoit sa Femme, la força le Poignard sur la gorge de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. *Buffi* vint; & de là que le Comte sût qu'il étoit dans la Chambre de sa Femme, il s'y jettea avec cinq ou six hommes armés. *Buffi* ne trouvant pas la partie égale sauta par une fenêtre dans la cour; mais il s'y vit bientôt attaqué par d'autres personnes. Il se défendit long-tems avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien chèrement sa vie. Brantôme n'a pas osé s'étendre sur la Mort tragique de *Buffi d'Amboise*, dans l'Abregé qu'il a donné de sa Vie au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

§ Deux Demoiselles de Madame Mazarin.

Je n'aime pas à faire des Contes, & une vanité peut-être assez mal fondée, me fait préférer l'expression de ce que j'imagine au récit de ce que j'ai vu. Le métier de Conteur est une puerilité dans les Jeunes gens, & une foiblesse dans les Vieillards. Quand l'esprit n'a pas encore acquis sa force, ou qu'il commence à la perdre, il aime à dire ce qui ne coûte rien à penser. Je renonce au plaisir que me donne mon imagination, pour vous conter une petite Avanture que j'ai vu arriver à la Haye.

Dans le tems que je demeurois à la Haye, il prit envie un jour à Monsieur le Comte de Guiche * & à Monsieur de La Valiere † de se parer pour attirer les yeux du Peuple, & ils voulurent que la parure eût également de la magnificence & de l'invention. Le Comte de Guiche se distingua par beaucoup de singularités, Il portoit une Aigrette à son chapeau; & une Boucle de diamans qu'il eût souhaités plus gros pour cette occasion, tenoit le chapeau retroussé. Il avoit au cou du Point de Venise, qui n'étoit ni cravate ni collet : c'étoit une espece de petite Fraise qui pouvoit contenter l'Inclination secrète qu'il avoit prise pour la Golille à Madrid. Après cela, vous eussiez attendu une Roupille à l'Espagnole, & c'étoit une Veste à la Hongroise. Ici l'Antiquité lui revint en tête, pour lui mettre aux jambes des Brodequins : mais plus galant que les Romains, il y avoit fait écrire le nom de sa Maîtresse en lettres assez bien formées dans une broderie de perles. Du chapeau jusqu'à la veste, la Bizarria de l'Amirante avoit tout réglé : le Comte de Serin regnoit à la Veste, & l'idée de Scipion lui avoit fait prendre les Brodequins. Pour La Valiere il se mit le plus extraordinairement qu'il lui fut possible : mais il sentoit trop le François; & pour dire la vérité, il ne pût s'élever à la Perfection de la Bizarrerie.

Telle étoit la parure de nos Messieurs, quand ils entrèrent dans le Voorhout, lieu destiné pour la promenade à la Haye. A peine y étoient-ils entrés, qu'on accourut de toutes parts pour les regarder, & le monde surpris de la nouveauté, ne savoit encore s'il la falloit admirer comme extraordinaire, ou s'en moquer comme d'une chose

* Armand
de Grammont.
mort sur la fin
de l'Année

† Frere de
Madame La
Duchesse de la
Valiere.

Antoine
Charles de
Grammont
Comte de Lou-
vigny, présen-
tement Duc de
Grammont.

chose extravagante. dans cette petite suspension où l'on songeoit à se déterminer, Monsieur de *Louvigny* * arriva. Il avoit un habit noir tout simple; & de beau linge faisoit sa parure: mais on lui voyoit la plus belle Tête du monde, le plus agréable Visage & le meilleur Air. Sa modestie insinuoit le mérite de ses Qualités; les Femmes étoient touchées, il plaisoit aux Hommes. Disons la vérité, il touchoit tout. Sans vous, Madame, la question seroit décidé, & les avantages de vôtre Sexe seroient perdus. Vous êtes la seule Femme qui puissiez faire sur nous des impressions plus fortes, Après vous avoir dépeint ses charmes, vous n'aurez pas de peine à en deviner les effets. Tous les Spectateurs furent aussi touchés, que Monsieur le Comte de *Guiche* & Monsieur de *La Valiere* furent confondus. On se souvient encore à la *Haye* de l'Avantage de Monsieur de *Louvigny*, & de la défaite de ces Messieurs. Si je n'étois pas en *Angleterre*, il m'en souviendrait plus qu'à personne; mais vous ruinez tous objets & toutes idées; vous déferiez cent *Midletons* & cent *Louvignys*: que reste-t-il dans l'un & dans l'autre Sexe à vous opposer?



P O U R

POUR
MADEMOISELLE

DE

BEVERWEERT*

* Charlotte de Nassau, dont on a déjà parlé, Pag. 299. Elle étoit Sœur des Comtesses d'Arlington & d'Offen, de Messieurs d'Odyck, d'Odykerk, &c. le Roi Charles II. donna à Mademoiselle Beverweert le rang de Fille de Comte.

A peine étions-nous à une lieue d'Euston †, que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu, la commodité de la vie qu'on y mène, le mérite & l'honnêteté du Maître & de la Maîtresse de la Maison ; les Charmes de la Belle Egyptienne ; les agrémens d'une Indifférente pour qui on ne peut jamais être indifférent ; celle qu'on voit toujours avec plaisir, & qu'on entend toujours avec surprise ; cet Esprit si vif & si juste, cette humeur si libre avec une conduite si réglée : toutes ces personnes, toutes ces choses se présenterent à notre imagination, & nous firent comprendre que les Biens sont moins connus quand on les possède, que lors qu'on les perd.

† Maison de Campagne du Comte d'Arlington, dans le Comté de Suffolck.

L'affliction endormit Monsieur l'Ambassadeur de Portugal §, par conformité peut-être avec Madame de Beverweert, qui ne dort jamais si bien que dans le tems qu'elle se trouve fort affligée. Comme les constitutions sont différentes, ma douleur me tint éveillé, pour songer à ce que nous perdions. J'entretins assez long-tems ces tristes pensées, qui n'étoient pas sans douceur : mais passant d'une Réverie à une autre, je me trouvai à la fin dans celles de *Don Quichote*, & l'esprit de Chevalerie venant à me transporter, je m'écriai tout haut ; Chevaliers de SUFFOLCK Palmerins

§ Don Francisco Comte de Mélos.

* Petite Ville
du Comté de
Suffolk.

*Palmerins de BURY**, venez confesser au Chevalier du TAGE, & au Mancheque NORMAN, que toutes les ORIANES & les ANGELIQUES du monde ne sont pas dignes de déchausser la sans-pareille CAROLINE D'EUSTON.

Transporté comme j'étois, & plus Don Quichote que Don Quichote même, je vis venir deux Marchands, que je pris aussi-tôt pour deux Chevaliers. Ils avoient des Bâtons qui me parurent des Lances, & des Bonnets rabattus comme celui de Mylord Townsend, qui passèrent dans mon esprit pour des Casques dont la Visière étoit abaissée. Cet équipage qui me sembloit un vrai appareil du Guerre, ne me laissa pas douter du combat : & dans cette pensée je criai trois fois, *Ami SANCHE*, selle Rossinante & accommode le Grison.

† Un Laquais
de Mylord Ar-
lington, à qui
on avoit donné
le nom de Doc-
teur.

Le Docteur † qui étoit derrière le Carrosse, croyant que je l'appellois, descendit en diligence, & vint me demander ce qu'il me plaisoit. *Selle Rossinante, SANCHE*, & dépêche-toi ; car *voici assurément une Avanture*. Le bon Docteur pensa que je demandois une Monture, & que pour être ennuyé du Carosse, je voulois monter à cheval ; ce qui lui fit dire qu'il n'y avoit pas même assez de Chevaux pour le Train de Son Excellence. La réponse du Docteur me fit rappeler mes esprits, & la machine de Chevalerie qui s'étoit formée dans ma tête, commençant à se dissiper, le Chevalier du Tage redevint peu-à-peu l'Ambassadeur de Portugal, le Mancheque Normand se changea en Saint-Evremond, & les Marchands passèrent paisiblement auprès de nous avec des Bâtons & des Bonnets.

Ce n'étoit pas faire un grand sacrifice à Mademoiselle de Beverweert, que de perdre mon Jugement pour l'amour d'elle. Le peur que j'en ai n'en rendoit pas la perte considérable. Celui de l'Ambassadeur étoit important ; aussi le ménagea-t-il beaucoup mieux que je n'avois fait le mien ; & vous allez voir qu'il le conserva aussi sain & aussi entier dans sa douleur, que s'il avoit été dans l'état le plus tranquille.

Comme nous arrivâmes à une Rivière dont les Eaux se débordoi-

doient par l'abondance de la pluie qui étoit tombée, je lui représentai la facilité qu'il auroit de satisfaire à ce que les Vers de Mademoiselle de *La Roche* * desiroient de son Amour ; c'étoit peu de chose ; ce n'étoit que de chercher à mourir ; pour se donner la gloire des Héros amoureux. „ Si j'avois, me dit-il, une Passion sale & vilaine pour Mademoiselle de *Beverweert*, je ne refuserois pas de me noyer dans une Eau si trouble : mais tous mes desirs sont honnêtes, & méritent bien que je me noye dans une belle Eau, claire, nette & digne de la pureté de mes pensées. „ Vivez, repris-je, vivez, Monsieur l'Ambassadeur : s'il vous faut pour vous noyer une Eau aussi nette que la lumière de votre jugement, vous ne vous noyerez de long-tems.

* Mademoiselle de La Roche Guilhen étoit alors auprès de la Fille unique du Comte d'Arlington, mariée ensuite au Duc de Grafton. Cette Demoiselle est Auteur de quelques Traductions, & de plusieurs Romans.

Nous sortions de la Rivière avec ces sortes de discours quand Charles parut, & il poussa son Cheval vers nous de si bonne grace, qu'on l'auroit plutôt pris pour un Chevalier qui entroit en lice, que pour un Laquais qui venoit rendre conte d'une Commission. A la vérité, son Eloquence fut assez confuse quand il vint à parler ; car trente Monseigneur, mêlez avec autant de Monsieur Fermyn, de Bury, de Mylord Crofts, & de Chively, laissèrent deviner à peine, que Charles n'avoit trouvé personne à la maison.

Si le déplaisir d'avoir quitté Euston avoit laissé place à d'autres chagrins, j'en aurois eu beaucoup de voir le méchant succès de toutes mes Lettres : mais il ne m'étoit permis de m'affliger que d'une chose ; je laissois le soin à Monsieur l'Ambassadeur de faire des réflexions sur la maladie de Mylord Crofts, & sur l'absence de Monsieur Fermyn.

Nous quittions la pensée d'aller à Chively, croyant que Monsieur Fermyn † n'y étoit plus, quand nous trouvâmes un de ses gens à Newmarket, qui me rendit une Lettre de sa part. Cette Lettre nous disoit, qu'ayant appris à son retour de Bury le dessein que nous faisions de l'aller voir, il nous conjuroit autant qu'il lui étoit possible de n'y manquer pas. Nous y allâmes, & fûmes très bien reçus par un homme qui renonçant à la Cour, en avoit porté la Civilité & le Bon-gout à la Campagne.

† Mylord Douvres d'à présent : Chively est sa Maison de Campagne, à deux milles de Newmarket.

Pendant que Monsieur l'Ambassadeur admiroit le Bois, les Jardins & les Espaliers; pendant qu'il louoit l'Ecurie, abattoit quelque Muraille, achevoit la Maison, & changeoit l'entrée; je me représentois Mademoiselle de *Beverweert*, jouant au Billard, jouant à l'Hombre, & quelquefois il me sembloit que je lui voyois mettre une perle à l'oreille de certain Chevalier, comme un ornement convenable à son air galant, & qui pouvoit relever le mérite de ses agréables courtoisies.

Après avoir fait un fort grand Repas, où j'avois porté plus de réverie que d'appétit, il falut nous séparer de Monsieur *Fermyn*, & poursuivre le Voyage que nous avions commencé. Au sortir du Bois, Monsieur l'Ambassadeur reprit la tristesse qu'il avoit suspendue, & je continuai celle que je n'avois pas quittée. Ce ne fut que mélancolie, & une mélancolie si grande, qu'un long chemin & un tems fâcheux n'y pûrent rien ajouter.

* Maison de
Campagne du
Comte de Suffolk.

L'ennui d'*Audley-End* * eut plus de force. Cette grande Maison, vaste & solitaire, inspira de nouveaux chagrins, & mit le Comte de *Melos* en tel état, qu'à peine fût-il louer la Galerie, blâmer les Appartemens & les Jardins. Alors je crus qu'il étoit tems de faire une seconde tentative, & pour n'oublier aucun des secours qui se peuvent offrir au desespoir d'un Ami, je lui proposai officieusement de se pendre à quelqu'un de ces longs & tristes Arbres que Mademoiselle de *Beverweert* fait ressembler à Mylord *Suffolk*: mais je trouvai un Ambassadeur au lieu d'un Héros amoureux; &

† Le Comte
de Melos venoit d'être nommé par le Roi de Portugal, son Ambassadeur Plénipotentiaire au Traité de Nimegue.

un Esprit politique, capable de négocier à *Nimegue* †, plutôt qu'un Amant desespéré propre à finir tragiquement la violence d'une Passion. Peut-être que le Comte de *Melos* n'a pas voulu mourir de douleur dans l'absence, pour mourir de joye au retour: peut-être espere-t-il qu'après qu'il aura donné la Paix à l'*Europe*, Mademoiselle de *Beverweert* ne refusera pas de lui donner ce repos heureux que ses longs services ont bien mérité. Pour moi, j'ai voulu vivre, je l'avoüe, & je voudrois vivre éternellement pour honorer Mademoiselle de *Beverweert* & la servir.

LETTRE

L E T T R E

A

MADEMOISELLE

D E

B E V E R W E E R T.

J E me suis assez mal justifié auprès de vous ; du méchant usage que j'ai fait des droits que nous avions sur la Vie de Son Excellence. Si vous vous contentiez d'une petite Mort subalterne, je vous offrirois la mienne, pour en faire faire ce qu'il vous plairoit à Mademoiselle de *La Roche* : mais ma Mort ne mérite pas d'être considérée. Je suis peu de chose en quoi que ce soit ; petit Joueur auprès de Madame *Mazarin*, petit Mortel auprès de vous, indigne de mourir pour votre service. Je veux vivre, & joindre mes Ressentimens aux vôtres, pour nous venger de l'Ambassadeur, & rétablir par notre vengeance l'honneur de vos Charmes. Je n'espere plus rien aux Rivières, ni aux Arbres d'*Audley-End*. Son Excellence n'est pas Excellence à se noyer, ni à se pendre : elle engraisse de vos rigueurs, & votre indifférence lui donne une Allure si ferme & si assurée, que je lui trouve de la santé pour faire quatre Paix générales au lieu d'une *. Il pourroit enterrer tous les Plenipotentiaires de *Nimegue* ; si vous continuez à le maltraiter : *ma lasciate far a me, son furbo* ; & je vous donnerai une invention à réduire le Comte de *Mélos* au plus pitoyable état du monde. J'ai observé que vos Cruautés le font vivre : il faut que vos Fa-veurs le fasse périr. Il me souvient de certaines Amours, où Son

* Le Comte de Mélos étoit d'une extrême maigreur : il avoit une démarche si chancelante, qu'on eut dit qu'il alloit tomber à chaque pas. Il mourut à Londres dans le tems qu'il se préparoit à passer la Mer pour se rendre à Nimegue.

X x 2

Excellence

Excellence eut contentement ; mais il ne se moqua pas des graces de la Belle, comme il fait de vos rigueurs ; car il en devint malade à un tel point, que les Médecins eurent bien de la peine à le guerir. Quand on a de bons Exemples, il n'est pas mal-aisé de se conduire : je vous conseille, Mademoiselle, de vous régler sur celui-ci ; & ne me croyez jamais, si quatre jours de bon traitement ne reculent plus le Voyage de *Nimegue*, que l'opposition des *Espagnols*, & celle de tous les Confédérés ensemble ne feroient. Je vais vous expliquer la chose en Vers, aussi bien vous en dois-je quelques-uns pour ceux que vous m'avez envoyez. Vous aurez nom *Caliste*, s'il vous plaît : le Nom est beau, grand, & sonore ; non pas comme ceux d'une chetive *Philis*, & d'une mince *Iris*, qui ne sauroient me donner jamais une grande idée.

Caliste à ses vœux trop rebelle
 Semble avoir résolu sa mort,
 Mais *Caliste* se trompe fort
 De faire avec lui la cruelle.
 Les rigueurs assûrent ses Jours ;
 Pour en finir bien-tôt le cours
 Il faut contenter son envie ;
 Il vivroit cent ans de Desirs,
 Mais je croi qu'il n'a pas de vie,
 Pour cinq ou six jours de Plaisirs.

Commencez d'être favorable,
 Demain augmentez l'amitié,
 Venez aux pleins effets d'une bonne pitié,
 C'est-là le vrai moyen de punir le Coupable.
 Il peut souffrir tous les tourmens
 Qu'Amour fait donner aux Amans
 D'une Constance non commune ;
 Philosophe en adversité,
 Peu capable en prospérité
 De soutenir long-tems une bonne fortune.

DEFENSE



D E F E N S E

De quelques Pièces de Théâtre.

D E Mr. C O R N E I L L E.

A Monsieur de BARILLON.*

* Ambassadeur
extraordinaire
de France au-
près du Roi
CHARLES II.

JE n'ai jamais douté de vôtre inclination à la Vertu: mais je ne vous croyois pas scrupuleux jusques au point de ne pouvoir souffrir *Rodogune* sur le Théâtre, parce qu'elle veut inspirer à ses Amans le dessein de faire mourir leur Mere, après que la Mere a voulu inspirer à ses Enfans le dessein de faire mourir une Maîtresse. Je vous supplie, Monsieur, d'oublier la douceur de nôtre Naturel, l'innocence de nos Mœurs, l'humanité de nôtre Politique, pour considerer les Coûtumes barbares, & les Maximes criminelles des Princes de l'*Orient*. Quand vous aurez fait réflexion qu'en toutes les Familles Royales de l'*Asie* les Peres se défont de leurs Enfans sur le plus leger soupçon; que les Enfans se défont de leurs Peres par l'impatience de régner; que les Maris font tuer leurs Femmes, & les Femmes empoisonner leurs Maris; que les Freres content pour rien le Meurtre des Freres; quand vous aurez considéré un usage si détestable, établi parmi les Rois de ces Nations, vous vous étonnerez moins que *Rodogune* ait voulu venger la Mort de son Epoux sur *Cléopatre*; qu'elle ait voulu assûrer sa vie, recouvrer sa liberté, & mettre un Amant sur le Trône, par la perte de la plus méchante Femme qui fut jamais. *Corneille* a donné aux jeunes Princes

I.
tout

tout le bon Naturel qu'ils auroient dû avoir pour la meilleure Mere du monde: il a fait prendre à la jeune Reine le parti qu'exigeoit d'elle la necessité de ses Affaires.

Peut-être, me direz-vous, que ces Crimes-là peuvent s'exécuter en *Asie*, & ne se doivent pas représenter en *France*. Mais qu'elle raison vous oblige de refuser nôtre Théâtre à une Femme qui n'a fait que conseiller le Crime pour son salut, & de l'accorder à ceux qui l'ont fait eux-mêmes sans aucun sujet? Pourquoi bannir de nôtre Scene *Rodogune*, & y recevoir avec applaudissement *Electre* & *Oreste*? Pourquoi *Atrée* y fera-t-il servir à *Thieste* ses propres Enfants dans un Festin? Pourquoi *Neron* y fera-t-il empoisonner *Britannicus*? Pourquoi *Herode* Roi des *Juifs*, Roi de ce Peuple aimé de Dieu, fera-t-il mourir sa Femme? Pourquoi *Amurat* fera-t-il étrangler *Roxane* & *Bajazet*? Et venant des *Juifs* & des *Turcs* aux *Chrétiens*, pourquoi *Philippe II.* ce Prince si Catholique, fera-t-il mourir *Don Carlos* sur un soupçon fort mal éclairci? La NOUVELLE la plus agréable que nous ayons * a renouvelé la mémoire d'une chose ensevelie, & a produit une Tragédie en *Angleterre* †, dont le sujet a sù plaire à tous les *Anglois*. *Rodogune*, cette pauvre Princesse opprimée, n'a pas demandé un Crime pour un Crime: elle a demandé sa sûreté, qui ne pouvoit s'établir que par un Crime; mais un Crime à l'égard d'un CAPUCIN, plus qu'à l'égard d'un AMBASSADEUR; un Crime, dont *Machiavel* auroit fait une Vertu politique, & que la méchanceté de *Cleopatre* peut faire passer pour une justice légitimement exercée.

Une chose que vous trouviez fort à redire, Monsieur, c'est qu'on ait rendu une jeune Princesse capable d'une si forte résolution. Je ne fai pas bien son âge: mais je sai qu'elle étoit Reine & qu'elle étoit Veuve. Une de ses Qualités suffit pour faire perdre le scrupule à une Femme à quelque âge que ce soit. Faites grace, Monsieur, faites grace à *Rodogune*. Le Monde vous fournira de plus grands Crimes que le sien, où vous pourrez faire un meilleur usage de la vertueuse Haine que vous avez pour les méchantes Actions.

* DON CAR-
LOS NOU-
VELLE HIS-
TORIQUE,
par l'Abbé de
St. Real.

† Composée par
Mr. Otway.

A Madame la Duchesse MAZARIN.

IL me semble que *Rodogune* n'est pas mal justifiée ; faisons la même chose pour *Emilie* auprès de Madame *Mazarin*. Suspendez votre Jugement, Madame ; *Emilie* n'est pas fort coupable d'avoir exposé *Cinna* aux dangers d'une Conspiration. Ne la condamnez pas de peur de vous condamner vous-même : c'est par vos propres sentimens que je veux défendre les siens ; c'est par *Hortence* que je prétens justifier *Emilie*.

I I.

Emilie avoit vû la Proscription de sa Famille ; elle avoit vû massacrer son Pere, & ce qui étoit plus insupportable à une *Romaine*, elle voyoit la République assujettie par *Auguste*. Le desir de la Vengeance, & le dessein de rétablir la Liberté, lui firent chercher des Amis, à qui les mêmes Outrages pussent inspirer les mêmes sentimens, & que les mêmes sentimens pussent unir pour perdre un Usurpateur. *Cinna* Neveu de *Pompée*, & le seul reste de cette grande Maison, qui avoit péri pour la République, joignit ses ressentimens à ceux d'*Emilie* ; & tous deux venant à s'animer par le souvenir des Injures, autant que par l'Interêt du Public, formerent ensemble le dessein hardi de cette illustre & célèbre Conspiration.

Dans les Conférences qu'il falut avoir pour conduire cette Affaire, les Cœurs s'unirent aussi bien que les Esprits : mais ce ne fut que pour animer davantage la Conspiration ; & jamais *Emilie* ne se promit à *Cinna*, qu'à condition qu'il se donneroit tout entier à leur Entreprise. Ils conspirèrent donc avant que de s'aimer ; & leur Passion, qui mêla ses inquietudes & ses craintes à celles qui suivent toujours les Conjurations, demeura soumise au desir de la Vengeance, & à l'amour de la Liberté.

Comme leur Dessein étoit sur le point de s'exécuter, *Cinna* se laissant toucher à la confiance & aux bienfaits d'*Auguste*, fit voir à *Emilie* une Ame sujette au remors, & toute prête à chan-
ger

ger de résolution : mais *Emilie* plus *Romaine* que *Cinna*, lui reprocha sa Foiblesse, & demeura plus fortement attachée à son Dessein que jamais. Ce fut-là qu'elle dit des injures à son Amant ; ce fut-là qu'elle imposa des conditions que vous n'avez pû souffrir, & que vous approuverez, Madame, quand vous vous ferez mieux consultée. Le desir de la Vengeance fut la premiere Passion d'*Emilie* : le dessein de rétablir la République se joignit au desir de la Vengeance ; l'Amour fut un effet de la Conspiration, & il entra dans l'Ame des Conspirateurs plus pour y servir que pour y régner.

*Joignons à la douceur de venger nos Parens
La gloire qu'on remporte à punir les Tirans,
Et faisons publier par toute l'Italie,
„ La Liberté de Rome est l'Oeuvre d'Emilie ;
„ On a touché son Ame, & son Cœur s'est épris ;
„ Mais elle n'a donné son Amour qu'à ce prix *.*

* Vers d'*Emilie* à sa Confidente dans le *CINNA*.

† Femmes de *Brutus* & de *Petius*.

Vous êtes née à *Rome*, Madame, & vous y avez reçu l'Ame des *Porcies* & des *Arries* †, au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le Génie des *Italiens*. Avec cette Ame toute grande, toute *Romaine*, si vous viviez aujourd'hui dans une République qu'on opprimât ; si vos Parens y étoient proscrits, votre Maison désolée, & ce qui est le plus odieux à une Personne Libre, si votre égal étoit devenu votre Maître ; ce Couëteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verrez la ruïne de votre Patrie ; ce Couëteau ne feroit-il pas essayé contre le Tiran, avant que d'être employé contre vous-même ? Vous conspireriez sans doute, & un misérable Amant qui voudroit vous inspirer la foiblesse d'un repentir, feroit traité plus durement par *Hortence*, que *Cinna* ne le fut par *Emilie*.

Je m'imagine que nous vivons dans une même République, dont un Citoyen ambitieux opprime la Liberté. En cet état déplorable je vous offrirois un vieux *Cinna*, qui feroit peu d'impression

sion sur votre Cœur : mais quand vous lui auriez ordonné de punir le Tiran, il ne reviendrait pas vous trouver avec des remors, avec cette Vertu apparente qui cache des mouvemens de crainte, & des sentimens d'intérêt. Il recevrait la Confiance & les Bienfaits du nouvel *Auguste* comme des outrages : les Périls ne feroient que l'animer à vous servir ; il se porteroit enfin généreusement à l'exécution de l'Entreprise, que vous le plaindriez mort pour avoir obéi à vos ordres, ou le loueriez vivant après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux Philosophe est malherueuse ! il ne se soucie point de Gloire, & le mieux qu'il lui puisse arriver, c'est qu'un peu de Louange soit le prix de tous ses services. Encore cette apparence de Grace, toute vaine qu'elle est, ne lui est accordée que bien rarement : il voit même beaucoup plus de disposition à lui donner des Chagrins que des Louanges. Et Dieu conserve Monsieur l'Ambassadeur de *Portugal* * ! s'il n'étoit plus au Monde, le Philosophe seroit exposé le premier aux mauvais traitemens que Son Excellence effuye tous les jours.

* Le Comte de Melos.

A Messieurs de ***.

SI je dispute quelquefois avec vous, Messieurs, ce n'est que pour remplir le vuide du Jeu, & pour vous ôter l'ennui d'une Conversation trop languissante. Je conteste à dessein de vous céder, & vous oppose de foibles raisons, tout préparé à reconnoître la supériorité des vôtres. III.

Dans cette vûe j'ai soutenu que le *Menteur* étoit une bonne Comédie, que le sujet du *Cid* étoit heureux, & que cette Pièce faisoit un très bel effet sur le Théâtre, quoi qu'elle ne fut pas sans défauts : j'ai soutenu que *Rodogune* étoit un fort bel Ouvrage, & que l'*Oedipe* devoit passer pour un Chef-d'œuvre de l'Art. Pouvois-je vous faire un plus grand plaisir, Messieurs, que de vous donner une si juste occasion de me contredire. & de

Tom. II.

Y y

faire

faire valoir la force & la netteté de votre Jugement aux dépens du mien ?

J'ai soutenu que pour faire une belle Comédie, il falloit choisir un beau Sujet, le bien disposer, le bien suivre, & le mener naturellement à sa fin ; qu'il falloit faire entrer les Caractères dans les Sujets, & non pas former la Constitution des Sujets après celle des Caractères ; que nos Actions devoient précéder nos qualités & nos humeurs : qu'il falloit remettre à la Philosophie de nous faire connoître ce que sont les hommes, & à la Comédie de nous faire voir ce qu'ils font ; & qu'en fin ce n'est pas tant la Nature humaine qu'il faut expliquer, que la Condition humaine qu'il faut représenter sur le Théâtre.

Ne vous ai-je pas bien servi, Messieurs, quand je me suis rendu ridicule par de si sottes Propositions ; Pouvois-je faire plus pour vous que d'exposer à votre Censure la rudesse d'un vieux goût, qui a fait voir le Raffinement du vôtre ; Vous avez raison, Messieurs, vous avez raison de vous moquer des Songes d'*Aristote* & d'*Horace* ; des Réveries de *Heinsius* & de *Grotius* ; des Caprices de *Cornille* & de *Ben. Johnson* ; des Fantaisies de *Rapin* & de *Boileau*. La seule règle des Honnêtes-gens, c'est la mode. Que sert une raison qui n'est point reçue, & qui peut trouver à redire à une Extravagance qui plaît ?

* Voyez la
Comédie du
Duc de Buc-
kingham inti-
tulée, THE
REHEAR-
SAL.

J'avoue qu'il y a eu des tems où il falloit choisir de beaux Sujets, & les bien traiter : il ne faut plus aujourd'hui que des Caractères, & je demande pardon au Poète de la Comédie de Monsieur le Duc de *Buckingham*, s'il m'a paru ridicule quand il se vantoit d'avoir trouvé l'invention de faire des Comédies sans sujet *. J'ai les mêmes excuses à vous faire, Messieurs : comme vous avez le même Esprit, je vous ai tous offensés également ; ce qui m'oblige à vous donner une pareille satisfaction. Mais je ne prétens pas me raccommo-der simplement avec vous sur la Comédie ; j'espère que vous me ferez à l'avenir un traitement plus favorable en tout, & que Madame *Mazarin* me sera moins opposée qu'elle n'est.

Que vous ai-je fait, Madame la Duchesse, pour me traiter de la

la façon que vous me traitez ? Il n'y a que moi & le Diable de *Quevedo* à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les *Louanges*, vous me trouvez piquant dans les *Vérités* : si je veux me taire, je suis trop discret ; si je veux parler, je suis trop libre. Quand je dispute, la contestation vous choque : quand je m'empêche de disputer, ma retenue vous paroît méprisante & dédaigneuse. Dis-je des nouvelles ? je suis mal informé : n'en dis-je pas ? je fais le mystérieux. A l'Hombre on se défie de moi comme d'un Pipeur, & on me trompe comme un imbécile. On me fait les injustices, & on me condamne. Je suis puni du tort qu'ont les autres : tout le monde crie, tout le monde se plaint, & je suis le seul à souffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choses, Madame, sans conter que vous me donnez au Public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révéler ceux que je méprise, mépriser ceux que j'honore, offenser ceux que je crains. Quartier, Madame la Duchesse ; je me rends. Ce n'est pas vaincre que d'avoir à faire à des gens rendus : portez vos Armes contre les Rebelles, forcez les Opiniâtres, & gouvernez avec douceur les Soumis. La différence des uns aux autres ne doit pas durer long-tems. Un jour viendra, (& ce grand jour n'est pas loin,) que le Comte de *Melos* ne murmurera plus à l'Hombre, & que le Baron de *La Taulade* perdra sans chagrin. Pour moi j'ai abandonné les *VISIONNAIRES* & le *MEN-TEUR* : *Racine* est préféré à *Corneille*, & les Caractères l'emportent sur les Sujets. Je ne renonce pas seulement à mon Opinion, Madame ; je maintiens les vôtres avec plus de fermeté que Monsieur de *Villiers* n'en peut avoir à soutenir la Beauté de ses Parentes. J'ai changé l'ordre de mes *Louanges* & de mes *Censures*. Dez les cinq heures du soir je blâmerai ce que vous jugerez blâmable, & je louerai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. Pour dernier Sacrifice je continuerai tant qu'il vous plaira la maudite Société que nous avons eue, Monsieur l'Ambassadeur de *France*, Monsieur le Comte de *Castelmelhor*, & moi. Proposez quelque chose de plus difficile : vos ordres, Madame, le feront exécuter.

Y y 2

LETTRE



L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

SI vous trouvez des extravagances dans le petit Livre que je vous envoie, vous êtes obligée de les excuser, puis que vous m'avez ôté le jugement qui m'auroit empêché de les écrire. J'ai passé ma vie avec des personnes fort aimables, à qui j'ai l'obligation de m'avoir laissé tout le Bon-sens dont j'avois besoin pour estimer leur mérite, sans interesser beaucoup mon repos: j'ai bien sujet de me plaindre de vous, de m'avoir ôté toute la Raison qu'elles m'avoient laissée.

Que ma condition est malheureuse ! J'ai tout perdu du côté de la Raison ; du côté de la Passion je ne voi rien pour moi à prétendre. Demanderai-je que vous aimiez une personne de mon âge ? Je n'ai pas vécu d'une manière à pouvoir espérer un miracle en ma faveur. Si le mérite de mes sentimens obtenoit de vous un regret que je sois vieux, & un souhait que je fusse jeune, je serois content. La grace d'un Souhait est peu de chose, ne me la refusez pas. Il est naturel de souhaiter que tout ce qui nous aime soit aimable.

Il ne fut jamais de passion si desintéressée que la mienne. J'aime les personnes que vous aimez, & je n'aime pas moins ceux qui

qui vous aiment. Je regarde vos Amans comme vos Sujets, au lieu de les haïr comme mes Rivaux : ce qui est à vous m'est plus cher, que ce qui est contre moi ne m'est odieux. Pour ce qui regarde les personnes qui vous sont chères, je n'y prens gueres moins d'interêt que vous : mon Ame porte ses affections & ses mouvemens où vont les vôtres. Je m'attendris de votre tendresse, je languis de vos langueurs. Les Chants les plus passionnés des Opera ne me touchent plus d'eux-mêmes : ils ne font d'impression sur moi que par celle qu'ils ont faite sur vous. Je suis touché de vous voir touchée, & ses sôupris douloureux qui vous échapent, coûtent moins à votre cœur qu'ils ne coûtent au mien.

J'ai peu de part à faire vos peines, & j'en ai autant que vous à les souffrir. Quelquefois vous produisez en nous une passion différente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous recitez les Vers d'ANDROMAQUE, vous donnez de l'Amour avec les sentimens d'une Mere qui ne veut donner que de la Pitié. Vous cherchez à nous rendre sensibles à ses infortunes, & vous nous trouvez sensibles à vos charmes. Les choses tristes & pitoyables rappellent nos cœurs secrètement à la passion qu'ils ont pour vous, & la douleur que vous exigez pour une malheureuse, devient un sentiment naturel de nos propres maux.

On ne le croiroit pas sans en avoir fait l'expérience. Les matières les plus opposées à la Tendresse prennent un air touchant dans votre bouche : vos Raisonnemens, vos Disputes, vos Contestations, vos Colères ont leurs charmes ; tant il est difficile de trouver rien en vous qui ne contribuë à la passion que vous inspirez. Il ne sort rien de vous qui ne soit aimable : il ne se forme rien en nous qui ne soit Amour.

Une réflexion sérieuse vient m'avertir que vous vous moquerez de tout ce Discours ; mais vous ne sauriez vous moquer de mes Foibleesses que vous ne soyez contente de votre Beauté ; & je suis satisfait de ma honte, si elle vous donne quelque satisfaction. On sacrifie son repos, sa liberté, sa fortune : *la Gloire ne se sacrifie point*, dit MONTAGNE. Je renonce ici à nôtre Montagne, &
ne

ne refuse pas d'être ridicule pour l'amour de vous. Mais on ne sauroit vous faire un sacrifice de cette nature-là : il ne peut y avoir de ridicule à vous aimer. Un Ministre * renonce pour vous à sa Politique, & un Philosophe à sa Morale, sans intéresser leur réputation. Le pouvoir d'une grande Beauté justifie toutes les passions qu'elle fait produire ; & après avoir consulté mon jugement autant que mon Cœur, je dirai sans craindre le ridicule, que je vous aime.

* Don Luis de Vasconcellos & Sousa, Comte de Castelmelhor, premier Ministre & Favori d'Alphonse Roi de Portugal. Après la Révolution qui arriva en Portugal en 1667. il fut obligé de se retirer à Turin, d'où il obtint permission de passer en Angleterre, où il a demeuré dix ou douze ans, il est présentement (1704.) à Lisbonne.

L'Homme sur le Retour.

TIRCIS le bel Age nous laisse,
Allons chercher une Maîtresse
Qui se contente en ses Amans
De Vertus au lieu d'Agrémens :
Allons chercher la Femme forte ;
Mais en est-il de cette sorte ?
On la cherchoit en vain, dit-on,
Du tems même de Salomon.
S'il n'est de ces Femmes divines
Il est de folles Héroïnes
A qui d'illustres Visions
Tiendront lieu de perfections :
L'une est folle de la Vaillance,
L'autre est folle de la Science,
Et court après les Beaux Esprits
Par le charme de leurs Ecrits.
Telle est si folle de Sagesse
Qu'elle en méprise la Jeunesse,
Et se fait une vanité
D'e plaire à notre Gravité.

Il est vrai que cette chimère
N'est pas aux Femmes ordinaire,
Et qu'on leur voit des appétits
Rarement pour les cheveux gris:
Mais leur incertaine Nature,
Pour nous rompre toute mesure,
A le caprice quelquefois
D'aimer Sagesse, Honneur, & Loix.
Une Impertinente adorable
Ecoûtera de vieux Mortels,
Qui vont révéler ses Autels;
Et quelque Sorte inexorable
Pensant donner à ses Appas
La gloire de notre Trépas,
Nous laissera goûter ses charmes
Sans qu'il nous en coûte des larmes.
Il est mille chemins ouverts,
Pour arriver à leurs travers.
Mais laissons la Galanterie
Pour une Jeunesse fleurie,
Et n'espérons pas étant vieux
De gagner le Cœur par les yeux:
Que l'esprit soit notre Conquête,
Tâchons d'assujettir la Tête
Et qu'un ascendant de Raison
Tienne la leur comme en prison.
Si je trouvois une *Lucrece*
Capable d'un peu de tendresse
J'accorderois avec plaisir,
Son honneur avec mon desir:
J'entreprendrois en sa belle Ame
La douceur d'une honnête flamme;
Et les intérêts de son Cœur
Ménagés avec sa pudeur

Feroient

Feroient voir au monde une Prude
Sans rien de trop doux, ni de rude.
Mais Dieux ! quelle espece d'Amour ?
O ! triste & malheureux Retour,
Qu'il te faut d'art avec des belles
Que tu veux tendres & cruelles !
Que d'art à vaincre des rigueurs !
Que d'art à borner les faveurs !
Que d'art à trouver la tendresse
Sans interesser la *Lucrece* !
Encor, ce mal seroit léger
N'étoit qu'on ne peut plus changer.
Adieu, pour jamais je vous quite,
Agréable legereté,
J'entre dans la saison maudite
Où la triste fidélité
N'a rien qu'un ennuyeux mérite
Dont on est bien-tôt dégoûté.



LETTRE



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

D E

S A I N T - A L B A N S

J'Ai failli à mourir, Mylord, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; & en quoi je suis plus malheureux, c'est qu'il n'y a pas eu de Maladie à *Londres* que la mienne; pas un Rhûme, un mal de Dents, un accès de Goutte. Mylord *Arlington*, à qui vous cediez le rang de premier Gourteux, pourroit faire aujourd'hui vingt tours de Mail, aussi bien que la bonne Femme qui vous sert. Pour moi, je ne suis pas encore bien guéri: mais sans les secours que j'ai trouvés, je serois mort.

A quoi pensez-vous, Mylord, de passer l'Hiver dans un Pays où les Chevaux sont traités plus soigneusement cent fois que nous? Où il y a des *Mayernes* pour les Maladies des Chevaux de Course, & des especes de Maréchaux pour celles des hommes? Si vous aviez de ces Enthousiasmes de Religion qui rendent la vie odieuse à tant de Fanatiques, je comprendrois quelque chose dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais si vous êtes homme comme nous; si vous conservez l'inclination naturelle de vivre qui est demeurée à Monsieur le Maréchal de *Villeroi*, à Monsieur le Premier*, à Monsieur de *Ruvigny*, & à vos autres Contemporains,

* Monsieur
de Beringhen
premier Ecuyer.

Tom. II.

Z z

pour-

pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne passez aucun jour qui n'en retranche cinq ou six de votre vie ?

+ Le Comte
de Rochester.

Je m'arrête trop sur des discours que je devois passer légèrement, il faut venir à des idées plus agréables. Madame de Portsmouth vous donnera telle part dans la Banque qu'il vous plaira. Mylord Hyde + vous promet des honnêtés qui se distingueront mal-aisément de la confiance. Monsieur l'Ambassadeur vous offre une pleine lumière des Affaires de Hongrie, & de la Guerre où les Princes du Nord vont s'engager : & ce que j'estime beaucoup, Monsieur le Duc d'Ormond est prêt à jouer au Tric-trac avec vous sans avantage. Vous m'allez dire que vous ne voyez presque plus, que vous êtes accablé d'incommodités qui peuvent aisément dégoûter le Monde de vous. Vous prenez mal la chose, Mylord ; c'est la Province qui se dégoûte de vous & non pas le Monde.

On juge de vous, à la Campagne, par la foiblesse de votre vue : vos Infirmités y sont prises pour des défauts ; & vous ne sauriez croire le mépris qu'a un homme de la Contrée, qui se porte bien, pour un homme de la Cour, qui se porte mal. Ici, Mylord, on vous considère par la force de votre esprit : vos maux y sont plaints, & vos bonnes qualités révérees.

Quelle différence de séjour pour nous ? Et cependant vous avez fait choix de celui qui est si contraire à votre Santé & à votre Réputation. La plus grande peine des disgrâces, vous vous l'êtes imposée vous-même. C'est la privation du commerce des gens du monde, avec lesquels vous avez toujours vécu. On se console de la perte de ses Biens : on ne se console point d'avoir perdu la douceur des Sociétés agréables, & de souffrir l'ennui des importunes. Ayez tant de Raison qu'il vous plaira, le secours de la Raison ne peut rien où la Délicatesse du Goût est affligée.

Revenez donc, Mylord, revenez à des gens qui connoissent votre mérite, comme vous connoissez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribue de tous ses soins à votre soulagement, ou à vos plaisirs. La Politesse de Mylord Sunderland vous fera trouver rude & grossier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel ; & la facilité

facilité de la vie commode qu'il fait établir à la Cour, vous dé-
trompera pour jamais du faux repos de votre Campagne. Madame
Mazarin vous ôtera le scrupule de vos Visites. Elle ne s'offensera
point que vous soyez auprès d'elle sans la voir; & moins sensible
à l'injure qu'elle en reçoit, qu'à la perte que vous en souffrez, elle
vous fera goûter la douceur d'un entretien qui ne cède pas au char-
me de sa beauté. Pour vous elle suspendra la fureur de la Bassette,
& rappellera cette Raison pure & tranquille qu'elle nous refuse tous
les jours. Monsieur *Waller* vous garde une Conversation délicieuse.
Je ne suis pas si vain que de vous parler de la mienne. Il vaut
mieux vous promettre mes services le Jour du Sabat, & me laisser
perdre aux Echets toutes les fois que Monsieur de *Saiffac* pariera
pour moi. Je ne vous dis rien de Mademoiselle *Crofts* *: depuis
qu'elle est *Duchesse de Chastellerault*, je ne sai point ce qu'elle veut
être au Comte de *Saint-Albans*.

Si ces tentations sont trop legeres, & que vous ayez résolu de
vous retirer du monde présentement, songez, Mylord, que c'est
dans la Capitale qu'un Honnête-homme doit se retirer. Votre Rai-
son vous dérobe au monde dans la Ville, quand il vous plaît: votre
imagination vous y rend à la Campagne, même quand vous ne le
voulez pas. Vivez ici en Philosophe dans votre Maison: c'est un
nouveau mérite dont vous serez estimé. Vivre en Philosophe au
Pays de *Suffolck*, c'est se rendre obscur plutôt que sage, & se faire
oublier des autres au lieu de se connoître soi-même.

Les plus grands Philosophes de l'Antiquité demeuroident dans la
plus belle Ville de la Grece; & celui qui conseilloit de cacher sa vie
avoit de beaux Jardins à *Athenes*, où cinq ou six de ces Amis philo-
sophoient avec lui †. Je ne sai comment revenir d'*Athenes* à Lon-
dres. Je souhaiterois pourtant que votre retour fut aussi prompt que
le mien. M'y voila, Mylord, pour vous attendre, & vous supplier
de nous amener Monsieur *Fermyn*. Rendez-le au Monde malgré lui.
Il ne fera pas long tems sans vous savoir gré d'une si heureuse vio-
lence, ni vous, Mylord, sans nous remercier de la résolution que
vous aurez prise par notre moyen.

* *Mistress*
Crofts, Sœur
de *Mylord*
Crofts, avoit
été Fille d'Hon-
neur de la Rei-
ne. Après qu'elle
eût quitté la
Cour sa Maison
devint un re-
duit fort agréa-
ble, où le Com-
te de *Saint-Al-*
bans, & deux
ou trois Person-
nes de Qualité
alloient souper
presque tous les
soirs. Le Comte
d'*Arran* pré-
sentement
Duc d'*Ha-*
milton s'atta-
cha à cette Da-
me, & alors
Mylord Saint-
Albans se reti-
ra. Monsieur
de *St. Evre-*
mond raille ici
sur cette nou-
velle Intrigue;
il appelle *Mis-*
tris Crofts Du-
chesse de *Chas-*
tellerault, parce
que le Comte
d'*Arran* avoit
été en France
pour tâcher de
faire valoir de
vieilles préten-
sions de la Mai-
son d'*Hamilton*
sur le Duché de
Chastellerault.

† *Epicure*.



L E T T R E

A MR LE DUC

D E B U C K I N G H A M.

* Présente-
ment Evêque
de Salisbury.

Monsieur Burnet * est si fort persuadé de vôtre Conversion, Mylord, qu'il en parle en ces termes à tous vos Amis: *Je suis prêt à répondre sur mon Salut de celui du Duc de Buckingham, dans la ferme opinion que j'ai du changement de sa vie.* " Con-
" version, Monsieur Burnet, dit Monsieur Waller: on ne se con-
" vertit pas ainsi; ce n'est ni par vous, ni par moi, ni par hom-
" me vivant qu'est venue la régularité nouvelle du Duc de Buc-
" kingham. Un de ses nouveaux Amis, mort il y a long-tems, a
" fait depuis peu la merveille que nous admirons. C'est *Petronius*
" *Arbiter* le plus délicat homme de son tems en Poésies, en Mu-
" siques, en Peintures; Voluptueux en toutes choses, qui faisoit
" du jour la nuit, & de la nuit le jour: mais si maître de ses
" Vices & de son Irrégularité, qu'il devenoit le plus réglé homme
" du monde, quand il le jugeoit à propos. Le Duc de *Bucking-*
" *ham*, qui lui ressembloit déjà par mille endroits, a voulu depuis
" peu lui ressembler par ce dernier; & voila, Monsieur Burnet,
" d'où vient le changement de sa vie; d'où vient cette règle que
" vous avez prise pour une Conversion.

Avec la permission de Monsieur Burnet & de Monsieur Waller, je raisonnerai d'une autre sorte, & voici mon raisonnement. Il n'y a personne de bon goût qui aime le Vice, quand le Vice n'est pas agréable, & il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat
ait

ait de la Contenance au Pays du Nord, où il n'y a pas le moindre sujet de tentation. Mais qu'on vous donne, Mylord, des Objets capables de vous tenter, & on verra que le Converti de Monsieur *Burnet*, & le nouveau *Pétron* de Monsieur *Waller* ne sont autre chose que le véritable Duc de *Buckingham*.

Dieu me préserve de vous tourner l'Esprit du côté de l'Amour. J'ai un autre Péché à vous proposer que vous ne devineriez jamais, & que je vous souhaite de tout mon cœur ; c'est l'Avarice, Mylord, que je tiens préférable pour vous à la Sagesse des Philosophes, & à la Gloire des Conquerans. En effet j'aimerois mieux vous voir ressembler à Sir *Charles Herbert*, qu'à *Socrate*, ni à *César*. Où la difficulté est plus grande, le mérite me paroît plus grand aussi ; & il est certain que vous aurez plus de peine à imiter ce Héros, que les deux autres.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la perfection, je n'exige pas de vous cette austère Discipline d'Economie, que porte un homme dur à soi-même à vouloir se passer de tout. Je desirerois seulement que vous observassiez avec soin ceux qui manient votre Argent, pour leur conserver en dépit d'eux l'intégrité qu'ils voudroient perdre cent fois le jour à votre service.

Si vous revenez jamais à *Londres* avec peu de Valets & beaucoup d'Argent, vous ferez l'admiration de l'*Angleterre* : sans cela, Mylord, la multitude ne fera pas pour vous ; & il faudra vous contenter de quelques Admirateurs particuliers, dont votre très humble Serviteur sera le premier.



L E T T R E



L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

J'Ai songé toute la nuit à la Conversation que nous eûmes hier au soir, & je ne m'en étonne point, Madame : quand on a eû le plaisir de vous voir & de vous parler le soir, il ne faut pas s'attendre à celui de bien dormir. Il me sembloit que Monsieur de *Barillon* raisonnoit avec beaucoup de solidité. Le Comte de *Melos* qui préféroit toujours la soumission de l'Esprit au Raisonnement, voulut bien se rendre au vôtre; & vos lumières lui tinrent lieu de l'autorité, qu'il a coûtume de respecter.

J'avoie que j'étois convaincu & enchanté de vos raisons; elles faisoient leur impression sur mon esprit avec toute la force de la Vérité, & s'insinuoient dans mon cœur avec tous vos Charms. Le Cœur doux & tendre comme il est, a une opposition naturelle à l'austérité de la Raison. La vôtre a trouvé un grand secret : elle porte des lumières dans les Esprits, & inspire en même tems de la passion dans les Cœurs. Jusqu'ici la Raison n'avoit pas été contée entre les Appas des Femmes : vous êtes la première qui l'ait rendue propre à nous donner de l'amour. Sans vous, Madame, les Vérités que nous cherchons, nous auroient paru bien dures. La Vérité qu'on a bannie du commerce, comme une fâcheuse, & qu'on a cachée au fonds d'un puits, comme une féditieuse qui troubloit l'Univers; cette Vérité change de nature dans votre bouche, & n'en

n'en fort que pour vous concilier généralement tous les esprits. Vous la retablissez dans le monde avec une pleine satisfaction de tous ceux qui vous entendent.

Ce n'est pas, Madame, que vous n'ayez votre part de la malignité de la Nature. Vous avez quelquefois des desseins formés de nous choquer. Sans être trop pénétrant on découvre la malice de vos intentions ; mais vos charmes sont au dessus de ces intentions malicieuses. Vous plaidez, lors même que vous avez envie de déplaire ; & de toutes les choses que vous voudriez entreprendre, ne plaire pas est la seule dont vous ne sauriez venir à bout.

La Vérité ne peut plus souffrir la violence que vous lui faites : elle veut reprendre la sécheresse & l'austerité que vous lui avez ôtée. Je vais lui rendre ses qualités naturelles ; & vous vous en appercevrez, Madame, à la lecture du petit Discours que je vous envoie.

„ **A** USSI-TÔT que nous avons perdu le goût des Plaisirs,
„ nôtre imagination nous offre des idées agréables, qui nous
„ tiennent lieu de choses sensibles. L'Esprit veut remplacer des
„ plaisirs perdus ; & il va chercher ses avantages en l'autre Monde,
„ quand les Voluptés qui touchoient le corps nous sont échappées.
„ Le dégoût du Libertinage nous fait quelquefois naître l'envie
„ de devenir Dévots ; mais sommes-nous établis dans un état plus
„ religieux & plus saint, nous passons la vie à vouloir comprendre
„ ce qui ne sauroit être compris ; & il vient des tems de séche-
„ resse & de langueur, où l'on fait de fâcheuses réflexions sur le
„ tourment qu'on se donne pour un Bien opposé aux Sens, peu
„ connu à la Raison, conçu foiblement par une Foi incertaine &
„ mal assurée. C'est de là que viennent les plus grands desordres
„ des Monasteres. Quand la félicité qu'on promet aux Religieux
„ leur paroît douteuse, le mal certain qu'il faut souffrir leur de-
„ vient insupportable.

„ La diversité des Temperamens a beaucoup de part aux divers
„ Sentimens qu'ont les hommes sur les choses surnaturelles. Les
„ Ames douces & tendres se portent à l'Amour de Dieu ; les timi-
„ des

„ des se tournent à la Crainte de l'Enfer ; les irrésolus vivent dans
 „ le Doute ; les prudens vont au plus sûr , sans examiner le plus
 „ vrai. Les dociles se soumettent ; les opiniâtres s'obstinent dans le
 „ sentiment qu'on leur a donné , ou qu'ils se forment eux-mêmes ;
 „ & les gens attachés à la Raison , veulent être convaincus par des
 „ Preuves qu'ils ne trouvent pas.

* Général des
 Troupes Hol-
 landaises pen-
 dant la Guerre
 de 1772.

Quand les hommes , disoit Monsieur WURTS* , auront retiré
 du Christianisme ce qu'ils y ont mis , il n'y aura qu'une même Reli-
 gion , aussi simple dans sa Doctrine , que pure dans sa Morale.

† Voyez le
 COMMENTAIRE PHI-
 LOSOPHY-
 QUE sur ces
 paroles de JÉ-
 SUS-CHRIST
 contrains-les
 d'entrer.

„ Comme nous ne recevons point nôtre Créance par la Rai-
 „ son † , aussi la Raison ne nous en fait-elle pas changer. Un Dé-
 „ goût secret des vieux Sentimens , nous fait sortir de la Religion
 „ dans laquelle nous avons vécu ; l'Agrément que trouve l'esprit
 „ en de nouvelles pensées , nous fait entrer dans une autre : & lors
 „ qu'on a changé de Religion , si on est fort à parler des Erreurs
 „ qu'on a quittées , on est assez foible à établir la Vérité de celle
 „ qu'on a prise.

„ La Doctrine est contesté par tout : elle servira éternellement
 „ de matiere à la dispute dans toutes les Religions ; mais on peut
 „ convenir de ce qui regarde les Mœurs. Le monde est d'accord
 „ sur les Commandemens que Dieu nous fait , & sur l'obeissance
 „ qui lui est dûe ; car alors Dieu s'explique à l'homme en des
 „ choses que l'homme connoît & qu'il sent. Pour les Mystères ,
 „ ils sont au dessus de l'Esprit humain , & nous cherchons inutile-
 „ ment à connoître ce qui ne peut être connu ; ce qui ne tombe
 „ ni sous les Sens , ni sous la Raison. La coutume en autorise le
 „ discours ; la seule Grace en peut inspirer la créance.

„ Il ne dépend pas de nous de croire ce qu'on veut , ni même
 „ ce que nous voulons. L'Entendement ne sauroit se rendre qu'aux
 „ Lumieres qu'on lui donne ; mais la Volonté doit se soumettre
 „ aux Ordres qu'elle reçoit.



P O R T R A I T

DE MADAME LA DUCHESSE

ON m'accuse à tort d'avoir trop de complaisance pour Madame *Mazarin* : il n'y a personne dont Madame *Mazarin* ait plus à se plaindre que de moi. Depuis six mois je cherche malicieusement en elle quelque chose qui déplaît, & malgré moi je n'y trouve rien que de trop aimable, que de trop charmant. Une Curiosité chagrine me fait examiner chaque Trait de son Visage, à dessein d'y rencontrer ou de l'irrégularité qui me choque, ou du desagrement qui me dégoûte. Que je réussis mal dans mon dessein ! Tous ses Traits ont une Beauté particulière qui ne cède en rien à celle des Yeux ; & ses Yeux, du consentement de tout le monde, sont les plus beaux Yeux de l'Univers.

Voici une chose dont je ne me console point. Ses Dents, ses Lèvres, sa Bouche, & toutes les Graces qui l'environnent, se trouvent assez confonduës parmi les grandes & les diverses Beautés de son Visage : mais si on les compare à ces belles Bouches qui font le charme des personnes qu'on admire le plus, elles défont tout, elles effacent tout : ce qui est peu distingué en elle ne laisse pas considérer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma Curiosité ne s'arrête pas-là. Je vais chercher quelque défaut en sa taille ; & je trouve je ne sais quelle grace de la Nature répandue si heureusement en toute sa personne, que la bonne grace des autres ne me paroît plus que contrainte & affectation.

Quand Madame *Mazarin* plaît trop dans sa négligence, je lui
Tom. II. A a a conseille

conseille de s'ajuster avec soin ; esperant que l'ajustement & la parure ne manqueront pas de ruiner ses Agrémens naturels : mais à peine elle est parée, que je suis contraint d'avouer qu'on n'a jamais vû à personne un air si grand & si noble que le sien. Mon chagrin ne s'appaise pas encore. Je la veux voir dans sa Chambre au milieu de ses Chiens, de ses Guenons, de ses Oiseaux, & je m'attens que le desordre de sa Coëffure & de ses Habits lui fera perdre l'éclat de cette Beauté qui nous étonnoit à la Cour. Mais c'est-là qu'elle est cent fois plus aimable ; c'est-là qu'un charme plus naturel donne du dégoût pour tout art, pour toute industrie ; c'est-là que la liberté de son esprit & de son humeur n'en laisse à personne qui la voye.

Que feroit le plus grand de ses ennemis ! Je lui souhaite une Maladie qui puisse ruiner ses Appas : mais nous sommes plus à plaindre qu'elle dans ses douleurs : ses douleurs ont un charme qui nous cause plus de mal qu'elle n'en souffre.

Après m'être laissé attendrir par ses maux, je cherche à m'attirer des Outrages qui m'irritent : je choque à dessein toutes ses Opinions : j'excite sa colère dans la Dispute ; je me fais faire des injustices au Jeu ; j'insinuë moi-même les moyens de mon oppression, pour me donner le sujet d'un véritable Ressentiment. Que me sert toute cette belle Industrie ? Ses mauvais traitemens plaisent au lieu d'irriter ; & ses Injures, plus charmantes que ne seroient les Caresses des autres, sont autant de chaînes qui me lient à ses volontés. Je passe de son sérieux à sa gayeté. Je la veux voir sérieuse, pensant la trouver moins agréable : je la veux voir plus libre, esperant de la trouver indiscrete. Sérieuse, elle fait estimer son Bon-sens, enjouée, elle fait aimer son Enjouement.

Elle fait autant qu'un homme peut savoir, & cache sa Science avec toute la discrétion que doit avoir une Femme retenuë. Elle a des Connoissances acquises, qui ne sentent en rien l'étude qu'elle a employée pour les acquérir : elle a des Imaginations heureuses, aussi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous blesse.

J'ai

J'ai vû des Femmes qui se faisoient des Amans par l'avantage de leur Beauté, & qui les perdoient par les défauts de leur Esprit : j'en ai vû qui nous engageoient pour être belles & spirituelles ensemble, & qui rebutoient comme indiscrettes, peu sûres, & interessées. Avec Madame *Mazarin*, passez du Village à l'Esprit, des qualités de l'Esprit à celles de l'Ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous lie ; & que rien ne sauroit vous dégager. On se défend des autres par la Raison : c'est la Raison qui nous livre, & qui nous assujettit à son pouvoir. Ailleurs nôtre Amour commence d'ordinaire où finit nôtre Raison : ici nôtre Amour ne sauroit finir que nôtre Raison ne soit perdue.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame *Mazarin*, c'est qu'elle inspire toujours de nouveaux desirs ; que dans l'habitude d'un commerce continuel, elle fait sentir toutes les tendresses & les douceurs d'une Passion naissante. C'est la seule Femme pour qui l'on puisse être éternellement constant, & avec laquelle on se donne à toute heure le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change pour sa Personne : on change à tout moment pour ses Traits ; & on goûte en quelque façon cette joye vive & nouvelle qu'une Infidélité en Amour nous fait sentir.

Tantôt la Bouche est abandonnée pour les Yeux ; tantôt on abandonne les Yeux pour la Bouche. Les Joues, le Nez, les Sourcils, le Front, les Cheveux, les Oreilles même, (tant la Nature a voulu rendre toutes choses parfaites en ce beau Corps !) les Oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour, & nous font goûter le plaisir du changement. A considérer ses Traits séparés, on diroit qu'il y a une secrète jalousie entr'eux, & qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des Amans. A considérer leur rapport, à les considérer unis & liés ensemble, on leur voit former une Beauté qui ne souffre ni d'inconstance pour elle, ni de Fidélité pour les autres. J'ai assez parlé des choses qui nous paroissent, devinons la perfection des endroits cachez, & disons par conjecture que le mérite de ce qu'on ne voit point passe de bien loin tout ce qu'on voit.



E P I T R E
DE
MONSIEUR LE DUC
DE N E V E R S,

A Monsieur l'Abbé BOURDELOT.*

* Médecin de
Christine Reine
de Suede, &
ensuite du Prin-
ce de Condé.]

QUOI mes Vers, *Bourdelot*, sans grace & sans beautés,
Vivent dans ta Mémoire, & sont par toi cités!
Du profond de l'Oubli tirant leur destinée,
Tu redonnes le jour à ma Muse étonnée!
Qui te prête la main? quel Dieu te fait agir,
Et t'inspire mes Vers pour me faire rougir?
Moi, qui sur le *Parnasse*, Apprenti téméraire,
Ai fait parler ma Muse une Langue étrangère;
Et qui n'ai dans mes Vers échapés au hazard,
Que l'Audace pour regle, & le Bon-sens pour art.
Pour orner le François de nouvelles parures,
Je hazarde en mes Vers d'insolentes Figures,
Qui par les choix des Mots & l'adresse du Tour,
Eblouissent l'Esprit de l'éclat d'un faux jour.
Que ne puis-je à présent dans l'ardeur qui m'anime
Donner de *La Fayette* * au travers du Sublime;
Ou puisant dans *Meré* † tous les Charms divers,
Des plus beaux Agrémens façonner tous mes Vers!

* Madame de
La Fayette.
† Le Chevalier
de Meré.

Alors

Alors je donneroie par des Traits connoissables
 A la Postérité tes Talens admirables :
 L'éclat de ton Esprit seroit un sûr garant
 Pour deffiller les yeux du Vulgaire ignorant :
 Toi, qu'on a remarqué dans le Siècle où nous sommes,
 Par tant de beaux endroits homme au dessus des hommes ;
 Qui des travers du Monde évitant le poison,
 Te fais faire à toi-même un Dieu de la Raison.
 Tu ris de la Fortune, & des tours de sa rouë,
 Quand du sort de nos jours l'Inconstance se jouë,
 Tu fais qu'on n'a du Ciel des regards caressans
 Que pour en ressentir des regrets plus cuisans.
 Les Astres trop cruels dans leur course changeante,
 Nous font voir du Bonheur l'incertitude errante :
 On voit dans l'Univers tant d'Abus établis,
 Se fonder en Coutume au lieu d'être abolis :
 Le Sang des Grands Seigneurs mêlé dans la Roture,
 Faire en naissant changer au Bourgeois de nature :
 Rome a vû radoter au Trône des Césars
 L'Eglise dans les mains d'imbéciles Vieillards,
 Donner à des Neveux le Saint Siège au pillage,
 Et de ses Fiefs sacrés démembrer l'Apanage.
 Mais louons d'*Innocent* * la sainte Austérité :
 Que l'Eglise est superbe en son Humilité !
 Il ôte à l'Univers l'effroyable scandale,
 L'Hidre du *Népotisme* à Rome si fatale.
 Il veut du *Jansénisme* étouffer le poison,
 Et les saintes Erreurs qui troublent la Raison.
 Admirons ses Vertus dans le tems que le Monde
 En Vices éclatans plus que jamais abonde.
 Un Ministre fameux † pour soutenir son Nom
 Va pour Neveu postiche adopter un *Orgon* §,
 Qui de ses grands Trésors, pieuse Frénésie !
 Des *Tartuffes* du tems nourrit l'Hipocrisie,

* *Innocent XI.*† *Le Cardinal Mazarin.*§ *Le Duc de La Meilleraye, à qui le Cardinal donna sa Nièce Hortence Mancini en mariage, à condition qu'il porteroit le Nom & les Armes de Mazarin.*

Et

Et craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but,
 Va l'Argent à la main trafiquer son Salut.
 S'il recevoit d'enhaut des Notions plus claires,
 Il iroit à *La Trape* imiter les *Macaires* :
 Car dans le Monde on fait des efforts impuissans
 Pour détacher l'Esprit du commerce des Sens.
 C'est trop, n'en parlons plus; entrons en diligence
 Dans le pompeux néant de la Grandeur immense.
 Qu'on ait vû de nos jours, appuyé par les Loix
 Un *Cromwel* déranger un long ordre de Rois;
 Qu'une Reine ait pû faire exempte de tous crimes
 De deux Freres vivans deux Maris légitimes* ;
 Un autre par son Fils voit signer aujourd'hui
 L'Arrêt dénaturé qui l'éloigne de lui †.
 De quel Oeil de Caton ta divine Prudence,
 Des Caprices du Sort perce l'extravagance?
 Défiant son pouvoir tu ris de son courroux
 Et tu mets les Mortels à l'abri de ses Coups.
 La Nature à tes yeux se montre toute nuë,
 T'apprend de ses Secrets la Science connue;
 Découvre à ton esprit les Enigmes divins,
 Et fait faire à ton Art obéir les Destins.
 Ta main fait renouer d'une Vie ébranlée,
 Dans les doigts de *Clotho* la trame défilée;
 Et de l'Ame aux abois ranimant les Ressorts,
 Des bords de l'*Achéron* tu rappelles les Morts.
 Ton Esprit, ton Bon-goût, ta Science profonde
 Triomphent des Erreurs qui régneront dans le Monde.
 Dans tes Ecrits l'on voit tous les traits pénétrants,
 Que ta main fait porter sur les Vices du tems.
 Chacun craint que ta Plume en Critique fertile
 Ne répande sur lui son éloquente bile:
 Pour moi qui ris du sort que mes Vers trouveront,
 Je baiserais les Mains qui les déchireront.

* Mademoiselle
 d'Aumale Reine
 de Portugal.

† La Reine Ma-
 rie d'Espagne.

Aussi

Aussi bien dans le Monde, hors deux Auteurs célèbres,
Le reste est englouti dans l'horreur des ténèbres.
Ces Illustres du tems *Racine* & *Despréaux*,
Sont du Mont *Helicon* les fermiers généraux;
Pour mettre des Impôts sur l'Onde d'*Hippocrène*
Phæbus leur donne à bail son liquide Domaine:
Tout passe par leurs mains; les précieux Trésors
Ne coulent que pour eux des *Castalides* bords.
On a vû dans leurs Vers leur extrême Richesse;
Leurs Plumes dégorgeoient des liqueurs du *Permesse*:
A présent de la Rime abandonnant les Loix,
Ils veulent que *Phæbus* reprenne tous ses Droits,
Et sortant tout d'un coup de l'Ordre Poétique
Ils entrent Etrangers dans le Monde historique.
Louis par ses hauts Faits, qu'ils sont prêts à traiter,
Eblouit tout le Monde à force d'éclater
Qui peindra les beaux traits de sa Gloire immortelle?
Le Pinceau trembleroit entre les mains d'*Appelle*.
Quel Bonheur d'être nais au Siècle de Louis!
Admiron, *Bourdelot*, ses Exploits inouïs,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire;
Et plaignons l'avenir qui ne peut que les lire.





L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

* Ambassa-
deur des ETATS
GENERAUX
auprès du Roi
Charles II.

JE viens de lire avec Monsieur *Van Beuning* * les Vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Cet Ambassadeur, qui a passé sa vie dans l'Etude, aussi bien que dans les Affaires, les trouve fort beaux; & mon sentiment est, Madame, qu'il y en a dans ce petit Ouvrage d'aussi élevés que j'en aye vû depuis long-tems dans nôtre Langue. Ce qui me les fait estimer davantage, c'est qu'il y a de la Nouveauté & du Bon-sens: ajustement difficile à faire. Car nos Nouveautés ont souvent de l'extravagance, & le Bon-sens qui se trouve dans nos Ecrits, est le Bon-sens de l'Antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'Esprit des Anciens nous en inspire; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées. Ce que nous voyons d'eux avoit la grace de la Nouveauté, lors qu'ils le faisoient: ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de Siècle en Siècle, & est tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles Productions; qui se pare des imaginations des Grecs,
&

& donne 'au monde leurs lumieres pour les siennes? On nous apporte une infinité de Régles qui sont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui; & on ne considere point que ce ne sont pas les mêmes Sujets qu'il faut traiter, ni le même Génie qu'il faut conduire.

Si nous faisons l'amour comme *Anacreon* & *Sapho*, il n'y auroit rien de plus ridicule; comme *Terence*, rien de plus bourgeois; comme *Lucien*, rien de plus grossier. Tous les Tems ont un Caractère qui leur est propre; ils ont leur Politique, leur Interêt, leurs Affaires: ils ont leur Morale, en quelque façon, ayant leurs Défauts & leurs Vertus. C'est toujours l'Homme, mais la Nature se varie dans l'homme; & l'Art qui n'est autre chose qu'une imitation de la Nature, se doit varier comme elle. Nos Sotises ne sont point les Sotises dont *Horace* s'est moqué; nos Vices ne sont point les Vices que *Juvenal* a repris: nous devons employer un autre ridicule, & nous servir d'une autre censure.

J'ai obligation à Monsieur de *Nevers*. Je cherchois de la Nouveauté il y a long-tems, & il m'en a fait rencontrer. Je trouve un homme qui fait penser lui-même ce qu'il écrit, & qui donne son propre tour à l'expression de ses pensées.

*Moi qui n'ai dans mes Vers échapés au hazard,
Que l'Audace pour règle, & le Bon-sens pour art.*

Si la Fortune, l'Audace & le Bon-sens produisent tant de beautés, je conseille aux Auteurs de renoncer aux Régles de l'Art, & de s'abandonner purement à leur Génie.

*Pour donner au François de nouvelles parures,
Je hazarde en mes Vers d'insolentes Figures.*

Celui qui hazarde ces insolentes Figures, est assuré de n'en avoir que de nobles: c'est une hardiesse heureuse qui n'a rien d'extravagant ni de faux; un éclat d'imagination que le jugement peut avouer pour une de ses lumieres.

Je ne fai pas bien si les avantages que Monsieur de *Nevers* attri-

buë à Madame de *La Fayette*, & à Monsieur de *Meré*, sont *fin-
ceres*. Leur Mérite me persuade la sincérité: sans cela la délicatesse
du tour me seroit suspecte, & je craindrois qu'il n'y eût quelque
Ridicule caché sous le *Sublime* de l'une, & sous les *Charmes divers*
de l'autre.

Les *Loüanges* que l'on donne à Monsieur *Bourdelot* sont plus
nettement expliquées. Je n'en donnerois pas moins à sa Personne,
mais je voudrois qu'elles fussent plus dégagées de sa Profession. A
mon avis, la Médecine rompt plus de *Trames* qu'elle n'en renouë;
& il ne falloit pas moins que les Vers de Monsieur votre Frere,
pour remettre en honneur une Science que ceux de *Moliere* avoient
décriée. A vous parler franchement, je retrancherois quelque chose
de l'habileté du Médecin, pour donner plus, s'il étoit possible, aux
lumières du Bel-esprit. J'ai plus de vénération pour la Cour de
Rome, que pour la Faculté de *Paris*; & quoi que j'aye toute liber-
té de parler du P A P E, dans un Pays où on le brûle tous les ans,
je ne dirai rien de son Eloge, sinon que *Saint Pierre* en doit avoir
de la jalousie: car il est plus aisé de fonder un Etat que de le ré-
former; d'y mettre l'ordre que de l'y rétablir.

La Discretion que vous avez toujours en parlant de Monsieur vô-
tre Mari, me fait passer légèrement sur *ORÇON*, & ma retenue
fondée sur la vôtre m'ôte l'idée de Monsieur *Mazarin*. Mais un
Homme qui *trafiqueroit son Salut l'Argent à la main*, me donne-
roit mauvaise opinion du Marchand qui achete le Ciel, & plus mé-
chante de ceux qui le vendent.

Revenons à la beauté des Vers, qui ne peut pas être égale par
tout. L'élevation de l'Esprit laisse de petites choses en prise à l'é-
xactitude de la Critique; & c'est une consolation que les grands
Génies ne doivent pas envier aux médiocres. Que des malheureux
à qui la Nature a été peu favorable, se fassent valoir comme ils
pourront par le travail d'une étude si gênante: pour moi je me sens
transporté avec plaisir à des endroits qui m'enlèvent? & mon Ad-
miration ne laisse point de place au chagrin de la Censure.

Il est beaucoup plus facile de louer le Roi en Prose qu'en Vers.

Les

Les Vers avec tout le merveilleux de la Poësie, n'approchent point de la magnificence du sujet : & en Prose, une Vérité simple est un grand Eloge. Il ne faut que dire purement ce qu'a fait le Roi, pour effacer tout ce qu'on a écrit des autres. Monsieur de Nevers a entrepris une chose plus difficile : il a cherché des pensées qui pussent égaler les Actions de son Héros. Le dessein étoit hardi, mais il n'a pas été tout-à-fait malheureux ; car s'il demeure fort au dessous de la Gloire de celui qu'il loue, il s'élève fort au dessus du Génie de tous ceux qui l'ont loué.

Qui peindra les beaux traits de sa Gloire immortelle ?

Le Pinceau trembleroit entre les mains d'Apelle.

Quel bonheur d'être nais au Siècle de LOUIS !

Admirons, Bourdelot, ses Exploits inouis,

Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire,

Et plaignons l'Avenir, qui ne peut que les lire.

Je plaindrois la condition de nos Neveux, si la mienne n'étoit plus à plaindre. Ils vivront un jour ; ils entreront dans le Monde, d'où je suis prêt de sortir, & où je suis réduit à lire les Exploits du Roi, sans en pouvoir être témoin non plus qu'eux. C'est un grand malheur de passer la vie loin de son Empire ; mais si la Fortune ne m'en avoit éloigné, je ne vivrois pas sous le vôtre, Madame. Vous inspirez de la passion à tout ce qui en est capable, & la Raison vous donne ceux que la Passion ne touche plus.





ÉPIQUE AU ROY.

ARBITRE des Mortels, je connois ta Puissance,
Que ne puis-je aussi bien connoître ta Clémence!
L'excès de tes bontés en tous lieux est connu,
Mais tu m'as réservé pour une autre vertu :
Je dois servir toujours à montrer ta justice
Sans murmurer jamais d'un assez long supplice.
On ne me verra point par de tristes accens,
Par un air douloureux, des soupirs languissans
M'attirer la pitié, qu'excite un misérable,
Ni faire l'opprimé lors que je suis coupable.
Que des Infortunés soulagent leur douleur,
Par la compassion qu'on a de leur malheur !
Pour moi je me condamne, & sévère à moi-même,
Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême.
Je vis depuis long-tems éloigné d'une Cour,
Pour qui le plus sauvage auroit eu de l'amour ;
L'Exil a consumé la vigueur de mon âge,
Et me laisse aujourd'hui la Vieillesse en partage,
Et joint au noir chagrin de mes jours avancés
Un triste souvenir de ceux que j'ai passés.

Cependant

Cependant mes regrets ont de plus justes causes :
Des merveilles du Roi, de tant de grandes choses,
Malheureux que je fais, hélas ! je n'ai rien vû ;
C'est le Bien le plus cher qu'un Sujet ait perdu.
Sans un fatal Exil j'aurois vû ces Armées,
Dont tant de Nations sont encore alarmées :
J'aurois vû ces grands Chefs, fameux par mille Exploits,
Commandés & conduits par le premier des Rois ;
Et mes yeux attachés sur sa seule Personne,
N'auroient fait qu'observer les Ordres qu'il leur donne :
J'aurois vû sa Valeur inspirer aux Soldats
L'ardeur qui les anime au milieu des combats :
J'aurois vû ce qu'on voit rarement sur la terre,
Une Paix glorieuse autant que fut la Guerre.
Après tant de périls, après tant de travaux,
Chacun fit le dessein de terminer ses maux ;
On ne regarda plus que son propre dommage ;
Et qui fut moins constant s'estima le plus sage.
La *Hollande* solide en tous ses intérêts,
Laisa les impuissans avec leurs faux Projets ;
Et l'*Espagne* connût dans cette Ligue usée
La vanité des Noms qui l'avoient abusée.
Le *Lorrain* qu'animoient l'Empire & sa Maison,
Par mille Camps divers parvint jusqu'à *Mouçon* ;
Mais à peine sût-il regarder la *Champagne*
Que *Fribourg* emporté termina la Campagne :
La Paix fut résolue au Conseil de *Madrid*,
Et résolue à *Vienne*, aussi-tôt qu'on l'apprit ;
Et le Parti confus après ce coup funeste
A ses Ambassadeurs laissa le soin du reste.
Mais tous les Généraux alarmés de la Paix
Se montroient plus ardens & plus fiers que jamais :
Ils cherchoient les Combats ; quand les soins de leurs Princes
Se tournoient pleinement au repos des Provinces.

Que

Que servoient dans les Camps ces dernières Ardeurs,
 Qu'à coûter au Public, & du sang & des pleurs ?
 Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
 Sur le point que la Guerre alloit être finie !
 Il ne nous restoit plus qu'à réduire le Nord
 Qui sembloit de si loin mépriser nôtre effort,
 Esperant vainement que nôtre Politique
 Craindroit le bruit fameux que fait la *Mer Baltique* ;
 Esperant follement que des lieux reculés,
 Où jamais les *François* n'étoient encore allés,
 Pour éteindre ce Feu qui forme nôtre audace,
 Auroient assez pour eux du seul nom de leur Glace.
 Que vous connoissez mal les *François* d'aujourd'hui !
 On nous a vus légers chez nous & chez autrui ;
 Mais ceux qu'on accusoit autrefois d'inconstance
 N'auront à vos dépens que trop de patience.
 Peuples qui nous cédez l'avantage d'agir,
 Nous savons mieux que vous fatiguer & souffrir ;
 Vos plus vastes Forêts, vos plus grandes Rivières
 Sont contre les *François* d'impuissantes Barrières.
Crequi marche, il approche, il vous donne Combat,
 Il passe le *Vezèr*, vôtre Fierté s'abat ;
 Tous les Confédérés ont de vives allarmes,
 Et leur docilité fut l'effet de nos Armes.
 On vit là nos Amis que *Wrangel* * a perdus,
 Malgré d'un jeune Roi les naissantes Vertus ;
 Malgré tant de combats où parut sa vaillance,
 On vit là nos Amis tombés dans l'impuissance,
 D'un sort si malheureux se relever par nous,
 Et du plus triste état passer dans le plus doux.
 Ainsi des Nations furent les destinées,
 Comme il plût à Louis dures ou fortunées :
 Ainsi fut rétabli ce tranquille repos,
 Qui ne dément en rien la gloire du Héros.

* Général des
 Troupes Sue-
 doises.

*

On

On voit dans le repos les Plaisirs sans mollesse,
 Les Interêts conduits avec ordre & sagesse,
 Les fidèles Conseils prudemment écoutés.
 Et les plus grands Projets justes & concertés.
 Le Courage du Prince à la guerre l'anime,
 Sa Raison n'en veut point qui ne soit légitime.
 Il est sage, il est grand, il est ambitieux,
 Vertus & Passions, tout en est glorieux :
 Au milieu des progrès la Justice l'arrête ;
 A peine a-t-il promis qu'il rend une Conquête :
 De sa simple parole il se fait un devoir,
 Qui l'oblige à régler lui-même son pouvoir ;
 Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire,
 Pour l'avoir voulu dire, il a voulu le faire.
 Mais s'il a quelquefois une offense à punir,
 Un droit à conserver, un rang à maintenir,
 C'est alors que l'ardeur d'un Courage héroïque,
 Anime les raisons qu'avoit la Politique :
 Tout s'émeut, tout agit à son Commandement,
 Et l'Espagne tremblante à chaque mouvement
 N'a pour se rassûrer que la seule esperance
 De trouver des Jaloux ennemis de la France.
 Espagne, deviens sage, & quitte une fierté
 Si contraire aux moyens qui font ta sûreté ;
 Abandonne un orgueil qui s'attache à des Titres * ;
 Dans le cœur de LOUIS va chercher des Arbitres :
 C'est-la qu'est le salut du reste des Etats,
 Que tes foibles efforts ne conserveroient pas.
 Peuples abandonnés, que rien ne peut défendre
 Pour le dernier malheur on ne veut pas vous prendre.
 Nous vous laissons troublés de cent maux intestins,
 Assez & trop punis par vos propres destins.
 Du plus grand des Mortels je connois la Puissance,
 Mille autres du plus doux ont connu la Clémence ;

* Le Roi d'Es-
 pagne en ce-
 dans la Fran-
 che-Comté,
 vouloit retenir
 le Titre de Duc
 DE BOURGO-
 GNE.

Du

Du plus juste en tous lieux j'ai senti la loi,
Et le fâcheux état dans lequel je me voi,
Me feroit demander la fin de ma souffrance :
Mais puis qu'il a tant fait pour l'honneur de la *France*,
Puis que de tous nos Rois c'est le plus digne Roi,
François, comme je suis, il fait assez pour moi.



LETTRE



L E T T R E

A

M^R. L E C O M T E

D' O L O N N E.

JE ne fai pas pourquoi vous admirez mes Vers, puis que je ne les admire pas moi-même; car vous devez favoir qu'au sentiment d'un grand Maître en l'art Poétique*, le Poète est toujours le plus touché de son Ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de Fautes dans le mien que je pourrois corriger si l'exactitude ne faisoit trop de peine à mon humeur, & ne consu- moit trop de tems à une personne de mon âge. D'ailleurs j'ai une Excuse que vous recevrez, si je ne me trompe: les Coups-d'essai ne sont pas souvent des Chef-d'œuvres; & les Loüanges que je donne au Roi, étant les premières véritables & sinceres que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réussi. Les vôtres pour moi ont une Ironie ingénieuse, dans laquelle je me suis vû si grand Maître autrefois, que le Maréchal de *Clerambaut* ne trouvoit que moi capable de vous disputer le mérite de cette Figure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage, & qui est autant votre Serviteur que je le suis.

* Aristote.

Vous me voyez assez en garde contre le Ridicule, & malgré toutes mes précautions je ne laisse pas de me laisser aller agréablement

Tom. II.

C c c

aux

aux Louanges que vous me donnez sur mon Goût. Vous avez intérêt qu'il soit bon, juste, & délicat; car l'idée du vôtre, que je conserve toujours, règle le mien.

Le Miracle d'Amour que je vis à *Bourbon*, est le Miracle de Beauté que je vois à *Londres*: quelques Années qui lui sont venues lui ont donné plus d'Esprit, & ne lui ont rien ôté de ses Charmes

Beaux Yeux, de qui l'éclat feroit cacher sous l'onde.
Ceux qu'on en vit sortir pour faire aimer le Monde,
Je ne m'étonne pas que les plus grands Malheurs
Ne vous coûtent jamais de pleurs;
Ce n'est pas au Malheur à vous causer des Larmes,
On ne les connoît point où régner tant de charmes:
Si vous avez, beaux Yeux, des Larmes à jeter,
C'est l'Amour seulement qui vous les doit coûter.

Pour les Attentats que vous me conseillez, je suis peu en état de les faire, & elle peu en état de les souffrir. S'il faut veiller les nuits entières, on ne me donne pas quarante ans: s'il faut faire un long Voyage avec le vent & la pluie, quelle Santé que celle de Monsieur de *Saint-Evremond*! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir ses cheveux, & baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu Madame *Gabriele* *, & si j'ai fait ma cour à *Marie de Medicis*. Le papier me manque: je vous prie de me mettre au rang des Amis solides, immédiatement après Monsieur de *Canaples* †.

* *Gabriele d'Estrées, Maîtresse de Henri IV.*

† *Alphonse de Crequi, Marquis de Canaples, présentement Duc de Lesdiguières.*

Miracle d'Amour est votre Servante.





A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

S I je venois un jour pénétré de vos Charmes,
 Me mettre à vos genoux & répandre des larmes,
 Pour obtenir de vous la grace d'un Baïser,

Pourriez vous me le refuser ?

Le pourriez-vous en conscience ?

Répondez, répondez, *Hortence* ;

Las ! il y va de mon trépas !

Pour Dieu ne me refusez pas :

Donnez-le-moi par complaisance,

Ou prenez-le par pénitence

Comme une sainte affliction,

Propre pour la Dévotion

De ce triste tems de Carême ;

Ce tems où chacun le teint blême,

Le cœur contrit, les yeux en pleurs

Cherche la peine & les douleurs.

Baïser, aux Ames salutaire

Plus que jeûner & porter haire ;

Baïser, devant Dieu précieux,

Tu conduirois *Hortence* aux Cieux,

Et l'établirais dans la Gloire

Sans passer par le Purgatoire.

C c c 2 .

Qu'a

Qu'à *La Trape* des Réformés
 D'un Zèle indiscret animés
 Ne mangent rien qu'herbe & légume,
 Aillent nuds pieds & prennent Rhûme,
 Couchent sans chemise & sans draps,
 De leurs austérités je ne fais pas grand cas :
 Mais consoler une Vieillesse
 D'un petit effet de tendresse,
 Prendre soin de mes pauvres Sens
 Tout infirmes, tout languissans ;
 Et ranimer ma froide Masse
 Par la chaleur de quelque grace ;
 C'est une sainte Charité,
 C'est un efficace Mérite,
 Qui de tout Péché rendroit quitte
 La plus efficace Beauté.

Merveille de nos jours, ô belle & sage *Hortence*,
 Qui pour vivre sans crime ignorez les remors,
 Ne vous fiez pas trop à la simple innocence ;
 Pour le salut de l'Ame il faut haïr le corps,
 Gêner ses appétits, se faire violence ;
 Il faut faire sur vous de vertueux efforts ;
 Et me baiser, Madame, en est un que je pense
 Beaucoup plus cher à Dieu que n'est la Continence.

Après vous avoir demandé un Baïser en Vers, je vous en demanderai un en Prose, dont je vous sollicite autant pour vôtre intérêt que pour le mien. Ce sera le dernier effet de la Piété, ou le dernier effort de la Raison ; & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus grande Sainte, ou la plus grande Philosophe qu'on vit jamais. Priver nos Sens de certains plaisirs, est un commencement de Sagesse ; vaincre leur répugnance & leurs dégoûts, c'est la perfection de la Vertu. Que n'avez-vous été Péchereffe ? Vous auriez une belle occasion d'être Pénitente : faut-il que vôtre Innocence soit un obstacle

à votre Sainteté & à mon Bonheur ! Mais il n'y a rien qui ne se puisse réparer : si le Passé n'a aucun droit sur votre repentir, j'espère que l'Avenir y aura les siens ; & en ce cas, Madame, je vous propose une espee d'Indulgence, qui regarde les Péchés à faire aussi bien que les Péchés déjà faits. On porte envie aux injures que vous me dites ; il n'y a personne qui ne voulut être appelé *Sot* comme je le suis : cependant, Madame, il y a des Graces moins détournées, des Graces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde est présentement dans mes intérêts : Madame *Hyde* vous tient quitte de l'assiduité que vous lui avez promise à ses Couches, pourvû que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger. Mademoiselle *Beverweert* est prête à rendre des Oracles en ma faveur. Il me semble que je la voi les cheveux en desordre, & les coëffes de côté ; que je la voi toute émûe de son Esprit, toute inspirée de son Dieu, vous dire impérieusement, *Baisez le Vieillard, REINE, Baisez-le.*

Que ferez-vous, Madame ? Négligerez-vous les Prières, les Avertissemens, les Oracles ! Conterez-vous pour rien mes Services, des Dents que j'ai sauvées *, le charme de vos Oreilles que j'ai découvert ? Conterez-vous pour rien les précipices où je me suis jetté, les périls que j'ai courus, les douleurs que m'a donné votre Maladie ; douleurs qui égaloient pour le moins les vôtres ? Mais ce qui est de plus important, n'aurez-vous aucun soin de votre Salut ? Sil est ainsi, Madame, plus de Sainteté, plus de Sagesse, plus de Reconnoissance, plus de justice : Adieu toutes les Vertus. Vous ferez comme une simple Femme, comme une petite Coquette à qui une Ride fait peur, & que des Cheveux blancs peuvent effrayer.

Mais je m'allarme avec bien peu de raison. Vous n'avez rien des foiblesses de votre Sexe. Votre Ame tout-à-fait maîtresse de vos Sens peut les obliger malgré eux à faire mes plaisirs sans songer aux vôtres.

Je viens pénétré de vos Charmes,
Vous demander avec des larmes,
La grace d'un simple Baïser ;
Pouvez-vous me le refuser ?

L'AMITIE.

* Mr. de Saint-Evremond em-
pêcha Mada-
me Mazarin
de se faire ay-
racher quel-
ques Dents.



L'AMITIÉ

S A N S

AMITIÉ,

Madame la Duchesse Mazarin fit imprimer cette Piece à Londres en 1687. & y mit malicieusement ce Titre.

A Monsieur le Comte de SAINT-ALBANS*.

J'AI crû long-tems que les Femmes avoient un assez grand avantage sur nous ; en ce que nous ne sommes aimez que des moins sages, & que le plus sage des Hommes a trouvé à propos de les aimer toute sa vie.

Le plus galant de l'Antiquité, le plus vertueux, le plus grand ; *Alcibiade*, *Agésilas*, *Alexandre*, ont connu d'autres Appas que ceux des Dames. Le plus Magnanime des *Romains* ; *Scipion*, l'honneur d'une République, à qui on ne peut rien reprocher que l'Ingratitude qu'elle eût pour lui : *Scipion*, est loué d'une Contenance qui ne fut autre chose que le peu de Goût, que le peu de Sentiment qu'il eût pour elle. *César*, qu'il suffit de nommer pour tout Eloge, ne se montra difficile à aucun Amour. *Salomon* fut bien éloigné de ces Partages, & de ces Dégoûts. Il s'attacha pleinement aux Femmes, insensible à tous autres Charms que les leurs.

C'est une chose assez suprenante, que les plus Galans, les Grands-hommes, les Gens-de-bien, les Magnanimes, ayent pû se passer de l'Amour des Femmes ; & comme si cet Amour étoit réservé pour le Caractère du Sage, que *Salomon* en ait fait la plus ordinaire

ordinaire occupation de sa vie : il est surprenant, je l'avoue ; mais après y avoir fait quelque réflexion, je n'y trouve rien y qui doive étonner.

Les Galans de l'Antiquité avoient une grande répugnance pour la Sujétion. Amoureux de tous les Agrémens, ils se gardoient la liberté de passer d'un Sexe à l'autre à leur fantaisie. L'Amour des Femmes auroit amoli le Courage des Grands-hommes ; la Vertu des Gens-de-bien en eût été altérée ; la grandeur d'Ame des Magnanimes en eût pû être affoiblie : mais la Sagesse couroit peu de danger avec les Femmes. Le Sage supérieur à leurs Foiblesses, à leurs Inégalités, à leurs Caprices, fait les gouverner comme il lui plaît, où il s'en défait comme bon lui semble. Tandis qu'il voit les autres dans la Servitude, agités de quelque Passion malheureuse, il goûte une douceur qui charme ses Maux ; qui lui ôte le sentiment de mille Ennuis, qu'on ne rend pas insensibles par la Raison. Ce n'est pas qu'il ne puisse tomber en quelque Erreur : la Nature humaine ne laisse à nôtre Ame aucun état assuré : mais il n'est pas long-tems sans retrouver ses lumieres égarées, & sans rétablir la tranquillité qu'il a perdue.

C'est ce qu'on a vû pratiquer à *Salomon*, lequel aima les Femmes toute sa vie : mais différemment, selon les tems différens. Etant jeune il eût la tendresse d'un Amant : ses expressions molles & amoureuses le témoignent assez ; & il suffit de lire le CANTIQUE DES CANTIQUES pour s'en convaincre. Qu'on me pardonne si je n'y cherche pas un Sens mystique. On ne me persuadera jamais que *Salomon* ait voulu faire parler JESUS-CHRIST à son Eglise avec des Sentimens plus mous & des expressions plus lascives, que n'en ont eû *Catulle* pour *Lesbie*, *Ovide* pour *Corinne* ; en Vers plus tendres que ceux de *Petrarque* pour *Laure*, plus galans que ceux de *Voiture* pour *Belize*. Je croi que *Salomon* ne parloit pas même à une Epouse : tant d'Amour, tant d'Ardeur regardoit une Maîtresse chèrement aimée.

Il aima moins toutefois qu'il ne fut aimé. Il avoit connu par l'expérience de ses Amours, que les Femmes sont plus passionnées que

que les Hommes. C'est une Vérité dont l'Ecriture même a pris la peine de nous assurer: car voulant exprimer les Sentimens que Da-

* Au second Livre de Samuel, chap. 1. vers. 26. Il y a dans le Texte; *vid & Jonathan* avoit l'un pour l'autre; *ils s'aimoient*, dit-elle *, *de l'Amour d'une Femme*: pour montrer que c'étoit le plus tendre des Amours.

L'Amour que vous aviez pour moi étoit extrême: il passoit l'Amour des Femmes. C'est David qui parle de son cher Jonathan, qu'il venoit de perdre. *Salomon* dans la vigueur de son Age, fait voir moins de tendresse & de sincérité dans ses Affections. Il employa jusqu'à la réputation de sa Sagesse pour se faire aimer. C'est par-là qu'il tira tant d'Or de la Reine de *Saba*: de cette Reine, follement éprise de la Sagesse; qui voulut quitter son Royaume pour voir un Sage.

Comme *Salomon* approcha de la Vieillesse, il changea de conduite avec les Femmes. Lors qu'il eût perdu le Mérite de plaire, il s'en fit un d'obéir. Il pouvoit commander; il pouvoit contraindre: mais il ne voulut rien devoir à la Puissance; il voulut que la Docilité & la Soumission lui tinssent lieu de ses Agrémens passés. Tout Roi, tout Sage qu'il est, il se soumet aux Maîtresses sur ses vieux jours: croyant qu'en cet Age triste & malheureux, il faut se dérober autant qu'on peut à soi-même; & qu'il vaut mieux se livrer aux Charmes d'une Beauté, qui enchante nos Maux, qu'à des Réflexions qui nous attristent, & à des Imaginations qui nous effrayent.

Je n'ignore pas que *Salomon* a été blâmé de cette dernière conduite: mais quoi que sa Raison parut affoiblie, il ne laissoit pas d'être Sage à son égard. Il adoucissoit par-là ses Chagrins, flatoit ses Douleurs, détournoit des Maux qu'il ne pouvoit vaincre; & la Sagesse, qui ne trouvoit plus les moyens de le faire heureux, se servoit utilement de diversions, pour le rendre moins misérable.

A peine commençons-nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire, par un dégoût qui se forme secrètement en nous de nous-mêmes. Alors notre Ame vuide d'Amour-propre, se remplit aisément de celui qu'on nous inspire; & ce qui n'auroit plû que légèrement autrefois par la résistance de nos Sentimens, nous charme & nous assujettit dans notre foiblesse.

C'est

C'est par-là que les Maîtresses disposent à leur gré des vieux Amans, & les Femmes des vieux Maris; c'est par-là que *Syphax* s'abandonna aux volontés de *Sophonisbe*, & qu' *Auguste* fut gouverné par *Livie*: & pour ne pas tirer tous mes Exemples de l'Antiquité, c'est ainsi que Monsieur de *Senecterre**, digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs par le seul Mérite d'Honnête-homme; c'est ainsi que ce Courtisan aussi sage, que délicat & poli, se laissoit aller mollement à l'Amitié d'une jeune Femme, qu'il avoit épousée sur ces vieux jours. *Si vous saviez*, disoit-il, à ses Amis, *quel est l'état d'un Homme de mon Age, qui n'a que soi-même à se présenter dans la Solitude, vous ne vous étonneriez pas que j'aye cherché une Compagnie qui me plaît, à quelque prix que ce fût.*

* *Pere du Maréchal de La Ferté.*

Je ne l'en blâmai jamais: comment blâmer une chose que *Salomon* a autorisée par son exemple, & que Monsieur le Maréchal d'*Estrées* vient d'autoriser par le sien†? Cependant malgré toutes ces Autorités, j'estimerois beaucoup une personne qui auroit assez de force d'esprit, pour conserver le goût de la Liberté jusqu'à la fin de ses jours.

† *Le Maréchal d'Estrées épousa en troisième Noces, à 91 Ans, Gabrielle de Longueval Fille de Manicamp.*

Ce n'est pas qu'une pleine indépendance soit toujours louable: de ces gens si libres & si détachés, se font les Indifférens & les Ingrats. Evitons l'Assujettissement & la Liberté entière, pour nous contenter d'une Liaison douce & honnête, aussi agréable à nos Amis qu'à nous-mêmes.

Si on me demande plus que de la chaleur & des soins, pour les intérêts de ceux que j'aime; plus que mes petits secours, tout foibles qu'ils sont, dans les besoins; plus que la Discretion dans le Commerce, & le Secret dans la Confidence; qu'on aille chercher ailleurs des Amitiés: la mienne ne sauroit fournir rien davantage.

Les Passions violentes sont inégales, & font craindre le desordre du Changement. En Amour, il les faut laisser pour les *Polexandres* & les *Cirus* dans les Romans; en Amitié, pour *Oreste* & *Pilade* dans les Comédies. Ce sont des choses à lire & à voir représenter, qu'on ne trouve point dans le Monde: & heureusement on ne

les y trouve pas, car elles y produiroient des Aventures bien extravagantes.

Qu'a fait *Oreste*, ce grand & illustre Exemple d'Amitié: qu'a-t-il fait qui ne doive donner de l'horreur? Il a tué sa Mere, & assassiné *Pirrhus*; il est tombé en de si étranges Fureurs, qu'il en coûte la vie aux Comédiens, qui tâchent de les bien représen-

* Montfleuri
fit de si grands
efforts pour re-
présenter le Per-
sonnage d'Ores-
te, dans l'AN-
DROMAQUE
de Racine, qu'il
tomba malade
& en mourut.
La même chose
étoit arrivée à
Mondori dans
une Représenta-
tion de la MA-
RIANNE.

ter*. Observons avec attention la nature de ces Attachemens uniques qu'on vante si fort, & nous trouverons qu'ils sont formés d'une Mélancolie noire qui fait tous les Misantropes. En effet, se réduire à n'aimer qu'une personne, c'est se disposer à haïr toutes les autres: & ce qu'on croit une Vertu admirable à l'égard d'un Particulier, est un grand Crime envers tout le Monde. Celui qui nous fait perdre le Commerce des Hommes, par un Abandonnement pareil au sien, nous fait perdre plus qu'il ne vaut; eût-il un Mérite considérable. Faisons les desintéressés tant qu'il nous plaira; renfermons tous nos desirs dans la pureté de notre Passion, n'imaginant aucun Bien qui ne vienne d'elle; nous languirons cependant en cette belle Amitié, si nous ne tirons de la Société générale des Commodités & des Agrémens qui animent la particuliere.

L'Union de deux Personnes attachées entierement l'une avec l'autre; cette belle Union a besoin de choses étrangères qui excitent le goût du Plaisir, & le sentiment de la Joye. Avec toute la simpathie du monde, tout le concert, toute l'intelligence, elle aura de la peine à fournir la consolation de l'ennui qu'elle fait naître. C'est dans le Monde, & dans un mélange de Divertissemens & d'Affaires, que les liaisons les plus agréables & les plus utiles sont formées.

Je fais plus de cas de la liaison de Monsieur le Maréchal d'Es-
trées & de Monsieur de *Senecterre*, qui ont vécu cinquante ans à la Cour dans une Confiance toujours égale: je fais plus de cas de la Confiance que Monsieur de *Turenne* a eue en Monsieur de *Ruvigni*, quarante Ans durant; que de ces Amitiés toujours citées, & jamais mises en usage parmi les hommes.

Il n'y a rien qui contribuë davantage à la douceur de la vie que l'Amitié; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les Amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Les Amis importuns font souhaiter des Indifférens agréables. Les Difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs services. Les Impérieux nous tyrannisent: il faut haïr ce qu'ils haïssent, fut-il aimable: il faut aimer ce qu'ils aiment, quand nous le trouverions désagréable & fâcheux. Il faut faire violence à nôtre Naturel; asservir nôtre Jugement; renoncer à nôtre Goût; & sous le beau Nom de Complaisance, avoir une Soumission générale pour tout ce qu'impose leur Autorité. Les Jaloux nous incommode: ennemis de tous les Conseils, qu'ils ne donnent pas; chagrins du Bien qui nous arrive sans leur Entremise; joyeux & contents du Mal qui nous vient par le ministère des autres.

Il y a des Amis de profession, qui se font un honneur de prendre nôtre parti sur tout: & ces vains Amis ne servent à autre chose qu'à aigrir le monde contre nous, par des contestations indiscrettes. Il y en a d'autres qui nous justifient, quand personne ne nous accuse: qui par une chaleur imprudente nous mettent en des Affaires où nous n'étions pas; & nous en attirent que nous voudrions éviter. Se contente qui voudra de ces Amitiés; pour moi je ne me satisfais pas d'une Bonne-volonté nuisible: je veux que cette Bonne-volonté soit accompagnée de Discretion & de Prudence. L'Affection d'un homme ne raccommode point ce que la sottise a gâté. Je lui rens graces de son Zele impertinent, & lui conseille d'en faire valoir le mérite parmi les Sots. Si les Lumieres de l'Entendement ne dirigent les Mouvements du Cœur, les Amis sont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire; plus capables de nous nuire que de nous servir.

Cependant on ne parle jamais que du Cœur, dans tous les Discours qu'on entend faire sur l'Amour & sur l'Amitié. Les Poëtes en deviennent importuns; les Amans ennuyeux; & les Amis ridicules.

On ne voit autre chose à nos Comédies que des Filles de Roi, qui donnent le Cœur, & refusent la Main; ou des Princesses qui offrent la Main, & ne sauroient consentir à donner le Cœur. Les Amans se rendent fades à demander éternellement la pureté de ce Cœur; & les Amis érigés en Précieux, le veulent avoir comme les Amans.

Ce n'est pas en connoître bien la Nature : car pour un peu de Chaleur mal réglée pour quelque Tendresse inégale & incertaine qu'il peut avoir; il n'y a Caprice, Ingratitude, Infidélité, qu'on n'en doive craindre.

On nomme l'Amour *Aveugle*, fort mal-à-propos, n'en déplaît aux Réveries des Poètes, & aux Fantaisies des Peintres. L'Amour n'est autre chose qu'une Passion, dont le Cœur fait d'ordinaire un méchant usage.

Le Cœur est un Aveugle, à qui sont dûs toutes nos Erreurs. C'est lui qui préfère un Sot à un Honnête-homme; qui fait aimer de vilains Objets, & en dédaigne de fort aimables; qui se donne aux plus laids, aux plus difformes, & se refuse aux plus beaux, & aux mieux faits.

*C'est lui, qui par un Nain a fait courir le Monde,
A l'Ami de Joconde *.*

* Voyez dans
les CONTES
DE LA FON-
TAINÉ, la
Nouvelle in-
tulée JOCON-
DE.

C'est lui qui déconcerte les plus régulières; qui enlève les Prudes à la Vertu, & dispute les Saintes à la Grace. Aussi peu soumis à la Règle dans le Convent, qu'au Devoir dans les Familles: infidèle aux Epoux; moins sûr aux Amans; troublé le premier, il met le Defordre & le Dérèglement dans les autres.

Il agit sans Conseil & sans Connoissance: révolté contre la Raison qui le doit conduire, & mû secrètement par des ressorts cachés, qu'il ne comprend pas, il donne & retire ses Affections sans sujet; il s'engage sans dessein; rompt sans mesure; & produit, enfin des éclats bizarres, qui deshonnorent ceux qui les souffrent & ceux qui les font. Voilà où aboutissent les Amours & les Amitiés, fondées

fondées sur le Cœur. Pour ces Liaisons justes & raisonnables, dont l'Esprit a su prendre la direction, il n'y a point de rupture à appréhender : car ou elles durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement, avec discrétion & bienfaisance,

Il est certain que la Nature a mis en nos Cœurs quelque chose d'aimant, (si on le peut dire ;) quelque principe secret d'Affectation ; quelque fond caché de Tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le tems : mais l'usage n'en a été reçu & autorisé parmi les hommes, qu'autant qu'il peut rendre la vie plus tranquille & plus heureuse.

C'est sur ce fondement qu'*Epicure* l'a tant recommandé à ses Disciples : Que *Cicéron* nous y exhorte par ses Discours, & nous y convie par des Exemples : Que *Sénèque*, tout rigide & tout austère qu'il est, devient doux & tendre, aussi-tôt qu'il parle de l'Amitié : Que *Montagne* encherit sur *Sénèque*, par des Expressions plus animées : Que *Gassendi* explique les avantages de cette Vertu, & dispose ses Lecteurs, autant qu'il lui est possible, à se les donner.

Toutes les Personnes raisonnables ; tous les Honnêtes-gens imitent en cela les Philosophes ; sur le fondement que l'Amitié doit contribuer plus qu'aucune autre chose à notre Bonheur.

En effet, on ne se détacheroit point en quelque façon de soi-même, pour s'unir à un autre, si on ne trouvoit plus de douceur en cette Union, que dans les premiers sentimens de l'Amour-propre.

L'Amitié des Sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le Monde. Celle des autres, impétueuse & déconcertée, trouble la paix de la Société publique, & le plaisir des commerces particuliers. C'est une Amitié sauvage, que la Raison désavoue, & que nous pourrions souhaiter à nos Ennemis, pour nous venger de leur haine.

Mais quelques honnêtes, quelques réglés que soient les Amis, c'est une chose incommode que d'en avoir trop. Nos Soins partagés ne nous laissent ni assez d'Application pour ce qui nous touche, ni assez d'Attention pour ce que regarde les autres. Dans l'épanchement d'une Ame, qui se répand universellement sur tout, les Affections dissipées ne s'attachent proprement à rien. Vivons pour
peu

peu de Gens qui vivent pour nous : cherchons la commodité du Commerce avec tout le Monde, & le bien de nos Affaires avec ceux qui peuvent nous y servir.

LA PRUDE ET LA PRECIEUSE.

*A Madame ***.*

POUR un plaisir trop rare en commerce d'Amour,
Une Dame galante est souvent décriée,
Quand la Femme-de-bien, la Prude mariée
Epuise chastement son Epoux nuit & jour.
Dans leur Volupté domestique
Si l'Epoux une fois tombe en quelque langueur,
Aussi-tôt la Prude se pique,
Sa Vertu se chagrine, & le fâcheux Honneur
De la bonne Dame pudique
Ne laisse rien exempt de sa méchante humeur
Mais passons à la Précieuse,
Vestale à l'égard d'un Amant,
Et solide Voluptueuse
Avec un Mari peu charmant.
Le jour, sa belle Ame épurée
Vit d'un tendre desir, & d'une chere idée;
La nuit elle prend soin du corps,
Animant d'un Epoux les vertueux efforts.

L'appétit

L'appétit conjugal la presse,
Et sa pudeur, d'un homme nu
Souffre la robuste caresse :
Mais ses façons & sa vertu
Reprennent leur délicatesse,
Si-tôt que le jour est venu.
Par quelque secrète influence
Qui se rend maîtresse des mœurs,
C'est votre sort, mes cheres Sœurs,
De jouir sans Amour, d'aimer sans jouissance.
J'en veux excepter les plaisirs
De votre Amitié mutuelle,
Qui tient souvent au dessous d'elle
La simple douceur des desirs.

Nous ne vous plaignons point ; ô cheres Précieuses,
Qui dans les bras aimés de quelque tendre Sœur
Savez goûter le fruit des peines amoureuses,
Sans interesser votre Honneur.

Nous plaignons, nous plaignons une Dame galante
Discrete en ses Amours, & rarement contente :
Elle a dans sa maison à souffrir le courroux
Ou les soins inquiets d'un bizarre Jaloux.
Pour des indifférens il lui faut se contraindre ;
Dissimuler ses maux ; ne parler que pour feindre,
Voir toujours son Epoux, & vouloir un Amant ;
Ah ! qui peut exprimer un si cruel tourment ?

Aimer est une chose rude,
Au prix du métier de la Prude :
La Prude n'a point ces langueurs,
Dont on voit secher tant de Cœurs ;
Sa nuit se donne à la Nature ;
Tout le jour se passe en censure ;
Elle blâme jusqu'aux desirs,
Et parlant de Vertus, se creve de Plaisirs.

On

On condamne ce qu'elle blâme,
Par respect à son jugement ;
L'appétit lui tient lieu de flâme ;
Elle jouit commodément :
S'il Dieu m'avoit fait naître Femme,
Je serois Prude assurément.
Je pourrois bien aussi d'une Sœur Précieuse
Vivre aimée autant qu'amoureuse :
Mais quand le premier des *Medors*
Pour me toucher le Cœur feroit tous ses efforts ;
Il me trouveroit inhumaine,
Je rirois de ses vains soupirs,
Et ferois tous les jours sa peine,
Sans faire jamais ses Plaisirs.





L E T T R E

A

MADEMOISLLE

DE L'ENCLOS.

VOTRE Vie, ma très chere, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même maniere jusqu'à la fin. Que l'*Enfer* de Monsieur de *La Rochefoucault* ne vous épouvante pas * ; c'étoit un *Enfer* médité, dont il vouloit faire une Maxime : prononcez donc le Mot d'*Amour* hardiment, & que celui de *Vieille* ne sorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du Retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'*AMOUR* à qui vous devez votre Mérite & vos Plaisirs ? Car enfin, ma belle Gardeuse de Cassette, la réputation de votre Probité est particulièrement établie, sur ce que vous avez résisté à des Amans qui se fussent accommodés volontiers de l'Argent de vos Amis. Avoüez toutes vos Passions, pour faire valoir toutes vos Vertus ; cependant vous n'avez exprimé que la moitié du Caractère : il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos Amis ; rien de plus sec que ce qui regarde vos Amans. En peu de Vers je veux faire le Caractère entier ; & le voici formé de toutes les Qualités que vous avez, ou que vous avez eues.

* L'ENFER
DES FEMMES
C'EST LA
VIEILLESSE,
disoit un jour le
Duc de La Ro-
chefoucault à
Mademoiselle
de l'Enclos.

Dans vos Amours on vous trouvoit legere,
 En Amitié toujourn sûre & sincere ;
 Pour vos Amans les humeurs de *Venus*,
 Pour vos Amis les solides Vertus :
 Quand les premiers vous nommoient Infidelle
 Et qu'asservis encore à vôtre Loi,
 Ils reprochoient une flâme nouvelle,
 Les autres se loüoient de vôtre bonne foi.
 Tantôt c'étoit le naturel d'*Helene*,
 Ses Appétits comme tous ses Appas ;
 Tantôt c'étoit la Probité Romaine,
 C'étoit d'Honneur, la règle & le Compas.
 Dans un Convent en Sœur dépositaire,
 Vous auriez bien ménagé quelque Affaire ;
 Et dans le Monde à garder les Dépôts,
 On vous eût justement préférée aux Dévots.

Que cette Diversité ne suprenne point :

L'indulgente & sage Nature
 A formé l'Ame de *NINON*
 De la Volupté d'*Epicure*,
 Et de la Vertu de *Caton*.



L E T T R E

A MONSIEUR

J U S T E L *.

* Monsieur
(Henri) Justel,
homme de mé-
rite, & qui a-
voit une grande
connoissance des
Livres, se resi-
ra à Londres
avec toute sa
famille au mois
d'Octobre 1681.
Quelques An-
nées après il ob-
tint la Charge
de Bibliothécaire
du Roi à Saint-
James.

JE sui ravi, Monsieur, de vous voir en *Angleterre*; le com-
merce d'un Homme aussi savant, & aussi curieux que vous,
me donnera beaucoup de satisfaction : mais permettez-moi
ne n'approuver pas la résolution que vous avez prise de quit-
ter la *France*, tant que je vous verrai conserver pour elle un si ten-
dre, & si amoureux souvenir. Quand je vous vois triste & désolé
regretter *Paris* aux bords de nôtre *Tamise*, vous me remettez dans
l'esprit les pauvres *Israélites*, pleurant leur *Jerusalem* aux bords de
l'*Euphrate*. Ou vivez heureux en *Angleterre*, par une pleine Li-
berté de Conscience, ou accommodez-vous à de petites Rigueurs
sur la Religion en vôtre Pays, pour y jouir de toutes les commo-
dités de la vie.

Est-il possible que des Images, des Ornemens, de legeres Cé-
rémonies; que de petites Nouveautés superstitieuses à vôtre égard,
dévotes au nôtre; que de certaines Questions agités avec plus de
subtilité pour la réputation des Docteurs, que de connoissance, &
de bonne foi pour nôtre édification; est-il possible, enfin, que des
Différences si peu considérables, ou si mal fondées, troublent le
repos des Nations, & soient cause des plus grands malheurs qui
arrivent aux hommes? Il est beau de chercher Dieu *en esprit* &

en vérité; ce premier Etre, cette souveraine Intelligence mérite nos spéculations les plus épurées: mais quand nous voulons dégager nôtre Ame de tout commerce avec nos Sens, sommes-nous assurés qu'un entendement abstrait ne se perde pas en des pensées vagues, & ne se forme plus d'extravagances, qu'il ne découvrira de vérités? D'où pensez-vous que viennent les absurdités de tant de Sectes, que des méditations creuses, où l'Esprit au bout de sa rêverie ne rencontre que ses propres Imaginations?

Perdez, Monsieur, cette opposition chagrine & opiniâtre que vous avez contre nos Images: les Images arrêtent en quelque façon cet esprit si difficile à fixer. D'ailleurs il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'Imitation; & de toutes les Imitations, il n'y en a point de si légitime que celle d'une Peinture, qui nous représente ce que nous devons révéler. L'idée des personnes vertueuses nous porte à l'amour de leurs Vertus, & fait naître en nous un juste desir d'acquiescer la perfection qu'ils ont acquise. Il est des émulations de Sainteté, aussi bien que des jalousies de Gloire: & si le Portrait d'*Alexandre* anima l'ambition de *César* à la Conquête du Monde, l'Image de nos Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur Zèle, & nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les Cieux.

Chacun sait que *Numa* défendit toute sorte d'Images dans les Temples des *Romains*, & sa Loi fut religieusement observée assez long-tems: mais il falut revenir à la Nature, qui se passe avec trop de peine de la représentation des Objets, lors que les Objets lui manquent; & les Livres de ce Législateur ayant été trouvés par hasard dans son Sépulchre, on jugea plus-à-propos de les brûler, que de retourner à la sécheresse de ces premières Institutions. Les Peres n'ont rien attaqué si vivement chez les Payens, que les Figures & les Images: c'étoient des *Dieux de bois & de pierre*; c'étoient des *Divinités peintes*, vains effets de la fantaisie, travail impie de la main des hommes. Il est vrai qu'à peine le Paganisme fut-il aboli, & la Religion Chrétienne établie, qu'on rappella l'usage des Représentations tant condamnées, & un grand

grand Concile tenu peu de tems après, en ordonna même la vénération *.

J'avoie que le Vieux Testament ne permettoit pas de rien former à la ressemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand Ouvrage de l'Univers. Les Cieux, le Soleil, les Etoiles, les Elemens, étoient les Images de son Immensité & de sa Puissance; l'ordre merveilleux de la Nature nous exprimoit sa Sagesse; nôtre Raison, qui veut tout connoître, trouvoit chez elle quelque idée de cette intelligence infinie; & voila tout ce qui pouvoit être figuré d'un DIEU, qui ne se découvroit aux hommes que par ses Oeuvres. Il n'en est pas ainsi dans la Nouvelle Alliance. Depuis qu'un Dieu s'est fait Homme pour nôtre Salut, nous pouvons bien nous en former des Images, qui nous excitent à la Reconnoissance de sa bonté & de son amour. Et en effet, si on a condamné, comme Hérétiques, ceux qui nioient son Humanité, n'est-ce pas une absurdité étrange de nous traiter d'*idolâtres*, pour aimer à la voir représentée? On nous ordonne de songer toujours à sa Passion, de méditer toujours sur ses Tourmens; & on nous fait un crime d'avoir des Figures, qui en entretiennent le souvenir: on veut que l'Image de sa Mort soit toujours présente à nôtre Esprit, & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Vôtre aversion pour les Ornemens de nos Prêtres, & pour ceux de nos Eglises, n'est pas mieux fondée. Ne savez-vous pas, Monsieur, que Dieu prit le soin d'ordonner lui-même jusqu'à la Frange des Habits du Grand Pontife? Nos Habits Pontificaux n'approchent point de ceux du Grand Sacrificateur: & vous ne pardonneriez guere à nos Evêques un *Pectoral* & de petites *Clochettes*, s'ils disoient la Messe avec ces beaux Ornemens. Pour la Pompe de nos Eglises, vous avez raison de la nommer vaine, si vous la comparez avec la magnificence solide du Temple de *Salomon*, où l'Or & l'Argent auroient pû servir de Pierre à la structure de ce Bâtiment si somptueux. Votre austérité n'est pas moins farouche à retrancher nos Musiques, qu'à condamner nos Images. Vouz devriez vous sou-

venir

* Le second
Concile de Ni-
cée tenu l'An
787. par les In-
trigues de l'Im-
pératrice Irene.

venir que *David* n'a rien tant recommandé aux *Israélites*, que de chanter les Louanges du Seigneur avec toutes sortes d'Instrumens. La Musique des Eglises élève l'Ame, purifie l'Esprit, touche le Cœur, inspire & augmente la Dévotion.

Lors qu'il s'agit d'un Mystère, ou d'un Miracle, vous ne connoissez que les Sens & la Raison : dans les choses naturelles, qui conduisent à la Piété, les Sens & la Raison sont vos ennemis : là vous donnez tout à la Nature, ici à la Grace : là on ne vous allègue rien de surnaturel, que vous ne traitiez de ridicule ; ici on ne vous dit rien d'humain, que vous ne trouviez profane & impie.

Les Contrariétés, Monsieur, n'ont duré que trop long-tems. Convenez avec nous des usages légitimement établis ; & nous crierons avec vous contre des Abus, qui s'introduisent ; contre un sale Interêt, des Gains sordides ; contre des pièges tendus à la foiblesse des Femmes, & à la simplicité des Hommes superstitieux & crédules. Que ceux à qui on reproche la Corruption, travaillent à se donner de la pureté : que ceux qui ont la vanité de se croire purs, s'accommodent à des petites alterations insensibles, où tombe la condition humaine par nécessité. Qu'ici un Catholique ne soit pas exterminé comme *Idolatre* ; que là un Protestant ne soit pas brûlé comme *Hérétique*. Il n'y a rien de plus juste que d'adorer ce qu'on croit un DIEU ; il n'y a rien de moins criminel que de n'adorer pas ce qu'on croit simplement un *Signe* ; & je ne sai comment cette diversité de créance a pû causer des Supplices si barbares, dans une Religion toute fondée sur l'Amour. Si ce sont-là des effets de Zèle, qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la Fureur ?

Une partie des Peres s'est attachée au sens literal de ces paroles, CECI EST MON CORPS ; l'autre les a prises au sens figuré, dans un Pays où l'on parloit presque toujours par Figure. La vérité de ce que je dis se prouve très clairement par les Livres de Monsieur *Arnaud*, & de Monsieur *Claude*, où quand Monsieur *Arnaud* allègue un Passage de quelque Pere, tout l'esprit & la dextérité

rérité de Monsieur *Claude* fussent à peine pour l'éluder ; & lors que ce denier en cite un autre avantageux à son opinion, toute la force & la véhémence de Monsieur *Arnaud* ne renversent point l'argument de Monsieur *Claude*. Cette différence de Sentimens dans les Peres est manifeste. Il ne faut qu'avoir un peu de sens pour le connoître, & un peu de sincérité pour l'avouer. Cependant, Monsieur, cette différence ne rompoit point la Communion de l'Eglise, & tous ces Peres alloient religieusement ensemble recevoir les graces qui nous sont promises en ce Sacrement.

Vous me direz, qu'il est difficile de convenir avec nous d'un Corps sans Figure, & sans Extension : mais est-il aisé de s'accommoder avec vous de votre *Manducation spirituelle* ; de cette Foi qui mange réellement la substance de ce même Corps ? La difficulté est grande de tous côtés, & un Miracle est aussi nécessaire à votre opinion qu'à la nôtre.

Laissez-nous donc la créance d'un Mystère inconcevable ; & nous vous laisserons ce mélange bizarre de Foi & de Raison, inexplicable pour vous, & incompréhensible pour les autres. Que chacun demeure attaché à sa Doctrine comme il lui plaira : mais accordons-nous dans l'usage du Sacrement : les Peres en ont usé autrefois ainsi, pourquoi ne ferons-nous pas aujourd'hui la même chose ? L'article de l'*Adoration* n'y doit pas être un obstacle ; puis que la véritable *Adoration* est un acte intérieur, qui dépend de vous ; & sans la direction de votre Esprit, & le mouvement de votre Cœur, vous avez beau vous mettre à genoux, vous n'adorez rien. Si être à genoux étoit adorer, les Enfans seroient Idolâtres en *Angleterre*, pour aborder leurs Parens dans cette posture humble & soumise ; un Amant qui se met aux pieds de sa Maîtresse feroit un Acte d'Idolatrie, & les *Espagnols*, dont les Révérences sont des especes de genuflexions, seroient pour le moins des Prophanes. C'est par un raffinement de votre principe, que les *Quakers* n'ôtent leur chapeau ni aux Princes, ni aux Magistrats, dans l'appréhension qu'ils ont de communiquer à la Créature, la Gloire qui n'est dûe qu'au Créateur. Chose étrange ! que vos Messieurs, qui

qui font une guerre ouverte à la Superstition, tombent eux-mêmes dans une conduite plus superstitieuse, que celle qu'on impute aux Catholiques les moins instruits. En effet, ne pas rendre le respect qu'on doit par un scrupule de Religion mal fondé, est plus excusable, que d'en rendre trop par un Zèle mal entendu.

Si j'avois été en la place des Réformés, j'aurois reçu le Livre de Monsieur de *Condom* le plus favorablement du monde, & après avoir remercié ce Prélat de ses Ouvertures insinuant, je l'aurois supplié de me fournir une Catholicité purgée, & conforme à son EXPOSITION DE LA FOI CATHOLIQUE. Il ne l'auroit pas trouvée en *Italie*, en *Espagne*, ni en *Portugal*: mais il auroit pu vous la faire trouver en *France*, dégagée des Superstitions de la multitude, & des Inspirations des Etrangers; réglée avec autant de sagesse, que de piété par nos Loix, & maintenue avec fermeté par nos Parlemens. Alors si vous craignez la Puissance du Pape, les Libertés de l'Eglise Gallicane vous en mettront à couvert; alors Sa Sainteté ne sera ni Infallible, ni Arbitre Souveraine de votre Foi; là Elle ne disposera ni des Etas des Princes, ni du Royaume des Cieux à sa volonté: là devenus assez *Romains* pour révéler avec une soumission légitime son Caractère & sa Dignité, il vous suffira d'être *François* pour n'avoir pas à craindre sa Jurisdiction.

Qui si l'amour de la séparation vous possède encore, & que vous ne puissiez vous détacher en rien de l'habitude de vos Sentimens, ne vous plaignez pas de ce qu'on vous ôte, comme d'une injustice; remerciez de ce qu'on vous laisse, comme d'une grâce. Le chagrin, les murmures, les oppositions, sont capables d'avancer la ruine de votre Parti: une conduite plus respectueuse, des intérêts plus discrettement ménagés que violemment soutenus, pourroient arrêter le dessein de votre perte, s'il étoit formé. Les controverses ne font qu'aigrir les Esprits: en l'état que sont les choses, vous avez besoin de bons Directeurs, plus que de bons Ecrivains, pour vous conserver. Vos Peres ont mis tous leurs talens en usage, pour se faire accorder des Privileges; votre habileté doit

doit être employée pour empêcher qu'on ne vous les ôte. L'audace, la vigueur, la fermeté, ont su faire les premiers Protestans : le zèle, la fidélité, la soumission vous maintiendront ; & on souffrira comme Obéissans, ceux qu'on détruiroit comme Rebelles. Enfin, Monsieur, si vous avez une Religion douce & paisible, dans laquelle vous ne cherchiez que votre Salut, il faut croire qu'on ne troublera point des Exercices modestes & pieux : mais si jalouse & querelleuse elle attaque celle de l'Etat ; si elle reprend, censure, & condamne les choses les plus innocentes, je ne vous répons pas d'une longue indulgence, pour l'indiscrétion d'une étrangère, injuste, & fâcheuse en ses corrections.

Une des premières sagesse, & des plus commandées, c'est de respecter en tout Pays la Religion du Prince : condamner la Créance du Souverain, c'est condamner le Souverain en même tems. Un Catholique *Anglois*, qui dans ses Discours, ou dans ses Ecrits donne le nom d'HERESIE à la Religion Anglicane, traite le Roi d'*Angleterre* d'HERETIQUE, & lui fait une insulte dans ses propres Etats : un *Huguenot* en *France*, qui traite la Religion Catholique d'IDOLATRIE, accuse le Roy par une conséquence nécessaire d'être IDOLATRE : ce que les Empereurs Payens même n'ont pu souffrir. Je ne trouve rien de plus injuste, que de persécuter un homme pour sa créance ; mais je ne vois rien de plus fou, que de s'attirer la Persécution.

Voulez-vous me croire, Monsieur, jouissez paisiblement de l'Exercice qu'on vous permet, tel qu'il puisse être ; & soyez persuadé que les Princes ont autant de droit sur l'extérieur de la Religion, qu'en ont les Sujets sur le fond secret de leur Conscience.

Si vous entrez bien dans la considération de cette vérité, un Temple abattu en *Languedoc* ne vous fera pas une injure ; *Charenton* conservé sera un bien-fait. La fureur des Opinions & l'opiniâtreté des Partis, ne sont pas pour un Homme sage comme vous : votre Honneur & votre Zèle sont à couvert de tout reproche, parce que vous avez déjà souffert ; & vous ne sauriez mieux faire, que d'aller fixer à *Paris* une Religion errante & vagabonde, que

F f f

vous

vous avez traînée de Pays en Pays assez long-tems. Je vous exhorterois vainement à y renoncer, dans la disposition où vous êtes : un sentiment comme naturel, qui se forme des premières impressions ; l'attachement qu'on se fait par les anciennes habitudes ; la peine qu'on a de quitter une créance, dans laquelle on est nourri, pour en prendre une autre où l'on a vécu toujours opposé ; une délicatesse de scrupule ; une fausse opinion de constance, sont des liens que vous romprez difficilement : mais laissez à vos Enfans la liberté de choisir, que vos vieux engagements ne vous laissent pas. Vous vous plaignez de l'Arrêt qui les oblige de faire choix d'une Religion à sept Ans, & c'est la plus grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par-là on leur rend la Patrie, que vous leur aviez ôtée ; on les remet dans le sein de la République, d'où vous les aviez tirés ; on les fait rentrer dans le droit des Honneurs & des Dignités, dont vous les aviez exclus. Ne leur enviez point, Monsieur, des Avantages, que vous avez négligés ; & gardant pour vous vos Opinions & vos Malheurs, remettez le soin de leur Religion & de leur Fortune à la Providence.

Où est le Pere qui n'inspire le zèle de son Parti, autant que celui de sa Religion, à ses Enfans ? Et que fait-on ce qui arrivera de ce Zèle ; s'il s'en formera de la Fureur, ou de la Piété ; s'il produira des Crimes, ou des Vertus ? Dans cette incertitude, Monsieur, remettez tout à la disposition d'une Loi, qui n'a pour but que le Bien-public, & l'intérêt particulier de vos Familles.

En effet, ne vaut-il pas mieux recevoir la Religion des Loix de son Pays, que de la liberté de sa fantaisie, ou de l'animosité des Factions où l'on se trouve ; que de faire le premier point de sa Foi de la haine des PAPISTES, comme injustement vous nous appelez ? Soyez sage, soyez prudent, quand les Emportés devroient vous appeler Tiède ; il vous convient d'achever en paix les jours qui vous restent. Dieu vous tiendra compte de votre repos ; car il se plaît à la Sagesse qu'il a inspirée, & ne peut souffrir le Zèle indiscret, qui cause ou attire le trouble imprudemment.



A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

SUR LA BASSETE.

QU'EST devenu le Tems heureux
Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux,
Où les discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de vôtre belle Vie!
Les plus Sages vous admiroient,
Les Cœurs les plus durs soupiroient;
Et vous, qui connoissiez les ressorts de vôtre Ame,
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de Femme.
Non, vous n'en aviez rien; vos Charmes n'étoient pas
Sujets aux changemens des fragiles Appas:
De ce fond de Beauté, sans fard, & sans mollesse,
Le Ciel avoit voulu former une Déesse.
Vous n'aviez point de visions,
Point de fausses impressions;
Et la Vanité rebutée
Alloit chercher ailleurs qui pût être flatée,
Vous jouissiez en liberté
D'une heureuse tranquillité:
Enfin on vous trouvoit & trop sage et trop belle.
Pour avoir rien d'une Mortelle.

F f f 2

Cependant

† Dogue de
Madame Ma-
zarin.

† Mr. Vossius
étoit extrême-
ment prévenu
en faveur de
La Chine : il
prétendoit qu'en
ce qui regarde
l'Esprit, les Arts
& les Sciences,
les Chinois
l'emportoient
sur tous les Eu-
ropéens. Son en-
têtement de la
grandeur & du
nombre des ha-
bitans de l'an-
cienne Rome
n'étoit pas moins
extraordinaire.

§ L'HISTOIRE
CRITIQUE DU
VIEUX TESTA-
MENT fut dé-
fendue à Paris
dans ce tems-
là ; & Mr. Si-
mon desespé-
rant d'obtenir
un Privilège
pour sa CRITIQUE
DU NOU-
VEAU TESTA-
MENT, avoit
dessein de l'en-
voyer à son bon
Ami Mr. Justel
pour la faire
imprimer à
Londres.

* X Gregorio
Leti, Auteur
de la VIE DE
SIXTE V. &
d'une infinité
d'autres Ou-
vrages Histori-
ques & Politi-
ques, étoit à
Londres dans
le tems que Mr.
de Saint-Evre-
mond écrivoit
ceci.

Cependant regardons la fin
De cette Vertu si complète,
Hortence jouée à la Bassete
Aussi long-tems que veut *Morin*.
Que le Soleil vienne éclairer le Monde
Il vous voit la Carte à la main ;
Que lassé de son cours il repose sous l'onde,
Vous veillez jusqu'au lendemain.
Plus d'Opéra, plus de Musique,
De Morale, de Politique :
Chop * animal, traître & malin,
Des Savans tient l'ame inquiète,
Et fait faire aussi-tôt retraite
Au grand & docte *Van Beuning*.
Vossius apportoit un Traité de *La Chine*,
Où cette Nation paroît plus que divine ;
Et vous auriez vû *Rome* en ses derniers Ecrits
Quarante fois au moins plus grande que *Paris* †.
Justel plein des Leçons de la rare CRITIQUE
Qui du VIEUX TESTAMENT tout le fonds nous explique,
Étoit venu chercher au bruit de votre Nom,
Comment sans crainte & sans dommage
On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage
Du trop savant *Pere Simon* §.
Leti)(de *Sixte-Quint* vous présentait l'HISTOIRE,
Tout prêt à travailler pour votre propre gloire,
Et vous pouviez tirer de son talent si beau
Un Caractère tout nouveau.
Que sert à ces Messieurs leur illustre Science ?
A peine leur fait-on la simple révérence ;
Et les pauvres Savans interdits & confus,
Regardent *Mazarin* qui ne les connoît plus.
Tout se change ici bas, à la fin tout se passe ;
Les Livres de Bassete ont des autres la place,

Plutarque

Plutarque est suspendu, *Don Quichote* interdit,
Montagne auprès de vous a perdu son crédit,
Racine vous deplaît, *Patru* vous importune,
 Et le bon *La Fontaine* a la même fortune.

Qu'est devenu ce tems heureux
 Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux,
 Où les Discours sensés de la Philosophie
 Partageoient les plaisirs de vôtre belle vie !
 Vous n'avez écouté six ans que la Raison ;
 La Fantaisie esclave étoit comme en prison,
 Indocile, à regret elle portoit sa chaîne,
 Souffroit impatiente un ordre qui la gêne,
 Haïssoit du repos le solide intérêt,
 Et vouloit établir le caprice qui plaît :
 Trop libre, & maintenant à la Bassete unie,
 Elle usurpe le droit qu'avoit son ennemie,
 Et la pauvre Raison dans la captivité
 De ce règne nouveau souffre la dureté.

Vos Sens plus désolés en ce triste esclavage
 Se plaignent avec elle, & souffrent davantage ::

On ôte au Cœur tous ses tendres soupis
 En lui donnant comme une autre nature ;
 On fait le Gain l'objet de ses desirs,
 Et la perte est sa peine la plus dure.

La Bouche qui formoit la plainte des Amans,
 Ne sert plus qu'à fournir aux Joûeurs des Sermens.
 Le Goût est négligé : de Bassete passée
 Le discours ennuyeux a l'oreille lassée,
 Tandis que le Bon-sens ou timide ou discret,
 De tout ce qu'il entend ne juge qu'en secret.
 Dans l'étroite union de ce commun martire,
 Quand la Raison gémit, la Volupté soupire ;
 Déplorant à l'envie la perte d'une COUR*,
 Où cent & cent douceurs se goûtoient chaque jour,

* C'étoit la
 Maison de Ma-
 dame Mazarin :
 que ses Amis
 nommoient leur
 COUR.

Sans

Sans qu'on y vit jamais votre Ame possédée
Ni d'un faux sentiment, ni d'une vaine idée.

Nous allions, il est vrai, sur de tranquilles Eaux,
Chercher les Raretés qu'apportoient les Vaisseaux *;

Mais vous n'exposiez point à la fureur de l'Onde
Cette Tête adorable & chère à tout le monde :

Aujourd'hui vous bravez les plus fiers Matelots,

Et ne craignez rien tant que le calme des flots.

Il faut des tems fâcheux, il faut un grand Orage;

Vous haïriez la Mer sans péril de naufrage;

Et l'on vous entendroit gémir

Si vous pouviez à l'aise & manger & dormir.

Votre ancien repos, votre délicatesse

Auroit bien mieux servi nôtre juste tendresse;

La nonchalante oisiveté

De crainte & de souci nous auroit exempté :

Au lieu que des dangers les funestes images

Ont marqué leur effet sur nos pâles visages;

Que de votre Grenier même les folles peurs

Ont été de vrais maux à nos sensibles Cœurs.

Passons à la Retraite.

Madame est de retour,

Et dez le même jour.

On jouë à la Bassete.

D'abord le Jeu commence avec tranquillité;

Mais six Tailles après chacun est démonté;

Et chez les moins émûs on voit bien-tôt détruite

Cette basse Raison qu'on appelle Conduite :

Par degrés toutefois on discerne aisément

Le différent état du bel Emportement.

En charmes seulement vous êtes sans seconde,

Car votre chère Amie † en Marques si seconde

Fait des Paix & des doubles Paix,

Plus que vous n'en ferez jamais.

* Madame Ma-
zarin aimoit
fort à aller jus-
qu'à l'embou-
chure de la Ta-
mise, pour voir
les Vaisseaux
qui revenoient
des Indes, &
y acheter des
Curiosités.

† Mademoiselle
Beverweert.

Vous

Vous pourriez égaler la vigueur qui l'anime
A dire toujours Paroli,
Mais ne disputez rien à l'ardeur magnanime
Qui du Sept-&-le-va pousse le coup hardi :
Une ardeur si noble & si belle
N'appartient qu'à Mademoiselle.

Parlons sans raillerie ; un peu de gravité :
Avez-vous résolu de perdre la santé.

Vos Yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes ;
Eux qui mettoient tout sous vos Loix,
S'usent aujourd'hui sur un Trois,

Et votre Ame attentive à la Carte qui passe
Tremble secrètement du péril de la Face.

Beaux Yeux,, quel est votre destin !
Périrrez-vous, beaux Yeux, à regarder *Morin*.
Cieux, daignez rétablir les Séances de l'Homme !
Envoyez la Bassète en ce Royaume sombre,

Qu'on nomme les Enfers :
C'est un nouveau tourment, c'est un nouveau supplice,
Pour punir des Démons l'infidèle malice,
Pire que leurs feux & leurs fers.

On verroit s'assembler les Ombres criminelles
Autour d'un vieux Démon qui tailleroit pour elles.

Dans un noir & commun chagrin ;
La flâme d'un Bûcher serviroit de lumière,
Et ces infortunés fermeroient la paupière
Aussi peu que *Morin*.

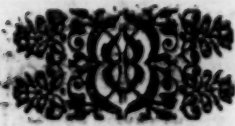
Et vous Dames & Demoiselles,
Que l'Amour trouve si rebelles,
Depuis la nouvelle fureur ;
Pouvez-vous écouter la voix triste, dolente,
Du malheureux qui se lamente,
D'être chassé de votre Cœur ?

* *Arria, Femme de Petus Cecinna voyant son Mari condamné à la mort, pour avoir eu part à une Conspiration contre l'Empereur Claude, prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, & le présentant ensuite à Petus, lui dit que ce n'étoit pas le coup qu'elle venoit de se donner qui lui causoit de la douleur, mais celui qu'il alloit se donner lui-même.*

† *L'Ambassadeur du Roi de Maroc, qui étoit alors (1682.) en Angleterre, & qui s'y fit beaucoup estimer par sa vivacité, par son esprit, & par son adresse à manier un Cheval.*

Si c'étoit pour être plus sages
Que vous lui fissiez ces outrages;
Si c'étoit par dévotion,
Grands intérêts, ambition,
Véritable desir de Gloire,
Dessein de vivre dans l'Histoire
Comme la Femme de *Petus* *,
Y vit encor par ses Vertus;
„ Amour, dirois-je, il faut se taire;
„ Cede au plus haut caractère:
„ Sentimens délicats & doux,
„ Molle Passion taisez-vous:
Mais qu'une petite Bassete,
Triomphe ici de la défaite,
Et le tienne en un rang si bas,
Amour ne le souffrira pas.

*Vous me quittez, dit-il, Folles, & je vous quitte,
Je pars avec Maroc † pour chercher ce mérite,
Qui signala jadis le Peuple Grenadin;
Je vais chercher les feux dont une Ame soupire;
Je vais trouver des Coeurs dignes de mon Empire,
Et laisse pour jamais les vôtres à Morin.*





L E T T R E

A

L A M E S M E.

J'ai toujours eu sur la conscience d'avoir soupçonné que vos Yeux pouvoient s'user à la Bassete.

*Vos Yeux, dont les mortelles armes
Coutoient aux nôtres tant de larmes,
Eux qui mettoient tout sous vos loix
S'usent aujourd'hui sur un Trois ;
Et votre Ame attentive à la Carte qui passe,
Tremble secrettement du péril de la Face.
Beaux, Yeux, quel est votre Destin !
Périrez-vous, beaux Yeux, à regarder Morin ?*

C'est une question injurieuse qui m'a laissé un si grand Scrupule, que pour me mettre l'Esprit en repos j'ai été obligé d'ajouter quelques Vers, qui montrent que votre Beauté est incapable de recevoir aucune altération.

*Beaux Yeux, quel est votre Destin !
Périrez-vous, beaux Yeux, à regarder Morin ?
Non : d'un charme éternel le fonds inépuisable
Vous rend malgré Morin chaque jour plus aimable ;*

Sa Bassete a détruit, Bien, Repos, Liberté;
 Tout cede à son desordre hormis votre Beauté;
 Tout se déregle en vous, tout se confond par elle,
 Mais le déreglement vous rend encor plus belle;
 Et lors que vous passez une nuit sans sommeil,
 Plus brillante au matin que l'éclat du Soleil,
 Vous nous laissez douter si sa Chaleur féconde
 Vaut le feu de vos Yeux pour animer le Monde.

N'apprehendez pas, Madame, de perdre vos charmes à *Newmarket*: montez à cheval dez cinq heures du matin; galopez dans la foule à toutes les Courses qui se feront; enrouiez-vous à crier plus haut que Mylord *Thomond* * aux Combats des Coqs; usez vos poumons à pousser des *DONE* † à droit & à gauche; entendez tous les soirs ou la Comédie de *Henri VIII* §. ou celle de la Reine *Elizabeth*)(; crevez-vous d'Huîtres à souper, & passez les nuits entieres sans dormir; votre Beauté qui est échappée à la Bassete de Monsieur *Morin*, se sauvera bien des fatigues de *Newmarket*.

* Henri O
 Brian Comte de
 Thomond en
 Irlande, grand
 Parieur aux
 Combats des
 Coqs.

† Expression
 Angloise, qui
 en matiere de
 Pari répond à
 notre VA.

§ Composée
 par le fameux
 Shakespear,
 mort en 1616.

)(Composée
 par Thomas
 Heywood, qui
 fleurissoit sous
 les Regnes d'E-
 lisabeth & de
 Jaques I. Tou-
 tes les Pieces de
 Théâtre de ces
 tems-là sont
 extrêmement
 longues, & fort
 ennuyeuses.

Venons au grand *Morin*: parler de vos Appas,
 Est un discours perdu, vous ne l'écoutez pas.
 A votre Jeu fatal l'ame plus sincere,
 De tromper le Tailleur fait sa premiere affaire;
 Et le noble Tailleur autant & plus loyal,
 Sur l'Argent du Metteur fait un dessein égal:
 Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice,
 De voler son Voisin sans craindre la justice,
 Laisant d'un vieil Honneur la scrupuleuse loi,
 Et le grossier abus de toute Bonne-foi:
 Il établit ses droits dans la seule industrie,
 Et l'adresse des mains est sa Vertu chérie.
 Tel est le vrai Banquier: pour les nouveaux Tailleurs,
 Ils quitteront bien-tôt ou Banque ou bonnes Mœurs

Otez

Otez au grand *Morin* son subtil avantage,
 La Bassete pour lui fera pis que la rage;
 Quoi qu'on ose lui dire il doit tout endurer,
 Et chacun s'autorise à le desesperer;
 Que sa langueur augmente avecque sa Jaunisse*,
 Il faut malgré son mal qu'il fasse son office.
 „ † Madame je me mûrs : § vous taillerez *Morin*,
 „ Expirer en taillant est une belle fin :
 „ Pour dernière Oraison lors que vous rendrez l'Ame,
 „ Vous pourrez reclamer le Valet ou la Dame.
 „ Quelle plus digne Mort que d'être enseveli,
 „ Après avoir gagné quelque gros Paroli !
 „ C'est par de si beaux coups qu'une celebre Histoire,
 „ Aux Banques à venir portera vôtre Gloire.
 „ Mais c'est trop discourir, la Bourle, 'Pelletier,
 „ Et vous, Maître *Morin*, faites vôtre métier.
 „ * Un moment de repos, Madame la Dufesse,
 „ Chacun vous le dira; Madame la Comtesse,
 „ Et Monsieur de *Verneuil* & Monsieur de *Bezon*;
 „ Parbleu l'on m'auroit crû l'Enfant de la Maison † :
 „ C'étoit assurément toute une autre maniere,
 „ Un petit Compliment en forme de Priere,
 „ Monsieur, Monsieur *Morin*, dînez avecque nous;
 „ Ou bien quelque autre chose & d'honnête & de doux;
 „ Ici zentens gronder touzours quelque tempête,
 „ Il faudra qu'à la fin ze lui casse la tête;
 „ Si ze me porte mal, vous taillerez *Morin*;
 „ Expirer en taillant est une belle fin.
 „ Ah ! ce n'est pas ainsi que le Banquier se traite,
 „ Lors que l'on veut chez soi tenir une Bassete.
 „ § Monsieur, Monsieur *Morin*, l'Enfant de la Maison
 „ De Monsieur de *Verneuil*, de Monsieur de *Bezon*;
 „ Sans petit Compliment en forme de Priere,
 „ Je vous dirai tout net d'une franche maniere;

G g g 2

* Il se croyoit
 souvent mala-
 de; & il n'é-
 toit pas possible
 que les veilles
 n'épuisassent un
 corps aussi finet
 que le sien.

† *Morin* par-
 le : il grassoyoit
 beaucoup, &
 avoit conservé
 son accent Lan-
 guedocien.

§ Madame
 Mazarin.

* *Morin*.

† *Morin* étoit
 de *Beziers*, &
 avoit joué sou-
 vent avec Mon-
 sieur le Duc de
Verneuil, &
 Monsieur de
Bezons: l'un
 étoit Gouver-
 neur, & l'au-
 tre Intendant
 de Languedoc.

§ Madame
 Mazarin.

„ Il

* Maniere de
meler les Car-
tes à la Bassa-
te, venue de
Provence.

† Morin étoit
venu de France
fort endetté, &
deux qu'on sa-
voit qu'il avoit
gagné au Jeu,
on lui envoyoit
ses Billets pour
les acquitter.

§ Morin per-
doit quelquefois
de si grosses som-
mes, qu'il n'o-
soit paroître que
dans les Lieux
Privilegiés.

X Quand la
Cour étoit à
Newmarket,
& que Morin
vouloit y aller
tailler, il fai-
soit souvent ce
voyage la nuit
de peur de ses
Créanciers, &
prenoît avec lui
un Valet de
Chambre de
Madame Ma-
zarin, nommé
Morice, qui é-
toit un Bouffon
assez plaisant.

* La Voisin fut
brûlée à Paris
pour Sorcellerie.

„ Il faut tailler, *Morin*, & tailler promptement;
„ Ou sortir aussi-tôt de mon Appartement.
Il taille, eût-il la Mort peinte sur le Visage:
Mais d'une Main fidèle il ne perd pas l'usage;
Et son Oeil attentif par un soin diligent
Aide la Provençale * à s'attirer l'Argent.

Laissez, ô grand *Morin*, parler toute la terre;
Que chacun par dépit vous déclare la guerre;
Que certains Enchanteurs irrités contre vous,
Fassent passer la Mer à tous vos Billets-doux;
(Billets, que la noirceur d'une Magie étrange,
A transformés à *Londres* en des Billets de change †;)
Ne vous allarmez point, un plus grand Enchanteur
S'est déclaré déjà pour votre Protecteur:
De *Merlin* & *Morin* le secret Parentage
Vous donnera sur eux un entier avantage;
C'est par lui qu'à *Saint James* vous taillez hardiment;
C'est par lui qu'à *White-hall* vous dormez sûrement §;
Par lui de *Newmarket* les routes détournées
Dans l'ombre de la Nuit vous seront enseignées,
Et de son*Char volant les magiques ressorts
Transporteront *Morin* & *Morice* à *Windsors*)(.
Du Géant *Malambrun* l'ordinaire monture.
Chevillard n'eut jamais une si douce allûre;
Et l'on ne vit jamais ce renommé Courfier
Porter si digne Maître, & si rare Ecuyer.
Loin Felons, Malandrins, Sorciers, Races damnées,
Sur le bon *Don Quichote* autrefois déchaînées;
Loin, maudits Enchanteurs, restes de *La Voisin* *,
Députés de Satan pour tourmenter *Morin*,
Sortez d'ici, Mechans, abandonnez une Ile
Où tant de Gens de bien ont cherché leur Azile;
Vos pieges decevans sont ici superflus,
Fourbes retirez-vous, & ne revenez plus.

Mais

Mais plutôt, cher *Morin*, forcez cette Canaille
 D'adorer dans vos mains les vertus de la Taille;
 Produisez devant eux un Miracle nouveau,
 Plus fort que leur Magie, & plus grand & plus beau.
 Decouvrez à leurs yeux les monceaux de Guinées:
 Des Banques par vos Loix sagement gouvernées:
 Un valet bien soumis à l'ordre de vos doigts,
 Qui pour vous obéir perdra les quatre fois;
 Ce fidèle Valet aquittera les Dettes
 Qui viennent de *Paris* ou qu'à *Londres* vous faites:
 Une Dame attachée à tout vos intérêts,
 Fera pour vous autant qu'auront fait les Valets;
 Elle saura fournir à la Magnificence
 Que vous nous faites voir tous les Jours de Naissance:
 Elle vous fournira frange, Point de Paris,
 Boucles de Diamans & Boutons de Rubis;
 Elle vous fournira des Repas pour les Dames.
 Qui savent contenter vos amoureuses flâmes;
 Nymphes, dont le mérite & le charme divin
 Vous ont fait oublier feu Madame *Morin*.
 Quatre Rois aujourd'hui devenus tributaires
 Font leur soin principal d'avancer vos affaires,
 Travaillent à l'envi d'un zèle assez égal,
 A qui remplira mieux votre Trésor Royal.
 Enfin dans votre Etat tout ce qui fait figure,
 Ou ce qui n'en fait point, est votre créature;
 Et par cette raison Madame *Mazarin*
 Vous nomme & nommera toujours LE GRAND MORIN.

Après m'être élevé au Genre sublime pour donner des Louanges
 aux Vertus de mon Heros, vous trouverez bon, Madame, que je
 descende à la naïveté du stile ordinaire, pour vous rendre conte de
 la Volatille de votre Maison.

Le *Pretty* * ne se porte pas mal: mais comme c'est un Oiseau * *Perroquet*
 de Madame
 fort *Mazarin*.

fort bien né, & qui vient assurément de bon lieu, il se plaint modestement d'être abandonné à une Servante, au sortir des mains délicates de Mademoiselle S***. Ce n'est pourtant pas là son plus grand chagrin; il ne voit plus Madame; il ne peut plus voler après elle, ou la suivre à la trace sur ses petits pieds; voila sa douleur. On n'oublie rien pour le consoler, on lui donne du Thé tous les matins; mais ce n'est pas sur votre Lit: il a réglément son Bœuf à dîner; mais ce n'est pas sur votre Table: rien ne peut consoler son affliction, que l'esperance de votre Retour.

Ma premiere visite se fait au *Pretty*; la seconde aux Poules, qui sont bien les plus honnêtes Poules que j'aye vûes de ma vie. Elles preferent un vieux Coq tout couvert de playes, un vieux Soldat estropié, qui pourroit demander place aux Invalides de *Newmarket*; elles le preferent à un jeune Galant, qui a la plus belle Crete & la plus belle Queue du monde.

Il faut que je me satisfasse de ma condition, telle qu'elle est; mais si j'avois à choisir, j'aimerois mieux être vieux Coq parmi ces vertueuses Poules, que vieil Homme parmi les Dames. Cette consideration me fait visiter vos Poules deux fois le jour, & là par une fausse idée je m'applique en quelque façon la nature & le bonheur de votre Coq. Il marche avec une Gravité extraordinaire, glorieux du Respect qu'on lui rend, & fort content de lui-même. Nous n'avons point de Terme en nôtre Langue, qui puisse bien exprimer cette satisfaction grave & composée qui se répand sur tout l'exterieur: l'*UFANO* des *Espagnols* y seroit tout-a-fait propre; mais je ne sai si Monsieur *Puffy* * permettroit qu'on s'en servit pour d'autre que pour lui.

* *Le Chat.*

Si vous me donnez quelque commission ajoutée à celle que j'ai reçûe pour avoir soin de la Volatille, il n'y a personne au monde qui s'en acquitte si ponctuellement que moi. Ma Guenon devient plus maigre que je ne voudrois, & sans l'attachement que j'ai auprès d'elle, elle seroit morte il y a long-tems.

Penfées,



Penfées, Sentimens, Maximes.

Sur la Santé.

I.

SI vous avez quelque soin de la délicatèſſe de vôtre Goût, & de l'interêt de vôtre Santé, vous ne mangerez que des Viandes naturelles ſans mélange aucun, mais exquisés par leur bonté propre, & par la curioſité de vôtre choix.

II.

Que tous les Potages Gommés, Précis, Ragoûts, Hors-d'œuvre, & généralement toutes Compoſitions de Cuiſine, ſoient bannies de vôtre Table, pour éviter des Maladies qu'on ignoroit autrefois dans la ſimplicité des Repas.

III.

La diverſité des Vins peut être agréable quelquefois, jamais utile : ſoyez temperant & délicat ; bûvez peu de Vin, mais excellent, & le plus long-tems qu'il ſera poſſible.

IV.

Les Vins de *Champagne* ſont les meilleurs : ne pouſſez pas trop loin ceux d'*Ay* : ne commencez pas trop tôt ceux de *Rheims*. Le froid conſerve les Eſprits des Vins de Riviere ; les chaleurs emportent le goût de terroir des Vins de Montagne.

V.

Vous ne ſauriez avoir trop d'attention pour le Regime ; trop de précaution contre les Remedés. Le Regime entretient la ſanté & les plaifirs : les Remedés ſont des maux préſens, dans une vûe aſſez incertaine du bien à venir.

VI.

V I.

Les Plaisirs & le Regime doivent avoir une espèce de concert, & une proportion assez juste. Les Plaisirs déreglés mettent la Nature en desordre : une exactitude sèche & triste ternit les Esprits, & insensiblement les éteint.

Sur l'Amour.

V I I.

Ayons autant d'Amour qu'il en faut pour nous animer ; pas assez pour troubler nôtre repos. Le Cœur nous a été donné pour aimer, ce qui est un mouvement agréable ; non pas pour souffrir, ce qui est un sentiment douloureux.

V I I I.

C'est aller contre l'intention de la Nature, que de faire nôtre tourment d'une chose dont elle a voulu faire nôtre plaisir.

I X.

Les Voluptueuses sentent moins leur Cœur que leurs Appétits : les Précieuses pour conserver la pureté de ce Cœur, aiment leurs Amans tendrement sans jouissance, & jouissent de leurs Maris solennement avec aversion.

Sur la Dévotion.

X.

Les Dames Galantes qui se donnent à Dieu, lui donnent ordinairement une Ame inutile qui cherche de l'occupation ; & leur Dévotion se peut nommer une Passion nouvelle, ou un Cœur tendre qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à son Amour.

X I.

Quand nous entrons dans la Dévotion, il nous est plus aisé d'aimer Dieu que de le bien servir. La raison en est, que nous conservons un Cœur accoutumé à l'Amour ; & une Ame qui avoit beaucoup d'habitude avec les Vices. Le Cœur ne trouve rien de nouveau dans ses mouvemens : il y a beaucoup de nouveauté, pour

pour une Ame déreglée, dans les sentimens de la Vertu; ainsi quelque changement qu'il paroisse, on est toujours le même qu'on a été. On aime comme on aimoit : on est injuste, glorieux, vindicatif, & intéressé, comme on l'étoit auparavant.

X I I.

La vraie Dévotion est raisonnable & Bienfaisante : plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les Hommes.

X I I I.

La Vie des Religieux est la même pour la Règle ; mais inégale par l'inégalité de l'affiète où se trouvent les Esprits.

X I V.

Le Doute a ses heures dans le Convent, la Persuasion les sien-
nes : il y a des tems où l'on pleure les Plaisirs perdus, des tems où l'on pleure les Pechés commis.

Sur la Mort.

X V.

La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la Mort, c'est qu'on ne sauroit l'éviter. La Philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment, & ne l'ôte pas : la Religion y apporte moins de Confiance que de Crainte.

X V I.

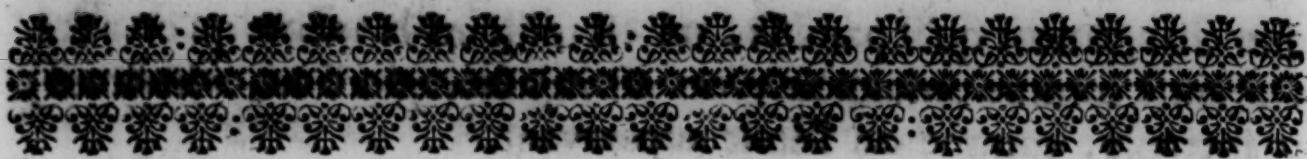
A juger sainement des choses, la Sagesse consiste plus à nous faire vivre tranquillement, qu'à nous faire mourir avec constance.

X V I I.

Les belles Morts fournissent de beaux discours aux vivans, & peu de consolation à ceux qui meurent :

Attendant la rigueur de ce commun Destin,
Mortel, aime la Vie, & n'en crains pas la fin.





L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE.

MAZARIN,

Le premier Jour de l'An.

JE vous souhaite une heureuse Année, quand je ne puis en avoir de bonnes, ni en espérer de longues. C'est une méchante condition, Madame, d'être mal satisfait du présent, & d'avoir tout à craindre de l'avenir : mais je me console de ce malheur, par la pensée que j'ai de me voir bien-tôt en état de vous servir. Vous savez que vous n'avez point de Serviteur si dévoué que moi en ce Monde ; mes Vers vous apprendront que je ne serai pas moins attaché à vos intérêts dans l'autre. ConteZ donc sur mon Ombre, comme sur ma Personne ; & soyez assurée d'une Fidelité éternelle jointe à une égale Discretion. Je ne viendrai point vous importuner au Jeu par ma présence ; je ne viendrai point vous effrayer par des Apparitions ; je ne vous troublerai point par des Songes, & n'inquiéterai en quelque maniere que ce puisse être, le peu d'heures que la Bassete vous laisse pour le Sommeil.

Voilà des effets de ma Discretion, apprenez ceux de mon Zele. Je vais déclarer la guerre à *Hélène* & à *Cléopatre* pour l'amour de
vous ;

vous ; je vai reduire des rebelles, & remettre des indociles dans le devoir. Mais pour cela, Madame, j'ai besoin d'une instruction que je vous demande dans mes Vers ; vous ne sauriez me l'accorder trop promptement ; autant de tems que vous tarderez à me la donner, autant de retardement apporterez-vous à votre Gloire.

Je m'apperçois que ma Raison *,
Trop long-tems au Corps asservie,
Est prête à quitter sa prison,
Pour goûter le Bonheur d'une plus douce Vie.

* Ces Stances
sont imitées de
l'Epigramme
de Maynard au
Cardinal de Ri-
cheliu : AR-
MAND L'AGE
AFFOIBLIT MES
YEUX, &c.

Bien-tôt je verrai ces Beautés
Qui sont dans les Champs Elisées,
D'un Repos éternel & de Biens enchantés,
Heureusement favorisées.

Je verrai dans ces Lieux charmans
Les Hélènes, les Cléopâtres,
Dont les fameux Evenemens
Font tant de bruit sur nos Théâtres.

Là s'informant de vos beaux Yeux,
Et de tous les traits d'un visage
Qui nous est donné par les Dieux,
Comme leur plus parfait Ouvrage ;
Elles sauront que vos Appas,
Auroient ôté Paris à son aimable Héléne ;
Qu'Antoine, que César près de vous n'auroient pas
Regardé seulement le sujet de leur peine.
Et vous auriez sauvé d'un funeste trépas,
Deux Heros malheureux que perdit cette Reine.

Rome a là des objets également connus,
 Sa *Virginie*, & sa *Lucrece* :
 Mais pour avoir suivi de farouches Vertus,
 Elles gardent encor certain air de rudesse,
 Et leurs rares Attraits odieux à *Venus*,
 Ne jouïront jamais de la douce mollesse.

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous,
 Elles voudront savoir si quelque Amour trop vaine,
 De Jeu, d'amusement, ou de Plaisir trop doux
 N'ont pas gâté l'Esprit d'une Dame *Romaine*.

Je leur dirai que vôtre Cœur,
 Est digne de leur République;
 Ferme & constant comme le leur,
 Mais plus noble & plus magnifique.

Je dirai que du plus beau Corps,
 Et de l'Ame la plus parfaite,
 Nous voyons en vous les accords;
 Et je ne dirai pas un mot de la Bassete.

Je leur dirai que *Brute* & *Collatin*,
 Sont fort de vôtre connoissance;
 Que d'*Appius* vous savez le destin
 Et comment finit sa puissance:
 Mais pour *Coné*, *Mazenot*, & *Morin**,
 Ils feront passez sous silence.

* Les trois
 Tailleurs (de
 Bassete) de Ma-
 dame Mazarin.

De là j'irai chercher les Beautés de nos jours,
Marion, *Montbazon*, modernes immortelles,
 A qui nous donnerons toujourns,
 L'honneur d'avoir été de leur tems les plus belles.

Je

Je pense voir leurs déplaisirs,
Je voi déjà couler leurs larmes;
Et le sujet de leurs soupirs,
C'est d'entendre parler tous les jours de vos Charmes.

*Vous qui venez du séjour des Mortels,
(Me dira-t-on dans une humeur chagrine,)
Nous cherchez-vous pour parler des Autels.
Dressez par tout à votre MAZARINE.*

*Ab! c'est nous faire un Enfer de ces Lieux,
Qu'on destinoit aux Ames fortunées:
Le mal que nous causent ses Yeux,
Est plus grand mille fois que celui des Damnées.*

„ OMBRES goûtez le bien d'avoir jadis été,
„ Les merveilles de nôtre France:
„ Heureuse est une vanité,
„ Que la mort met en assurance!

„ Si le jour vous étoit resté,
„ Vous en auriez haï la triste jouissance;
„ Ou du moins auriez-vous cherché l'obscurité,
„ Pour ne pas voir l'éclat de la divine HORTENCE.

„ Mais que servent enfin tous ces chagrins jaloux?
„ Le grand Maître de la Nature,
„ Ne pourra-t-il former rien de plus beau que vous,
„ Sans attirer vôtre murmure?

„ Hélène auroit plus de raison
„ De murmurer & de se plaindre,
„ Que Madame de Montbazou;
„ Cependant elle fait sagement se contraindre!

„ Celle

„ Celle qui pût armer cent & cent Potentats,
 „ Qui d'*Hector* & d'*Achille* anima la querelle;
 „ Qui fit faire mille Combats,
 „ Où les Dieux partagés étoient pour ou contre elle;
 „ *Hélène* à MAZARIN ne le dispute pas,
 „ Et vous aurez un cœur rebelle,
 „ Vous qui borniez l'honneur de vos Appas,
 „ Au peu de bruit que fait une Ruelle?

A ces mots sans rien contester,
 Nos Ombres baisseront la tête;
 Et docile pour m'écouter,
 Chacune aussi-tôt sera prête.

Je dirai que vos yeux pourroient tout enflammer;
 Et comme ceux d'*Hélène* armer toute la Terre:
 Mais vous aimez mieux la charmer,
 Que la desoler par la Guerre.

Je leur dirai que tous nos Vœux,
 S'adressent à vous seule au milieu de nos Dames;
 Que nos plus forts liens se font de vos Cheveux,
 Que le Front, le Sourcil, ont leur droit sur nos Ames.

Je dirai que tous les Amans,
 Voudroient mourir sur une Bouche
 Qu'environnent mille agrémens;
 Et de qui le charme nous touche.

De la Gorge & du Cou, (ce miracle nouveau,)
 L'orgueilleuse Beauté sera bien exprimée:
 Les Bras, les Mains, les Pieds dignes d'un Corps si beau,
 Auront aussi leur part à votre renommée.

La chose jusques-là ne peut mieux se passer,
Et leur confusion ne peut être plus grande :

Mais si voulant m'embarrasser

Ells me font une demande,

Si *Marion* veut s'informer

De cet endroit caché qui se dérobe au monde,

Et que je n'ose ici nommer ;

Que voulez-vous que je réponde ?

Là ma connoissance est à bout ,

Et je devrois connoître tout :

O Belle ! ô Gènereuse *Hortence* !

Sauvez-moi de cette ignorance.





A L A M E S M E.

** Voyez ci-des-
sus, pag. 360.*

JE ne sai, Madame, si le Titre d'AMITIE' SANS AMITIE', que vous avez donné à mon Ecrit lui convient *: mais je sai bien qu'il ne convient pas à mes Sentimens, & particulièrement à ceux que vous m'inspirez. Depuis ce soir malheureux que vous m'appîtes la funeste résolution que vous voulez prendre, je n'ai pas eu un moment de repos, ou pour mieux dire, vous m'avez laissé une peine continuelle; une agitation bien plus violente que la simple perte du repos. Comment est-il possible que vous quittiez des gens que vous charmez, & qui vous adorent? des Amis qui vous aiment mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, pour aller chercher des Inconnus qui vous déplairont, & dont vous serez peut-être outragée? Songez-vous, Madame, que vous vous jetez dans un Convent, que Madame la Connétable avoit en horreur. Si elle y rentre, c'est qu'il y faut rentrer ou mourir; & pour y aller, Madame, vous voulez quitter une Cour où vous êtes si estimée; où l'Affection d'un Roi doux & honnête vous traite si bien; où toutes les personnes raisonnables ont du Respect & de l'Amitié pour vous. Songez-y, Madame: le jour le plus heureux que vous passerez dans le Convent, ne vaudra pas le plus triste que vous passerez dans votre Maison.

Encore si vous étiez touchée d'une Grace particulière de Dieu, qui vous attachât à son Service, on excuseroit la dureté de votre Condition par l'ardeur de votre Zele, qui vous rendroit tout supportable: mais vous n'êtes ni convaincuë, ni touchée; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses, & ne trouverez point cet Epoux qui les console. Doubter un jour de la félicité de l'autre Vie, est assez pour desesperer la plus sainte Fille d'un

d'un Convent; car la Foi seule la fortifie, & rend capable de supporter les Mortifications qu'elle se donne. Qui fait, Madame, si vous croirez un quart-d'heure ce qu'il faut qu'elle croie toujours pour n'être pas malheureuse? Qui fait si l'idée d'un Bonheur promis aura jamais la force de vous soutenir contre le sentiment des Maux présents? C'est au milieu de l'Univers que la Contemplation des Merveilles de la Nature vous fera connoître celui dont elle dépend. La vûe du Soleil vous fera comprendre la Grandeur & la Magnificence de celui qui l'a formé: cet Ordre si merveilleux & si juste: cet Ordre qui lie & entretient toutes choses, vous donnera la connoissance de sa Sagesse. Enfin, Madame, dans ce Monde que vous quittez, Dieu est tout ouvert & tout expliqué à nos pensées. Il est si resserré dans les Monasteres, qu'il se cache au lieu de se découvrir; si déguisé par les basses & indignes figures qu'on lui donne, que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoître. Cependant une vieille Superieure ne vous parlera que de lui, & ne connoîtra rien moins: elle vous commandera des sottises; & une exacte Obéissance suivra toujours le Commandement, quelque ridicule qu'il puisse être. Le Directeur ne prendra pas moins d'ascendant sur vous, & votre Raison humiliée se verra soumise à une ignorance présomptueuse. La Raison, ce caractère secret, cette Image de Dieu que nous portons en nos Ames, vous fera passer pour rebelle, si vous ne révérez l'imbecillité de la Nature humaine en ce Directeur. De bonnes Sœurs trop simples vous dégoûteront; des Libertines vous donneront du scandale: vous trouverez-là les Crimes du Monde; vous en aurez quitté les Plaisirs.

Jusqu'ici vous avez été élevée en Reine, & vous méritiez de l'être. Devenue héritière d'un Ministre qui gouvernoit l'Univers, vous avez eu plus de bien en Mariage, que toutes les Reines de l'*Europe* ensemble n'en ont porté aux Rois leurs Epoux. Un jour vous a enlevé tous ces Biens; mais votre Mérite vous a tenu lieu de votre Fortune, & vous a fait vivre plus magnifiquement dans les

Pays étrangers, que vous n'eussiez vécu dans le nôtre. La Curiosité, la Délicatesse, la Propreté, le soin de votre Personne, les Commodités, les Plaisirs, ne vous ont pas abandonnée : si votre discrétion vous a défendu des Voluptés, vous avez cet avantage, que jamais Faveurs n'ont été si désirées que les vôtres.

Que trouverez-vous, Madame, où vous allez ? Vous trouverez une Défense rigoureuse de tout ce que demande raisonnablement la Nature, de tout ce qui est permis à l'Humanité. Une Cellule, un méchant Lit, un plus détestable Repas, des Habits sales & puants remplaceront vos délices. Vous serez seule à vous servir, seule à vous plaire au milieu de tant de choses qui vous déplairont ; & peut-être ne serez-vous pas en état d'avoir pour vous la plus secrète complaisance de l'Amour-propre ; peut-être que votre Beauté devenue toute inutile ne se découvrira ni à vos yeux, ni à ceux des autres.

Cependant, Madame, cette Beauté si merveilleuse, ce grand Ornement de l'Univers ne vous a pas été donné pour le cacher. Vous vous devez au Public, à vos Amis, à vous-même. Vous êtes faite pour vous plaire, pour plaire à tous ; pour dissiper la tristesse, inspirer la joye ; pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les Laides & les Imbecilles se jettent dans les Convents, c'est une Inspiration Divine qui leur fait quitter le Monde, où elles ne paroissent que pour faire honte à leur Auteur : sur votre sujet, Madame, c'est une vraie tentation du Diable, lequel envieux de la Gloire de Dieu, ne peut souffrir l'admiration que nous donne son plus bel Ouvrage. Vingt Ans de Pseaumes & de Cantiques chantés dans le Chœur, ne feront pas tant pour cette Gloire, qu'un seul jour que votre Beauté sera exposée aux yeux du monde. Vous montrer est votre véritable *Vocation* : c'est le Service que vous devez à Dieu ; c'est le Culte le plus propre que vous puissiez lui rendre. Si le tems a le pouvoir d'effacer vos traits, comme il efface ceux des autres ; s'il ruine un jour cette Beauté que nous admirons, retirez-vous alors, & après avoir accompli les volontés de celui qui vous a formée, allez chan-
ter

ter ses Loüanges dans le Convent. Mais suivez la disposition qu'il a faite de votre vie ; car si vous prévenez l'heure qu'il a destinée pour votre Retraite, vous trahirez ses intentions, par un secrete complaisance pour son Ennemi.

Un de vos grands Malheurs, Madame, si vous écoutez cet Ennemi, c'est que vous n'aurez à vous prendre de tous vos maux qu'à vous-même. Madame la Connétable rejette les siens sur la violence qu'on lui fait. Elle a les cruautés d'un Mari qui la force, l'injustice d'une Cour qui appuie son Mari ; elle a mille objets vrais ou faux qu'elle peut accuser. Vous n'avez que vous, Madame, pour cause de votre infortune ; vous n'avez à condamner que votre Erreur. Dieu vous explique ses Volontés par ma bouche, & vous ne m'écoutez pas : il se sert de mes raisons pour vous sauver, & vous ne consultez que pour vous perdre. Un jour accablée de tous les Maux qui je vous dépeins, vous songerez, mais trop tard, à celui qui a voulu les empêcher. Peut-être êtes-vous flâtée du bruit que fera votre Retraite, & par une vanité extravagante vous croyez qu'il n'y a rien de plus illustre que de dérober au Monde la plus grande Beauté qu'on y vit jamais, quand les autres ne donnent à Dieu qu'une Laideur naturelle, ou les ruïnes d'un Visage tout effacé. Mais depuis quand préférez-vous l'erreur de l'opinion à la réalité des choses ? Et qui vous a dit, après tout, que votre résolution ne paroîtra pas aussi folle qu'extraordinaire ? Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuse ? Qu'on ne croira pas que vous voulez faire trois cens lieues pour chercher une Avanture, celle si vous voulez, mais toujours une espece d'Avanture ?

Peut-être espérez-vous de la douceur dans l'entretien de Madame la Connétable : mais, si je ne me trompe, cette douceur-là finira bien-tôt. Après avoir parlé trois ou quatre jours de la *France* & de l'*Italie* ; après avoir parlé de la Passion du Roi, & de la Timidité de Monsieur votre Oncle ; de ce que vous avez pensé être, & de ce que vous êtes devenue ; après avoir épuisé le souvenir de la Maison de Monsieur le Connétable, de votre sortie de

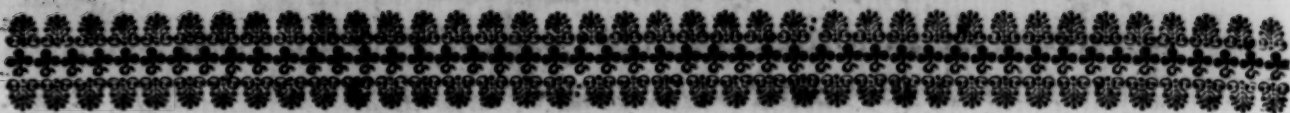
Rome, & du malheureux succès de vos Voyages, vous vous trouverez enfermée dans un Convent; & votre Captivité, dont vous commencerez à sentir la rigueur, vous fera songer à la douce Liberté que vous aurez goûtée en *Angleterre*. Les choses qui vous paroissent ennuyeuses aujourd'hui, se présenteront avec des charmes, & ce que vous aurez quitté par dégoût, reviendra solliciter votre envie. Alors, Madame, alors de quelle force d'esprit n'aurez-vous pas besoin, pour vous consoler des Maux présens & des Biens perdus? Je veux que mes pénétrations soient fausses & mes conjectures mal fondées; je veux que la Conversation de Madame la Connétable ait toujours de grands agrémens pour vous; mais qui vous a dit que vous en pourrez jouir librement? Une des Maximes des Convents est de ne souffrir aucune liaison entre les Personnes qui se plaisent; parce que l'union des Particuliers est une espece de détachement des Obligations que l'on a contractées avec l'Ordre. D'ailleurs les soins de Monsieur le Connétable pourront bien s'étendre jusqu'à empêcher une communication qui fait tout craindre à un Homme soupçonneux qui a trop offensé. Je ne parle point des Caprices d'une Supérieure, ni des secrètes Jalousies des Religieuses, qui voudront nuire à une Personne dont le mérite confondra le leur. Ainsi, Madame, vous vous ferez faite Religieuse pour vivre avec Madame la Connétable, & il arrivera que vous ne la verrez presque pas. Vous serez donc ou seule avec vos tristes Imaginations, ou dans la foule, parmi les Sottises & les Erreurs, ennuyée de Sermons en Langue qui vous sera peu connue, fatiguée de Matines qui auront troublé votre repos, lassée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres, & du murmure importun de quelque Rosaire.

Quel parti prendre, Madame! Conservez votre Raison: vous vous rendrez malheureuse si vous la perdez. Quelle perte de n'avoir plus ce discernement si exquis, & cette intelligence si rare! Avez-vous commis un si grand Crime contre vous, que vous deviez vous punir aussi rigoureusement que vous faites? Et quel sujet de plainte avez-vous contre vos Amis, pour exercer sur eux une si cruelle

cruelle vengeance ? Les *Italiens* assassinent leurs Ennemis ; mais leurs Amis se sauvent de la justice sauvage qu'ils se veulent faire.

Mademoiselle de *Beverweert* & moi avons déjà eu les coups mortels ; la pensée de vos maux a fait les nôtres, & je me trouve aujourd'hui le plus misérable de tous les hommes, parce que vous allez vous rendre la plus malheureuse de toutes les Femmes. Quand je la vais voir les matins, nous nous regardons un quart-d'heure sans parler ; & ce triste silence est toujours accompagné de nos larmes. Ayez pitié de nous, Madame, si vous n'en avez de vous-même. On peut se priver des commodités de la vie pour l'amour de ses Amis : nous vous demandons que vous vous priviez de ses tourmens, & nous ne saurions l'obtenir. Il faut que vous ayiez une dureté bien naturelle, puis que vous êtes la première à en ressentir les effets. Songez, Madame, songez sérieusement à ce que je vous dis : vous êtes sur le bord du Précipice ; un Pas en avant vous êtes perdue, un pas en arrière, vous êtes en pleine sûreté. Vos Biens & vos Maux dépendent de vous. Ayez la force de vouloir être heureuse & vous la ferez.

Si vous quittez le Monde, comme vous semblez vous y préparer, ma consolation est que je n'y demeurerai pas long-tems : la Nature plus favorable que vous, finira bien-tôt ma triste vie. Cependant, Madame, vos Ordres préviendront les siens quand il vous plaira ; car les droits qu'elle se garde sur moi ne vont qu'après ceux que je vous y ai donnez. Il n'est point de Voyage que je n'entreprenne ; & si pour dernière rigueur vous n'y voulez pas consentir, je me cacherais dans un Desert, dégoûté de tout autre commerce que le vôtre. Là, votre idée me tiendra lieu de tous objets ; là, je me détacherai de moi-même, s'il est permis de parler ainsi, pour penser éternellement à vous. Là, j'apprendrai à mourir, & mes derniers soupis apprendront à tout le monde ce qu'auront pû sur moi le charme de votre Mérite, & la force de ma Douleur.



Sur la Retraite que meditoit

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

S T A N C E S.

On fait parler Madame MAZARIN.

S AINTS & sacrés Ennuis, salutaire Tristesse,
 Dégoûts dont mon Esprit est occupé sans cesse,
 Chassez les vains desirs qui restent dans mon cœur ;
 Eteignez dans mon sein le sentiment des vices,
 Eteignez l'appetit de mes fausses délices ;
 Et faites que le Ciel aujourd'hui soit vainqueur.

C'est pour lui désormais que j'ai dessein de vivre :
 Vous m'attirez, Seigneur ; Seigneur, il faut vous suivre ;
 Vous aurez tous mes soins, vous aurez mon Amour :
 A vos Loix seulement je vais être asservie ;
 Et je veux bien donner le reste de ma vie,
 Au Dieu dont la Bonté m'a fû donner le jour.

Ce Dieu qui me forma si charmante & si belle,
 A borné ses faveurs & me laisse mortelle,
 Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes Appas :
 Le tems effacera les traits de mon Visage,
 Et l'Esprit, de ce Dieu la plus vivante Image,
 Echappera lui seul aux rigueurs du Trépas.

Quel

Quel Bonheur est certain d'une longue durée !
Quelle condition nous peut être assurée !
Qui peut nous garentir des injures du sort ?
On ne possède rien qui ne soit périssable ;
Souvent le plus heureux devient si misérable,
Qu'il semble avoir besoin du secours de la Mort.

J'ai connu tous les Biens qu'apporte la Fortune ,
J'ai connu la Grandeur & la pompe importune ,
En Amour pour le moins j'ai connu les desirs :
Des fausses Vanités j'ai fait l'expérience ,
Et je connois enfin qu'une heure d'innocence
Vaut mieux qu'un siècle entier de frivoles plaisirs.

Faites, faites, Seigneur, que vos saintes Lumieres,
Dissipent l'ignorance & les Erreurs grossieres ,
Dont mon Esprit confus étoit enveloppé :
Le Monde est un trompeur, Dieu seul est veritable,
Je n'espère qu'en lui, je ne suis plus capable ,
De me laisser surprendre à ce qui m'a trompé.

Tems, où se doit fixer ma longue incertitude ,
Lieux, qui devez finir ma triste inquietude ,
Quand me donnerez-vous ce repos souhaité ?
Je délibere encor, jour & nuit je consulte ;
Si je dois préférer vos douceurs au tumulte ;
C'en est fait, Lieux sacrés, vous l'avez emporté.

O vous, Maître absolu de la Terre & de l'Onde,
Vous, dont l'ordre secret gouverne tout le Monde,
Voudrez-vous bien, Seigneur, devenir mon Epoux ?
Celui qu'on me donna n'est pas digne de l'être ,
C'est vous seul aujourd'hui que je veux reconnoître,
Mes liens sont rompus, & je suis toute à vous.

Vieux

Vieux & tristes Liens, causes de tant de larmes,
Peut-être que sans vous le Monde eût eu ses charmes;
Mais le Monde avec vous est aisément vaincu:
Je ferai désormais en quelque Solitude,
D'un doux & saint repos une paisible étude,
Et conterai pour rien le tems que j'ai vécu.

Palais, Meubles, Habits, folle magnificence,
Jeu, Repas, vains sujets de luxe & de dépense,
Je vous dis maintenant un éternel Adieu:
Beaux Cheveux, doux liens où s'engageoient les Ames
Qui prenoient en mes Yeux les amoureuses flâmes;
Beaux Cheveux, je vous coupe, & vous consacre à DEUE.

Un Voile pour jamais va couvrir mon Visage,
Et ma Beauté cachée y perdra tout usage,
De ce charme trompeur qui sait flater les sens:
Un amant y perdra le sujet de sa peine;
Je vais perdre les noms d'*Ingrate*, d'*Inhumaine*,
Et les maux qu'en secret moi-même je ressens.

Je vous dégage, Amans, des Loix de mon Empire,
Pour des Objets nouveaux si vôtre cœur soupire,
Je ne me plaindrai point d'une Infidélité;
J'aimerois mieux pourtant... que les Femmes sont vaines!
J'aimerois mieux vous voir au sortir de mes chaînes
Jouir paisiblement de vôtre liberté.

J'aimerois mieux encor, que vôtre Ame fidele,
De sa première ardeur formât un nouveau zele,
Qui nous tiendrait unis même après le trépas:
De ce nouvel Amour sentez l'heureuse atteinte,
Vous m'aimâtes prophane, aimez-moi comme sainte,
Et suivez mes Vertus au lieu de mes Appas.

Mais

Mais des Adieux si longs aux Amans que l'on quitte,
 Montrent nôtre foiblesse, ou marquent leur mérite;
 C'est un reste secret des prophanes Amours:
 Permettez, Lieux Divins, quelque humaine tendresse,
 Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'hui je laisse,
 Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toujours.

A Monsieur de SAINT-EVREMOND.

Sujet, triste Sujet, qui pleurez mon absence,
 Pourquoi me plaignez-vous quand mon Bonheur commence?
 C'est à vous seulement que vous devez des pleurs:
 Je ne menerai plus cette Vie incertaine
 Dont vous fûtes témoin, & finissant ma peine
 Je vous donne un exemple à finir vos malheurs.

La Retraite à vôtre Age est toujours nécessaire,
 Avec tant de Beauté vous me la voyez faire,
 Et vous iriez encor vous traîner dans les Cours?
 Que si la voix du Ciel de tout autre écoutée,
 Sur le bord du Cercueil est par vous rejetée,
 De la Morale au moins écoutez le discours.

Le Ciel est impuissant, & la Raison timide
 Sur vos durs Sentimens trop foiblement préside;
 Mais vous devez encor reconnoître ma Loi:
 Retirez-vous, Vieillard, c'est moi qui vous l'ordonne,
 Voici l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne,
Vieillard, quittez le Monde en même tems que moi.

SAINT-EVREMOND.

Ma Reine me verroit à son Ordre fidele,
 Mais la Mort où je cours m'empêche d'obéir;
 Il m'est plus aisé de mourir
 Que de vivre un moment sans elle.



L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE.

M A Z A R I N.

ON m'a dit comme une chose assurée que vous quittiez l'*Angleterre*, incertaine encore du séjour que vous choisirez, mais toute résolue à sortir du Pays où vous devriez demeurer. Ah! Madame, à quoi pensez-vous? Qu'allez-vous faire? Vous allez donner à vos Ennemis des raisons invincibles contre vous, & ôter à vos Amis tout moyen de vous servir. Vous allez reveiller par cette nouvelle Course, la faute assoupie de toutes les autres: vous allez ruiner tous les intérêts que vous avez, & que vous pourrez avoir en votre vie. Mais comment se montrer, dites-vous, après l'étrange malheur qui vient d'arriver? Mais comment se cacher, vous répondrai-je, à moins que de vouloir faire un crime d'un simple malheur? Il est certain que notre méchant procédé tourne en fautes les infortunes. Vous l'éprouverez, Madame: si l'obscurité de votre Retraite est continuée plus long-tems, chacun vous fera les reproches que vous paroissez vous faire, & vous serez condamnée par mille gens, qui sont présentement dans la disposition de vous plaindre.

Mais que vous est-il arrivé, Madame, qui n'arrive assez communément? Je pourrois vous alleguer des Beautés modernes, qui ont

ont souffert la perte de leurs Amans avec des regrets fort modérés, si je ne gardois pour vous un plus grand exemple. *Hélène* moins belle que vous, & après vous la plus belle qu'ait vû le Monde; *Hélène* a fait battre dix ans durant les Dieux & les Hommes, plus glorieuse de ce qu'on faisoit pour elle, que honteuse de ce qu'elle avoit fait. Voila, Madame, les Heroïnes qu'il faut imiter; non pas les *Didons* & les *Thisbés*, ces Misérables qui ont deshonoré l'Amour par l'extravagance desespérée de leur Passion. Mais que pensez-vous faire par vos regrets? Pleurer un Mort n'est pas pleurer un Amant. Votre Amant n'est plus que le triste ouvrage de votre imagination: c'est être amoureuse de votre idée, & l'Amante d'*Alexandre** est aussi excusable dans sa Vision, que vous dans la vôtre, puis qu'un Homme mort aujourd'hui n'a pas plus de part au Monde que ce Conquerant.

* Voyez les
VISIONNAIRES
de Desmaretz.

*Votre Amant est enseveli,
Et dans les noirs flots de l'oubli
Où la Parque l'a fait descendre
Il ne fait rien de votre ennui;
Et ne fut-il mort qu'aujourd'hui,
Puis qu'il n'est plus qu'os & que cendre,
Il est aussi mort qu'*Alexandre*,
Et vous touche aussi peu que lui †.*

† Theophile
dans l'Ode à
Mr. de L. sur
la Mort de son
Pere.

C'est donc vous qui faites le sujet de vos larmes; vous qui trop fidele à vos douleurs, tâchez vainement de rétablir ce que la Nature a sù détruire:

*Quittez de ce trépas l'inutile entretien;
Abandonnez un Deuil si fatal à vos charmes;
Celui que vous pleurez aujourd'hui n'est plus rien,
Et c'est vous qui formez le sujet de vos larmes.*

K k k 2

Vôtre

Vôtre Ame d'un amas de lugubres Esprits
 Compose un vain objet dont elle est possédée;
 Elle retrace en soi les traits qu'elle a chers,
 Et prête à sa douleur une funeste idée.

• Madame
 Du Ruz.

Je vous dis les meilleurs Raisons du monde en prose & en Vers : mais plus je prens de peine à vous consoler, & plus je vous trouve inconsolable. Depuis *Artemise*, & Madame de *Montmorenci*, fameuses en regtets, & célèbres toutes deux par leurs Mausolées, on n'a point vû d'affliction pareille à la vôtre. Il est vrai qu'elle vous a été comme ordonnée par l'Intendante de vos Déplaisirs. Il n'y a pas de moment que la *Doloride**, cette Apparition assidue, ne s'approche de votre oreille, que pour vous dire des nouvelles de l'autre Monde : il n'y a point de secret qu'elle n'employe pour entretenir dans votre Ame l'amour des Morts & la haine des Vivans. Tantôt c'est un air triste & desolé; tantôt un discours funeste; quelquefois pour la variété de la mélancolie un chant lamentable. JERUSALEM, *Monsieur Dery*, JERUSALEM. Monsieur *Dery* obéit; & des LEÇONS DE TENEBRES instituées dans l'Eglise pour nous faire pleurer la Mort du Seigneur, sont chantées douloureusement à sa Naissance, quand la même Eglise nous ordonne de nous réjouir. Que si l'on remarquoit en vous une petite apparence de retour à la gayeté; si vous aviez la moindre faille de joye par une impulsion de la Nature, qui eut échappé aux ordres de la *Doloride*; aussi-tôt un regard sévere vous fait rentrer dans le devoir de votre deuil; & tant de talens d'ennui & de langueur sont employés à vous inspirer le dégoût du Monde, que si on avoit ces tristes soins & cette noire application avec Monsieur *Talbot*, je ne doute point que l'on ne peut faire en quinze jours un bon Hermite, du plus enjoué de tous les Hommes. Qu'on ne s'étonne donc pas que la *Doloride* ait réussi dans les machines d'une désolation étudiée : l'étonnement doit être que vous ayez conservé l'esprit qui vous reste. Il vous en reste, Madame, malgré le dessein qu'on avoit de vous le faire perdre entierement, afin de dispo-

ser

ser de vous avec plus de facilité à votre ruïne : mais avec cela ne trouvez pas mauvais que je vous fasse voir la difference qu'il y a de vous à vous-même.

Qu'auroit dit autrefois cette Madame *Mazarine*, que nous avons connue spirituelle & pénétrante ; qu'auroit dit nôtre Madame *Mazarin*, si elle avoit vû un petit troupeau Religieux passer la Mer pour établir sa Sainteté vagabonde chez une Personne de Qualité ? Et que n'auroit-elle pas dit de l'Hospitaliere qui auroit logé ces bonnes Sœurs ? Qu'auroit dit Madame *Mazarin*, si elle avoit vû la Reverende Mere Superieure partager son tems, entre les Exercices de Pieté, & ses Leçons Amoureuses ; entre la ferveur de la Priere, & l'avidité de la Guinée ; entre les fraudes pieuses de la Religion, & les tromperies à la Bassette ? Qu'auroit-elle dit, si elle avoit vû ces jeunes Plantes, qui avoient besoin d'être arrosées, porter miraculeusement un Fruit avancé par la Benediction particuliere de cette Maison ? Venez, petite *Marote*, Profelitte de leurs Saintetés ; venez nous apprendre quelque chose du Mystere où vous êtes initiée : montrez-vous, *Marote*, & faites voir au Public un plein effet de leurs salutaires Instructions. L'affaire est trop serieuse & trop pressante pour railler long-tems.

Au Nom de DIEU, Madame ; ce Nom dont abusent les Hypocrites, qui au jugement de *Bacon* sont les grands Athées : au Nom de Dieu défaites-vous d'un commerce contagieux de méchanceté & de sottise. A peine en serez-vous delivrée, que vous reprendrez toute votre intelligence, & que vous retrouverez votre premiere réputation. Songez solidement à vos interêts, & sagement à votre repos. C'est toute la grace que je vous demande ; rendez-vous heureuse, & vous ferez plus pour moi que vous ne sauriez faire pour un Amant, quelques précieuses que soient vos faveurs.



A L A M E S M E.

JE me donne l'honneur de vous écrire, Madame, moins dans la créance de regagner vos bonnes graces, que pour avoir la satisfaction de vous dire la plus grande vérité du monde; c'est, Madame, que vous n'avez jamais eu, & n'aurez jamais de Serviteur si fidelle que je l'ai été, & que je le serai toujours. Il est vrai que cette fidélité ne s'attachoit qu'à vos intérêts. Laisant aux autres pour flater vos fantaisies, la complaisance qu'ils ont aujourd'hui pour entretenir vos douleurs, je regardois ce qui vous convenoit pour votre bien, & m'opposois à ce qui vous plaisoit malheureusement pour vous perdre. Après une si juste assurance de mon Zele, je vous dirai que vous n'avez rien à craindre en *Angleterre*, que ceux qui vous en dégoûtent: & plutôt à Dieu que vous fussiez aussi bien persuadée de l'honnêteté des *Anglois*, qu'ils sont prêts à vous en donner des marques en toute occasion! Montrez-vous, Madame: vous ne pouvez rien faire de si desavantageux pour vous, que de vous cacher: mais en vous rendant accessible, laissez-nous un autre chemin pour aller à vous que cet Appartement maudit, plus propre à évoquer l'Ame de *Samuel*, qu'à conduire dans la Chambre de Madame *Mazarin*. Si tout cet appareil est de l'ordonnance d'*Arcabonne**, il faut prier Dieu qu'il nous garantisse de l'Enchantement. Si la noirceur de cette mélancolie est de votre propre humeur; si vous ne songez qu'à vous nuire; si toute votre application est de vous donner du tourment, apprenez, Madame, que la premiere cruauté c'est d'être cruel à soi-même: qui ne se pardonne point, ne mérite pas que les autres lui pardonnent; il leur enseigne la sévérité & la rigueur. Venons un peu à la chose, je me lasse de tant de discours généraux.

* Famosse
Magicienne,
Sœur de l'En-
chanture Ar-
calaïs, dans
AMADIS DE
GAULE.

Posez

Posez que Monsieur votre Neveu * perde ses Benefices ; je ne
desavouë point que cela ne soit fâcheux : mais vous avez perdu
de plus grands biens, & vous vous en êtes consolée. Un Hom-
me qui paroïssoit avoir de l'Amour pour vous a été tué ; c'est
une chose assez malheureuse : mais il n'y a rien de fort extraordi-
naire en cette aventure que votre douleur : les Amoureux sont mor-
tels comme les autres : faites qu'aimer soit un Privilege pour ne
mourir pas, les Dames seront accablées d'Amans, il n'y en aura
pas moins qu'il y a d'hommes. Je fais qu'il est honnête de s'affli-
ger de la perte de ceux qui nous aiment ; mais d'appeller au se-
cours de nôtre deuil ce qu'il y a de plus funeste, & de prendre par
là des résolutions ruineuses, c'est ce que les Morts n'exigent point
de nous.

Permettez-moi de vous faire un reproche assez honteux, mais
nécessaire, pour vous animer à sortir de l'abattement où vous êtes.
Dans les tems de prospérité je ne voi personne si philosophe que
vous : vous êtes plus grave dans vos Discours que *Plutarque* ; vous
dites plus de Sentences que *Sénéque* ; vous faites plus de Réfle-
xions que *Montagne*. Au moindre accident, au moindre embar-
ras qui vous survient, tout conseil vous abandonne ; vous renon-
cez à votre Raison, pour vous livrer à des gens qui n'en ont
point, ou qui font leur intérêt de votre perte. C'est trop, c'est
trop, Madame, que de donner deux fois la même Comedie dans
une Famille. Et pourquoi vous êtes-vous tant étonnée que Ma-
dame la Connétable ait quitté *Turin*, où elle n'avoit que la Protec-
tion de Monsieur le Duc de *Savoie* sèche & nue ? Pourquoi vous
en êtes-vous tant étonnée, si vous êtes capable aujourd'hui de quit-
ter celle du Roi d'*Angleterre*, aussi assurée par sa Puissance, que
solide par ses Bienfaits ?

Malgré toutes mes raisons si nettes & si fortes, j'ai peur que
vous n'ayiez les yeux fermés à vos intérêts ; malheureuse de ne pas
voir en *Angleterre* ce qui vous convient ; plus malheureuse de ne
voir que trop ce qui vous convenoit, quand vous en ferez sortie !
Les lumieres vous reviendront quand vous aurez perdu les moyens
de

de vous en servir. Tant que vous serez en ce Royaume, à la Ville, à la Campagne, en quelque lieu que ce soit, vous pouvez raccommo-der vos Affaires, toutes gâtées qu'elles sont : après l'em-barquement, nulle ressource. Il faut aller en des lieux où vous ne trouverez ni Satisfaction, ni Interêt ; où vous trouverez vos imaginations trompées ; où vous trouverez pour vous tourmen-ter le sentiment d'une Misère présente ; & le souvenir d'une Fé-licité passée.

* Elizabeth
Stuard, Fille
de Jaques I.

† Mere de
Louis XIII.
Belle-mere de
Philippe IV.
Roi d'Espagne,
& de Charles I.
Roi d'Angle-
terre.

Vous n'aimez pas les Exemples, Madame ; mais je n'aurai nul égard à votre aversion, pour vous dire que la Reine de *Bohême* * au sortir de l'*Angleterre* a traîné une Nécessité vagabonde de Na-tion en Nation ; & que *Marie de Medicis*, Mere ou Belle-mere de trois grands Rois †, est allée mourir de faim à *Cologne*. Je vous regarde, Madame, les larmes aux yeux, comme une Person-ne sacrifiée, si vous n'avez la force de vous sauver du sacrifice. Fai-tes autant pour vous, qu'a fait *Racine* pour *Iphigenie* : mettez une *Eriphile* en votre place ; & revenez réjouir les Honnêtes-gens de vô-tre salut & de sa perte.



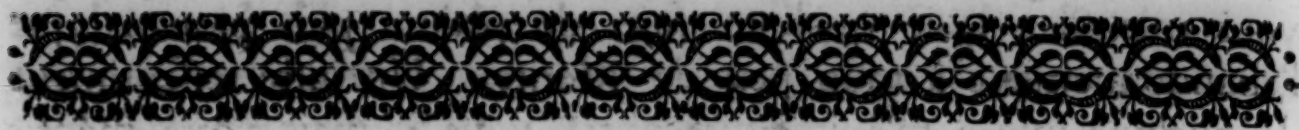
A L A M E S M E.

VOUS ne doutez pas, Madame, que je ne sois sensiblement touché de vous voir quitter l'*Angleterre* ; mais je serois au desespoir si c'étoit pour aller trouver les Princes *Allemands*, ou les Grands d'*Espagne*. Rien n'est plus naturel pour vous que le sé-jour de *France* : je ne demanderois ni un meilleur Air, ni un plus beau Pays. L'*Angleterre* pourtant ne laisse pas d'avoir ses Com-modités : beaucoup de Guinées, avec la liberté d'en jouir à sa fantaisie. Je ne puis continuer cette sorte de Discours. Pour amu-ser ma douleur, toute diversion m'est nécessaire ; mais l'usage en est bien difficile, quand je songe que je ne vous verrai jamais.

Je

Je vous regarde comme une Personne morte à mon égard : toutes vos bonnes Qualités s'offrent à moi pour m'affliger, & je ne saurois envisager aucun défaut qui me console. Plût à Dieu que vous m'eussiez laissé quelque sujet de plainte plus piquant que l'abandonnement à mon peu de Mérite. Un juste ressentiment de quelque injure m'animerait contre vous ; mais votre mépris m'oblige à me faire une justice fâcheuse, & ne me laisse rien à vous reprocher. Ma Lettre me servira d'Adieu, s'il vous plaît ; car je n'aurai pas la force de vous le dire, & je pleurerai dans ma Chambre, comme je fais déjà, pour m'épargner la honte à mon âge de répandre des larmes en public. Souvenez-vous quelquefois d'un ancien Serviteur. Je crains pourtant ce que je demande ; car vous ne vous en souviendrez que dans la vérité de mes Prédications, & j'aime beaucoup mieux qu'elles soient fausses & être oublié. Pour vous, Madame, vous ne ferez jamais oubliée des personnes qui ont eu l'honneur de vous connoître. Ceux que vous croyez les moins disposés à vous plaindre, ne vous pardonnent point la résolution que vous avez prise de nous quitter. Vous n'avez d'Ennemis qu'en vous ; & autour de vous de tristes idées, un attirail de mélancolie & d'ennui. Qui verroit dans votre tête, comme on peut voir sur votre visage, on trouveroit votre cervelle toute noircie des Morts de *La Trappe*, & de vos autres imaginations funestes. Adieu, Madame ; le seul discours de votre Affliction feroit la mienne, si elle n'étoit pas toute formée. Devinez ma douleur & mon zèle ; il n'est pas en mon pouvoir de vous l'exprimer. Il y a long-tems que je ne me mêle pas de vous donner des conseils : le dernier est de vous accommoder avec Monsieur *Mazarin*, pour peu de sûreté que vous y trouviez. S'il n'y en a aucune, revenez en *Angleterre* demeurer quelque tems à la Campagne. Je suis persuadé que le Roi ne vous abandonnera pas, & vous trouverez plus de gens disposés à vous servir que vous ne croyez. Pour les Convents, on y est malheureux, à moins que de devenir imbecille. Souffrir pour souffrir, il vaut mieux pour une Femme mariée que ce soit avec son Mari, qu'avec une Supérieure : il y a plus d'Honneur & de Vertu. Défaites-vous

le plutôt qu'il vous sera possible, des noires Fantaisies nées de la Rate, ou l'imagination même n'a point de part.



A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N

V O U S avez un mérite extrême,
 Gloire du tems présent, honte des tems passés;
 On ne sauroit vous admirer assez
 Quand on vous voit purement en vous-même.
 Quelquefois par ennui vous quittez vos Vertus,
 Et votre Esprit alors incertain & confus
 Voudroit bien se donner les qualités des autres;
 Mais; hélas! pensez-vous que des Gens délicats
 Accoûtumés au goût des vôtres
 Puissent jamais les perdre, & ne se plaindre pas?
 Rendez-nous, Rendez-nous vos charmes,
 C'est un bien acheté par le prix de nos larmes,
 Tout celui qu'on remarque en vous
 Est du fond de votre Nature,
 Pour ces dévots soupirs qui s'expliquent à nous,
 Ce sont des mouvemens formés par aventure,
 Qu'un dégoût léger fait venir
 Qu'un peu de raison fait finir.
 Elevez-vous à Dieu par votre intelligence,
 Admirez sa Grandeur, révérez sa Puissance;

Quand

Quand vous y mêlerez vos tendres sentimens,
Au lieu que vôtre Esprit doit adorer sans cesse
De son Ordre éternel la profonde Sagesse,
Vôtre Cœur le prendra pour un de vos Amans.

Cette humeur triste & délicate,
Qui vous afflige & qui vous flate,
Est un faux mouvement du Cœur
Où la Rate joint sa vapeur.

Telle on vous voit qu'on voyoit *Alexandre*,
Egal aux Dieux, plus grand que tout mortel,
Aux heures qu'on le pouvoit prendre
Dans son propre & vrai naturel.

Défendez-vous d'une chose étrangere
Qui pourroit en vous s'imprimer ;
Point de mélange à ce beau Caractère

Qu'en sa perfection le Ciel a sù former.

L'une affecte vôtre air aux choses que vous faites ,
Vainement l'autre aspire à vos graces secretes,
Esprit, maniere, humeur, tout se fait souhaiter :

La Nature vous fit pour servir de modèle ,

Et vous vous rendez criminelle
Lors que vous voulez imiter.





OBSERVATIONS

Sur le Goût & le Discernement des

FRANÇOIS.

QUOI que le Génie ordinaire des *François* paroisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses: mais, quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer; & si nous avons rendu justice à quelque excellent Ouvrage, notre légèreté ne le laisse pas jouir long-tems de la réputation que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le Bon-goût ne se trouve pas en des lieux où regne la Barbarie, & qu'il n'y ait point de discernement où les Lettres, les Arts, & les Disciplines sont perduës; il seroit ridicule aussi de chercher une lumière si exquise en certains tems d'imbecilité & d'ignorance: mais ce qui est étonnant, c'est de voir dans la Cour la mieux polie, le bon & le mauvais Goût, le vrai & le faux Esprit, être tour à tour à la mode comme les Habits.

J'ai vû des gens considérables passer tantôt pour les ornemens de la Cour, & tantôt être traités de ridicules; revenir à l'approbation, retomber dans le mépris, sans qu'il y eût aucun changement ni en leur personne, ni en leur conduite. Un homme se retire chez lui avec l'Approbation de tout le monde, qui se trouve le lendemain un sujet de Raillerie, sans savoir ce que peut être devenue l'opinion qu'on avoit de son mérite. La raison en est qu'on juge rarement des hommes par des Avantages solides, que

que fasse connoître le Bon-sens; mais par des Manieres dont l'ap-
plaudissement finit aussi-tôt que la fantaisie qui les a fait naître.

Les Ouvrages des Auteurs sont sujets à la même inégalité de
notre Goût. Dans ma jeunesse on admiroit *Théophile*, malgré ses
irrégularités & ses negligences, qui échapoient au peu de délica-
tesse des Courtisans de ce tems-là. Je l'ai vû décrié depuis par
tous les Versificateurs, sans aucun égard à sa belle imagination, &
aux graces heureuses de son Génie. J'ai vû qu'on trouvoit la Poë-
sie de *Malherbe* admirable dans le tour, la justesse & l'expression.
Malherbe s'est trouvé negligé quelque tems après, comme le der-
nier des Poètes; la fantaisie ayant tourné les *François* aux Enigmes,
au Burlesque & aux Bouts-rimés. J'ai vû *Corneille* perdre sa Ré-
putation, s'il étoit possible qu'il la perdît, à la représentation de
l'une de ses meilleures Pieces *. J'ai vû les deux meilleurs Co-
mediens du Monde † exposés à toutes nos railleries; & l'influen-
ce de ce faux Esprit étant passée, ils se firent admirer comme au-
paravant, par un heureux retour de notre Bon-goût. Les *Airs de*
Boisset, qui charmerent autrefois justement toute la Cour, fu-
rent laissés bien-tôt pour des Chansonnettes; & il falut que *Luigi*,
le premier Homme de l'Univers en son Art; que *Luigi* les vint
admirer d'*Italie*, pour nous faire repentir de cet abandonnement,
& leur redonner la réputation, qu'une pure fantaisie leur avoit
ôtée. Si vous en demandez la raison, je vous dirai que l'Industrie
tient lieu en *France* du plus-grand Mérite, & que l'art de se faire
valoir donne plus souvent la Réputation, que ce qu'on vaut.

Comme les bons Juges sont aussi rares que les bons Auteurs;
comme il est aussi difficile de trouver le Discernement dans les
uns, que le Génie dans les autres, chacun cherche à donner de la
réputation à ce qui lui plaît; & il arrive que la multitude fait va-
loir ce qui a du rapport à son mauvais Goût, ou tout au plus à
son Intelligence médiocre. Ajoutez que la Nouveauté a un char-
me pour nous, dont nos Esprits se défendent mal-aisément. Le
Mérite où nous sommes accoutumés, laisse former avec le tems
une habitude ennuyeuse, & les Défauts sont capables de nous sur-
prendre.

* *La SOPHO-
NISBE.*
† *Floridor &
Montfleuri.*

prendre agréablement en ce que nous n'avons pas vu. Les choses les plus estimables qui ont paru beaucoup parmi nous, ne font plus leur impression comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles. Celles au contraire à qui on ne devoit aucune estime, font moins souvent rejetées comme méprisables, que recherchées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en *France* des Esprits bien sains, qui ne se dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, & jamais ne se plaisent à ce qui doit donner du dégoût: mais la multitude, ou ignorante, ou préoccupée, étouffe le petit nombre des Connoisseurs. D'ailleurs, les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie, & quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît, & à celles où elle ne se connoît pas.

Il n'y a point de Pays où la raison soit plus rare qu'elle est en *France*: quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers. Communément tout est Fantaisie; mais une Fantaisie si belle, & un Caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les Etrangers honteux de leur Bon-sens, comme d'une qualité grossière, cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos Modes, & renoncent à des Qualités essentielles, pour affecter un Air & des Manières qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce Changement éternel aux Meubles & aux Habits, qu'on nous reproche, & qu'on suit toujours devient sans y penser une Sagesse bien grande: car outre une infinité d'Argent que nous en tirons, c'est un Interêt plus solide qu'on ne croit, d'avoir des *Francois* répandus par tout, qui forment l'extérieur de tous les Peuples sur le nôtre; qui commencent par assujettir les yeux, où le cœur s'oppose encore à nos Loix; qui gagnent les sens en faveur de notre Empire, où les sentimens tiennent encore pour la Liberté.

Heureux donc ce Caprice noble & galant, qui se fait recevoir de nos plus grands Ennemis: mais nous devrions nous défaire de celui qui veut regner dans les Arts, & qui décide impérieusement des

dés productions de l'Esprit, sans consulter ni le Bon-gout, ni la Raison. Quand nous sommes arrivés à la Perfection de quelque chose, nous devrions fixer notre délicatesse à la connoître, & la justice que nous lui devons, à l'estimer éternellement : sans cela on pourra nous faire un reproche bien fondé, que les Etrangers sont plus justes estimateurs du Mérite de nos Ouvrages, que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur Réputation, quand elles n'en ont plus en France : nous verrons ailleurs nos sottises rejetées par le Bon-sens, quand nous les élevons au Ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un vice opposé à celui-ci, qui n'est pas plus supportable ; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre tems que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. *Horace* a formé là-dessus le Caractère de la Vieillesse, & un Vieillard à la vérité est merveilleusement dépeint,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Dans cet âge triste & malheureux, nous imputons aux Objets les défauts qui viennent purement de notre Chagrin ; & lors qu'un doux souvenir détourne notre pensée de ce que nous sommes, sur ce que nous avons été, nous attribuons des Agrémens à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans notre esprit l'idée de notre Jeunesse, où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens. Mais ce n'est pas à la seule Vieillesse qu'on doit imputer cette humeur-là : il y a des gens qui croient se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, & qui mettent la solidité à faire valoir tous les vieux Ouvrages. Il y en a qui de leur propre naturel sont mécontents de ce qu'ils voyent, & amoureux de ce qu'ils ont vû. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avoit rien que de médiocre, au mépris de la grandeur & de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des Morts d'une assez com-

mune

mune Vertu, & auront de la peine à souffrir la Gloire du plus grand Héros, s'il vit encore. Le premier obstacle à leur estime, c'est de vivre; la plus favorable recommandation, c'est d'avoir été. Ils loueront après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant sa vie; & leur esprit dégagé du chagrin de leur humeur, rendra sainement à la Mémoire, ce qu'il avoit dérobé injustement à la Personne.

J'ai toujours crû que pour faire un sain Jugement des Hommes & de leurs Ouvrages, il les falloit considérer par eux-mêmes, avoir du mépris ou de la vénération pour les choses passées, selon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai crû qu'il ne falloit pas s'opposer aux nouvelles par esprit d'aversion, ni les rechercher par amour de la nouveauté; mais les rejeter ou les recevoir selon le véritable sentiment qu'on en doit prendre. Il faut se défaire de nos caprices & de toute la bizarrerie de nôtre humeur; ce qui n'est pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choses. Le point le plus essentiel est d'aquerir un vrai Discernement, & de se donner des Lumieres pures. La Nature nous y prépare, l'Experience & le commerce des gens délicats achevent de nous y former.

Fin du Second Tome.



T A B L E

Des Matieres principales contenuës dans le second Tome.

On a mis une n. pour marquer que les Chiffres se rapportent aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

A *Blancourt*, admirable dans ses Traductions. 189. Il n'est pas le même dans ses Lettres & Prefaces. *là-même.*

Academie Françoise, quels droits elle a sur nôtre Langue. 222, 224.

Adoration du Sacrement ne devoit pas etre un obstacle à la reünion. 407.

Affliction, comment doit etre menagée par le Poëtes tragiques. 171, 172.

Agésilas, comment il recommanda l'Affaire d'un de ses Amis. 293. Pourquoi il avoit si peu de penchant pour les Dames. 390.

Alexandre le Grand, caractere de son Esprit & de sa Valeur. 328. Défauts de la maniere dont il fut instruit. 131. Douvrent qu'il avoit si peu d'attachement, pour les Femmes. 390, 391.

Aimer, en France, ce que c'est. 203.

Aimer Dieu, l'une des plus grandes douceurs qu'on rencontre dans la pratique de ce devoir. 296.

Alcibiade, avoit peu d'amour pour le beau sexe & pourquoi. 390. 391.

Tom. II.

Alcionée, Piece de Théâtre de Du Ryer, estimée 199. *n. là-même.*

Ame, qu'elle est la preuve la plus sensible de son immortalité. 134, 135.

Ami, combien la Confiance d'un Ami rend la Vie heureuse. 295, 296.

Amis, quels sont nos veritables Amis dans nos Disgraces. 13.

L'Amitié, la plus utile des Vertus. 295.

La dissimulation en doit etre entierement bannie. 296, 297. L'Amitié ne convient pas avec les severites de la Justice. 297.

Elle est ennemie des trop grandes circonspections. 297. Une trop vaste difference dans les Opinions, sur tout dans la Religion, s'accorde mal avec l'Amitié.

là-même. Ce qui seroit le plus propre à rendre l'Amitié plus douce. 298. Espece d'Amitié dangereuse. 394. Comment se doit former l'Amitié. 395. Idee chimerique qu'on se fait de l'Amitié. 396.

Caractere de la veritable Amitié. 396, 397. Ses mauvais effets. 397. & *suiv.*

Les plus grands Philosophes ont recommandé l'Amitié. 397.

Amour, si l'Amour doit etre banni des Tragedies comme indigne des Heros. 42.

Jusqu'à quel point il peut etre admis. 43. Le mauvais usage qu'en ont fait nos

M m m Poëtes

TABLE DES MATIERES.

Poëtes tragiques. 159, 160. Ses mouvemens mal exprimés sur le Théâtre. 165. On peut distinguer trois differens mouvemens de l'Amour. 165, 166. Il assujettit toutes les autres Passions. 169. Il n'a rien de fort extravagant en France, & pourquoi. 203. Amour des Femmes amolit le courage. 391. Mal-à-propos nommé une Passion aveugle. 396. On ne doit pas faire l'Amour présentement comme Anacreon, ou Sapho ; comme Terence, ou Lucien. 377. Maximes sur l'Amour. 424.

L'Amour de Dieu, produit nécessairement l'obéissance à sa volonté. 136.

Andelot, (François Coligni Sieur d') Caractere de sa Hardiesse. 185.

Andromaque, Tragedie de Racine l'ouïe. Jugement sur cette Piece. 54, 55. 199. *n. là-même.*

Angleterre, comment une Fille doit s'y ménager pour faire des Conquêtes. 301.

Anglois, trop profonds dans leurs recherches. 211. Quand ils sont d'un commerce fort agréable. *là-même.* Ils aiment la diversité d'Objets dans la Comédie, & pourquoi. 212. Supérieurs aux autres Peuples en plusieurs bonnes qualités, n'ont pas toujours le goût fort exquis. 219. Ils ont quelques vieilles Tragedies, qui seroient tout-à-fait belles si l'on y faisoit les retranchemens nécessaires. 199. 200. Les Anglois donnent trop à leurs sens sur le Théâtre. 200.

Antoine, amoureux de Cleopatre n'est pas l'Antoine Ami de César. 168.

Argent, combien il est avantageux de conserver son Argent. 8.

Ariane, Opera de Cambert, son Eloge. 248.

Aristote, ses bons & ses méchans Ouvrages. 328. Sa *Poétique* excellent Ouvrage, mais qui a des Défauts, du moins par rapport à nous. 154. Cité. 385.

Arria, sa mort heroïque. 416.

Athées, qui sont les plus grands Athées. 445.

Atheniens, combien la Tragedie leur fut nuisible. 157.

Auguste gouverné par Livie. 393. Ce qu'étoit son Siècle à l'égard des Belles-Lettres. 118, 119. C'a été le Siècle des excel-

lens Poëtes. 119. Si l'on peut conclure de-là que c'a été celui des Esprits bien-faits. *là-même.*

Ay, le Vin d'Ay le plus naturel de tous les Vins. 148.

B.

Bacon, ce qu'il blâmoit dans les Historiens. 177. Quelle sorte de gens il regardoit comme les plus grands Athées. 445.

Balzac, défauts de son Stile. 323.

Baron Languedocien, avec un faux air de la Cour de France ; son Caractere. 260. *& suiv.*

Bassete, Passion de Madame Mazarin pour ce jeu. 411. Portrait des joueurs de Bassete de la Banque de Madame Mazarin. 414, 415.

Bellegardes, Joueur capricieux. *n.* 307.

Beverveert, (Charlotte de) l'ouïe. 299. Sa passion pour la Bassete. 414, 415.

Bienfaits, conduite à tenir la Prétention des Bienfaits. 133. & dans leur Distribution. *là-même.*

Boccacini, trait ingénieux qu'il lance contre Guichardin. 206.

Bobème (Elisabeth Stuart Reine de) son triste sort. 448.

Boisset, Ses Aïrs l'ouïés par Luigi. 453.

Bonne-Chere, d'un grand secours, dans les disgrâces. 145. Conseils sur la Bonne-Chere. 147. *& suiv.*

Bossuet (Jaques Benigne) Eloge de ses Oraisons Funébres. 124. Sa mort. *n. là-même.*

Bouffons Italiens inimitables. 205, 206.

Bouffonnerie, comment doit être ménagée. 206.

Bourneau (Madame) *n.* 36. Engage M. de St. Evremond à donner son jugement sur l'Alexandre de Racine. 55, 56.

Brebeuf, sa Version de la Pharsale généralement estimée. 190. Il s'élève quelquefois au dessus de son Original, & quelquefois il demeure fort au dessous. *là-même.* Exemple d'une Pensée de Lucain qu'il a rendue par une Expression fort inférieure à celle de l'Original. 190, 191.

Bristol (le Comte de) trouvoit trop peu de vrai-semblance dans les Pieces Italiennes. 209.

TABLE DES MATIERES.

209. Ce qui lui fut répondu là-dessus. *la-même.*
Britannicus, Tragédie de Racine, louée. 57, 58. 199. *n. la-même.*
Buckingham (le Duc de) raillé sur sa Prodigalité. 365.
Bussi d'Amboise, Son Eloge. 340. Sa mort tragique. *n. la-même.*
Bussi, Caractere de sa bravoure, 185.

C.

- C***Alprenede*, faute qu'il commit dans son Roman de *Cleopatre*. 202.
Calvinistes, leur Caractere. 136, 137. Moyen de les réunir avec les Catholiques. 140.
Camber, fameux Musicien. 217. Passe en Angleterre. *n. la-même.*
Candale (le Duc de) amoureux de Madame de Saint Loup. 93. Sa générosité. 93. Il n'avoit point d'inclination pour le Cardinal Mazarin qui étoit disposé à l'aimer. 97. Conseils que lui donne Monsieur de Saint-Evremond pour se bien conduire auprès du Cardinal Mazarin. 97, 98. Autres avis plus généraux. 99. 100. Caractere du Duc de Candale. 106, 107. Il avoit peu d'inclination pour les Femmes. 107. Il fut fort regretté des Dames. 108.
Cantique des Cantiques, s'il faut y chercher un sens mystique. 391. Pour qui Salomon la composé. *la-même.*
Caractères des grands Personnages de l'Antiquité doivent être conservés religieusement dans nos Pièces de Théâtres. 41.
Carlisle, (la Comtesse de) son Pouvoir sur le Parlement. 188, 208.
Carte de Tendre, ce que c'est. *n.* 299.
Castelholmor (le Comte de). *n.* 358.
Catholiques, leurs Caractères. 144. Comment ils pourroient se réunir avec les Reformés. *la-même.*
Catilina, son Caractere. 181, 330.
Caton, son Air, ses Manieres avoient quelque chose d'agreste. 326.
Caton (le dernier) Reflexions sur le tems qu'il parut dans le Monde. 86.
Cervantes, admirable dans son *Don Quichote*. 121. Ne fait cas que du Mérite vraisemblable. 166.

- Cesar*, ses bonnes & ses mauvaises qualités. 330. Etoit d'un temperament fort amoureux. 390.
Charles-Quint, caractere de son Esprit & de sa Conduite. 332.
Chatillon (le Maréchal de) quel étoit le vrai caractere de son courage. 185.
Chevrense (la Duchesse de) la part qu'elle avoit eu dans les Guerres Civiles de France. 188, 288.
Ciceron, le caractere général de ses Epitres. 118.
Cinna, Tragédie de Corneille, défendue. 349.
Claude (Jean) sa Réponse à Mr. Arnaud. 110. Il rejette la Tradition, & ne fait fond que sur l'Ecriture. 110. 114.
Clerembaut (Philippe de) Comte de *Pallua* fait Maréchal de France; sa mort. *n.* 101. son Caractere. 104.
Coeffeteau, ses Métaphores outrées. 323.
Cœur, le Cœur est un aveugle : description de ses égaremens. 396.
Cobon, avoit un Stile fleuri sans force, ni solidité. 323.
Comédie, l'abus que les François & les Espagnols en ont fait. 201.
Comédies, le plaisir & utilité qu'elles procurent. 120, 121.
Comédie Angloise, son Eloge. 210. Elle ne s'assujettit point scrupuleusement aux Regles. 212.
Comédie Italienne, ce que c'est. 205. Ses défauts. 207.
Comiques, les Comiques modernes négligent trop la peinture des Mœurs. 201.
Commings (Madame de) son Eloge. 16.
Comparaisons, quand estimables. 198. Elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie. *la-même.*
Complaisance, son utilité dans le Commerce de la Vie. 94.
Condé (le Prince de) se possédoit admirablement bien dans la chaleur de l'Action. 186.
Confidens, l'usage en a été sagement introduit sur le Théâtre. 296.
Constance, de quel usage à ceux qui souffrent. 114.
Controverses, aigrissent les Esprits. 408.
Convent, la vie qu'on y mène n'est pas fort agréable. 62. Inconvenient des Regles qu'on

TABLE DES MATIERES.

- qu'on est obligé d'y observer. 62, 63 Si une Fille y peut vivre heureuse. 301. & suiv. On y est malheureux. 449.
- Conversation*, une délicatesse trop exquise combien incommode dans la Conversation. 125. Comment il faut se conduire dans la Conversation des Femmes. 124, 125. dans celle des Hommes. 125, 126.
- Cordoba*, (Don Antonio de) Favori de Don Juan. &c. n. 190. Il étoit ennemi declare de toutes les Versions, & pourquoi. *là-même*.
- Corneille* (Pierre) habile à soutenir les Caractères des Femmes Illustres. 43. Il fait parler ses Heros avec toute sorte de bien-séance. 44. Il preferoit *Sophonisbe* à la plupart de ses Pièces. 72. Ce qu'il jugeoit de la part que l'Amour doit avoir dans les Tragedies. *là-même*. Son Eloge. 123. Ce qu'on peut trouver le plus à redire en lui. *là-même*. Admirable lors qu'il fait parler un Grec ou un Romain, ne se distingue plus des Hommes ordinaires, lors qu'il s'exprime pour lui-même. 126. Il a outre le caractère de Titus. 167. Pourquoi il vint à déplaire à la multitude. 170. Il touche différemment les Passions selon les différens tems de sa Vie. *là-même*. Supérieur aux Anciens dans ses Tragedies. 197. 199. En quoi il a particulièrement excelle. 198. Court risque de perdre sa Reputaion à la représentation d'une de ses meilleures Pièces 453.
- Cornelie*, combien son Caractere est aimable sur le Theatre. 42.
- Cour de France*, Portrait de la Cour de France dans les premières Années de la Regence d'Anne d'Autriche. 157. & suiv.
- Courtisans*, leur genie. 51, 52. Deviennent ridicules. *là-même*. Maxime importante d'un grand Courtisan. 173
- Créance*, doit être libre, pourvu qu'elle ne tende point à troubler la tranquillité publique. 136. Desordre prodigeux que la diversité de Créance a produit. 406, 407.
- Crequi* (François de) Maréchal de France. n. 101. Son Portrait. 101, 102. Bat les Allemands. 382.
- Critiques*, leurs défauts. 129.
- Crofts*, (Mademoiselle). 363.
- Curiosité* de savoir, mauvais effets qu'elle produit quelquefois. 138.
- Cyrus*, avec combien de soin il a été élevé. 131.
- ### D.
- Dames*, n'avoir pas eu une Intrigue peut faire tort à leur Reputaion. 299.
- Descartes* Jugement sur la Demonstration de l'Immortalité de l'Ame. 134, 135.
- Devotion* produite par l'Infortune. 150. Deux sortes de Devotions auxquelles il ne faut pas résister. *là-même*. La Devotion superstitieuse doit être évitée avec soin. *là-même*. N'ont pas toujours une Foi vive & assurée. 367, 368. Maximes sur la Devotion. 424. Elle n'est souvent qu'une vapeur de rante. 451.
- Devots*, d'où vient la joye intérieure des Ames devotes. 136.
- Dieux*, jusqu'où leur intervention est nécessaire au Poème Epique. 194.
- Discernement*, Moyen d'avoir un bon Discernement. 456.
- Dispute* sur la Foi & sur les Oeuvres, sur quoi fondée. 137, 138.
- Docteur*, ce que c'est que le Docteur de la Comédie Italienne. 207.
- Douleur*, elle ne doit pas être épuisée sur le Theatre. 171. Quels effets produit cet épuisement dans les Spectateurs. *là-même*. Les grandes douleurs s'expriment mal par de long discours. 171, 172.
- Droit*, la Science du Droit trop negligée des Particuliers; nécessaire aux Princes. 130.
- ### E.
- Eboly* (la Princesse d') pouvoir qu'elle avoit sous Philippe II. Roi d'Espagne. 188.
- Eloquence*, employée à se plaindre de ses malheurs combien ridicule. 165.
- Emilie*, justifiée sur la Conspiration où elle fit entrer Cinna. 351. & suiv.
- Enée*. Heros de peu de mérite. 191, 192. 195. S'abandonne trop promptement & trop souvent aux pleurs. 194.
- Eneide*, fable éternelle où les Dieux ont trop de part. 195.
- Enclos* (Mademoiselle de l') de quoi elle remer-

TABLE DES MATIERES.

remercioit Dieu soir & matin. 190. Son Caractere. 402.

Epernon (le Duc d') Pere du Duc de Candale; son Portrait. 99.

Epicure, donne la Preference à l'Amitie sur toutes les autres Vertus. 295.

Espagnols, les Auteurs de cette Nation qui decrivent les Avantures Amoureuses, pourquoi preferables à ceux des autres Nations qui ont ecrit sur les mêmes matieres. 121.

Leur maniere de chanter peu agreable. 218.

Les Auteurs de cette Nation qui decrivent les Avantures amoureuses, pourquoi preferables à ceux des autres Nations qui ont ecrit sur ces mêmes matieres. 121.

Ils sont plus fertiles dans leurs Pieces de Galanterie en Invention que les François, & pourquoi. 202. Mais ils sont moins attaches qu'eux à la regularite & à la vrai-semblance, & pourquoi. 202, 203.

Esprits-forts, lieront difficilement Amitie avec les Personnes credules & superstitieuses. 297, 298.

St. Evremond, defendu contre Mr. Nodot n. 9. Sous qui il avoit fait sa Rhetorique.

n. 28. Quels Conseils il donne au Duc de Candale. 97, 98, 99, 100. Il a su gagner pleinement la confiance de ses Amis. 296. Combien il étoit sensible à leurs malheurs. *là-même*.

Euripide, blâme d'avoir donne si peu d'amour à Achille pour Iphigenie. 167.

F.

F*avoris*, ils sont plus respectez en France, qu'en Espagne. Combien le Poste d'un Favori est delicat. 294, 295.

Femme accomplie, son Portrait. 21, 22. Jugement sur ce Portrait. 28. Sur quoi est fonde le Jugement qu'elles font du Merite.

124, 125. Qui leur plaît le mieux au défaut des Amans. 25. Moyen de les satisfaire dans la Conversation. *là-même*.

Femmes d'un caractere extraordinaire. *là-même*. Leur grand Credit dans les Cours.

188. Pourquoi on a voulu les exclure du maniement des Affaires. 298. D'où vient le peu d'Attachement que les Grands de l'Antiquite avoient pour elles. 390. & *suiv.*

Ce que c'est que l'Enfer des Femmes. 401.

Floridor, fameux Comedien. 453.

France, le bon & le mauvais Goût, le vrai, & le faux Esprit y ont regne tour à tour

452. Exemples de cela. 452, 453. Quel-

le en est la Cause. 452, 453. La Multi-

tude y etouffe le petit nombre de Connois-

seurs. *là-même*. La raison est assez rare

en France, mais quand elle s'y trouve, il

n'y en a pas de plus pure en l'Univers.

là-même.

François, un de leurs grands défauts. 39.

Leur Caractere parrapport à la Liberte.

99, 100. Sont quelquefois prevenus du Ge-

nie de leur Nation. 127, 128. L'em-

portent sur toute autre Nation dans

la Tragedie. 199. Admirant quelque-

fois des Tragedies qui excitent dans l'Ame

des mouvemens trop foibles. 200 Merite

des François qui penient. 211. Leur goût

& leur discernement. 455. Leur legerete.

là-même. Superieurs à toute autre Nati-

on pour la maniere de chanter. 218,

219, 220. Ils ont besoin de beaucoup de

tems & d'application pour bien posseder ce

qu'ils chantent. 220. Quoi que leur Genie

ordinaire paroisse assez mediocre, ceux qui

se distinguent parmi eux sont capables de

produire les plus belles choses. 452. Les

François ne sont pas toujours de justes

estimeurs du Merite des Hommes, & des

Ouvrages d'Esprit, 453, 454. Se laissent

trop entrainer au Charme de la Nouveaute.

là-même. Leur Caprice a quelque chose

de si noble que les Etrangers renoncent à

leur Bon-sens pour s'y soumettre. 454,

455. Avantage que les François tirent de

cette Prevention. *là-même*. Les Etran-

gers connoissent mieux le prix de nos Ou-

vrages que nous-mêmes. *là-même*.

G.

G*enerosité*, qui n'est qu'une espece de Trafic. 133. Sa defectuosite. 133.

Givri, surnomme le brave, Caractere de sa Valeur. 185.

Goût, il faut l'accommoder à notre Sante. 147.

Goût,

TABLE DES MATIERES.

Goût, Combien le Bon-Goût est rare parmi les Savans. 128, 129. Comment on peut avoir le Goût exquis en matiere d'Esprit. 456.
Grace, Maxime importante d'un Courtisan sur la maniere de demander une Grace à son Prince. 173, 174.
Grammont (le Comte de) son Eloge. 304.
Grands-Hommes, les plus Grands Hommes de l'Antiquité ont eu peu d'attachement pour les Femmes. 390, 391.
Greuterick (Valentin) pretendoit guerir toutes sortes de Maladies par le seul attouchement. n. 1.
Grotius, son caractere. 130. Eloge de ses Ecrits, & en particulier de son Livre de *Jure belli & pacis*. la-même. Ce qui lui a manque pour etre parfait Historien. 176. Comment il définissoit la Hollande. 188.
Guerre, Combien le Merite de la Guerre donne du relief dans la Monde. 100, 101.
Guiche (le Comte de) obtient son retour en France. 33. Son Ajustement ridicule. 341.
Gusman (Louise-Françoise de) Reine de Portugal ; sa mort. 63.

H

H *Aye* (la) son Eloge. 23.
Hedelin (François) Abbé d'Aubignac a fait un Traité de la Pratique du Théâtre. n. 154. Bon Mot de Mr. le Prince au sujet d'une de ses Tragedies. la-même.
Heros, trop tendres dans nos Tragedies, pour-quoi. 163, 164. Quel doit être leur caractere. 199.
Heywood (Thomas) Caractere de ses Tragedies. 418.
Hypocrites, sont les plus grands Athées. 445.
Histoire, ce qu'il faut développer pour bien composer l'Histoire de France. 178. Connoissances necessaires pour écrire celle d'Angleterre, & celle d'Espagne. la-même.
Historien, il doit connoître tous les differens Interêts des Peuples, dont il entreprend de parler. 178. Comment il doit se conduire dans la description des Evenemens. la-même.
Historiens anciens, leur habileté. 177. Sur quoi fondee. 178. D'où vient qu'ils étoient plus propres que nos modernes à connoître le caractere des Personnes dont ils entreprenoient de parler. 178. Dans leurs

Eloges il paroît une diversité, delicate, inconnue à nos Historiens. 181. La Variété bien fondee de leur Stile. 183.
Historiens modernes, peu habiles à demeler des qualites opposees, dans une même personne. 184. Et moins encore à decouvrir ces distinctions particulieres qui marquent diversement les qualites. 184, 185. Peu attentifs à connoître les Hommes. 186.
Historiens François, sont très mediocres. 175. D'où vient cela. 176.
Hobbes, son Eloge. 138.
Hollande, Combien la vie qu'on mene dans cette Republique est douce. 20. Les contributions y sont grandes, mais bien employees. 21. La difference de Religion n'y cause aucun desordre. la-même. Caractere des Dames Hollandoises. 21, 22. Elle a penlé etre detruite par l'opposition du Prince Maurice & de Barneveld. 186. Ce que c'est que le Gouvernement de Hollande. 188.
Hollandois, quel est leur vrai naturel. 187.
Hommes, On peut tirer usage des Hommes qui ont le plus de defauts. 89, 90. Les plus grandes qualites se trouvent dans la plupart des Hommes, mêlées avec de grands defauts. 127. Ils n'aiment point à se reconnoître inferieurs en Raison à qui que ce soit. 140, 141.
Homere, presente des caracteres qui touchent, elevent, & interessent. 196.
Honnête-homme, un de ses caracteres. 133. Comment il se doit conduire par rapport aux Bienfaits qu'il recoit. 132, 133.
Horace, si son goût est une preuve de la delicatessse du Siecle dans lequel il a vécu. 118.
Hypocrites sont les plus Athées. 445.

I

I *Jeunesse* : ce qui nous occupe le plus dans la Jeunesse. 113. Avantages que la Jeunesse a sur la Vieillesse. 117.
Images, sont utiles & necessaires dans les Eglises pour entretenir la Devotion. 403, 204.
Immortalité de l'Ame, quelle en est la preuve la plus sensible. 134. voyez *Ame*.
Independance, n'est pas toujours louable. 140.
Indolence, quels sont ses avantages. 114.
Industrie tient lieu de Merite en France. 453.
Ingratitude du cœur, ce que c'est. 133.
Ingrats,

TABLE DES MATIERES.

Ingrats, moyen de corriger les Ingrats. 87.
 Pourquoi plus rares qu'on ne pense. 133.
Intérêt, le plus attaché à son intérêt, doit paroître desintéressé quelquefois, avantage de cette conduite. 81.
Interim ce que c'est. n. 333.
Intolérance, combien déraisonnable. 135. 141, 142, 143. & contraire au véritable Christianisme. 144. Elle ne vient que d'un excès de Complaisance pour nôtre Opinion. 134, 135, 136.
Johnson (Benjamin) quand il a fleuri, & sa mort. n. 73. son Eloge *là-même*.
Isenghien, (la Princesse d') réflexion qu'elle fit sur une longue Conversation d'un Amant & d'une Amante également passionnés. 202.
Italiens, Eloge de quelques Histoires qu'ils ont composé en leur Langue. 121. Défaut qui se trouve dans leur Morale. 122. Ils n'ont nullement réussi en fait de Tragédie. 19. Défaut de leur maniere de chanter. 219. Leur Musique.
Juriconsultes, Ecrivains fort estimables. 129, 130.
Justel (Henry) son Eloge. 403. avec quel regret il se voyoit obligé de vivre hors de France. 404.
Justes, ce qu'il faut entendre par le petit nombre de Justes dont parle l'Ecriture. 131.
Justice, le fondement & le maintien de la Société. 131. Elle a peu de part dans les Actions des Hommes. 131, 132. Fausse idée qu'on s'en fait ordinairement. 133. La vraie Justice proportionne la peine au crime. 133, 134.
Justification, Conciliation de St. Paul avec St. Jaques sur le Dogme de la Justification. 56.

L

Langue françoise, par qui elle a été mise dans la perfection. 324.
Langue Latine, en quel tems elle a été dans sa perfection. 323.
Lecture, quelle Lecture doit faire un Honnête-Homme relegué à la Campagne. 145.
& suiv.

Leti (Gregorio) dans quel tems il vivoit en Angleterre. 412.
Lettre, délicatesse sur une suscription de Lettre, arme l'Angleterre contre la France. 188.
Liberalité, pourquoi elle est rarement accompagnée de la Justice. 132. Celle qui est produite par une simple facilité de naturel, n'est qu'une foiblesse. *là-même*.
Lionne (le Comte de) 27. *& suiv.*
Lionne, (le Marquis de) ses qualités. 24. Son Caractere. 50, 51. Sa mort. 112.
Lisola, (françois Baron de) employé utilement par l'Empereur en diverses Ambassades. n. 76.
Longin, avec quelle justesse il jugeoit de la maniere dont un Poète doit menager l'assistance du Ciel, & la Vertu des grands Hommes. 194.
Lorme (Marion de) son Eloge. 18, 19.
Louis XIX. Sa conduite louée par opposition à celle du Cardinal Mazarin. 25, 26.
St. Loup (Madame de) n. 92. son caractère. Elle devient amoureuse du Duc de Candale. *là-même*.
Louvigny (le Comte de) sa Beauté. 342.
Lucain, blâmé par Petrone d'avoir fait une Histoire en Vers. 195.
Luigi fameux Musicien, le cas qu'il faisoit des Aïrs de *Boisset*. 453.
Lully, son Eloge. 217. Jugement sur quatre de ses Opera, CADMUS, ALCESTE, THESEE, ATYS. 250.

M

Machiavel, a fait un excellent Ouvrage sur les Décades de Tite Live. 129.
Machines de Théâtre, l'abus que les François en font. 221. Introduites & enfin rejetées par les Italiens. *là-même*.
Mairêt, a composé une Tragédie, intitulée *Sophonisbe*. n. 199.
Maîtresse, fidele à son Amant absent, ce qu'on en doit juger. 150.
Malheureux, pourquoi plaints communément. 132.
Malherbe, son Eloge. 123. Tout ce qu'il a fait n'est pas également digne de lui. *là-même*. Fort estimé & ensuite negligé en France: 453. Le meilleur de nos Poètes.
 Fran-

TABLE DES MATIERES.

François. 232. Prefere à tous les Poëtes Liriques. 235. *Et suiv.*

Manieres, nos Manieres très differentes de celles des Anciens. 377.

Mariage, portrait d'un Mariage mal assorti, où la Paix de la Maison est troublée. 3.

La cause de ce de sordre. 9, 10. Embarras d'une femme engagée dans les liens du Mariage. 68, 69.

Maroc, (Ambassadeur de) n. 416.

Mazarin (le Duc) son hypocrisie. 373.

Mazarin (Hortence Mancini Duchesse de) on lui retient en France ses Pierrieres. n.

340. Son Eloge. 356. *Et suiv.* Son Portrait. 369. *Et suiv.* On lui demande un ba-

iser. 387. *Et suiv.* Fait imprimer un petit Ouvrage de Mr. de St. Evremond. n. 390.

Pendant les six premieres Annees qu'elle demeura en Angleterre elle avoit beaucoup

de Passion pour les Sciences & les Ourages d'Esprit. 411. *Et suiv.* Elle donne en

suite dans les Fureurs de la Bassete. 412.

Quelque prejudiciable que lui fût cette Passi-

on, elle n'a jamais pu détruire ses Char-

mes. 417. *Et suiv.* Sa Beaute l'emporte sur

celle des plus belles Femmes qu'il y ait

jamais eu. 427. *Et suiv.* Forme le dessein

d'aller en Espagne se mettre dans le même

Convent, où étoit la Connétable sa Sœur.

432. *Et suiv.* N'étoit pas convaincu de

l'Existence d'un Dieu. 432. Devint inconsolable de la Perte de son Amant. 442.

Et suiv. Elle se divertissoit quelquefois à

tromper Monsieur de Saint-Evremond au

Jeu. 307.

Mecenas, le caractère de son Esprit. 118.

Medecine, qu'elle est la plus sûre partie de la

Medecine selon Mayerne. 237.

Meilleraye (le Maréchal de) quel étoit le

vrai caractère de son courage. 185.

Moliere, son Eloge. 33. Supérieur à Plaute

& à Terence. 76.

Monaco (le Prince de) quand il vint en An-

gleterre. n. 308.

Monasteres, d'où viennent les plus grands De-

sordres des Monasteres. 367.

Mondori, Comédien, meurt à une Represen-

tation de la *Mariane*. 394.

Montagne, en quel tems la lecture de ses Es-

sais nous touchent le plus. 122.

Monsieur Comedien, cause de sa Mort. 394.

Morale, si la Lecture des Livres de Mora-

le est nécessaire à un Honnete-Homme.

Moret (le Comte de) Frere aîné du Marquis

de Vardes. 91. Son Caractere. 92.

Morin, Fameux joueur de Bassete, son Cara-

ctere. 420, 421.

Mort, Maximes sur la Mort. 425.

Musique dans les Pieces de Théâtre, doit être

faite pour les Vers. 217. Dans les Eglises

justifiée. 406.

N

N *Amur* repris sur les François en 1695.

n. 301.

Nation, chaque Nation a son merite. 127.

Nature, se varie dans l'Homme. 377.

Nerveze, son Galimatias. 323.

Nevers (Monsieur le Duc de) son Epitre

à l'Abbe Bourdelot. 372. Jugement sur cet-

te Piece. 377. *Et suiv.*

Newmarket, lieu où se font les Courses de

Chevaux. 418.

Nicole, zelé Defenseur de la Tradition. 144.

Nouveauté agreable dans les Vers. 377. A

de grands charmes pour les François. 453.

O

O *Lonnie* (le Comte d') pourquoi exile de

la Cour. n. 145, 385.

Olonne (la Comtesse d') fut Maitresse du Duc

de Candale. Combien elle fut affligée de

sa mort. 108.

Opera, combien propre à causer de l'ennui.

214, 215. Le Chant qui regne d'un bout

à l'autre est contre nature. 215. Ce qui

devroit être chanté dans les Opera. 216.

Ce que c'est proprement qu'un Opera. 216,

217. Moyen d'éviter les défauts des Ope-

ra, sans perdre ce qu'ils ont de divertissant.

217. Les plus grands défauts des Opera,

François. 218. Il est dangereux de blâ-

mer l'Opera. 222.

Orange (le Prince d') quel étoit le Caractere

de son Esprit à l'âge de quatorze ans. 23.

Oreste, grand exemple d'amitié. 394. Sa con-

duite blâmée. *la-mesme.*

Ornemens des Prêtres & des Eglises ne doi-

vent point scandaliser. 405.

TABLE DES MATIERES.

P

Palatine (la Princesse) le Pouvoir qu'elle avoit dans les Guerres civiles de France. 298.
Pape, Eloge du Pape Innocent XI. 375. 378.
Parure, fait souvent tort aux Dames. 339.
Passion, ingénieuse à s'exprimer par différentes pensées, peu persuasives. 165.
Peres, variations des Peres sur le culte des Images. 405. Differens dans leurs Sentimens sur l'Euchariste. 406, 407.
Persecution pour cause de Religion est très injuste. 135, 136. 144. 408. Voyez Intolerance.
Petrone, son caractère. 182, 183. Son Sentiment sur le Poëme Epique. 195.
Pharsale de Lucain, tire plus d'avantage des grands Hommes qui y paroissent, que l'Eneide n'en tire des Dieux. 156. Le plus grand défaut de la Pharsale. 195.
Philippe (le Prince) de Savoye, en danger de perdre ses Benefices. 447.
Les Plaintes d'une personne affligée fatiguent, si elles durent trop long-tems. 171.
Plutarque, Caractere de sa Morale. 146.
Poesie, son Genie. 119. Ses Réglemens doivent changer selon les tems. 376, 377.
Poëtes, à quoi servent les excellens Poëtes. 120. Quels Poëtes sont les plus propres pour le Commerce du Monde. *la-même.*
Pomone, Opera de Chambert, Jugement sur cette Piece. 249.
Prédestination, effets que produit le sentiment de la Prédestination. 137.
Pretty, Perroquet de Madame Mazarin. 421.
Princes, en quoi ils devroient être principalement instruits. 131. Respect qu'on doit avoir pour leur Religion. 409.
Princesse de Cleves, qui a fait ce Roman. n. 299.
Prophete Irlandois qui rapportoit toutes les Maladies aux Esprits. 2. & *suiv.* Combien il étoit admiré & couru du Peuple. 2, 3. 11.
Protestans, ne doivent pas être brûlés comme Héretiques. 46. Tollerance qu'on devroit avoir pour eux. 406.
La Prude & la Précieuse. 398.
Pyrrhus, son caractère. 329.
Tom. II.

Q

Quevedo, loüable pour l'estime qu'il faisoit du Roman de *Don Quichote*. 121.
Quichote (Don) Eloge de ce Roman. 121.
Quinault, défaut de ses Tragédies. 166. Eloge de ses Opera. 222. 251.
Quinte-Curce a soin de mettre à la bouche d'Alexandre les Loix des Macedoniens. 177.

R

Racine, ce qu'il devoit apprendre de Corneille. 36. Il fait d'Alexandre un Prince médiocre. 37, 38. Donne à Porus un air françois. 38. Parle trop foiblement du Passage de l'Hydaspe par Alexandre. 40. Défigure le caractère d'Alexandre. 44. Défaut du caractère qu'il donne à Titus. 166. Passe de la Poësie à l'Histoire. 375.
Ragoûts, sont très pernicioeux à la santé. 149.
Rantzau; (le Maréchal de) le vrai caractère de sa Valeur. 185.
Real (l'Abbé de St.) Eloge de son Histoire de Don Carlos. 350.
Réalité, les Peres ne conviennent pas entr'eux sur le Dogme de la Réalité. 406. La Réalité des Calvinistes n'est pas moins difficile à comprendre que celle des Catholiques. 407.
Recitatif des Italiens, ce que c'est. 218.
Reconnoissance, espece de Reconnoissance d'obligation au Bienfauteur. 80.
Reconnoissans, par une Inclination naturelle qu'ils ont pour la Reconnoissance. 133.
Reconnoissans imbecilles. *la-même.*
Regime, préférable aux Remedes. 423. Doit avoir une espece de Concert avec les Plaisirs. 424.
Regles pour la Poësie doivent changer suivant les tems. 367.
Religieuses, portrait de maniere de vivre. 67, 68.
Religieux, ce qui rend les Hommes religieux. 367. Leur Foi est incertaine & mal assurée. *la-même.*

N n n

Religion

TABLE DES MATIERES.

Religion, combien il nous importe d'étudier la Religion. 134. Ce n'est pas la raison qui nous fait changer de Religion. 368. La Morale est la plus sûre partie de la Religion. *là-même* Liens qui attachent un Homme à la Religion où il a été élevé. 410. Egards que l'on doit avoir pour la Religion de son Pays. *là-même*.
Religion Catholique, dans quel Pays on pourroit la trouver dans sa pureté. 408. Religion du Prince; Voyez *Prince*.
Religion Chrétienne, elle est préférable à toute autre Religion, par la pureté de sa Morale. 135. La Religion consiste dans la Pratique. C'est à cela que tend expressément la Religion Chrétienne. 141. Combien elle est propre à nous rendre heureux en ce Monde. 142. D'où viennent les mauvais effets qu'elle produit parmi les Hommes. 142. 143. Ce n'est pas la raison qui nous fait changer de Religion. 368. La Religion du Souverain doit être respectée. 408.
Religion Reformée, quel effet elle doit produire dans le cœur des Hommes. 136. Parallele entre la Religion Réformée & la la Religion Catholique. 137. La Religion Réformée fait rouler le Christianisme sur la Doctrine & sur les Créances. 138, 139.
Republiques, la plupart des choses s'y font par un Esprit de faction. 186. Quelle est la premiere Vertu des Citoyens, dans les commencemens d'une Republique. 187. Comment ils perdent l'amour par la Liberté. *là-même*.
Retraite, Madame Mazarin songeoit à se mettre en Retraite. 438.
Réunion des Chrétiens, comment peut être produite. 140.
Richelieu (le Cardinal de) ses bonnes qualités. 333. *& suiv.* Ses défauts. 336, 337. Comparé avec le Cardinal Mazarin. 337, 338.
Robe, gens de Robe, leur caractère. 52.
Rochefoucault (le Duc de la) son caractère. 103. Est un des Auteurs de la Princesse de Cleves. 299.
Roche-Guilben. (Mademoiselle de la) n. 345.
Rodogune, Tragédie de Corneille, défendue. 349.
Roban (le Duc de) ses Reflexions sur les Commentaires de César; & ce qu'on en doit penser. 129.
Rois, ce qui les porte à se faire des Favoris.

294. Leur Amitié combien dangereuse. 294, 395.
Romains, leur Vie étoit occupée aux fonctions différentes de plusieurs Professions. 179. Quel avantage leur revenoit de cette conduite. *là-même*. Quel fruit en retiroit la Republique. 180.
Rotrou, Auteur d'une Tragédie intitulée *Venceslas*. n. 199.
Ruvigny (le Marquis de) Pere du Comte de Gallway: son caractère. 102, 103.
Ruz (Madame de) envoyée en Angleterre par le Duc Mazarin pour engager la Duchesse sa Femme à se retirer dans un Convent. 444.

S.

Sacrement, Adoration du Sacrement; Voyez Adoration.
Sage, le Sage peut s'abandonner impunément à l'Amour des Femmes, & pourquoi. 391.
Sagesse, en quel tems elle est d'usage. 115.
Saint-Albans (Monsieur le Duc de) Fauconier d'Angleterre. n. 251.
Salomon, s'attacha pleinement aux Femmes. 390, 391. Les aime différemment. 390, 392. Si on a eu raison de blâmer sa Conduite à cet égard-là. 392.
Saluste, son caractère. 31. Excelle à faire connoître le génie des Hommes. 48, 49. Son habileté à peindre le Génie particulier de ceux qu'il veut faire connoître. 181, 182.
Salut, trafiquer son Salut. 374, 378.
Santé, Maximes sur la Santé. 423.
Scipion, lotté de sa continence. 390.
Ségrais est par tout inférieur à Virgile dans la Traduction de l'Eneide. 191. Eloge de cette Traduction. *là-même*. Il n'a pas bien jugé des caractères répandus dans l'Eneide. *là-même*. Est un des Auteurs de la Princesse de Cleves. 299.
Sempronia, son caractère. 181, 182. Reflexions sur l'habileté avec laquelle Saluste a fait son Portrait. *là-même*.
Senectere (Monsieur de) se marie dans un âge fort avancé. 393. Ce qu'il dit pour sa justification. *là-même*. Son Amitié pour le Maréchal d'Estrée. 394.
Senèque, Caractère de ses Ouvrages. 146.
Sertorius, Tragédie de Corneille, son Eloge. 40.

Sui-

TABLE DES MATIERES.

Severité, elle passe quelquefois pour une inclination à la Justice. 133.
Shakespear, Poète tragique Anglois; sa Mort. n. 418.
Siecle d'Auguste, voyez *Auguste*.
Simon (Richard) avoit dessein de faire imprimer à Londres son *Histoire Critique du Nouveau Testamens*. 412.
Sluse, (Monsieur) Chanoine de Saint Lambert à Liege, son Elogè. 130.
Société, sur quoi il faut compter dans la Société.
Sophonisbe, son Caractere admirablement bien exprimé par Corneille. 43.
Sourdiac (le Marquis de) a inventé les Machines des premiers Opera François. n. 217, 248.
Stile, propre aux Eloges, parfaitement connu des Anciens. 183.
Stilicon, Tragédie de Corneille le jeune. n. 199.
Syphax, s'abandonne aux volontés de Sophonisbe. 393.

T.

T*acite*, son Caractere. 30. Donne trop peu au naturel. 46, 47. Son adresse à particulariser le caractere de Petrone. 182, 183.
Le Temperament, a beaucoup de part à la Religion des Hommes. 369.
Theatre, d'où venoit le Merveilleux du Theatre des Anciens. 154. Le Ministère des Dieux ne peut être souffert sur nos Théâtres. 155. Les Mysteres de notre Religion en doivent être bannis. 155, 156.
Theophile, cité 443. Estimé autrefois. 453.
Divers Jugemens qu'on a fait en France de ses Poësies. 453.
Theologal, Aveu indiscret d'un Theologal. 234. Plaidoyé ridicule en sa faveur. 235.
Thomond (Henri O Brian Comte de) grand Parieur aux Combats des Coqs. n. 418.
Tite-Live, exact à marquer l'abolition, ou l'établissement des Loix. 177.
Tolerance, jusqu'où elle doit s'étendre. 135, 136. Voyez *Intolerance*. Les Catholiques & les Protestans devroient se l'accorder reciproquement. 406. & suiv.
Traducteurs, ils sont apparemment convaincus de leur sterilité. 189. On peut esti-

mer leur Travail, sans faire grand cas de leur Génie. 190.
Tragedie, si l'usage en devoit être défendu ou conseillé dans Athenes. 157, 158. Elle est moins dangereuse parmi nous. 159. Elle est pleine de bons exemples. 161. Un des grands défauts qu'on y commet. 166. Fut le premier Divertissement des Romains. 207. En quel tems elle commença à leur déplaire. 208.
Tragiques, (Anciens Poëtes) ce qui leur manquoit. 197. Faisoient entrer trop de Dieux & de Déeses dans leurs Tragédies. *là-même*. En quoi ils ont excellé. 198.
La Trape, Abbaye dont la Réforme est très austere. 388, 449. Le Duc Mazarin auroit dû s'y retirer. 373, 374. Ce qu'on doit penser des Austerités de la Trape. 388, 389.
Tristan, Auteur de la *Mariane*. n. 199.
Turenne (le Viconte de) Turenne son Eloge. 103. A passé pour Timde, irrésolu; mais sans fondement. 186. Comment il comparoit les veûes du Cardinal de Richelieu avec celle du Cardinal Mazarin. 337. La confiance qu'il a eue en Monsieur de Ruvigny, & son Amitié pour lui. 394.

V.

V*Ardes* (le Marquis de) Amoureux de Madame de St. Loup. n. 91, 92.
Vaste, quelle est la signification de ce Mot. 324. & suiv. Esprit vaste, s'il se peut prendre en bonne part. *là-même*.
Vellejus Paterculus, son Eloge. 37. Louange delicate qu'il donne à César. *là-même*.
Vertu, elle est accompagnée d'opposition & de contrainte. 116.
Viandes, celles qu'on peut avoir commodément sont les meilleures. 148. Différentes especes & propriétés des meilleures Viandes. *là-même*.
Viellard, quel est le Caractere d'un Viellard amoureux. 168. Quel celui d'un simple Viellard. 455.
Viellards, Caractere de deux Viellards, dont l'un est amoureux, & l'autre a renoncé à l'Amour. 309. & suiv.
Vielles-gens, pourquoi ils doivent quitter le grand Monde. 59. Ce qui choque le plus dans les Vieilles-gens. 60, 61. Pourquoi l'on ne doit jamais étudier son humeur

TABLE DES MATIERES.

meur avec tant de soin que dans la vieillesse.
 61. Il est naturel aux Vieilles-gens de tom-
 ber dans la Devotion. 62. Leur privi-
 lege. 115. Ce qui les engage à se reti-
 rer insensiblement des Jeunes-gens. 117.
 La conduite qu'ils doivent tenir à l'égard
 des Femmes. 358. *Et suiv.*
Vieillesse, Amour nécessaire dans la Vieillesse.
 6. Ce qui nous occupe le plus dans la
 Vieillesse. 113. Caractère de la Vieillesse.
 355. Est l'Enfer des Femmes. n. 401.
Vins de Champagne excellens. 147. De
 Bourgogne moins estimés. *là-même*. Dif-
 férentes especes de Vins de Champagne.
 148.
Virgile, son habileté à toucher le Cœur. 165.
 trop porté à exciter la pitié. 195. Les
 caractères de son Eneide fades & dégoû-
 tans. 196. Combien est admirable la
 Poësie de Virgile *là-même*.
Voiture, trop passionné pour quelques-unes
 de ses Productions. 123. Qui a publié
 ses Oeuvres. n. *là-même*. Son Eloge.
 124.
Vossius (Isaac) son caractère. 126. Sa pré-
 vention pour la Chine. n. 412.
Utile, s'il doit être préféré à l'Honnête. 79.
 80.

W.

Waller (Monsieur Edmond) son Eloge.
 128.
Wit (Jean de) Pensionnaire de Hollande son
 Eloge. 21.
Wrangel, Général des Troupes Suedoises
 382.
Wurtz, comment il concevoit qu'on pouvoit
 accorder les différens des Chrétiens sur la
 Religion. 368.

X.

Ximenes (le Cardinal) pourquoi n'accor-
 doit jamais ce qu'on lui demandoit. 84.

Y.

Yveteaux (Monsieur des) meurt en Esprit
 fort. 308.

Z.

Zele persecuteur est très mal fondé. 135. 144.
 Combien contraire à la réunion des Chré-
 tiens. *là-même*.
Zele indiscret, très blâmable. 409.

Fin de la Table des Matieres du II. Tome.

ERRATA du II. Tome.

Page 208. ligne 27. n'avoient, lisez, n'ont. Page 217. dans la Note, lig. 10. Peregrini, lisez, l'Abbé
 Perrin.

